

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Biblioteca digitală a Bucureștilor

LES LITTÉRATURES POPULAIRES DE TOUTES LES NATIONS (SÉRIE IN 8°: TOMR I)

**ION CREANGĂ**

**CONTES POPULAIRES**  
**DE**  
**ROUMANIE**  
**[Povești]**

Traduction et Notes

par

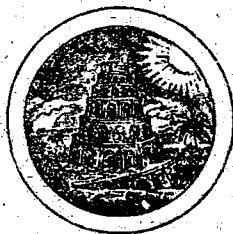
**Stancu STOIAN et Ode de CHATEAUVIEUX LEBEL**

avec

une Préface de

**Monsieur N. IORGA**

Recteur de l'Université de Bucarest, — Agréé à l'Université de Paris.  
Membre correspondant de l'Institut.



Librairie Orientale et Américaine  
**MAISONNEUVE FRÈRES, Editeurs**  
3, Rue du Sabor, 3 — PARIS (6°)

Ouvrage honoré d'une souscription du  
Gouvernement Royal de Roumanie

LES  
LITTÉRATURES POPULAIRES

(Série in-8° raisin)

---

TOME I

**LES  
LITTÉRATURES  
POPULAIRES  
DE  
TOUTES LES NATIONS**

---

**TRADUCTIONS, LÉGENDES  
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES  
SUPERSTITIONS**

---

**Série in-8° Raisin**

**Tome I**



**PARIS  
MAISONNEUVE FRÈRES, Editeurs  
3, Rue du Sabot, 3  
1931**

CONTES POPULAIRES  
DE  
ROUMANIE

**IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE**

**24 Exemplaires sur Hollande Van Gelder numérotés**

ION CREANGĂ

---

**CONTES POPULAIRES**  
**DE**  
**ROUMANIE**  
[Povești]

Traduction et Notes

par

**Stancliu STOIAN et Ode de CHATEAUVIEUX LEBEL**

avec

une Préface de

**Monsieur N. IORGA**

Recteur de l'Université de Bucarest, — Agréé à l'Université de Paris,  
Membre correspondant de l'Institut.



Librairie Orientale et Américaine  
**MAISONNEUVE FRÈRES, Editeurs**  
3, Rue du Sabot, 3 — PARIS (6°)

---

Ouvrage honoré d'une souscription du  
Gouvernement Royal de Roumanie

---

*Copyright by MAISONNEUVE Frères 1931.*

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.**



## PRÉFACE

---

*Celui, dont les traducteurs zélés — une Française qui a appris le roumain par sympathie, et un Roumain, — donnent une charmante forme française, Ion Creangă, c'est-à-dire : Jean « Rameau », n'a été jamais un « écrivain » ; il n'a jamais voulu l'être, il ne s'est pas présenté comme tel, il n'a pas tiré de vanité « littéraire » de ses écrits, qui ne lui ont rien rapporté ; et, s'il avait vécu jusqu'à nos jours, il serait resté émerveillé de voir qu'un jeune savant, M. Boutière, lui a consacré toute une grosse thèse de Doctorat, où il y a de la bibliographie, sans doute, et de la biographie, et de l'ethnographie, et du folklore.*

*Fils de paysans, diacre, prêtre, puis, ayant quitté un milieu dont il n'avait l'esprit qu'à la façon de Rabelais, — il est le Rabelais roumain, — instituteur, maître d'école, — avec autant de pédagogie qu'il en faut pour être accepté par l'administration scolaire, — il est tombé, par hasard, parmi des hommes du monde, des personnes riches, ayant des situations incomparables à la sienne ; et il lui est arrivé de raconter. On l'a trouvé drôle ; ses nouveaux amis étaient « livresques » de pensée et d'attitude ! On lui a conseillé d'écrire ses histoires. Et comme on ne refuse rien à des « Messieurs » intellectuels, il l'a fait.*

*Une âme robuste, un esprit de gaieté, un penchant naturel à la satire souriante, un malin besoin de découvrir ce qui n'est pas « solennel » dans la vie, un pouvoir de faire voir ce que la vie a de foncièrement et de généralement humain, se sont ainsi révélés. Et, dans ses poumons de montagnard, il y avait assez de souffle pour pousser l'anecdote jusqu'à l'épopée rurale.*

*Vous n'avez pas ici ses « Confessions ». Elles dépassent les « Contes » auxquels il a donné une forme si personnelle. Mais ceux-ci suffisent pour montrer que le récit populaire est toujours en fonction de l'individualité du narrateur ; et la sienne était nette et forte. Or, c'est de cela qu'est faite toute la littérature autre que celle des belots rangés sur des étagères.*

N. IORGA,

Recteur de l'Université de Bucarest.

## AVANT-PROPOS

---

« Dans cette région de la Moldavie supérieure...  
... il y avait comme un carillon infini, venant du  
fond des siècles, par toutes les cloches qui sonnaient  
dans les tours des églises de la Bucovine .»

(N. Iorga. Etudes Roumaines).

C'est le 1<sup>er</sup> mars 1837 qu'à Humulești, petit village du département de Néamtzu, en Moldavie, naquit le chétif enfant, qui reçut au baptême le nom de Stéfan, et devait s'illustrer, plus tard, sous celui de *Ion Creangă*.

Tout comme le grand écrivain danois, Andersen, c'est dans la modeste échoppe d'un artisan que, trois jours après sa naissance, les Parques roumaines, — ayant absorbé le repas rituel préparé par les matrones, — purent s'incliner sur l'humble berceau creusé dans un tronc d'arbre, à la mode paysanne. Quelles magiques incantations prononcèrent-elles sur le jeune front, *Ursitoare*, qui tord le fil de l'existence, *Soartă*, qui l'enroule au fuseau, et *Moarteă*, la Terrible, la jamais nommée, qui le brise ?... Sans doute l'étrange sourire des féeriques visiteuses pénétra-t-il, dès l'aube de la vie, l'âme du nouveau-né ; sans doute créa-t-il, entre Elles et lui, un lien si fort et si doux qu'il ne devait jamais se rompre, puisqu'il resta toujours un fervent amoureux de sa terre ancestrale, un rêveur de la légende et du Passé.

C'est dans le cadre pittoresque des Carpathes de Moldavie, au milieu de la rude atmosphère montagnarde, que l'enfant grandit, tout d'abord. En racontant, dans ses « Souvenirs », ce que fut son heureuse et insouciante enfance, il donne une pensée émue au petit coin qui le vit naître :

« Notre village, — dit-il, — m'était très cher, avec la belle rivière Ozana qui s'écoule limpide comme un cristal, et dans laquelle, depuis des siècles, se reflète tristement la vieille forteresse de Néamtzu. »

Grâce au prêtre Ioan, « qui possédait, en son cœur, un char de sagesse et beaucoup de bonté », il commença ses études, selon la

mode du temps, sous la direction d'un humble magister, le « *das-căl* », qui était en même temps le chantre du village.

Elevé en liberté, comme le plus heureux des gamins, Ion, ainsi qu'il l'avoue lui-même, était à onze ans, « un petit garçon ratatiné, « débile, et effrayé même de son ombre », mais, dont la jeune âme s'ouvrait déjà à tous les émois de la sensibilité. « Même avec un « cœur de pierre, — nous dit-il plus loin, — il était impossible de « ne pas tressaillir de joie lorsque l'on entendait, dans la nuit, « *Mihaïl*, le violoneux d'*Humulești*, qui allait et venait, dans le vil-  
« lage, en chantant :

Feuille verte de la chicorée !...  
 Dans la nuit fraîche  
 Un rossignol chantait,  
 Comme un doux chant de vierge.  
 Aux accents de sa triste mélodie  
 Tombaient les feuilles ;  
 Et, la chanson de sa voix frêle,  
 — Pour notre séparation, —  
 Soupirait, et gazouillait,  
 A vous briser le cœur !...

Mais, entravée par une grave épidémie de choléra, l'instruction de cet enfant eut bien risqué de demeurer à jamais rudimentaire, si sa mère, qui rêvait de faire de lui un Pope, n'eut jalousement veillé sur ses progrès. C'est sous l'impulsion de cette femme, intelligente et dévouée, qu'il quitta, peu après, « cette cellule construite « avec l'argent des paysans » pour suivre, à *Broșteni*, les enseignements d'un maître d'école, très renommé à l'époque parmi les populations de la Haute Moldavie.

On peut juger de ce qu'était sa vie d'écolier par ce qu'il nous en dit lui-même :

« On m'avait installé, — écrit-il, — chez une certaine *Irinouca*, « qui possédait deux chèvres galeuses. De là, je me rendais à l'école. « Et, je ne sais pas si j'ai acquis, ou non, des connaissances, mais, « ce que je sais bien, c'est que j'ai attrapé la gale. »

Ses études se poursuivant, le jeune homme fut envoyé au séminaire de *Iassy*. C'était sa première séparation d'avec les êtres qui lui tenaient au cœur ; elle lui fut très pénible.

Mais, fortement tenté par la carrière de l'enseignement, il quitta le Séminaire pour entrer à l'École Normale d'Instituteurs, où il eut la bonne fortune de rencontrer comme Directeur et professeur de

Pédagogie, l'esprit le plus pénétrant de cette époque, le critique Titu Maioresco.

Dans l'intervalle il avait été promu Diacre, attaché à l'église des Quarante Saints, et, selon la coutume des prêtres orthodoxes, s'était marié, suivant en cela les conseils d'un ami, qui, le voyant si pauvre, avait mis une petite somme à sa disposition.

Ceci, déjà, n'était pas très reluisant. Cependant les choses ne devaient pas tarder à se gâter d'une façon infiniment plus grave. L'état ecclésiastique et sa sévère discipline, s'opposaient trop fortement à l'esprit et aux goûts de Créangă, pour qu'il put les subir sans en souffrir cruellement. De mesquines chicanes, vite dégénérées en pénibles conflits, éclatèrent entre lui et ses supérieurs. En 1871, le clergé de Iassy, tout entier, cria au scandale parce que, violant toutes les lois traditionnelles, le jeune desservant s'était permis, — chose inouïe —, de porter un chapeau comme les laïques, au lieu du bonnet des orthodoxes, et que, de plus, il avait aggravé son cas en chassant, à coups de fusil, les corneilles qui hantaient le toit de son église. Quelle pouvait être, dans ces racontars, la part de la vérité ? ou celle de la calomnie ?... On ne le sait pas au juste. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la suite de ces incidents, il fut accusé d'hérésie et d'athéisme par ses collègues ; puis, comme il dédaigna de présenter sa défense au consistoire qui le jugeait, il fut suspendu de ses fonctions sacerdotales et chassé de l'école où il enseignait.

Ces quelques années furent, dans l'existence de notre héros, la période la plus tragique : calomnié, persécuté, frappé à la fois dans son honneur, sa situation, et sa vie privée, renié par ses chefs, il ne cessa de lutter contre le mauvais sort avec une belle force d'âme, se dévouant sans réserve à l'éducation de son fils, ne permettant pas à la rancune d'envahir son propre cœur. Seul, un douloureux cri de protestation monta jusqu'à ceux qui le châtiaient avec tant d'injustice : « Si, conduits par un esprit de haine et de vengeance, — « écrivait-il, — vous croyez qu'en frappant, dans leur honneur et « leur existence, les hommes qui n'ont, pour toute défense, que « leurs larmes et les prières qu'ils adressent au ciel, vous faites « acte de moralité, et vous apportez un hommage à Dieu, agissez-en « selon votre croyance !... »

Et, cependant, il ne garda pas rancune à ses persécuteurs, et nous retrouvons, dans ses mémoires, cette phrase pleine d'une serene indulgence : « J'ai été destitué au temps de feu le Métropolitte « Calinic, et de feu le Ministre Tel ; Que la terre leur soit légère !... »

Quelques années plus tard, heureusement, grâce à son ancien Directeur, Titu Maioresco, devenu Ministre de l'Instruction Publique, Créangă, complètement réhabilité, put être rétabli dans le poste d'instituteur qui était, à la fois, toute sa vie et toute sa joie. Cela le sauva de la misère.

Entre temps, pour se créer les ressources qui lui manquaient, il avait essayé du commerce et tenu un bureau de tabac. Mais, n'ayant aucune aptitude pour le négoce, il fut obligé, peu après, de revenir à l'enseignement, cette fois dans une institution privée. Il n'eut pas de peine à se faire adorer de ses élèves, lesquels étaient conquis par sa bonne grâce et sa gaieté, autant que par la façon originale dont il les instruisait. Un exemple nous suffira :

Il assimilait, pour eux, les lettres de l'alphabet au sens même que déterminait leur forme :

— « Fais-moi un bossu », disait-il au petit écolier. Et celui-ci dessinait aussitôt le *G*.

L'*O* évoquait le « *covrig* », petit gâteau en forme de cercle.

L'*M*, un homme aux jambes écartées.

Le *B*, une plantureuse poitrine, surmontant un ventre proéminent, etc...

Cette rare originalité d'esprit se manifestait en toutes circonstances. Dans un congrès de l'enseignement, tenu à Iassy, d'interminables discussions s'étant prolongées sans résultat, Créangă, oublié dans un coin, demanda et obtint la parole. A la grande joie de tous, il raconta alors, à peu près, la petite fable suivante :

« Il était, une fois, un cordonnier qui avait oublié de faire un nœud à son fil. Il cousait, il cousait, s'obstinant sans arriver à rien, puisque son fil glissait toujours. Vous procédez absolument de même, et vous parlez sans savoir ce dont vous parlez ». Malgré cette leçon un peu dure, ce fut une explosion de rires et la séance resta célèbre.

Sans cesse aux prises avec les difficultés de l'existence, Créangă pouvait espérer trouver, dans son ménage, une juste compensation à toutes les adversités qui le frappaient par ailleurs. Il n'en fut malheureusement rien. Son épouse Iléana, fille du Pope Grigoriou, de l'église des Quarante Saints, possédait un détestable caractère et une grande légèreté de conduite. Notre héros avoue, lui-même, dans son autobiographie, qu'il habitait, à cette époque, une misérable petite maison, où la pluie pénétrait, « où la fumée et la femme l'aveuglaient à tour de rôle », et où seule la pauvreté ne lui causait

pas de peur, habitué qu'il était depuis longtemps à faire bon ménage avec elle. Tant et si bien, qu'après trois ans de vie infernale, il dut se résigner à quitter son incorrigible compagne et sa triste bicoque, emmenant avec lui l'enfant qu'il avait eu de son union, lequel lui resta toujours. La gravité d'une telle détermination se souligne de ce fait que Créangă était connu pour être la douceur et la bonté mêmes. Tous ceux que frappait le malheur, que tenailait l'inquiétude, qu'une nécessité quelconque poussait à chercher un appui, recouraient à lui. Il consolait les uns, aidait les autres, et bientôt, dit un de ses biographes, « il n'exista pas, dans le pays, un seul homme infortuné qui n'ait sollicité son secours » (1).

C'est que, désintéressé en ce qui le concernait, il retrouvait un ardent courage pour défendre le droit des faibles ; c'est que sa bienveillance n'avait d'égale que sa simplicité ; à tel point que, décoré de la médaille du Mérite et de l'Ordre de la Couronne de Roumanie, il n'en a jamais porté les insignes.

Les grandes âmes, épurées par l'épreuve, sont deux fois trempées par le malheur. Tant de vicissitudes n'avaient pu abattre celle de Créangă. Quand on lit l'autobiographie où il a résumé, avec une si sereine bonne humeur, les souvenirs de son existence agitée, on est tenté de croire que, pour surmonter ainsi l'adversité, peu d'hommes concentrèrent, en eux-mêmes, une telle énergie morale.

« Que voulez-vous, dit-il, j'ai été, moi aussi, en ce monde, une « masse de chair, possédant deux yeux ; une masse animée, faite « de terre d'Humulești » ; mais, je ne suis devenu ni beau à vingt « ans, ni sage à trente, ni riche à quarante ! Et, cependant, depuis « ma naissance, jamais je n'ai été aussi pauvre que cette année et « que l'année dernière ».

Le sort a, parfois, de curieux réflexes, et souvent il fait naître, à l'improviste, un incomparable bien, de ce qui, tout d'abord, avait semblé le comble du malheur. C'est ainsi que, rendu à la vie civile, Créangă se révéla littérateur, alors que, Pope, il n'eut jamais songé à écrire ; et que, par un curieux concours de circonstances, il fut entraîné à se faire connaître, à une époque où déjà il avançait en âge.

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques jeunes gens, — qui avaient surtout étudié en Allemagne, — se réunirent en groupe pour fonder, sous la dénomination de « Juniméa » (La Jeunesse),

---

(1) G. Alexandresco.

une société, dont le principal but était de lutter contre ce que l'art roumain avait eu, jusque-là, de superficiel et d'emprunté, afin de lui rendre, par une forme nettement autochtone, toute la puissance de beauté intrinsèque qu'il possédait. Ce courant d'idées, — lancé et soutenu à l'aide d'une Revue qu'ils créèrent en même temps : « Convorbiri Literare » (Causeries Littéraires). — révolutionna les vieilles routines ; mais, il ne tarda pas à trouver une complète justification et une magnifique éclosion, en la personne de son plus célèbre adepte : le grand poète Mihaïl Eminesco.

C'est en 1874 que Mihaïl Eminesco, étant Inspecteur de l'Enseignement, eut l'occasion de rencontrer Créangă. Dès leur première entrevue ces deux nobles âmes se sentirent invinciblement attirées l'une vers l'autre par la conformité de leurs goûts et de leurs idées. Une solide affection unit bientôt l'homme du monde, épris de culture étrangère et l'humble instituteur, adepte du terroir. Pauvres tous deux, haïssant tous deux la vie agitée des grandes villes, méprisant le vide des existences mondaines, leur plus grande joie était d'étudier le peuple, d'écouter, durant de longues nuits, dans les jardins ou les quartiers populeux de Iassy, les douces chansons des « Lautari »...

Créangă fut entraîné, par son illustre ami, aux réunions de la Juniméa. C'était, certes, le milieu idéal pour favoriser l'éclosion du talent de ce montagnard, fervent adorateur du sol natal, de ses traditions, de ses légendes, marqué dès le berceau, pour être le porte-parole des Fées. Jusque-là il n'avait tenu la plume que pour collaborer à de modestes livres didactiques ; lors donc qu'il pénétra, pour la première fois, dans une réunion de cette Société, on n'attacha à sa présence aucune espèce d'importance. Mais, quand il eut été prié de lire son premier récit : « *La Belle-Mère et les trois Belles-Filles* », ce fut un revirement complet. Quoiqu'il se défendit d'être un littérateur, — comme ces beaux messieurs qui, transportés d'enthousiasme, applaudissaient ses contes, — on le força à les transcrire, et ils furent bientôt suivis de ses « Souvenirs ». Publiées dans les *Convorbiri Literare*, ses œuvres obtinrent un éclatant succès et révélèrent bientôt, au monde intellectuel, un des plus grands écrivains de la Roumanie. Mais, alors qu'il touchait à la célébrité, presque à la gloire, Créangă, modeste autant que simple, fut le seul à ne pas avoir conscience de son talent.

En vérité, ce sont les « Souvenirs d'enfance » qui constituent l'œuvre capitale de Créangă. Il ne faut pas en conclure cependant

que ses « Contes Populaires » leur soient inférieurs. Tout ce qu'il a écrit porte le cachet spécial de son talent. On y rencontre partout le même style vigoureux, la même verve pleine d'humour, la même langue riche et colorée. Et, si les Contes possèdent un peu moins de force et d'originalité que les Mémoires, ils ont, en revanche, plus d'objectivité, l'action en est plus suivie, et cela les rend plus accessibles à des lecteurs étrangers. C'est la raison pour laquelle nous avons voulu les présenter, tout d'abord, au public lettré de France. Mais, il n'est pas impossible que nous n'essayions bientôt de lui faire apprécier également le délicieux livre des Souvenirs d'enfance. Malheureusement, la traduction, si scrupuleuse soit-elle, ne pourra jamais rendre tout à fait le charme extrême d'un style si parsemé de figures et de proverbes, que chaque phrase évoqu'une image totalement roumaine, à laquelle on ne peut toucher sans modifier la saveur du texte. En outre, une des particularités les plus curieuses de la prose de Créangă, ce qui, pour une grande part, en constitue la valeur artistique, et le différencie des autres conteurs populaires, c'est l'harmonie constante de la phrase. Des paragraphes entiers sont formés de propositions cadencées, nettement mesurées comme longueur, et terminées par des assonances qui pourraient presque se nommer des rimes, tout en restant empreintes d'une rustique simplicité. Artiste consommé, en ce qui concerne le style, disposant des déclinaisons roumaines, il a su tirer de cette forme littéraire des effets surprenants. Mais, il est pour ainsi dire impossible de les reproduire dans une autre langue, sans leur enlever ce caractère musical qui en fait, précisément, l'originalité. Il ne faut pas oublier, non plus, — et cela constitue, pour les traducteurs, une autre difficulté, — que Créangă écrivait, non seulement dans la langue de son terroir, mais, qui plus est, dans le sous-dialecte de sa province. Et cependant, dans ses récits, recueillis de la bouche même des paysans Moldaves, il a su enfermer toute la sensibilité de l'âme nationale, en ce qu'elle a de plus personnel et de plus élevé.

Les proverbes, dont il a émaillé ses écrits, constituent, au point de vue folklorique, une des plus riches collections dont nous soyons redevables à la sagesse paysanne. Ce rude bon sens, cette mentalité populaire, étudiés dans le milieu rural par le plus avisé des observateurs, sont présentés de façon si fine et si simple à la fois, que les pages de Créangă resteront toujours une source de délices pour les intellectuels, aussi bien que pour les enfants. Et, s'il tient le



lecteur sous le charme, c'est que son art est parfait sans recourir à aucun artifice, c'est que son style est lumineux sans accuser aucune recherche.

Que l'on prenne les multiples récits de ses souvenirs d'enfance, passionnants à force de naïveté et de gaieté ; que l'on choisisse la féerique histoire d' « *Harap Alb* », qui oppose aux coups du sort une douceur presque fataliste, tandis que de mystérieux protecteurs assurent son triomphe à l'aide de cocasses inventions ; que l'on préfère les fantastiques aventures d'*Ivan Turbincă* qui, avec une si désinvolte roublardise, se joue à la fois de l'Enfer et du Ciel ; ou bien les péripéties humoristiques de *Dănilă Prepelac*, de *Stan Pătitul* ; ou encore les anecdotes si finement notées de *Moș Nikifor* et de *Ion Roată* ; et, par dessus tout, l'émouvant *Conte du Porc*, où la persévérance désespérée d'un cœur, soutenu par le repentir et l'amour, touche au sublime, ce que Créangă a rendu, sans cesse, avec un rare bonheur, ce sont les caractéristiques profondes de l'âme du paysan roumain, et ses secrètes richesses. Tour à tour, avec un art incomparable, il nous révèle : son optimisme, mêlé de gai scepticisme (s'il est permis d'accorder ces deux mots), sa spiritualité un peu fruste, son consolant mysticisme, — qui ayant embelli les laideurs de la vie, — lui permet de conserver, en même temps, une résignation clairvoyante et sereine devant l'inéluctable ; enfin, sa naïveté touchante, quoique légèrement gamine, en face de la nature et des choses de la nature. Que les hommes soient plus ou moins bons ? (et sont-ils, en somme, plus mauvais que nous-mêmes ?) sans doute devrait-on s'en plaindre. Mais, à quoi bon ?... L'existence, fut-elle malheureuse, est encore un bienfait !... La nature est belle, c'est déjà beaucoup de vivre dans son sein.

Voilà pourquoi, touchant à la fin de sa vie, Créangă, le sceptique, qui avait goûté sans défaillance aux disgrâces, et sans orgueil au succès, voulut demeurer au sein des campagnes Moldaves, pour y apaiser son vieux cœur désabusé. Il se réfugia en cette terre paysanne, là où l'on croit que la mort n'est qu'un passage vers une autre existence, dans laquelle l'homme se mêle aux éléments de la nature ; là où règne la touchante philosophie concrétisée dans *Miorîtză*, l'une des plus belles parmi les chansons populaires roumaines :

.....  
 Petite brebis, à laine grise,  
 Ma chérie,  
 S'ils me tuent,

Vous m'enterrerez  
 Dans le parc à moutons,  
 Où jouent les agneaux,  
 Près de la laiterie,  
 Pour que j'entende mes chiens.  
 Vous poserez  
 Ma petite houlette  
 Comme une colonne, près de ma tête ;  
 Et, pour ma consolation,  
 — Afin qu'elle joue avec ardeur, —  
 Vous placerez  
 Ma petite flûte de sureau  
 A la porte du parc.  
 La caresse du vent  
 Animera la flûte,  
 Qui, pour moi, chantera ;  
 Les brebis (alors) se rassembleront,  
 Et me pleureront,  
 Avec des larmes de sang !... (1)  
 .....

Il arrive, souvent, que les âmes d'élite, sur leur déclin, répandent autour d'elles une recrudescence de chaleur, de bonté, de lumière, comme si elles voulaient se hâter d'accumuler le plus de bien possible dans les jours qui leur sont comptés. Ainsi fit Créangă. Souffrant, depuis longtemps, d'un terrible et incurable mal, — l'épilepsie —, dont les crises laissaient sur son visage un douloureux stigmate, sans parvenir à amoindrir sa large charité, sa souriante bienveillance, il fut brusquement emporté le 31 décembre 1889. Selon la jolie expression de l'un de ses biographes, Gr. Alexandresco : « Une attaque plus forte trancha le fil de sa vie, et coucha dans la terre froide le plus grand prosateur de la Roumanie, le plus solide ami, le plus sincère, le plus pur Roumain. »

Cette mort, d'ailleurs, il la prévoyait sans la redouter. N'avait-il pas dit, quelques jours avant, en accompagnant des amis à la porte de sa demeure :

— Gardez-vous en tout bien, en toute santé, car désormais pour des milliers d'années... la fuite errante !... (2).

(1) Il existe plusieurs versions de cette ballade populaire. L'une des plus belles est due au poète Vasile Alecsandri. Nous citons, ici, celle qui fut transcrite par Créangă lui-même, telle qu'il la recueillit, à l'hôpital Brăncovanesc, de la bouche d'une vieille paysanne, originaire de Craiova.

(2) Le mot « béjanlé », que Créangă emploie ici, signifie la fuite éperdue et vagabonde devant un fléau. Le mourant entendait donc traduire par ce mot, la croyance populaire qui fait de l'âme du défunt une voyageuse errante dans l'au-delà jusqu'à ce que le dernier jugement ait fixé son sort. A rapprocher de l'usage qui consiste à mettre un bâton de voyage dans le cercueil.

La célébrité, dont l'aurore se levait à peine sur le grand conteur Moldave, au moment où il fut ravi aux Lettres roumaines, ne devait le couronner entièrement que plus tard. Mis en valeur, de nos jours, par les travaux de quelques jeunes érudits et par des traductions partielles, qui lui valurent en Allemagne et en Angleterre un très beau succès, Créangă commence à être connu, apprécié selon ses mérites, et de plus en plus recherché par les lettrés. Ce sera donc, pour nous, un honneur et une joie de le faire connaître en langue française.

Considéré, ainsi que nous l'avons dit, comme le plus grand prosateur de la Roumanie, il marche, actuellement, de pair avec Mihail Eminesco, le premier de ses poètes, et avec Ion Caragiale, son principal dramaturge.

D'autre part, si on le compare à Musaeus, qui imprégna ses contes d'un esprit sceptique et voltairien, aux frères Grimm, philologues avertis, d'un goût délicat, mais un peu secs, Créangă les dépasse largement. Il reste même supérieur, sur bien des points, à l'émouvant Andersen, qui malheureusement, — au point de vue folkloriste — habilla, trop souvent, d'un incomparable talent poétique, ce qu'il puisait dans son propre fonds.

Emule du grand conteur français Charles Perrault, son égal à des titres divers, il n'est pas téméraire de souhaiter que Créangă soit bientôt reconnu, aux côtés de cet illustre devancier, comme l'un des meilleurs conteurs populaires du monde entier.

\*  
\*\*

Peut-être s'étonnera-t-on que nous n'ayons pas fait figurer, dans ce recueil, quelques autres récits de Créangă, que certains éditeurs ont cru devoir ajouter à ses contes. Si nous les avons laissés volontairement dans l'ombre c'est que la plupart d'entre eux furent écrits pour les enfants des écoles primaires, soit à l'époque où il collaborait à des livres didactiques, soit plus tard, mais toujours dans une intention éducative et instructive. D'ailleurs, plusieurs de ces petites pièces n'ayant même pas été signées, lui sont attribuées sans que l'on possède, là-dessus, une certitude absolue.

Il est bien certain, d'ailleurs, que des historiettes telles que : *L'Aiguille et le marteau*, *Le Lin et la Chemise* et même *L'Ours mystifié par le Renard*, ne peuvent se comparer au reste de son œuvre. Quant au conte posthume, — et du reste inachevé — *Făt Frumos, le fils de la Jument*, il présente une telle infériorité, au point

de vue esthétique, que l'on est en droit de supposer qu'il n'avait pas reçu sa forme définitive lorsque mourut l'auteur. Enfin, *Le Pauvre de Talpari* est une anecdote, recueillie de la bouche de Créangă et publiée après sa mort, par l'un de ses amis.

Nous avons donc estimé préférable de nous en tenir aux récits, jugés par la critique comme caractérisant bien l'œuvre du grand conteur Moldave ; nous conformant, en cela, à l'opinion de M. Ibraileanu, le distingué professeur d'Histoire littéraire roumaine de l'Université de Iassy, dont la compétence, en la matière, fait autorité.

C'est pour cette raison que l'on ne trouvera pas ici le conte de *La Sottise Humaine*, malgré l'intérêt documentaire qu'il pourrait présenter, au point de vue du folklore.

Nous ferons, enfin, une dernière remarque :

Contrairement à différents traducteurs, qui ont préféré donner, aux personnages des contes populaires, l'équivalent français du sens de leur nom, nous avons gardé ces noms propres tels qu'ils se rencontrent dans le texte roumain. En effet, la plupart du temps, ils ne peuvent se traduire que par une périphrase, dont l'inconvénient est d'alourdir la pensée et son expression. Cette périphrase, elle-même, serait souvent longue et imparfaite. Comment donner aux sobriquets de « Prépélac » et de « Pașitul » des adjectifs adéquats ? Quant aux compagnons d'Harap Alb, — en admettant que nous nommions *Gérilă* : « *Le Frileux* » ou « *Le Glacé* », (du mot *Ger*, froid glacial), ou que nous baptisions *Sétilă* : « *L'Altéré* », « *L'Assoiffé* », (du mot : *Sété*, soif) — il nous sera, quand même, impossible de traduire de façon heureuse le nom d'*Ochilă*, (du verbe : *a Ochi*, jeter l'œil sur..., viser), qualificatif de cet homme qui, avec son œil unique, voit toute chose, jusque dans les entrailles de la terre, et ne peut cependant pas être assimilé à un Cyclope. La difficulté deviendra insoluble pour interpréter le nom de : *Păsări-Lăți-Lungilă*, mot qui signifie, à la fois : 1) Oiseleur, Oiselier, ou même simplement : Oiseaux, (des mots *Păsărar*, ou *Pasăre*) ; 2) Etendre, ou Elargir, (du verbe : *a Lăți* ; puis enfin (3) : Allongement, ou mieux : s'allonger, (du verbe : *a se Lungi*). Disons-nous alors : « L'oiseleur-qui-s'élargit-et-s'allonge » ?... Ce serait ridicule.

Il nous a donc semblé préférable de laisser aux personnages de nos contes roumains les appellations qui les caractérisent, en prenant soin, toutefois, de les expliquer. Consacrés, dès lors, par l'habitude, en leur forme initiale et concrète, ces noms pourront con-

server toute leur saveur et passer à la tradition, ainsi qu'il en a été pour les héros immortels de Charles Perrault : Cendrillon, Barbe-bleue, le Petit-Poucet, etc... bien connus actuellement dans toutes les langues.

Nous ajouterons enfin que nous n'avons pas prétendu, — par les quelques notes explicatives jointes à ce travail, — rédiger une œuvre de documentation, à laquelle il n'y ait rien à ajouter. Notre but a seulement été : de faire connaître, en de brèves silhouettes, quelques-unes des particularités de l'âme populaire et des mœurs de la terre roumaine dont le folklore a conservé un intérêt des plus attachants.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de ne pas oublier en ces lignes, tous ceux qui, soit par une haute bienveillance, soit par une sympathie dévouée ou de précieux conseils, ont secondé nos efforts et contribué à la réussite de notre tâche. A tous nous exprimons notre profonde gratitude. Mais, il nous est doux de témoigner une reconnaissance toute spéciale à :

M. le Professeur IORGA, qui, ayant inspiré ce travail, n'a cessé d'en encourager l'exécution et de lui apporter le plus précieux appui moral.

A Son Excellence M. TILIA, Sous-Secrétaire d'Etat, qui, dans une pensée toute patriotique, a bien voulu honorer cette traduction de la plus distinguée des récompenses.

Enfin, à M. Aurel BUTEANU, Attaché de Presse aux Légations de Bruxelles et de Vienne, dont la persévérante amitié a facilité à ces pages la faveur de voir aujourd'hui le jour.

Puissent-elles donc atteindre le but que nous nous sommes proposé : faire mieux connaître, et par conséquent aimer toujours davantage, cette Roumanie qui, fraternelle amie de la France, lui resta fidèle jusqu'à l'épuisement, et qui, chaque jour, s'affirme comme elle : une terre séculaire de droiture, de vaillance et de beauté (1).

S. S. et O. de CH. L.

Paris, 15 Janvier 1931.

---

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites M. le Professeur Iorga a été appelé, par S. M. le roi Carol II, aux plus hautes fonctions. Il est actuellement Ministre de l'Intérieur et Président du Conseil du Royaume de Roumanie.

## PREFACE A MES CONTES

*Cher Lecteur,*

*Tu as lu beaucoup de sottises depuis que tu existes. Je t'en prie, lis encore ceci.*

*Quand tu trouveras que cela ne te plaît pas, prends ta plume et rédige, toi-même, quelque chose de mieux ; parce que moi, vois-tu, comme j'ai su, j'ai fait.*

*L'Auteur,  
Ion Créangă.*

## Ordre des Contes

---

### 1<sup>re</sup> PARTIE

#### CONTES MERVEILLEUX

1. — Le conte du Porc. (Povestea Porcului).
2. — La Fille de la vieille et la Fille du vieillard. (Fata babei și fata moșneagului).
3. — Harap Alb (Le Maure blanc) (Povesta lui Harap Alb).
4. — La petite bourse à deux liards. (Punguța cu doi bani).
5. — La Chèvre et les trois biquets. (Capra cu trei iezi).

### DEUXIEME PARTIE

#### CONTES DIABOLIQUES

6. — Ivan Turbincă.
7. — Dănilă Prepeleac.
8. — Stan Pășitul.

### TROISIEME PARTIE

#### CONTES PAYSANS

9. — Moș Nikifor le filou. (Moș Nichifor coțcarul).
10. — Le conte d'un homme paresseux. (Povestea unui om leneș).
11. — La belle-mère et les trois belles-filles. (Soacra cu trei nurori).
12. — Les cinq pains. (Cinci pâini).
13. — Ion Roată ; l'Union de la Valachie et de la Moldavie. (Ion Roată și Unirea).
14. — Ion Roată et Vodă Couza. (Ion Roată și Vodă Cuza).

PREMIÈRE PARTIE



**CONTES MERVEILLEUX**



## LE CONTE DU PORC

(Povestea Porcului)

---

On raconte qu'il y avait une fois, un vieux et une vieille. Le vieux avait cent ans, la vieille en avait quatre-vingt-dix. Tous deux étaient blancs comme l'hiver et tristes comme la pluie, parce qu'ils n'avaient pas d'enfants.

Et, Seigneur Dieu ! Combien pourtant ils souhaitaient en avoir au moins un !... Car toute toute la journée, et toute la longue nuit, ils restaient là, solitaires comme le coucou (1), à tel point que leurs oreilles finissaient par tinter à force de tristesse. Sans compter qu'avec cela ils n'étaient même pas riches. Une cabane très humble, quelques haillons usés, étendus sur des grabats, voilà tout ce qu'ils possédaient. Enfin, depuis quelque temps, l'ennui les dévorait plus encore, car, tout comme s'ils eussent été malades de la peste... les pauvres !.. pas un homme n'ouvrait leur porte pour venir les voir.

Un jour, la vieille, après avoir soupiré profondément, dit à son mari :

— Hélas !.. Hélas !.. Mon pauvre vieux !.. Depuis que nous sommes ensemble jamais personne encore ne nous a appelés mon « père » ou ma « mère ». N'est-ce pas un malheur à faire pitié, que nous soyons encore de ce monde ?.. car, je ne crois pas qu'il puisse y avoir quelque chose de désirable dans une maison sans enfants.

— Sans doute, ma pauvre Babă (1), mais que pouvons-nous faire à cela, devant Dieu ?

— C'est vrai, mon vieux, je le vois bien ; mais tout de même, sais-tu ce que j'ai pensé cette nuit ?

— Je le saurai, ma Babă, si tu me le dis.

---

(1) L'expression roumaine « seul comme le coucou » vient de ce que le coucou est un oiseau solitaire. Il est entouré d'un prestige superstitieux parmi les paysans ; et l'on prétend qu'il prédit le bonheur ou le malheur, suivant que son chant retentit à votre droite ou à votre gauche. On demande au coucou : « Coucou, combien d'années me donnes-tu ? » et autant de fois retentit le chant, autant l'on doit vivre d'années.

(1) *Babă*, titre amical donné aux vieilles femmes, surtout quand il précède leur nom. Ce nom se donne, par extension, aux sages-femmes, aux sorcières, aux jeteuses de sorts ; mais il est alors employé seul, sans indiquer de nom propre, devenant lui-même une espèce de nom propre.

— Eh bien voici : Demain matin, dès qu'il commencera à faire jour, lève-toi, et marche tout droit devant toi. Et, ce que tu rencontreras tout d'abord — que ce soit un homme, que ce soit un serpent, ou enfin, n'importe quelle autre bête, — mets-le dans ton sac, (1) et rapporte-le à la maison ; nous l'élèverons comme nous pourrions, et que celui-là devienne notre enfant !..

Le vieux, lassé lui aussi, de tant de solitude, et souhaitant, au fond, d'avoir un fils, se leva le lendemain de grand matin, prit son sac, l'accrocha au bout d'un bâton, et fit tout comme la vieille le lui avait conseillé. Il partit, et suivant un sentier, marcha toujours devant lui, jusqu'à ce qu'il rencontrât une clairière.

Mais, tout-à-coup, voici qu'il aperçut dans cette clairière une truie, entourée de douze petits porcelets, qui se vautraient dans la boue, et se chauffaient au soleil. Dès qu'elle vit le vieillard se diriger vers elle, la truie se mit à grogner puis elle prit immédiatement la fuite en entraînant derrière elle les porcelets. Un seul d'entre eux cependant qui, plus maigre, plus faible et plus sale que ses frères, ne pouvait pas arriver à se tirer de la fange, resta sur place. Le vieux s'en saisit de suite, le mit dans son sac tel qu'il était, plein de boue et de saletés ! puis s'en retourna à la maison.

— Sois loué Seigneur !... s'écria-t-il. Je vais donc pouvoir apporter une consolation à ma vieille femme ! Qui sait ?... Peut-être est-ce Dieu ? peut-être est-ce le diable ? qui, la nuit dernière, lui a mis dans la tête une telle idée ?

En arrivant chez lui, il s'écria :

— Vois donc ma petite vieille, quel trésor je t'apporte ! Pourvu que ce beau garçon vive ! Il possède de si magnifiques sourcils et de si jolis yeux qu'on n'en pourrait pas trouver de semblables au monde. Il te ressemble comme un fragment détaché de toi-même. Mets bien vite de l'eau à chauffer et soigne-le comme tu sais soigner les enfants ; car, ainsi que tu le vois, il est un peu barbouillé le pauvre gosse.

— Mon Dieu !... mon vieux, dit la femme, ne ris pas autant ; celui-ci est, comme nous, une créature de Dieu, et le pauvre petit est peut-être plus innocent encore que nous-mêmes !..

Aussitôt, alerte comme une jeune fille, elle prépara de la lessive, fit chauffer un bain, et comme elle savait bien le métier de

---

(1) Les paysans roumains ont l'habitude de porter sur leur dos une sorte de havre-sac, tissé en laine de couleurs variées, dans lequel il mettent leurs provisions, aux champs, en voyage, etc.

sage-femme, elle prit le porcelet, le baigna, l'oignit de bonne graisse à toutes les jointures, lui serra le nez, tout cela en le couvrant de baisers, pour que son petit trésor ne prenne pas le mauvais œil (1).

Ensuite elle le peigna ; bref elle le soigna si bien, qu'en peu de jours il guérit ; et nourri de son, de bouillie de maïs, le porcelet commença à se fortifier et à grossir à vue d'œil, à devenir si beau qu'on avait grand plaisir à le regarder. La vieille ne savait comment exprimer sa joie tant elle était heureuse d'avoir un enfant si svelte, si drôlet, si potelé, et rond comme une petite citrouille. Le monde entier aurait pu lui dire qu'il était laid ou insolent, elle eut soutenu, contre tous, qu'il n'existait pas un autre enfant semblable au sien. Une seule chose cependant chagrinait encore le cœur de cette femme, c'est qu'il ne pouvait pas leur parler et les appeler « Père » ou « Mère ».

Un jour, le vieillard décida d'aller à la foire, pour y faire quelques achats.

— Surtout, mon vieux, lui dit sa femme, n'oublie pas d'apporter aussi des caroubes pour cet enfant ; car il doit en avoir grande envie, le pauvre petit.

— Bien, ma Babă.

Mais, il ajouta en lui-même :

— Que la « brâncă » (2) l'étouffe !... car tu m'ennuies assez avec lui. C'est à peine si nous avons du pain et du sel pour nous-mêmes, ce n'est pas pour bourrer celui-ci avec toutes sortes de friandises. Et si j'écoutais toujours ce que dit ma Babă, vraiment, alors, c'en serait fait de nous.

Le vieillard se rendit quand même à la foire, acheta ce qu'il avait à acheter, puis lorsqu'il revint à la maison, sa femme lui demanda comme toujours :

— Eh bien, mon vieux ; quelles nouvelles nous apportes-tu de la foire ?

— Que veux-tu que j'apporte ma Babă ? Rien de très bon, si ce n'est que l'Empereur veut marier sa fille.

— Et tu appelles cela une mauvaise nouvelle, mon vieux ?

— Attends un peu, ce n'est pas tout ; car ce que j'ai entendu fait dresser les cheveux sur la tête !... Et quand je te le raconterai

(1) Les sages-femmes roumaines ont l'habitude, lors de la naissance des enfants, d'accomplir un certain nombre de rites destinés à les préserver des jeteurs de sorts, et de ceux qui ont le mauvais œil. Les enfants frottés de graisse d'ours deviennent extrêmement forts.

(2) « Brâncă », maladie des porcs, qui leur fait enfler la gorge. Sorte d'érysipèle.

jusqu'au bout, je crois bien que tu auras, toi aussi, la chair de poule.

— Hélas !.. Et pourquoi donc mon vieux ?

— Voici pourquoi ma vieille ; écoute bien : L'Empereur a fait savoir, par ses hérauts, dans le monde entier, qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait bâtir, depuis sa propre maison jusqu'au Palais Impérial, un pont d'or, garni de pierres précieuses et de toutes sortes d'arbres, dans lesquels chanteraient mille espèces d'oiseaux tels qu'il n'en est pas en ce monde. Et on ajoute que, par dessus le marché, il lui abandonnera encore la moitié de son Empire. Mais, si quelqu'un ose venir lui demander la princesse en mariage, et ne réussit pas à construire ce pont, tel que je te l'ai expliqué, sa tête sera tranchée sur place. On raconte, enfin, que déjà beaucoup de fils de Rois et d'Empereurs sont venus, on ne sait d'où, et que pas un d'entre eux n'ayant réussi dans cette entreprise, l'Empereur, ainsi qu'il l'avait décidé, les a tous fait assassiner sans pitié ; si bien qu'aujourd'hui tout le monde pleure sur eux. Hein ! ma vieille, qu'en dis-tu ? Sont-ce là de bonnes nouvelles ?.. On ajoute même, encore, que l'Empereur est tombé malade de chagrin.

— Quant à ça, mon vieux, il n'y a vraiment aucun mal !.. Pour les Empereurs, la maladie est comme la santé pour nous !.. (1) Seulement, ce qui me déchire le cœur, c'est le malheureux sort de ces fils d'Empereurs dont tu m'as parlé ; combien leurs mères ne doivent-elles pas subir de tristesses et de douleurs à cause d'eux !... Il vaut mieux que le nôtre ne sache pas parler, et qu'ainsi il ne puisse pas, comme tant d'autres, se monter la tête, pour des bêtises.

— Ce que tu dis là est très bien, ma Babă. Mais quand même, il serait bon d'avoir un enfant qui puisse faire le pont et obtienne, ainsi, la fille de l'Empereur, car je sais bien que celui-là sera, désormais, à cheval sur le besoin (2) et, mon Dieu ! que les honneurs de ce monde ne lui manqueront sûrement pas !

Pendant que les vieux causaient ainsi, le pourceau se tenait dans un coin, près du foyer, bien tranquille dans sa niche ; et, le groin en l'air, les regardant de tous ses yeux, il écoutait avec attention ce qu'ils disaient, tout en soufflant très fort de temps en temps. Et, comme les vieux discutaient entre eux de toutes ces choses, voilà qu'ils entendirent tout-à-coup ces paroles sortant de derrière le poêle :

(1) C'est-à-dire : Les Empereurs sont aussi rarement malades que les pauvres sont rarement bien portants.

(2) Être à cheval sur le besoin, c'est-à-dire le dominer et ne manquer de rien.

— Père, et vous mère, cette chose, moi, je l'a ferai.

A ces mots la vieille s'évanouit de joie, mais le vieillard pensant que c'était peut-être le diable qui avait parlé, s'effraya, et tout ahuri regarda de tous côtés par la chambre, cherchant d'où sortait cette voix. Cependant, ne voyant personne, il reprit un peu ses esprits. Alors, le pourceau cria de nouveau :

— N'aie pas peur, père, car c'est moi !.. Ranime tout d'abord ma mère ; puis va ensuite chez l'Empereur, lui dire que moi je lui ferai le pont.

Aussitôt le vieux répondit en balbutiant :

— Mais... pourras-tu le construire ? enfant chéri de ton père.

— Quant à cela, père, ne t'en inquiète pas puisque tu es avec moi. Va seulement vers l'Empereur, et répète-lui ce que je t'ai dit.

A ce moment, la vieille qui avait repris ses sens, embrassa son enfant en s'écriant :

— Chéri de ta mère ! Chéri ! je t'en prie ne mets pas ta vie en péril et ne nous abandonne pas maintenant, comme des étrangers, sans aucun appui et le cœur brûlé de chagrin.

— Ne te tourmente pas, mère, car ayant une longue vie, tu veras un jour qui je suis.

Alors, le vieux n'ayant plus rien à répondre, peigna soigneusement sa barbe, prit à la main son bâton de voyage, sortit de la maison et se dirigea vers la Cour Impériale. Dès qu'il fut arrivé dans la ville, il alla, la poitrine découverte, tout droit au Palais de l'Empereur. Mais en apercevant ce vieillard qui rôdait autour du Palais, un des gardes lui demanda aussitôt ?

— Que veux-tu, vieil homme ?

— Moi ? C'est à l'Empereur que j'ai affaire ; mon fils s'engage à bâtir le pont.

Le gardien qui connaissait l'ordre, ne discuta pas davantage. Il prit avec lui le paysan, et l'amena devant l'Empereur. Celui-ci voyant ce vieux bonhomme, lui demanda :

— Que veux-tu de moi, vieillard ?

— Vivez en paix de longues années, Lumineux et Puissant Empereur... Mon fils, ayant entendu dire que vous avez une fille à marier, m'a envoyé ici, pour faire connaître, de sa part, à Votre Majesté, qu'il pourra vous faire le pont... à ce qu'il ãit !..

— S'il le peut, qu'il le fasse, vieillard ! Et, dans ce cas, que ma fille et la moitié de mon Empire soient à lui. Mais, s'il ne réussit pas, alors... tu as peut-être entendu raconter ce qu'ont subi les au-

tres, qui cependant étaient issus d'une souche plus noble que la tienne ? Si tu acceptes qu'il en soit ainsi, va chercher ton fils et ramène-le moi. Sinon, passe ton chemin et n'aie plus de lubies à te trotter dans la cervelle.

En entendant ces choses de la bouche même de l'Empereur, le vieillard se prosterna jusqu'à terre ; ensuite il sortit, et s'en retourna chez lui, afin de ramener son fils.

Aussitôt arrivé, il répéta à ce dernier ce que lui avait dit l'Empereur. Alors, plein de joie, le pourceau se mit à gambader à travers la cabane, fit une course échevelée par dessus les grabats (1), renversa quelques pots avec son groin et s'écria :

— Partons vite, mon père, pour que je voie l'Empereur.

Mais la vieille commença à se désoler et à gémir !

— Il paraît que je ne dois pas avoir ma part de bonheur en ce monde ! Jusqu'à présent je me suis torturée pour l'élever et le tirer de la misère ; et maintenant... je vois bien que je vais le perdre !...

A force de se lamenter ainsi, elle s'évanouit de chagrin.

Mais, tenant parole, le vieillard mit son bonnet sur sa tête, l'enfonçant jusqu'aux oreilles, prit son bâton et sortit de la maison en disant :

— Viens avec ton père, mon enfant, afin de ramener une belle-fille à ta mère.

Alors, transporté de joie, le pourceau se lança, de nouveau, dans une course folle par dessus les escabeaux, puis se mit à suivre le vieillard. Il marchait à peu de distance derrière lui, grognant et fouillant la terre, comme c'est l'habitude des porcs. Ils arrivaient à peine à la grille du Palais Impérial, que déjà les gardiens, en les apercevant, commencèrent à se regarder l'un l'autre, en éclatant de rire :

— Qu'est-ce que c'est que ce vieux ? demanda l'un d'eux.

— J'amène ici mon fils ! Il s'est engagé à faire le pont de l'Empereur.

— Hélas ! bonhomme !... Il te faudrait posséder un peu plus de bon sens !... dit un vieux gardien. Tu as donc pris la vie en horreur !... (2).

---

(1) *Laïtzd*, lit des paysans très pauvres ; en bois, et dont les pieds sont fixés en terre. Ce mot désigne également des bancs grossiers dont les pieds sont enfoncés dans le sol.

(2) Pour risquer ainsi la mort.

— Pourquoi ? Ce qui est écrit pour l'homme, est marqué sur son front ; et chaque homme n'a qu'une seule mort à subir.

— Il semble, mon vieux, que « *tu veux chercher querelle au grand jour à l'aide d'une bougie* », s'écrièrent les gardiens.

— Après tout, cela ne vous regarde pas ! riposta le vieillard. Il serait préférable de clore votre bec, et d'aller dire à l'Empereur que nous sommes arrivés.

Alors, les gardes se regardèrent longuement les uns les autres, en haussant les épaules. Enfin, l'un d'eux alla annoncer à l'Empereur que les nouveaux prétendants, le vieillard et son porc, venaient d'arriver. L'Empereur les appela aussitôt devant lui.

Dès que le bonhomme entra, il se courba humblement jusqu'à terre, tandis que le pourceau trottait en avant, sur les tapis, à travers la chambre, grognant, et fouillant partout avec son groin.

Devant une si énorme insolence, l'Empereur, d'un côté, avait envie de rire, mais de l'autre était profondément indigné. Il s'exclama :

— Ah ça ! vieillard, quand tu es venu la dernière fois, tu paraissais être dans ton bon sens, mais actuellement, ou crois-tu te trouver pour courir ainsi le monde avec tes pourceaux ? Et, qui t'a conseillé de te moquer de moi d'une telle façon ?

— Puissant Empereur ! Que Dieu me préserve, moi un pauvre vieillard, de songer à une telle chose ! Que votre Lumière me pardonne !.. Celui-ci est bien mon fils, celui dont je vous ai parlé l'autre jour, et qui, si vous vous en souvenez, m'avait envoyé vers Votre Majesté.

— Eh bien, fera-t-il le pont, lui ?

— Mais, Votre Majesté, nous espérons bien qu'avec l'aide de Dieu, il le fera.

— Alors, allez-y !.. Emmène ton porc et va-t-en !.. Seulement sache bien que, si d'ici demain matin, le pont n'est pas terminé, ta tête sera mise là où sont tes pieds. M'as-tu compris ?

— Celui d'en Haut est miséricordieux ! Votre Majesté !.. Et... s'il arrivait à mon fils de réussir, (que cela ne vous contrarie pas Puissant Empereur), je pense que vous nous enverrez alors votre fille à la maison, selon votre promesse ?

Tout en disant ces mots, il se prosterna suivant l'usage, appela son pourceau, sortit, s'achemina vers sa maison accompagné par quelques soldats que l'Empereur lui avait imposés comme gardes jusqu'au lendemain, dans le dessein de voir ce qu'il adviendrait

d'une telle histoire !.. car beaucoup de tapage, beaucoup de rires, et un immense étonnement s'étaient produits, non seulement dans le Palais, mais de tous côtés, à la nouvelle de cette insolence sans pareille au monde.

Or, vers le soir, quand le vieux et son porc arrivèrent à la maison, la vieille se mit à trembler de peur, à se lamenter et à gémir :

— Hélas, mon pauvre homme ! Quel malheur m'apportes-tu dans la maison ? Crois-tu que cela me manquait, à moi, de ne pas avoir de soldats ici ?

— Tu as encore le courage de me le demander ? C'est bien de ta faute ! Jadis, j'ai écouté les conseils de ta tête folle ! J'ai couru les vallées et les montagnes pour t'apporter, coûte que coûte, *un enfant d'âme* (1) et maintenant voilà dans quelles difficultés tu m'as jeté. Car ce n'est pas moi qui ai amené les soldats, mais ce sont bien eux qui m'ont amené, moi !.. Et quant à ma tête, il me paraît bien qu'il est écrit, sur elle, de ne rester où elle se trouve, que jusqu'à demain matin.

Durant ce temps, le pourceau courait à travers la chambre, cherchant à manger, et il ne prenait aucun souci de tous les tracas qu'il causait.

Les vieux continuèrent à se disputer encore un moment, mais, si peureux qu'ils fussent, ils finirent par s'endormir vers le point du jour. Alors, le pourceau monta doucement sur l'un des bancs, brisa la vessie de la fenêtre (2) et souffla fortement par ses narines. Aussitôt de la hutte du vieux, — qui maintenant n'était plus une hutte, — jusqu'au Palais de l'Empereur, on vit s'étendre deux lignes de feu. Et le pont, avec tout ce qu'il devait avoir, se trouva fait, tandis que la pauvre cabane des vieux était changée en un palais beaucoup plus brillant que celui de l'Empereur.

En même temps, la vieille et le vieux se trouvèrent revêtus de la pourpre Impériale, tandis que toutes les friandises du monde abondaient dans leur palais. Quant au pourceau, il sautait joyeusement et se vautrait sur les magnifiques tapis étalés partout.

Pendant ce temps, un grand remue-ménage se faisait au Palais de l'Empereur, car en voyant cette admirable merveille, le Souverain lui-même et ses conseillers furent saisis d'une peur effroyable. L'Empereur, dans la crainte de se voir arriver quelque mal, réunit vite

(1) Enfant adoptif. Voir au conte d'Harap Alb, l'explication du mot « *Fits* », ou « *Fille d'Âme* ».

(2) Jadis, en Roumanie, les cabanes des paysans très pauvres n'avaient souvent à leurs étroites fenêtres, qu'une vessie de porc en guise de vitre.



son Conseil et décida de donner tout de suite sa fille au fils du vieillard. Il la lui envoya même immédiatement. En somme, cet Empereur, si grand Empereur qu'il fût, avait tout donné pour une seule chose, et voilà que cette chose se trouvait ne pas être très glorieuse pour lui : c'était la peur.

Il n'y eut pas de noce, car, avec qui aurait-on pu la faire ? Quant à la pauvre fille de l'Empereur, lorsqu'elle arriva à la maison de son fiancé, elle fut satisfaite des Palais et même de ses beaux-parents, mais, lorsqu'elle se trouva en face de son fiancé lui-même, elle resta pétrifiée, la malheureuse !... Cependant, presque aussitôt, haussant les épaules, elle se dit en son cœur :

— Si c'est ainsi que les parents et Dieu l'ont voulu pour moi, que cela soit !...

Et, immédiatement elle commença à s'occuper courageusement du ménage. Le pourceau, selon son habitude, rôdait toute la journée à travers la chambre ; mais la nuit, au moment de se coucher, il rejetait sa peau de porc et devenait un fils d'Empereur excessivement beau. Aussi, au bout de peu de temps, la jeune épouse s'habitua bien à lui. Elle ne s'ennuyait plus comme au début.

Mais voici qu'après une ou deux semaines, la jeune femme fut saisie d'un grand désir d'aller revoir ses parents. Elle laissa son mari à la maison, car elle n'avait pas envie de se montrer en public avec lui. Dès qu'ils la virent arriver, son père et sa mère furent extrêmement heureux. Ils se mirent aussitôt à l'interroger sur son ménage, sur son mari, et elle raconta tout ce qu'elle savait. Alors l'Empereur s'appliqua à lui donner de sages conseils :

— Chérie de ton père, lui dit-il, prends garde surtout que la tentation de lui faire de la peine ne te prenne jamais ! car, il en résulterait peut-être pour toi quelque malheur ! D'après ce que je vois, cet homme, (ou ce qu'il est), possède un très grand pouvoir. Il faut certainement qu'il soit un être incompréhensible à notre intelligence, pour qu'il ait pu accomplir toutes ces choses qui dépassent la puissance humaine !

Malheureusement, quand, ensuite, les deux Impératrices descendirent ensemble dans le jardin, pour s'y promener, la mère conseilla sa fille d'une tout autre manière :

— Ma chère fille, lui dit-elle, quelle espèce de vie vas-tu mener désormais, si tu ne peux sortir nulle part avec ton mari ? Voici ce que tu devrais faire : Arrange-toi de façon à avoir toujours un grand

feu dans ta cheminée ; et lorsque ton mari dormira, prends sa peau de porc et jette-la dans le brasier, afin qu'elle se consume entièrement. Ainsi, tu en seras délivrée.

— Combien vous avez raison, mère ! Et dire que cette idée ne m'était pas venue !

En conséquence, dès qu'elle fut de retour chez elle, la jeune Impératrice ordonna d'allumer un grand feu dans sa cheminée. Et le soir, lorsque son mari se fut profondément endormi, elle prit sa peau de porc dans l'endroit où il la cachait, et la jeta dans le brasier. Aussitôt les poils commencèrent à pétiller et à se rissoler, ne laissant bientôt plus que la couenne grillée qui, enfin, devint elle-même cendres. Mais alors une puanteur si terrible se répandit dans la chambre, que soudain le mari se réveilla tout effrayé. Il sauta à bas de son lit, regarda avec angoisse la cheminée, et lorsqu'il aperçut quel grand malheur se consommait, il se mit à pleurer en disant :

— Hélas ! Femme imprudente, qu'as-tu fait ?... Si quelqu'un t'a donné ce conseil, il te l'a donné pour ton malheur ; si au contraire tu l'as accompli de ton propre chef, tu as eu vraiment une bien mauvaise inspiration !...

A l'instant même, la princesse se sentit fortement serrée à la taille, par une ceinture de fer, tandis que son mari ajoutait :

— Lorsque je poserai ma main droite sur ta taille, qu'alors seulement ce cercle se brise !... et qu'alors seulement, naisse l'enfant qui repose en toi !... car, en écoutant les mauvais conseils des étrangers, tu as rendu malheureux, non seulement ces pauvres vieux, mais encore moi-même, et toi en même temps. Si par hasard, un jour, tu as besoin de moi, sache que je m'appelle « Făt Frumos » (1) et que tu pourras me trouver au Monastère de « l'Encens ».

Dès qu'il eut dit ces mots, un vent terrible s'éleva, et s'engouffrant dans la chambre par tourbillons effroyables, il emporta dans les airs le gendre de l'Empereur qui aussitôt devint invisible. En

---

(1) « Făt Frumos », littéralement « beau jeune homme » équivalent de notre « Prince Charmant ». C'est le nom général donné à tous les héros des Contes populaires roumains. Le « Făt Frumos », qu'il soit blond ou brun, est, à la fois, l'expression de la plus pure beauté masculine, et du plus grand courage ; il possède toutes les qualités. Quelques auteurs ont voulu faire du « Făt Frumos » roumain, un mythe solaire, et assimiler ses diverses aventures aux alternatives du jour et de la nuit, voire des saisons. « Făt Frumos » se complète par le type féminin d'Iléana Costinzeana, ou Simziana, qui est l'héroïne de la plupart des contes. Quand on cherche un terme de comparaison pour définir la beauté d'un homme ou d'une femme on dit : beau comme « Făt Frumos », ou belle comme Iléana Costinzeana.

même temps, le merveilleux pont se brisa, s'évanouissant si vite qu'on n'aurait pas pu dire ce qu'il était devenu ; et le palais dans lequel demeuraient les deux vieux avec leur belle-fille, de même que toutes les richesses et tous les ornements qu'il contenait, se changea de nouveau en la pauvre cabane d'autrefois. Alors les vieux, voyant ce grand désastre, et leur belle-fille réduite à un tel état, commencèrent à lui faire de reproches, les larmes aux yeux ; puis ils lui dirent avec dureté, de partir où elle voudrait, car ils n'avaient plus de quoi la nourrir.

Se retrouvant d'un seul coup si malheureuse et si abandonnée, que pouvait-elle faire la pauvre ? et où aller ? Chez ses parents ? Elle craignait trop la colère de son père et plus encore les méchantes langues des hommes. Rester où elle était ? Elle n'avait pas de quoi vivre, et puis elle avait assez entendu les reproches de ses beaux-parents. Enfin, elle décida de courir le monde, à la recherche de son mari, et étant ainsi résolue, elle s'écria, confiante :

— Que Dieu m'aide !..

Puis, elle partit là où la conduisaient ses yeux. Et elle marcha !.. marcha !.. une année entière, toujours droit devant elle, à travers les déserts, jusqu'à ce qu'elle arrivât dans un lieu sauvage et complètement inconnu. Et là, avisant une petite maison toute tassée et couverte de mousse, — ce qui témoignait de son ancienneté — elle frappa à la porte. Alors, on entendit, de l'intérieur, une voix de vieille femme qui répondait :

— Qui est là ?

— Je suis un voyageur égaré.

— Si tu es un « *homme bon* » (1) approche-toi de ma cellule ; mais si tu es mauvais, éloigne-toi de ces lieux, car j'ai une petite chienne aux dents d'acier et si je la lâche elle te déchirera en mille miettes.

— Je suis « *homme bon* », petite mère !

Alors la porte s'ouvrit et la voyageuse entra dans la maison.

— Quel vent t'amène ici pauvre femme ? Et comment as-tu pu pénétrer dans ces lieux où l'Oiseau-Merveilleux (2) lui-même ne peut venir, et encore moins une créature terrestre ?

La voyageuse soupira profondément, et répondit :

(1) *Homme bon*, expression usuelle. En frappant à une porte on peut, au lieu de dire son nom, répondre « homme bon », cela marque la visite exempte de toute mauvaise intention. Le mot *homme* est pris alors dans le sens « créature ».

(2) « *L'oiseau merveilleux* » appelé aussi « *Oiseau Maître* » (voir le conte d'Harap Alb.) est un oiseau magique et fantastique, qui possède toutes les perfections et une énorme puissance.

— Ce sont mes péchés qui m'ont amenée, petite mère. Je cherche le Monastère de l'Encens, et je ne sais pas de quel côté du monde il se trouve.

— Je crois que tu as eu encore une toute petite chance en tombant précisément chez moi. Je suis Sainte Mercredi (1). Tu as peut-être entendu parler de moi ?

— J'ai bien entendu prononcer ton nom, petite mère, mais que tu puisses être de ce monde, je ne l'aurais jamais pensé.

— Voilà ! Et dire que l'homme se plaint toujours de sa chance !

Alors, Sainte Mercredi d'une voix très forte poussa un cri, et sur-le-champ, toutes les bêtes de son Empire se rassemblèrent ; elle leur demanda alors où pouvait se trouver le Monastère de l'Encens. Mais toutes répondirent en chœur que jusqu'ici elles n'avaient jamais entendu même prononcer ce nom. Sainte Mercredi se montra très peinée de cette réponse, mais n'ayant pas la puissance de faire plus, elle donna à la voyageuse une croix de « *Prescoură* » (2) et un petit verre de vin destinés à lui servir de nourriture pendant sa route. Elle lui donna encore une quenouille d'or qui filait toute seule et lui dit doucement :

— Conserve-là, ma fille, car au besoin elle te sera utile.

Ensuite, elle lui montra le chemin pour se rendre près de sa sœur aînée Sainte Vendredi.

Et, partant de nouveau, la voyageuse marcha une seconde année tout entière, toujours à travers des lieux sauvages et inconnus, jusqu'à ce qu'après mille terribles difficultés, elle arrivât enfin chez Sainte Vendredi.

Là tout se passa comme chez Sainte Mercredi ; seulement Sainte Vendredi lui donna, non seulement un croix de « *Prescoură* » et un petit verre de vin, mais encore un dévidoir d'or qui tournait tout seul, puis avec une grande bonté et une grande bienveillance,

1) En Roumanie, les divinités anciennes ont été, pour la plupart adoptées et sanctifiées par le christianisme. On trouve constamment dans les contes populaires : Sainte Mercredi (Mercure), Sainte Joë (Jupiter), Sainte Dimanche, ou bien Sainte Lune, Saint Soleil, souvenir du culte des forces de la nature. Sainte Vendredi n'est autre qu'une survivance de Vénus et elle a encore ses sanctuaires. Une des principales églises de Bucarest, est dédiée à Sainte Vendredi. Son Icône et toujours entourée de suppliants. On lui amène des malades que l'on étend devant son image ; le prêtre doit prononcer sur eux des formules de bénédiction en enjambant leur corps. Dans les années de sécheresse, on promène son Icône en procession dans les rues de Bucarest, tout comme celle de Saint Démètre qui est un thaumaturge Bessarabien. La princesse Bibesco dans son livre charmant « *Isvor, le pays des saules* », a pittoresquement décrit un sanctuaire dédié à Sainte Vendredi, (Plon, édit.).

(2) « *Prescoură* est comme le « *Colac* » un petit pain employé pour les fêtes religieuses et spécialement pour les cérémonies funèbres ; mais la « *prescoură* » est un petit pain en forme de croix, tandis que le « *colac* » est une natte de pâte, disposée en forme de couronne, ou un pain rond bombé au milieu.

elle lui montra, elle aussi, le chemin pour aller trouver sa sœur aînée Sainte Dimanche. La voyageuse repartit donc de nouveau, le jour même, pour une troisième année. Elle traversa des déserts encore plus affreux que ceux rencontrés jusqu'à ce jour, et comme elle était enceinte et dans sa troisième année, elle ne put arriver chez Sainte Dimanche qu'avec très grandes peines. Sainte Dimanche la reçut de la même manière et avec la même bienveillance que ses sœurs. Puis, prise d'une profonde pitié pour cette malheureuse et si torturée créature, Sainte Dimanche appela une fois, elle aussi, de toutes ses forces. Immédiatement, toutes les bêtes se rassemblèrent autour d'elle : celles qui nagent dans l'eau, celles qui vivent sur la terre, et celles qui volent dans les airs. Alors elle leur demanda expressément, si l'une d'entre elles pouvait dire en quel lieu du monde se trouve le Monastère de l'Encens. Toutes répondirent, d'une seule voix, qu'il ne leur était jamais arrivé d'entendre même parler de ce monastère. Alors, Sainte Dimanche poussa, du fond du cœur, un profond soupir, et regarda tristement la pauvre femme, en lui disant :

— Il faut qu'il y ait là une malédiction de Dieu ou quelque chose de semblable, ma Fille, pour que tu ne puisses pas obtenir ce que tu cherches ! car, ici, se trouve la limite d'un monde encore inconnu, même de moi. Et, si ardemment que tu veuilles toi-même (ou n'importe qui d'autre) marcher encore plus loin, au-delà d'ici, ce sera impossible.

Mais voilà que, tout-à-coup, une alouette boiteuse, — qui, clopin-clopant, arrivait comme elle pouvait, — se présenta devant Sainte Dimanche. Celle-ci lui demanda donc à elle encore :

— Et toi, Alouette ! ne sais-tu pas, par hasard, où se trouve le Monastère de l'Encens ?

— Comment pourrais-je l'ignorer, Maîtresse ? C'est justement à cet endroit que j'ai été poussée par le malheur, pour m'y casser la patte.

— S'il en est ainsi, prends de suite cette femme avec toi, mène-la là-bas, comme tu le sauras, et conseille-la du mieux que tu pourras.

L'Alouette répondit, avec humilité, tout en soupirant :

— J'obéis de tout mon cœur aux ordres de Votre Majesté, Maîtresse, quoiqu'il soit très difficile de pénétrer jusque-là.

Alors, Sainte Dimanche remit, elle aussi, à la jeune femme, une croix de *Prescoură*, et un petit verre de vin, pour lui servir de

nourriture jusqu'au Monastère de l'Encens ; elle lui donna en outre, pour lui être utile au besoin, un grand plateau d'or, au milieu duquel se trouvait une poule couveuse, également d'or, incrustée de pierres précieuses, et entourée de ses poussins, toujours d'or. Puis, elle la recommanda de nouveau aux soins de l'Alouette, qui, tout de suite, partit clopin-clopant. Et elles allèrent toutes deux !... tantôt l'Alouette à pied et la voyageuse en l'air, tantôt la voyageuse à pied et l'Alouette en l'air. Et, lorsque la pauvre femme n'en pouvait plus, ni en l'air ni à pied, alors l'Alouette la prenait sur ses ailes et l'emportait. Elles marchèrent ainsi une année entière, à travers mille difficultés et de grands périls. Elles passèrent des contrées et des mers ; elles traversèrent des forêts et des déserts horribles, remplis de dragons, de lézards venimeux, de basilics aux yeux de sorciers, d'hydres avec chacune vingt-quatre têtes, enfin de toutes sortes de bêtes innombrables, et de fauves épouvantables, qui restaient gueule béante prêts à les dévorer. La langue humaine n'est pas capable d'exprimer quel était leur glotonnerie, leur ruse et leur méchanceté.

Enfin, après tant de misères, de dangers et de peines, elles réussirent à arriver jusqu'à l'entrée d'une caverne. Mais la pauvre Princesse, qui ne pouvait plus se mouvoir, dut grimper encore sur les ailes de l'alouette, et aussitôt l'oiseau se précipita avec elle dans un autre monde... C'est là qu'était le véritable Paradis... par autre chose !...

— Voici le Monastère de l'Encens, lui dit alors l'Alouette. C'est là-bas qu'habite Făt Frumos, celui que tu cherches depuis si longtemps. Reconnais-tu quelque chose par ici ?

Alors, quoique ses yeux fussent éblouis de tant de merveilles, elle regarda plus attentivement, et à l'instant même, elle reconnut le pont merveilleux de l'autre monde, et le Palais dans lequel, pendant si peu de temps, elle avait vécu avec Făt Frumos. A cette vue ses paupières se remplirent de larmes de bonheur.

— Attends... reprit l'Alouette ; ne te réjouis pas si vite, car, hélas ! tu n'est pas encore digne de pénétrer en ces lieux, et tu n'as pas surmonté tous les périls.

Elle lui montra alors une fontaine où il lui faudrait venir pendant trois jours de suite ; elle lui expliqua qui elle y rencontrerait, et ce qu'elle aurait à dire. Elle lui dit enfin comment elle devrait se servir, à tour de rôle, de la quenouille, du dévidoir, du plateau avec la mère poule et les poussins d'or, ces objets merveilleux que

lui avaient donnés les trois sœurs : Sainte Mercredi, Sainte Vendredi et Sainte Dimanche.

Ayant ainsi rempli sa mission, l'Alouette fit ses adieux à la voyageuse qui lui avait été confiée, et vite s'en retourna, fuyant à tire d'ailes, de peur que quelqu'un ne lui casse encore l'autre patte. Pendant ce temps, en se rendant à la fontaine qui lui avait été désignée, la malheureuse femme, tout en larmes, suivait des yeux le vol lointain de l'oiseau.

Aussitôt arrivée près de la source, elle sortit tout d'abord sa quenouille, puis s'assit à terre pour se reposer. Très peu de temps se passa, et une servante s'en vint puiser de l'eau. Dès qu'elle aperçut cette femme inconnue et la merveilleuse quenouille, qui filait seule des fils d'or, mille fois plus fins que les plus fins cheveux, elle courut apporter la nouvelle à sa maîtresse.

Or, la maîtresse de cette fille était *La Guêpe*, qui surpassait en méchanceté le Diable lui-même. Elle était l'Intendante du palais de Făt Frumos, une puissante sorcière, qui savait congeler l'eau, et réussir toutes les diableries du monde. La mauvaise femme n'ignorait qu'une seule chose au monde : pénétrer la pensée de l'homme.

Dès que ce suppôt d'Enfer eût entendu parler d'une semblable merveille, vite elle envoya sa servante chercher l'étrangère, pour l'amener au Palais, et, sitôt arrivée, elle lui dit :

— J'ai appris, bonne femme, que tu as une quenouille d'or qui file toute seule ; veux-tu me la vendre ? et combien m'en demandes-tu ?

— Peu de chose !.. Me laisser seulement coucher une nuit dans la chambre où dort l'Empereur.

— Pourquoi pas ? Donne-moi ta quenouille et reste ici jusqu'à la nuit tombante, qui est le moment où l'Empereur reviendra de la chasse.

— Alors, la voyageuse donna la quenouille et resta là. Mais, la détestable sorcière, sachant que l'Empereur avait l'habitude de boire chaque soir une coupe de lait frais, lui en présenta une qui, cette fois, était destinée à le faire dormir profondément jusqu'au lendemain matin. Donc, sitôt que Făt Frumos fut revenu de la chasse, et étendu dans son lit, elle lui envoya le lait ; et à peine l'eut-il avalé qu'il s'endormit sur place comme mort. Aussitôt, — ainsi qu'elle l'avait promis, — l'inférieure mégère appela l'inconnue dans la chambre de l'Empereur, et l'y laissa, en lui disant tout bas :

— Reste ici, jusqu'au point du jour, et je viendrai, moi-même, te chercher.

Ce n'était pas dans la crainte que l'Empereur vint à l'entendre, que cette sorcière parlait tout bas et marchait doucement. Mais, elle prenait bien soin de n'être pas entendue de la chambre voisine, où se tenait, sans cesse, un des fidèles serviteurs de l'Empereur, celui qui l'accompagnait toujours à la chasse.

Dès que la vieille se fut éloignée, la malheureuse Princesse s'agenouilla après du lit de son mari, et, en pleurant amèrement, elle se mit à le supplier :

— Făt Frumos !.. Făt Frumos !.. Etends ta main droite sur ma petite taille, afin que le cercle maudit se brise, et que ton enfant naisse enfin !..

La pauvre femme se désespéra ainsi jusqu'au petit jour, mais, hélas ! sans succès, car l'Empereur semblait être parti dans un autre monde.

A l'aube, la méchante femme revint en grognant. Elle fit sortir l'inconnue de la chambre, lui commanda avec dureté de quitter immédiatement le Palais et de s'en aller où elle pourrait. Alors, la désolée Princesse partit à contre-cœur et, triste à mourir, alla de nouveau s'asseoir près de la fontaine ; et cette fois elle sortit le dévidoir.

En revenant puiser de l'eau, la servante aperçut cette nouvelle rareté. Sans perdre un instant elle courut chez sa maîtresse, lui annoncer que la femme de la veille avait, cette fois, un dévidoir d'or, plus merveilleux encore que la quenouille, car il tournait seul.

Aussitôt, la méchante vieille fit encore appeler l'inconnue ; et, toujours grâce à la même ruse, elle réussit à mettre la main sur le dévidoir. Puis, de nouveau, le lendemain de grand matin, elle fit sortir la jeune femme de la chambre de l'Empereur, et la chassa du Palais.

Mais, cette nuit-là, le fidèle serviteur de l'Empereur entendit tout, et, plein de pitié pour cette malheureuse étrangère, il se mit en tête de déjouer le plan de la sorcière. Aussi, dès que l'Empereur se fut levé et qu'ils partirent à la chasse, le fidèle serviteur lui raconta en détail tout ce qui s'était passé dans sa chambre durant les deux dernières nuits. A cette nouvelle, le Prince resta cloué de stupeur, et tremblant comme si le cœur allait lui manquer. Puis, il abaissa les yeux vers la terre et, tout doucement, se mit à pleurer. Or, tandis que des yeux de Făt Frumos les larmes coulaient en ruisseaux amers, là-bas, près de la fontaine, son abandonnée et désolée petite épouse



avait sorti son dernier espoir : le plateau contenant la couveuse aux poussins d'or. Comme elle se tenait non loin de la source, la servante fut de nouveau amenée là par Dieu lui-même. Et, dès qu'elle vit ce miraculeux objet, elle oublia de puiser son eau et se précipita chez sa maîtresse, en criant :

— Mon Dieu !.. Mon Dieu !.. Maîtresse !.. Si vous saviez ce que je viens de voir !.. La femme qui se tient là-bas a, maintenant, un plateau d'or, et sur le plateau est une poule également d'or, avec ses poussins, toujours d'or !.. Ils sont si beaux que les yeux s'envoient à leur suite !..

En apprenant une telle chose, la vieille, tout de suite, envoya quérir l'étrangère. En elle-même, elle se disait :

— Ce qu'elle cherche ne se mange pas. (1)

Aussitôt que la Princesse fut entrée, la détestable vieille, grâce à la même ruse, s'empara encore du plateau, de la poule couveuse et des poussins d'or

Mais lorsque l'Empereur, ce soir-là, revint de la chasse et qu'on lui eut apporté sa tasse de lait, il se dit en lui-même :

— Voilà du lait qui ne se boira pas.

Aussitôt il le jeta en cachette, puis il fit semblant de s'endormir profondément.

Quand la vieille mégère fut bien convaincue que l'Empereur dormait, — car cette fois encore elle avait toute confiance dans le pouvoir magique de son breuvage, — elle fit entrer l'étrangère dans la chambre, avec le même cérémonial que les nuits précédentes, et l'y laissant seule, elle s'éloigna. Alors, la malheureuse jeune femme, tombant encore une fois à genoux au pied du lit de son époux, et toute noyée de larmes, se mit à répéter désespérément :

— Făt Frumos !.. Făt Frumos !.. Aie pitié de deux âmes innocentes qui souffrent depuis quatre années la plus terrible des punitions !.. Etends ta main droite sur ma pauvre taille, afin que la ceinture de fer se brise et que ton enfant naisse enfin ; car je ne puis plus supporter cette souffrance épouvantable !..

A peine eut-elle achevé ces paroles, que Făt Frumos, comme en un rêve, étendit sa main vers elle et, sitôt qu'il eut touché sa taille... dang !.. le cercle de fer se brisa, et elle accoucha de son enfant, sans sentir la plus petite des douleurs de l'enfantement.

---

(1) C'est-à-dire : c'est une chose impossible, elle n'y réussira pas, son effort est inutile ; locution très usitée parmi les paysans.

L'Impératrice raconta alors à son mari tout ce qu'elle avait souffert depuis sa disparition.

Aussitôt l'Empereur se leva, et quoiqu'on fût au milieu de la nuit, il réveilla toute sa cour et ordonna de lui amener de suite la vieille sorcière, ainsi que tous les précieux trésors enlevés par ruse à son Impératrice. Ensuite, il commanda d'amener encore une jument indomptée et un sac plein de noix. Il fit attacher la détestable femme, avec le sac de noix, à la queue de la jument ; puis il ordonna de remettre la bête en liberté. Tout cela fut accompli immédiatement. Et, lorsque là jument se fut enfuie au galop, partout où tombait une noix, tombait en même temps un lambeau de chair de ce suppôt d'enfer.

Et quand le sac enfin tomba,  
La tête aussi se détacha.

Cette malfaisante sorcière n'était autre que la truie de la forêt, celle que le vieillard, — le père adoptif de Făt Frumos, — avait rencontrée, un jour, dans la clairière. Grâce à ses maudits sortilèges, elle avait réussi, alors, à transformer son Maître en ce pourceau lait, chétif, et dégoûtant parce qu'elle voulait lui faire épouser une de ses onze filles, lesquelles s'étaient enfuies, avec elle, dans le bois. C'est pourquoi Făt Frumos la châtia avec tant de rigueur, et pourquoi lui et l'Impératrice firent de nombreux et riches présents au fidèle serviteur qui les avait sauvés, et qu'ils le retinrent auprès d'eux jusqu'à la fin de sa vie.

Souvenez-vous maintenant, braves gens, que le Prince n'avait pas pu célébrer ses noces lorsqu'il s'était marié. A présent donc, on fêta, en même temps, la noce et le baptême. Et ce fut une réjouissance comme jamais on n'en avait vu, et comme jamais plus on n'en verra en ce monde.

A peine Făt Frumos l'eut-il souhaité, qu'à l'instant se trouvèrent réunis à ses côtés les parents de l'Impératrice et ses propres parents adoptifs. Il plaça, au haut bout de la table, la vieille et le vieux, revêtus, à nouveau, de la pourpre impériale.

Enfin, une foule innombrable assista à cette magnifique et somptueuse noce. Les fêtes durèrent trois jours et trois nuits, et elles durent certainement encore aujourd'hui, si, par hasard, elles ne sont pas terminées.



## LA FILLE DE LA VIEILLE ET LA FILLE DU VIEILLARD

(Fata babel și fata moșneagului)

---

Il était une fois un vieux et une vieille. Le vieux avait une jeune fille, la vieille une jeune fille aussi. Cette dernière était laide, paresseuse, querelleuse et méchante ; mais, parce qu'elle était la « chérie de maman » elle menait une vie d'enfant gâtée, tout en laissant, à la fille du vieillard, les choses les plus pénibles à faire. En revanche, celle-ci était belle, laborieuse, obéissante et de cœur excellent. Dieu l'avait dotée de tous les dons, bons et beaux. Cependant, cette bonne fille était très mal traitée par sa belle-mère et par sa sœur si gâtée. Heureusement que c'était une enfant fort travailleuse et très patiente, car sans cela, sa peau en aurait pâti.

La fille du vieillard était à la fois en amont et en aval (1). Elle courait dans la forêt pour ramasser des fagots, allait au moulin avec le sac sur le dos, enfin, on ne voyait qu'elle partout. Elle arrivait d'un côté, elle partait de l'autre. De toute la journée, elle ne reposait pas ses pauvres pieds. Et, par dessus le marché, la vieille, (ainsi que son bijou de fille, était toujours querelleuse et mécontente. Pour cette femme, sa belle-fille n'était qu'une *lourde meule de moulin* dans la maison (2) ; tandis que sa propre enfant était pour elle un *basilic* (3) réservé à mettre devant l'*icône* (4).

Lorsque les deux jeunes filles allaient, le soir, dans le village. pour la veillée, la fille du vieillard ne boudait jamais au travail ; elle filait tant de fuseaux qu'elle en remplissait un crible, tandis que sa sœur pouvait, à peine, en terminer un. Et, lorsqu'assez tard dans la nuit, les deux sœurs rentraient ensemble à la maison, la fille de la vieille sautait tout de suite la palissade ; elle disait alors, à la fille du vieillard, de lui passer son crible et ses fuseaux, afin de les lui tenir pendant qu'elle sauterait à son tour. Mais, rusée comme elle

---

(1) Partout à la fois.

(2) Cette expression signifie : *le souffre douleur de la maison*.

(3) Le basilic est en Roumanie la fleur de l'amour, le porte bonheur par excellence des amoureux. Les jeunes filles paysannes en placent des brins dans leur sein comme talisman pour se faire aimer des jeunes hommes, ou augmenter leur amour. Le basilic est également la plante dont la branche sert de goupillon au Pope pour jeter de l'eau bénite. C'est, en quelque sorte, une plante bénie.

(4) *icône*, voir la note à la fin du conte.

l'était, elle saisissait le crible, courait vite en avant jusqu'à la maison, près des parents, et leur assurait qu'elle avait filé, elle-même, tout cela. Après cela, c'était en vain que la fille du vieillard essayait de prétendre que ce travail était l'œuvre de ses mains ; car, la vieille et son enfant bondissaient aussitôt de fureur, et il fallait bien en rester sur leur affirmation. Lorsqu'un Dimanche ou des fêtes survenaient, la fille de la vieille était tellement bien nippée et pommadée qu'on aurait pu la croire léchée par les veaux. Il n'y avait pas de danses ni de veillées dans le village sans qu'elle y parût, tandis que l'autre était sévèrement privée de tous ces amusements.

Enfin, le soir, lorsque rentrait le vieillard, la langue de la vieille marchait aussi vite que l'outil qui broie le chanvre ; elle se plaignait que sa belle-fille n'obéissait pas, qu'elle était légère, paresseuse et méchante ; disait encore qu'elle était comme ci, ou comme ça, bref, qu'il fallait absolument la chasser de la maison et la placer en service, n'importe où, car il n'y avait plus moyen de la garder davantage, sans qu'elle exerçât une mauvaise influence sur sa propre fille.

Le vieillard était un peu nigaud, — ou, comme vous voudrez le nommer, — *il ménageait les cornes de la vieille*, (1) et, tout ce qu'elle disait était parole d'Évangile. Peut-être que, livré à lui-même, le pauvre homme aurait protesté malgré tout ! mais, à ce moment, la poule chantait dans sa maison, et le coq n'y avait plus aucune puissance. En somme, fut-ce de temps en temps, il ne pouvait plus redevenir le maître, car la vieille et sa fille lui en eussent fait endurer de toutes les façons. Un jour, le pauvre vieux, extrêmement triste de tout ce que sa femme lui racontait, appela sa fille et lui dit :

— Petite chérie de ton père, voici ce que ta mère me dit de toi : que tu ne lui obéis pas, que tu es une mauvaise langue, une enfant gâtée, enfin qu'il n'y a plus moyen que tu restes dans la maison. Puisqu'il en est ainsi, va où Dieu pourra te conduire, de façon qu'il n'y ait plus, chez nous, tout ce tapage à ton sujet. Mais, en bon père que je suis pour toi, voici ce que je te conseille : Quel que soit le lieu où tu iras, sois toujours obéissante, douce et travailleuse. Dans ma maison, tu as pu vivre sans être ainsi, parce qu'il y avait notre indulgence paternelle !... Mais... parmi des étrangers... Dieu seul sait quelle espèce de gens tu peux trouver ; et ceux-là ne te pardonneront pas, comme nous t'avons pardonné.

(1) Lorsque par crainte du mal que peut faire quelqu'un, par méchanceté, ou par mauvais caractère, on lui laisse tout faire et dire, sans protester, cela se nomme : *ménager les cornes*. Le même dicton s'applique aux ongles.

Alors, comprenant bien que la vieille et sa fille voulaient à tout prix la chasser, la pauvre enfant baisa la main de son père et, les larmes aux yeux, partit à travers le monde, s'éloignant de la maison paternelle sans aucun espoir d'y revenir. Et elle marcha !... Et elle marcha !.. droit son chemin, jusqu'à ce qu'elle rencontrât une chienne bien malade, et si maigre qu'on pouvait lui compter les côtes. Mais, dès qu'elle aperçut la jeune fille, cette pauvre bête lui dit :

— Jeune fille belle et travailleuse, aie pitié de moi !... Soigne-moi, je t'en prie ! Et plus tard, sans doute, je te serai utile à quelque chose.

Alors, la jeune fille eut pitié d'elle et, prenant la petite chienne, elle la lava et la soigna de son mieux. Puis, elle la laissa à cet endroit et continua son chemin, contente en son âme, d'avoir pu accomplir un bienfait. Elle n'avança pas beaucoup plus loin, et voici qu'elle aperçut un beau poirier, tout en fleurs, mais couvert de chenilles. Dès qu'il vit la voyageuse, le poirier s'écria :

— Jeune fille belle et travailleuse, soigne-moi, je t'en prie, débarrasse-moi de ces chenilles ; et, plus tard, je te serai, sans doute, utile à quelque chose.

Adroite comme elle l'était, l'enfant coupa, avec grand soin les branches sèches, débarrassa l'arbre de ses chenilles, puis elle continua sa route, à la recherche d'un maître.

Et, allant toujours plus loin, voici qu'elle parvint à une fontaine abandonnée et toute pleine de vase. La fontaine lui dit au passage :

— Jeune fille belle et travailleuse, soigne-moi, je t'en prie ! car, plus tard, je te serai sans doute utile à quelque chose.

Sans hésiter, la jeune fille nettoya la fontaine, et la récura fort bien ; puis, elle la laissa, aussi, pour continuer sa route. Et, marchant, marchant toujours, voici qu'elle trouva un four, qui n'était pas maçonné et tombait à peu près en ruines. Dès qu'il vit l'enfant, le four s'écria de même :

— Jeune fille belle et travailleuse, maçonne-moi, répare-moi, car peut-être, plus tard, te serai-je moi aussi, utile à quelque chose.

La pauvre enfant qui savait qu'à travailler l'on ne perd jamais son temps, retroussa ses manches, délaya de la terre, maçonna le four, le nettoya, le répara, si bien qu'elle le rendit agréable à regarder. Puis, elle lava soigneusement la boue de ses mains et partit, poursuivant son chemin. Elle marchait maintenant jour et nuit, et l'on ne sait pas ce qu'elle fit, mais elle s'égara. Cependant, elle ne

perdait pas son espoir en Dieu et continuait de marcher, toujours en avant. Un jour enfin, à l'aube, alors qu'elle traversait une grande et obscure forêt, elle se trouva soudain dans une belle clairière, au milieu de laquelle s'élevait une maisonnette ombragée par des saules pleureurs. Comme elle s'approchait de cette maison, voici qu'une vieille femme s'avança à sa rencontre et lui dit, avec douceur :

— Que cherchez-vous dans ces lieux, mon enfant, et qui êtes-vous ?

— Qui voulez-vous que je sois, Petite Mère ? Je suis, — je peux le dire, — une pauvre fille sans père ni mère. Il n'y a que Celui d'en Haut qui connaisse tout ce que j'ai souffert depuis que la mère qui m'a donné le jour a croisé, pour mourir, les mains sur sa poitrine. Je cherche un maître, et ne connaissant personne, je me suis égarée en voyageant de droite et de gauche. Mais Dieu m'a bien inspirée en dirigeant mes pas vers votre maison ; je vous supplie de me donner asile !

— Pauvre enfant ! — dit la vieille — c'est Dieu seul, en effet, qui a pu conduire tes pas vers moi, et te préserver du danger. Je suis Sainte Dimanche (1). Tu vas me servir aujourd'hui, et sois convaincue que, demain, tu ne sortiras pas de ma maison les mains vides.

— Bien Petite Mère ; mais je ne sais pas quels travaux je dois faire ?

— Tu n'auras qu'à laver et à nourrir mes enfants qui pour le moment dorment. Puis, tu me prépareras le repas, de telle façon qu'à mon retour de l'église, je le trouve tout prêt et bon à manger, ni froid, ni chaud, mais tel qu'il doit être.

Dès qu'elle eût ainsi parlé, la vieille s'en fut à l'église, tandis que la jeune fille, retrouvant ses manches, se mettait à l'œuvre. Tout d'abord, elle prépara le bain puis, sortant de la maison, elle commença à appeler :

— Enfants ! Enfants ! Enfants ! venez pour que votre Mère vous baigne.

Mais, lorsqu'elle regarda, que vit-elle ?.. Toute la cour s'était remplie, et toute la forêt fourmillait d'une multitude de dragons et de toutes sortes de bêtes, petites et grandes !.. Cependant, forte de sa foi et de son espoir en Dieu, la jeune fille ne s'effraya pas ; elle les prit, une à une, et les soigna de son mieux. Puis, elle com-

---

(1) Voir, pour Sainte Dimanche, la note la concernant, au : « Conte du Porc »

mença à préparer les mets, et de la sorte, quand Sainte Dimanche, revenue de l'église, vit ses enfants bien baignés et tous les travaux soigneusement accomplis, elle fut transportée de joie. Après avoir mangé, elle dit à l'enfant de monter dans le grenier, d'y choisir une *ladă* (1) de son goût, afin de la prendre comme salaire. Mais elle lui recommanda surtout de ne pas l'ouvrir jusqu'à ce qu'elle soit revenue dans la maison de son Père.

La jeune fille monta donc au grenier. Elle vit là une quantité de coffres, les uns vieux et laids, d'autres neufs et beaux ; mais comme elle n'était pas ambitieuse, elle choisit le plus vieux et le plus laid de tous. Et lorsqu'elle redescendit en le portant, Sainte Dimanche fronça un peu les sourcils, mais n'eut rien à objecter. Elle bénit la jeune fille qui, prenant le coffre sur son dos, s'en retourna avec joie vers la maison paternelle, par ce même chemin qu'elle avait suivi en venant. Or, tout en cheminant, voici qu'elle retrouva le four qu'elle avait, jadis, réparé ; il était maintenant tout rempli de belles et savoureuses tartes. Non seulement elle put manger, et manger des tartes, mais encore elle en réserva une large part pour ses provisions de route, et repartit.

Elle trouva, plus loin, la fontaine qu'elle avait si bien nettoyée ; celle-ci était pleine jusqu'au bord, d'une eau belle et claire comme les larmes, douce et fraîche comme la glace. Et, sur le bord de la fontaine, étaient placés deux gobelets d'argent, avec lesquels elle but longuement pour sè désaltérer. Elle emporta les deux gobelets et continua, tout droit, son chemin.

En marchant toujours, voici qu'elle arriva à ce pauvre poirier, autrefois échenillé par elle. Il était maintenant chargé de poires bien mûres, jaunes comme de la cire et sucrées comme du miel. En voyant la jeune fille, l'arbre inclina ses branches si bas, qu'elle mangea tant qu'elle voulut, et put encore emporter, pour sa route, autant de poires qu'il fallait.

Et, avançant toujours plus loin, voici que soudain elle aperçut la petite chienne, qui maintenant était devenue forte et belle. Elle portait au cou une *salbă* de *galben* (2) et la donna à la jeune fille, en reconnaissance de ce qu'elle l'avait soignée pendant sa maladie.

(1) La *ladă* est un coffre, soit en bois peint et décoré, soit simplement en bois blanc, artistement sculpté, dans lequel les paysans conservent leurs vêtements, la dot de leur fille et en général ce qu'ils ont de plus précieux. Le *tron* est une petite *ladă* en hêtre décorée de fleurs noires ; en Transylvanie il est de bois travaillé. Ces coffres, soit peints, soit sculptés, se retrouvent en Hongrie, en Tchéco-Slovaquie, et, sous le nom de *Kufer* ou *Kuferék*, dans toute la Pologne, où spécialement chez les Gourales des Tatry, — région de Zakopane, — ils atteignent à un art véritable.

(2) Pour *Salbă* (collier) et *galben* (monnaie d'or) voir la note, à la fin du conte.

Enfin, à force de marcher sans répit, elle parvint à la maison de son Père. En la voyant de retour, le vieillard eut des larmes plein les yeux et de la joie plein le cœur. L'enfant enleva aussitôt son collier, prit les gobelets d'argent et les donna à son Père ; puis, ils ouvrirent ensemble le coffre de Sainte Dimanche et, soudain, il en sortit une multitude de chevaux, de troupeaux de moutons et de bêtes à cornes, si bien que le vieux, en apercevant toutes ces richesses, se trouva rajeuni du même coup ; tandis que la vieille, au contraire, restait pétrifiée de dépit, ne sachant plus que devenir. Alors, la fille de la vieille *prit son cœur entre ses dents* (1) et s'écria :

— Ne t'en fais pas, Maman ! car le monde n'est pas complètement dévalisé de toutes ses richesses, et tu vas voir que, moi, je vais t'en rapporter beaucoup plus encore !..

Sitôt dit, sitôt fait ! elle part, la jalouse, très en colère. Elle marche !.. elle marche !.. elle aussi, toujours par ce même chemin qu'avait suivi la fille du vieillard. Et voici qu'elle rencontra, tout comme sa sœur, la petite chienne maigre et malade ; qu'elle trouva le poirier plein de chenilles, la fontaine sèche et abandonnée, remplie de vase ; le four sans enduit et presque démoli. Mais, lorsqu'elle fut suppliée par la petite chienne, par le poirier, la fontaine et le four, elle leur répondit, avec indignation et mépris :

— Ah bien oui !.. pourquoi pas ?.. Voudriez-vous donc que j'aibime ces jolies mains que m'ont donné mon petit père et ma petite mère ?.. Avez-vous eu déjà beaucoup de servantes comme moi ?

Alors, tous quatre, sachant bien que l'on pourrait plus facilement tirer du lait d'une vache stérile que d'obtenir quoi que ce soit d'une fille paresseuse et gâtée, la laissèrent en paix continuer sa route, et ne sollicitèrent plus aucun secours. Quant à elle, marchant toujours de l'avant, elle arriva aussi chez Sainte Dimanche. Mais, là encore, elle se comporta de façon détestable, insolente et sotté. Au lieu de faire de bonne cuisine, convenablement cuite à point ; au lieu de baigner les enfants de Sainte Dimanche, comme l'avait soigneusement fait la fille du vieillard, elle les échauda, si cruellement, avec la soupe bouillante, que, fous de souffrance, les malheureux se sauvaient de tous côtés en hurlant. Quant au repas, elle trouva moyen d'enfumer les plats, de les brûler, de les servir si desséchés, qu'on ne pouvait songer à se les mettre sous la dent ; tant et si bien que, lorsqu'elle revint de l'église, Sainte Dimanche leva les bras au

---

(1) Prendre son courage à deux mains ; réunir tout son courage.



ciel à la vue de sa maison sens dessus dessous. Mais, douce et indulgente, la bonne sainte ne voulait pas se mettre en colère pour une fille aussi feignante et mal élevée que celle-là. Elle lui dit donc, également, de monter dans le grenier et d'y choisir le coffre qui lui plairait, puis, de s'en retourner... à la grâce de Dieu !.. La jeune fille monta, s'adjudgea le coffre le plus neuf et le plus beau, — car elle préférait toujours ce qu'il y avait de mieux, de meilleur, de plus joli, — mais... quant à faire un bon service... c'était une autre affaire !..

Quand elle redescendit du grenier avec son coffre, au lieu d'aller prendre congé de Sainte Dimanche, et recevoir sa bénédiction, elle s'enfuit en hâte, comme d'une maison abandonnée. En faisant claquer ses talons, elle courait droit devant elle, dans la peur que la Sainte, revenant sur sa parole, ne se mit à sa poursuite, pour lui reprendre le coffre.

Quand elle arriva au four, quelles belles galettes elle vit à l'intérieur !... Mais, quand elle s'approcha pour en prendre quelques-unes et apaiser sa faim, le feu la brûla terriblement et elle ne put rien saisir.

Les gobelets d'argent étaient encore sur la fontaine, la source était pleine à déborder, mais dès que la jeune fille étendit la main vers les gobelets afin de puiser de l'eau, ils plongèrent, soudain, tous les deux ; en un clin d'œil la fontaine se dessécha, et la jeune fille resta dévorée de soif.

Lorsqu'elle arriva près du poirier, celui-ci était si couvert de fruits qu'il semblait chargé à la pelle ; il ployait sous leur poids ; mais, croyez-vous que la jeune fille eut le bonheur d'en goûter un seul ? Point du tout ! car le poirier se haussa mille fois plus haut qu'il n'était ; il devint si haut, si haut, que ses branches touchèrent les nuages, et alors... tu peux tirer la langue... fille de la vieille !

Et, marchant toujours plus loin, elle rencontra enfin la petite chienne qui portait encore au cou le collier de galben. Mais, lorsque la jeune fille voulut le lui enlever, la petite chienne la mordit cruellement aux doigts, et ne lui permit pas de la toucher.

Ah ! elle se les rongea, maintenant, de dépit et de honte, les jolis doigts donnés par son petit père et sa petite mère !.. Mais que pouvait-elle y faire ?

Cependant, malgré tant de tracas, elle arriva, à la fin, chez sa mère. Hélas ! là non plus, il n'y eut lieu de se réjouir ni de la chance, ni de la richesse, car lorsqu'elles ouvrirent le coffre, il en

sortit une multitude de Dragons, qui, en un clin d'œil, dévorèrent du même coup, — et de si bon appétit, — la vieille et sa fille, qu'il n'en resta miette... pas plus que si elles n'eussent jamais été de ce monde. Alors, les Dragons disparurent en emportant le coffre.

Débarrassé de sa femme, le vieillard redevint tranquille et heureux. Comme il possédait d'immenses richesses, il maria sa fille à un brave garçon, bon travailleur. Maintenant, c'étaient les coqs qui chantaient sur les piliers du portail, sur le seuil, et de tous côtés. Quant aux poules, elles ne caquetèrent plus, désormais, dans la maison du vieux, pour y amener le malheur, car, si elles avaient osé le faire, elles n'auraient pas vécu longtemps.

Du passé, une seule chose subsista : le vieillard resta chauve et tout courbé. C'était à force d'avoir eu la tête polie sous les coups de la vieille et d'avoir senti le *cociorva* (1) essayé sur son dos quand on cuisait le *malaï* (2).

#### NOTES SUR LE CONTE

##### « LA FILLE DE LA VIEILLE ET LA FILLE DU VIEILLARD »

ICÔNE. — On nomme ainsi, une image de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge, ou des Saints, en forme de tableau, car, dans les églises orthodoxes, il n'existe plus de statues pieuses, depuis les Iconoclastes. Le personnage représenté par l'icône, est généralement revêtu d'une plaque d'argent finement repoussé ; le visage seul est peint. Les églises renferment de nombreuses et riches icônes, quelquefois très grandes, et enrichies de bijoux d'une valeur considérable. Devant elles brûlent des lampes et d'innombrables cierges, elles attirent, parfois, un grand nombre de pèlerins. En outre chaque maison, même la plus pauvre des demeures paysannes, possède la sienne, — protectrice de la famille — devant laquelle une veilleuse brûle nuit et jour. Ce tableau, ordinairement St Nicolas, est, autant que possible, tourné vers l'Orient (direction de Nazareth, et, souvent on l'entoure d'étoffes précieuses, et de riches bijoux, chaînes, colliers, etc...

SALBA DE GALBEN. — On nomme *Salbă* les colliers faits de pièces d'or (monnaies de France, d'Autriche, d'Italie, de Turquie, etc.) grandes et petites, que portent les jeunes paysannes de Roumanie, et qui constituent leur dot, laquelle n'est jamais aliénée. Les mères passent à leurs filles ce bijou de famille, ce qui fait que souvent ces colliers renferment des monnaies très anciennes. Quand l'année a été bonne, les parents ajoutent une ou deux pièces à la *Salbă*. Il existe aussi des colliers en perles de verre, ou pièces d'argent, qui se nomment de même.

Le *Galben* est une monnaie d'or, qui, dans l'ancienne Roumanie, équivalait à des monnaies turques de dix et de vingt francs. C'était aussi la pièce française appelée : *Napoléon*. Au contraire, en Transylvanie, le galben équivalait au *florin* autrichien. Toutes ces pièces servaient à composer les *Salbă*.

1 La *cociorva* est une longue haguette de forme spéciale, qui sert à tourner la *mămăligă*. Cette expression populaire signifie : être battu.

2 *Malaï*, pain de farine de maïs ; c'est aussi cette farine elle-même. Quelquefois, en Transylvanie, on nomme ainsi le maïs.

## HARAP ALB (LE MAURE BLANC)

(Povestea lui Harap Alb)

---

Or, il était une fois un roi qui avait trois fils et, de plus, un frère aîné, qui se nommait l'Empereur Vert et régnait dans un pays lointain. Mais cet Empereur Vert n'avait lui-même que des filles et pas de garçons.

Les deux royaumes se trouvant chacun à un bout de la terre, de longues années s'étaient écoulées sans que les deux frères aient eu l'occasion de se rencontrer ; de telle sorte que cousins et cousines ne s'étaient jamais vus depuis qu'ils étaient au monde, et que l'Empereur Vert ne connaissait pas ses neveux, ni le roi ses nièces. D'ailleurs, dans ce temps-là, presque tous les pays étaient dévastés par de terribles guerres, les chemins, soit par mer, soit par terre, étaient peu connus et fort embrouillés ; ce qui fait qu'on ne pouvait pas voyager aussi facilement, aussi sûrement qu'aujourd'hui et que celui qui s'en allait alors dans un coin quelconque du monde, restait souvent parti jusqu'à sa mort.

Mais voici que nous nous perdons dans d'inutiles bavardages. Je commence donc maintenant à filer le fil du conte.

L'Empereur Vert, qui touchait à la vieillesse, étant tombé malade, écrivit, dit-on, au roi son frère pour le prier de lui envoyer sans retard le plus digne de ses trois neveux, afin de le désigner comme son successeur, — après sa mort, — sur le trône de l'Empire. Au reçu de cette lettre, le Souverain appela ses trois fils, et leur dit :

Voici ce que me demande votre Oncle. En conséquence, et pour accomplir le dernier vœu de mon frère, j'autorise à partir celui d'entre vous qui se sentira capable de régner sur un pays aussi vaste et aussi riche que celui-là.

A ces mots, le plus âgé des Princes s'écria audacieusement :

— Père ! cet honneur me revient, puisque je suis l'aîné. Je te prie donc de me donner l'argent nécessaire, des vêtements de rechange, des armes, et un cheval pour faire la route. Ainsi, je pourrai partir sans retard.

— Bien, chéri de ton Père !... Si tu es certain de pouvoir arriver jusque-là, si tu te crois capable de diriger les autres, choisis donc, dans mon haras, le cheval que tu préféreras ; prends l'argent dont tu auras besoin, les habits qui te plairont, les armes qui te conviendront, et... bonne chance, mon petit !...

Le fils du roi choisit, rapidement, toutes les choses indispensables au voyage, baisa la main de son Père, après avoir reçu de lui une lettre destinée à l'Empereur Vert, puis il dit adieu à ses frères et, sautant à cheval, il partit, avec joie, vers l'Empire.

Pendant ce temps, le Roi se taisait, car il avait projeté d'éprouver le courage de son enfant. Mais, vers le soir, il se revêtit d'une peau d'ours, et, par un autre chemin, se rendit au devant de son fils. Puis, caché sous un pont, il l'attendit. Et, au moment où le Prince arrivait tranquillement, l'ours, en grognant, bondit à sa rencontre. Epouvanté, le cheval du jeune homme se cabra en hennissant ; peu s'en fallut que le pauvre cavalier ne fût jeté par terre car il n'avait même plus la force de tenir les rênes. Tant et si bien que, ne se sentant pas le courage d'avancer, il tourna bride et revint honteux chez son père.

Pendant ce temps, le roi qui, par un autre chemin, était rentré, lui aussi, au Palais, s'était débarrassé de sa peau d'ours et attendait. Il vit arriver le prince, en grande hâte, mais point du tout comme il était parti.

— Qu'as-tu donc oublié, chéri de ton père, que tu reviens si vite ? lui dit le roi en feignant l'étonnement. Ceci ne me semble pas un bien bon signe.

— Je n'ai rien oublié, mon père, répliqua le jeune homme. Mais voici qu'en passant le pont, un ours terrible s'est précipité à ma rencontre. Il m'a causé une telle frayeur que ne pouvant échapper à ses griffes, j'ai préféré m'en retourner plutôt que de devenir la proie de cette bête féroce. Et maintenant, partira qui voudra !... Quant à moi, je n'ai pas besoin d'un Empire, ni d'autre chose, car je ne vivrai pas aussi longtemps que le Monde pour vouloir hériter de toute la terre.

— En cela, tu as bien jugé, chéri de ton père : on voit clairement que tu n'es pas plus fait pour l'Empire que l'Empire n'est fait pour toi ; et qu'au lieu d'embarrasser le monde de ta présence, il est bien préférable, comme tu le dis, d'en rester loin, car tu le sais : « *Si, de la bonté de Dieu, on possède le lac, les grenouilles y*

*seront toujours !* » (1) mais je voudrais savoir maintenant comment tout cela va s'arranger avec ton oncle ? Car nous sommes bien embarrassés du fait de ta faiblesse.

— Père, proposa aussitôt le fils cadet, si tu le veux, moi j'irai là-bas.

— Tu en as toute la permission, mon fils ! Mais il ne serait pas extraordinaire que ton chemin fût aussi coupé ! Peut-on prévoir quel malheur arrivera encore ? Un lièvre... quelque autre chose... surgira peut-être sur ta route, et, patatras !... Je te reverrai à la maison, comme ton frère, couvert d'une honte qui ne sera pas mince !... Cependant, essaye toi aussi, pour voir si la chance te servira. Tu connais le proverbe : « *Chacun pour soi coupe son pain* » (2). Si tu réussis ce sera parfait !... Sinon... il y a ailleurs d'autres « *braves* » qui ont subi le même sort !

Alors, le fils cadet du roi prépara toutes choses utiles au voyage. Après avoir reçu, lui aussi, des mains de son père, une lettre pour l'Empereur Vert, il prit congé de ses frères et partit dès le lendemain. Il marcha, marcha, jusqu'à la nuit tombante. Or, comme il arrivait justement au pont, voici que l'ours se précipita vers lui en grognant : « *Mor !... Mor !... Mor !...* ». Le cheval du prince se mit à hennir de peur, à sauter, à reculer ; le jeune homme effrayé, bien convaincu que tout cela n'était pas une plaisanterie, renonça lui aussi à conquérir l'Empire. et, quoiqu'un peu honteux, s'en revint au Palais. Du plus loin qu'il le vit le roi lui cria :

— Ah ! Ah ! enfant chéri de ton Père ! N'est-ce pas que le proverbe : « *Défends-moi des poules, car des chiens je n'ai pas peur !* » s'est bien accompli avec toi ?

— Que veux-tu dire, Père ? répondit le Prince très humilié. Est-ce que, pour Ta Seigneurie, les ours se nomment des poules ? Tout comme mon frère, je crois maintenant qu'un tel animal est capable d'écraser une armée entière ; et je m'étonne même de m'en être tiré sain et sauf !... En tout cas, j'en ai assez de cet Empire et de tout le reste ! Car, grâce à Dieu, j'ai de quoi manger dans ton palais !

— Manger ? Je crois, en effet, que tu le peux, murmura tristement le Roi. Mais, il n'est pas question de cela. La honte !... mes fils ! dites-moi, qu'en faites-vous, tous les deux ? De trois enfants

---

(1) Proverbe signifiant qu'il nous suffit d'obtenir de Dieu la fortune, car ceux qui la dépenseront se trouveront toujours.

2 Proverbe ; chacun doit gagner sa propre existence.

que votre père possède, aucun ne sera donc bon à rien ?... En ce cas, laissez-moi vous le dire franchement : c'est en vain que vous vous nourrissez. mes chéris. Et, quant à vous glorifier d'être des fils de Roi, en ne faisant toute votre vie que vous agiter aussi inutilement que la feuille du frêne, cela n'est pas digne de l'homme ! Enfin, en ce qui vous concerne, je vois que mon frère peut se coucher sur une oreille, car ses désirs seront accomplis à la *Sainte Attend*. Grand bien lui arrive des neveux qu'il possède ! Vous savez le proverbe :

*Pour les galettes  
En avant !...  
Pour la guerre,  
En arrière !...*

En entendant tout cela, le plus jeune fils du Roi, rouge comme un canard de Barbarie, sortit dans le jardin, le cœur gros de larmes, frappé au plus profond de son âme par les paroles indignées de son père. Comme il restait là, perdu dans ses pensées, ne sachant que faire pour se laver d'un tel affront, il aperçut en face de lui une vieille femme, toute courbée par l'âge, qui implorait la charité.

— Pourquoi es-tu si pensif, Lumineux petit Prince ? lui dit doucement la vieille. Chasse ton chagrin. De toutes parts la chance te sourit et tu n'as pas de raisons d'être triste. Il vaut mieux donner une aumône à la vieille !...

— Ah ! laisse-moi, vieille !... Ne m'agace pas !... riposta le fils du roi. En ce moment, j'ai autre chose en tête !

— Fils de roi ! Puissè-je te voir Empereur !... répondit la mendicante. Dis à la vieille ce qui te tourmente ! Peut-on savoir si elle ne t'aidera pas en quelque chose ?

— Vieille !... Sache bien ceci : *un c'est un, mais deux c'est déjà trop !...* 1 . Laisse moi tranquille. A force de chagrin mes yeux ne voient plus le monde.

— Ne te fâche pas si fort, Lumineux petit Roi, car tu ignores d'où l'aide peut te venir.

— Est-ce que tu divagues, vieille ? Crois-tu que je vais attendre l'aide d'une femme comme toi ?

— Peut-être t'en étonneras-tu, Lumineux petit Roi, insista la mendicante. Dieu verse aussi ses dons sur les humbles, car cela

---

(1) Dictionnaire populaire : je te l'ai déjà dit une fois, une deuxième c'est trop.

plaît à sa Sainteté. Ne tiens pas compte de ce que tu me vois courbée et loqueteuse, car, par la puissance qui m'est donnée, je sais d'avance ce que les grands de la terre méditent d'inventer, et souvent je ris aux éclats de leur maladresse et de leur faiblesse. Tu ne veux pas me croire n'est-ce pas ? Que Dieu te garde de cette tentation ! Car depuis que je porte tant de siècles sur mes épaules, mes yeux ont vu beaucoup de choses. Hélas ! petit Roi, crois-moi je t'en prie ! Si tu as ma puissance pour t'aider, tu parcoureras les pays et les mers, tu feras rouler la terre, tu porteras le monde comme ceci, sur tes doigts, et tout s'accomplira suivant tes désirs. Voilà ce que te dit la Courbée et l'Impuissante ! Mais pardonne-moi, mon Dieu ! parce que je ne sais pas ce qui a échappé à mes lèvres !... Lumineux petit Roi, donne une aumône à la vieille !...

Le fils du Roi, ravi des paroles qu'il venait d'entendre, prit une pièce de monnaie et dit à la pauvre :

— Tiens, vieille !... de ma part prends ce peu !.. mais de celle de Dieu, davantage !... 1).

— Ce que tu m'as donné, que la bonté de Dieu te le rende ! reprit la vieille ; et que le Seigneur t'accorde de longs jours, Lumineux petit Roi, parce que un grand bonheur t'attend : dans peu de temps, tu deviendras un Empereur tellement aimé, glorifié et puissant, qu'aucun autre semblable n'existe encore sur la face de la terre. Maintenant, pour que tu apprennes combien ma bonté peut t'aider, Lumineux petit Roi, reste immobile, regarde moi fixement dans les yeux et écoute avec attention ce que je vais te dire. Retourne vers ton père, demande-lui qu'il te donne le cheval, les armes et les habits qu'il portait le jour de ses noces, et alors tu pourras aller là où tes frères n'ont pas pu se rendre, parce qu'il est écrit Là-Haut que cet honneur t'est réservé. Ton père s'opposera à ton désir, ne voudra pas te laisser partir, mais tu insisteras près de lui, en le suppliant, et tu finiras par le convaincre. Les habits dont je t'ai parlé sont vieux et usés, et les armes sont rouillées ; quant au cheval, tu le choisiras en plaçant, au milieu du haras, un plateau rempli de braise. Celui d'entre eux qui viendra manger cette braise est le coursier qui te conduira à l'Empire, après t'avoir sauvé de beaucoup de périls. Retiens bien tout ce que je te dis !... Peut-être nous retrouverons-nous, un jour, à quelque bout du monde, car :

---

(1) Formule de bénédiction très usitée, signifiant : je ne puis te donner davantage mais que Dieu te donne ce que je voudrais moi-même te donner.

*Si collines avec collines se rejoignent, plus encore l'homme avec l'homme* (1).

A peine la vieille eut-elle prononcé ces paroles qu'il la vit, enveloppée dans le voile blanc des fiancées, s'élever dans les airs, monter de plus en plus, et disparaître.

Alors, un frisson d'épouvante envahit le fils du Roi ; il demeura à la fois, stupéfait, effrayé, et émerveillé. Enfin, peu à peu, son cœur se ranima, et plein de confiance en lui-même pour la réussite de ses projets, il se rendit près de son père.

— Père, lui dit-il, permettez-moi d'aller, moi aussi, comme mes frères, tenter ma chance. J'ignore si je pourrai réussir, mais ce que je vous promets bien, d'avance, c'est qu'une fois sorti de la maison de Votre Seigneurie, je ne reculerai pas, même si je savais rencontrer la mort sur mon chemin !...

— C'est une chose inouïe, chéri de ton Père, d'entendre de semblables paroles sortir de ta bouche ! se récria le Roi. Tes frères m'ont démontré qu'ils n'ont aucun courage, et j'ai perdu tout l'espoir que j'avais mis en eux. Tu seras peut-être plus vaillant, mais j'en doute ! Enfin ! si tu tiens absolument à partir, je ne t'arrêterai pas. Souviens-toi seulement de ne pas te dégoûter de ta mission en chemin, car si tu ne me rapportes pas de l'honneur, pour effacer ma honte, je te jure que tu n'auras plus rien à chercher dans ma maison.

— Que puis-je à cela, Père ? chaque homme doit tenter sa chance. J'irai donc au hasard, et selon que Dieu voudra bien m'aider. Afin que je puisse partir, je vous prie seulement de me donner le cheval, les armes et les habits que portait Votre Seigneurie, le jour de ses noces.

En entendant ces paroles, le Roi fut très contrarié. Il fronça les sourcils, et répondit moqueur :

— Oh ! Oh ! chéri de ton Père, ta demande me remet en mémoire la chanson :

Jeune *Voïnic* (2) et vieux cheval,  
S'entendent difficilement en voyage...

Et d'ailleurs, qui sait en quel coin ont pourri les os de mon cheval ? Il ne pouvait pas vivre une éternité!.. Vraiment celui qui t'a

(1) Proverbe Roumain, très usité.

(2) *Voïnic*, signifie : brave, courageux et d'adjectif est devenu substantif, pour désigner quelqu'un qui possède ces qualités. On nomme ainsi les jeunes gens intrépides, qui tentent les aventures merveilleuses des contes.



mis dans la tête une telle idée... est unique l... (1) car, selon le dicton : tu vas probablement à la recherche des chevaux morts, pour avoir leurs fers (2).

— Père, je ne demande qu'une chose à Votre Seigneurie : oui, ou non, me donnez-vous ce cheval ? Quant à savoir s'il est mort ou vivant, cela, c'est mon affaire.

— En ce qui me concerne, je te le donne volontiers, répliqua le Roi. Mais je suis curieux de savoir où tu le prendras, s'il n'existe plus.

— Père, ceci importe peu ! Il suffit que vous me l'ayez donné. Qu'il y soit, ou qu'il n'y soit pas, si je le trouve il m'appartiendra.

Le jeune Prince monta alors dans le grenier et en rapporta une bride, un mors, un fouet et une selle, tout chargés de poussière, secs et vieux comme la terre. D'une sorte de bahut, il retira ensuite des habits très anciens, puis un arc, des flèches, un *paloche* (2) et une massue qu'il se mit de suite à nettoyer avec soin, car tout cela était couvert de rouille. Il remplit ensuite un plateau de braises incandescentes, s'en fut dans le haras, et le plaça à terre devant les étalons. Et voici qu'aussitôt, du fond de l'écurie, sortit un cheval morveux, courbé, efflanqué et si maigre qu'on pouvait lui compter les côtes. Venant tout directement au plateau, l'animal avala une partie de la braise. Furieux, le fils du roi le frappa violemment sur la tête, avec les rênes, en s'écriant :

— Vilaine haridelle ! De tous les chevaux qui sont ici c'est toi seul qui accours manger cette braise !. Si jamais le mauvais sort te pousse à y revenir, ce sera, crois-le, du malheur pour ton étoile (4).

Il se mit alors à faire courir les étalons en haut, en bas, tout autour du plat ; mais voici que, de nouveau, cette maigreur de cheval se précipita sur la braise et avala une seconde part des charbons brûlants. Débordant de colère, le fils du roi recommença à le frapper de toute sa force, sur la tête, à coups de bride et puis se remit à dis-

1 Equivaut à : C'est un numéro pas ordinaire ! selon le langage populaire.

2 Proverbe signifiant que l'on s'occupe à des choses futiles et inutiles, en dédaignant le principal, comme si, au lieu de chercher un cheval, on commençait par recueillir des fers. On emploie aussi cette phrase par manière de doute, sur la réussite d'une entreprise. Un autre dicton s'applique à ceux qui font des œuvres ridicules ou peu raisonnables : « Il a les fers, mais le cheval lui manque ».

3 *Palo he*, lourde épée à deux tranchants employée en Roumanie dès le XIII<sup>e</sup> siècle, et durant tout le Moyen âge (Roum. *Palos*).

4 Selon la croyance roumaine, chaque créature est représentée au ciel par une étoile, qui s'obscurcit durant le malheur et tombe dans l'espace, en filant, lorsque l'on expire. Donc, nuire à quelqu'un est également nuire à son étoile. Cette même croyance existe en Pologne. (Voir la note à la fin du conte.)

perser les bêtes, de droite et de gauche, pour voir si l'une d'entre elles ne viendrait pas manger à son tour. Mais voici que, pour la troisième fois, ce fut la pauvre rosse qui s'avança et avala la dernière portion, si vite qu'il n'en resta rien. Alors, de plus en plus furieux, le prince le frappa encore de toute sa force, avec les rênes, puis se décida à lui passer le licol et la bride ; mais en même temps, tout soucieux, il s'interrogeait en lui-même :

— Faut-il le retenir ? Ou lui rendre la liberté ? J'ai peur que l'on se moque de moi, car plutôt que monter un tel cheval ne vaut-il pas mieux marcher à pied ?

Soudain, pendant qu'il réfléchissait ainsi ne sachant à quoi se décider, le pauvre vieux cheval se secoua trois fois et d'un seul coup, il se changea en un merveilleux étalon, aux poils luisants, et jeune comme un poulain de trois ans ; si beau qu'il n'y en avait pas dans tout le haras un seul qui pût lui être comparé. Regardant alors fixement le prince dans les yeux, le cheval lui parla : (r)

— Monte sur moi, Maître, et tiens-toi bien !

Subjugué, le fils du roi, après lui avoir assuré le mors dans la bouche, obéit sans répliquer. Alors, d'un seul bond, le cheval s'envola jusqu'aux nuages, puis se laissa redescendre rapide comme une flèche. Aussitôt, il s'envola de nouveau, cette fois jusqu'à la lune, et se laissa redescendre plus vite que la foudre. Enfin, il vola une troisième fois, jusqu'au soleil, et se laissant redescendre, il demanda :

— Eh bien Maître, que t'en semble à présent ? Pensais-tu qu'une fois dans ta vie tu pourrais atteindre :

De tes pieds le soleil  
Et de tes mains la lune ;  
Qu'au nuage vermeil  
Tu chercherais fortune ?

— Ce que j'en pense ? Mais mon cher compagnon, tu m'as fait passer par toutes les frayeurs de la mort !.. Envahi par le vertige, je ne savais plus où je me trouvais et peu s'en est fallu que tu ne me fasses mourir.

---

1) Dans tous les contes Roumains ou l'on trouve les héros légendaires ils possèdent de merveilleux chevaux qui parlent la langue humaine, connaissent le passé et l'avenir, possèdent deux ailes, parfois plusieurs cœurs, et, sont doués d'une puissance magique. Ils habitent un autre monde, en redescendent dans le nôtre pour aider les héros à accomplir de nouveaux exploits, puis, il y retournent quand l'œuvre est terminée. Ils doivent généralement être nourris de braises pour garder leur vigueur ou la retrouver. La même observation s'applique aux légendes Polonaises, Serbes et Tchéco-Slovaques.

— Eh bien, apprends, mon Maître, que j'ai ressenti, moi aussi, le vertige lorsque tu m'as frappé la tête avec tes rênes, et que, moi aussi, j'ai été près de périr. J'ai voulu en cela te rendre les trois coups que tu m'avais donnés, car tu n'ignores pas la parole : « *L'une pour l'autre !* » Maintenant que tu me connais sous tous mes aspects : laid et beau, vieux et jeune, faible et puissant, je dois me transformer à nouveau tel que tu m'as vu dans le haras. Je suis prêt, dorénavant, à t'accompagner partout où tu l'ordonneras, à condition toutefois que tu me dises, Maître, comment tu désires que je te transporte. Est-ce comme le vent ? Ou bien comme la pensée ?

— Si tu me portes à la vitesse de la pensée, tu me feras sûrement périr, répondit le prince effrayé ; mais, si tu veux me conduire seulement à la vitesse du vent tu me seras utile, mon bon petit cheval.

— Bien Maître ! Monte donc sur moi sans avoir de souci, et viens que je te mène où tu voudras.

Le fils du roi lui caressa doucement la crinière et l'enfourchant :

— Allons donc mon petit cheval ! lui dit-il.

Alors, le merveilleux coursier s'envola aussi légèrement que souffle la brise et ils arrivèrent ainsi à la Cour du Roi.

— Sois le bienvenu près de moi, Voïnic, lui dit son père la bouche pincée de dépit ; mais comment as-tu choisi un semblable cheval ?

— Hélas père ! ce sera au petit bonheur !... J'ai à passer par tant d'endroits divers, que je préfère n'être pas remarqué. Je marcherai comme je pourrai, tantôt à cheval, tantôt à pied.

Tout en disant ces choses il plaçait sur le cheval une « *tarnitză* » (1). Puis il suspendit ses armes à l'arçon, prit quelques provisions suffisamment d'argent, des vêtements de rechange dans sa besace et une « *ploscă* » 2) pleine d'eau. Puis, baisant la main de son père qui lui remit une lettre pour l'Empereur Vert, il prit congé de ses frères. Enfin, vers le soir du troisième jour, il partit au pas tranquille de son cheval.

Il alla, il alla, jusqu'à ce que la nuit fut déjà bien tombée, et

(1) « *Tarnitză* ». Les paysans Roumains des montagnes qui possèdent de très petits chevaux, ont une selle spéciale nommée « *tarnitză* ». C'est une sorte de bât, se relevant devant et derrière ; cette selle est en bois.

2) La « *ploscă* » est une gourde de bois, sculptée, et enrichie souvent de couleurs voyantes. Elle sert aux paysans à emporter leur boisson dans les champs et aux jours de fête. La besace dont il est question ici est un sac à deux poches que les paysans mettent en travers, sur le dos des bêtes de somme.

comme il arrivait près du pont, voici que l'ours sortit à sa rencontre, en grognant de façon effrayante.

Sans hésiter, le cheval se précipita sur l'ours ; et le fils du roi levait déjà sa terrible massue pour frapper la bête fauve, quand il entendit une voix humaine qui suppliait :

— Chéri de ton père, ne me frappe pas, c'est moi !...

Le jeune homme descendit aussitôt de cheval, et son père, le serrant entre ses bras, l'embrassa tendrement :

— Mon cher enfant, lui dit-il, tu t'es choisi un bon compagnon. Si tu l'as fait de toi-même ce fut une bonne inspiration. Tu peux désormais aller toujours de l'avant, car tu es digne d'être Empereur. Mais, souviens-toi bien du conseil que je te donne aujourd'hui : dans ton long voyage tu auras besoin de tous, mauvais ou bons ; cependant n'oublie jamais de te méfier de « *l'Homme Roux* » et plus encore de « *l'Homme Imberbe* ». Autant que tu le pourras, n'aie jamais affaire à eux, parce qu'ils sont très dangereux. D'ailleurs, en toute aventure, ton compagnon le cheval te conseillera sagement sur ce que tu devras faire, car, dans ma jeunesse, il m'a sauvé de beaucoup de périls. Emporte aussi cette peau d'ours, car elle pourra un jour te devenir utile.

Puis, caressant doucement le cheval, le vieux roi les embrassa encore tous deux en ajoutant :

— Dès maintenant, allez en paix mes chéris, car Dieu sait quand nous nous reverrons !

Le jeune prince remonta en selle et tout à coup, en se secouant, le cheval se montra jeune et beau, tel qu'il avait plu jadis au roi. Puis il fit un bond en avant, un autre bond en arrière, et...

Ils s'en allèrent vers l'Empire !...  
 Que Dieu nous soutienne,  
 Car le récit du conte  
 Est encore long ! 1)

Ils allèrent un jour !.. Ils allèrent deux jours !.. Ils allèrent quarante-neuf jours !... (2). Puis, au bout de ce temps, ils entrèrent

---

(1) Cette formule se retrouve dans beaucoup de récits populaires. Il semble que le conteur fatigué, voyant son auditoire un peu las, ranime ainsi l'attention générale. Un curieux proverbe souligne cette pensée : « *On attache les brufs avec une corde et les hommes avec la parole* ».

(2) Dans les contes Roumains, comme dans presque toutes les religions antiques, il y a deux chiffres fatidiques, le 3 et le 7. Quand le 7 n'est pas lui-même désigné, c'est l'un de ses multiples qui l'est à sa place. Ici, se trouve 49, soit : 7 fois 7.

dans la forêt. Et voici que, devant eux, surgit soudain un homme imberbe, qui apostropha audacieusement le Fils du Roi.

— Bonne rencontre, Voïnic !.. N'as-tu pas envie de prendre un serviteur durant ton voyage ? Il est bien dangereux de s'aventurer seul en ces lieux déserts. Une mauvaise bête, ou quelque'autre chose, peut se dresser devant toi et te couper les sentiers. Je connais très bien tous ces parages, et, peut-être qu'en avançant dans la forêt, tu auras besoin de quelqu'un comme moi.

— J'en aurai... ou n'en aurai, peut-être, pas besoin, — reprit le jeune prince, en regardant fixement l'Imberbe au fond des yeux, — mais, pour l'instant, je m'abandonne au hasard.

Et là-dessus, éperonnant son cheval, il s'éloigna.

Il pénétra dans le bois, plus loin encore, marcha autent qu'il le put, et, soudain, dans une gorge étroite et resserrée, l'Imberbe s'avança de nouveau à sa rencontre, complètement transformé sous d'autres habits. D'une voix flûtée et inconnue, il lui souhaita :

— Heureux chemin, voyageur !..

— Que ton cœur soit bon, ainsi que ton regard !.. (1) répondit le fils du Roi.

— Pour ce qui est de mon cœur, que Dieu le partage entre tous !.. répondit l'Imberbe en soupirant ; car, moi, quel emploi puis-je en faire ? Tout le monde sait qu'un brave homme n'a jamais de chance. Je te prie, voyageur, de ne pas te froisser de ce que je dis, car je te parle comme à un frère : Dès ma plus petite enfance, j'ai toujours servi des étrangers. Si j'étais paresseux, peut-être le regretterais-je ? mais, je suis né avec l'amour du travail. Donc, je travaille, je travaille !.. Et cependant, jusqu'ici, il n'est rien résulté de mon labeur, parce que j'ai toujours eu des maîtres pauvres. Tu connais le proverbe : *A servir chez les gueux, on reste gueux*. Si donc je trouve un maître tel que je le souhaite, je ne saurai que faire pour lui plaire !.. N'as-tu pas besoin d'un serviteur, Voïnic ?.. D'après ce que je vois tu sembles à ton aise (2). Alors, pourquoi lésinerais-tu sur une si petite chose et ne prendrais-tu pas un domestique dévoué, qui te serait une aide dans ton voyage ? Ces endroits sont périlleux, on ne sait jamais d'où peut surgir l'aventure. Dieu nous garde qu'un jour il devienne dangereux pour toi de rester seul !..

(1) Que ton regard ne jette pas de malélices.

(2) Textuellement : *tu as de la grasse aux reins*, ce qui équivaut, en français à : *avoir du foie dans ses boîtes*.

— Pour l'instant, c'est toujours : non !.. répondit le fils du Roi, tenant la main sur sa massue. Je me servirai seul, comme je pourrai.

Et, éperonnant de nouveau son cheval, il partit rapidement. Mais en marchant toujours de l'avant dans l'épaisseur des bois ténébreux, le jeune homme parvint à un endroit où le chemin se terminait, et où les sentiers étaient si entrecroisés qu'il ne savait plus ni où passer, ni quelle direction prendre.

— Diable !.. dit-il. Dans quelle impasse suis-je entré ? Cela est plus mauvais encore que d'être invité à table. (1). Ni village, ni emplacement de marché, ni rien. En avançant, on ne trouve que le désert, et l'on dirait que le genre humain a disparu de cette terre. Je regrette, tout de même, de n'avoir pas emmené avec moi, au moins, le second imberbe. Après tout, si cette homme a hérité de la ressemblance de sa mère, ce n'est pas de sa faute ! Il est vrai que mon Père me l'a déconseillé... mais il ne connaissait pas mon grand embarras !.. Que faire ? Le proverbe dit pourtant : *Mauvais avec le mal, mais plus mauvais encore sans le mal* (2).

Et, tandis qu'il errait ainsi, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sur des sentiers ou des chemins abandonnés, soudain, l'Imberbe apparut derechef devant lui, habillé d'une autre façon, et monté sur un joli cheval. Transformant encore sa voix, il commença de plaindre le jeune voyageur.

— Pauvre homme ! lui dit-il. Tu t'égares dans un mauvais chemin. L'on voit bien que tu es un étranger qui ne connaît pas ces parages. C'est un vrai bonheur pour toi de m'avoir rencontré et de ne pas t'être engagé dans le chemin qui descend, car il y a, au fond de ce gouffre, un taureau furieux, qui a déjà tranché le fil des jours à beaucoup de jeunes étourdis. Moi-même, tout à l'heure, et malgré toute la force que tu me vois, j'ai eu autant de peine à lui échapper que pour passer par le trou d'une aiguille (3). Retourne sur tes pas ! ou tout au moins, si tu dois aller de l'avant, prends avec toi un compagnon. Nous pouvons nous entendre ensemble, si cela te plaît.

— Certes, je devrais suivre ton conseil, brave homme, répondit le fils du Roi ; mais, je te le dis franchement : Lorsque j'ai quitté

(1) Ce dicton ne se définit pas, n'ayant de sens précis que sous forme d'ironie. L'usage seul lui donne sa signification.

(2) Voici le sens de ce proverbe : Il faut trouver un moyen d'en sortir, quelque mauvais qu'il soit. Si donc c'est mal avec l'Imberbe, c'est pis encore d'être sans lui.

(3) Textuellement : Par l'oreille d'une aiguille.

la maison, mon Père m'a bien recommandé de me méfier, autant que possible, de *l'Homme Roux*, et surtout de *l'Homme Imberbe*, et de n'avoir jamais rien de commun avec eux, *ni en clin, ni en manche* (1). Si tu n'étais pas imberbe, je t'emmènerais avec plaisir.

— Ah ! Ah !.. S'il en est ainsi, Voyageur, tu pourras te briser les chevilles, à force de marcher, sans rencontrer le serviteur que tu cherches ! car, il n'y a, par ici, que des gens imberbes. Et, en somme, je te demande un peu quels ennuis tu peux redouter à ce sujet ? Ne connais-tu pas le proverbe : *Personne ne se plaint d'être nu de cheveux et de coudes* (2). Et encore cet autre : *Faute de yeux noirs, on baise les yeux bleus* ? Remercie Dieu, plutôt, de m'avoir rencontré, et prends moi. Quand tu auras commencé de t'habituer à mon service, je suis sûr que tu ne me quitteras plus, car ma manière d'être est la meilleure et je ne connais qu'une chose : servir mon Maître avec justice. Voyons, décide-toi, j'ai peur que la nuit ne nous surprenne. Si au moins tu avais un bon cheval cela irait encore, mais avec cette rosse il faut que je me munisse d'une trique.

— Je ne sais plus que faire, Imberbe, répondit le fils du roi. Depuis mon enfance j'ai toujours suivi les conseils de mon père, et, en t'acceptant je sens en moi je ne sais quelle chose qui me trouble et me contrarie. Mais cependant, puisque jusqu'ici deux Imberbes ont paru devant moi et que tu es encore le troisième, j'en conclus que c'est ici le pays des imberbes. Du moment que tu dis connaître très bien la région, — bonne ou mauvaise, — je n'ai pas d'autre issue que de t'emmener avec moi.

En deux mots le fils du roi s'entendit donc avec cet étranger et ils s'en allèrent, côte à côte, vers le sentier que connaissait l'Imberbe.

Après avoir fait un bon bout de chemin, le serviteur feignit d'avoir soif et demanda la gourde à son Maître. Celui-ci la lui passa, mais, sitôt qu'il l'eut portée à ses lèvres, l'homme, avec une grimace de dégoût, jeta toute l'eau qu'elle contenait.

— Eh quoi ! Imberbe, que fais-tu ? s'écria le prince courroucé. Ne vois-tu pas que, par ici, l'eau manque et que par cette chaleur nous sècherons de soif ?

— Je vous demande pardon, Maître, mais cette eau était déjà

(1) C'est-à-dire : rien du tout. Le *clin* est une sorte de gousset, placé sous le bras, dans la manche des paysans.

(2) Quand les paysans sont au travail, ils ont l'habitude de retrousser leurs manches, pour être à l'aise. De là ce proverbe sur les coudes nus.

croupie et aurait pu nous rendre malades. Ne vous faites pas de souci en ce qui concerne votre boisson, car bientôt nous rencontrerons une fontaine dont l'eau est douce, plus fraîche que la glace. Nous nous reposerons un peu, je rincerai bien la gourde, la remplirai de nouveau ; ainsi nous l'aurons pour notre route, car, plus loin, on ne trouve pas de puits et quant à l'eau nous en aurions vite le « dor » (1).

Ils obliquèrent par un petit sentier, marchèrent encore un peu, et arrivèrent enfin à une clairière, au milieu de laquelle se trouvait un puits entouré de madriers de chêne et dont le couvercle restait soulevé de côté. La fontaine était profonde et il n'y avait rien pour en tirer l'eau, ni roue, ni balancier, mais seulement une échelle afin de descendre jusqu'au fond.

— Ah ! Ah ! Imberbe, plaisanta le fils du roi, je vais voir maintenant combien tu es habile.

L'homme sourit légèrement, descendit dans le puits, remplit la gourde, la fixa à sa ceinture, puis s'arrêtant quelque peu au fond sur l'échelle, tout près de l'eau, il s'exclama :

— Oh ! qu'il fait frais ici !...

L'Esprit du Mal  
Est au bord du ruisseau !

« Il fait si bon que je n'ai plus envie de remonter ! Que Dieu pardonne les péchés de celui qui a construit cette fontaine ! car il a vraiment fait une bonne œuvre ! par une telle chaleur, combien cette fraîcheur est précieuse !

Il séjourna encore un instant au fond, puis ressortit en disant :

— Mon Dieu Maître, je me sens si léger que j'ai envie de m'envoler ! Descendez donc un peu vous aussi, afin de vous rafraîchir, vous en éprouverez tant de bien qu'ensuite vous vous sentirez léger comme une plume.

Le fils du roi, naïf comme un « bouton de fleur », (2) crut aux paroles de l'Imberbe et, sans réfléchir à ce qui pouvait arriver, il descendit dans la fontaine. Mais, comme il se rafraîchissait, l'Im-

(1) « Dor » du latin *dolor*, mot délicieux et intraduisible, spécial à la langue romaine. Selon les cas, il exprime successivement : le simple désir et le désir amoureux, le regret et le désir mêlé de regret, la tristesse, le chagrin, le souhait, la nostalgie, le mal du pays. La croyance populaire est que le « dor », maladie inguérissable, fait mourir celui qui en est atteint. L'expression française qui pourrait peut-être lui être assimilée avec quelque justesse, serait le « *se languir* » des Provençaux.

(2) Expression populaire qui s'applique aux jeunes gens naïvement bons, qui n'ont pas d'arrière pensée.



berbe poussa soudain le couvercle du puits qui fit : tranc !... et l'orifice se ferma. Le misérable s'assit alors dessus et cria d'une voix méchante :

— Ah ! Ah ! fils d'homme rusé que tu es ! c'est précisément ce que tu redoutais qui est arrivé ! Eh bien, je t'ai eu !.. Dis-moi maintenant qui tu es, d'où tu viens et où tu vas ? sinon, tes os pourriront ici.

Qu'aurait pu faire le pauvre prince ? Il raconta toutes ces choses en détail. Que voulez-vous ?... où est l'homme qui ne tient pas à sa vie avant tout ?

— Bien ! C'est tout ce que je voulais apprendre de ta bouche, fils de vipère que tu as été ; reprit l'Imberbe. Et si je te prends à mentir (1), tu le sentiras lourdement. Mais maintenant je pourrais te tuer tout à mon aise, si je n'avais pas pitié de ta jeunesse. Mais si tu désires voir encore de tes yeux le soleil, et si tu veux fouler encore l'herbe verte, jure-moi, sur la lame de ton glaive, que tu m'obéiras en tout, jusque dans le feu, si je te commande de t'y jeter. A dater d'aujourd'hui, je serai, à ta place, le neveu de l'Empereur dont tu m'as parlé, et toi, tu resteras toujours mon serviteur ; et tu me serviras jusqu'à ce que tu sois mort et ressuscité. Là où tu viendras avec moi, ne t'avise jamais de raconter, à personne, ce dont nous sommes convenus, ni que je t'ai rayé de la surface de la terre. S'il te plaît de vivre ainsi, que ce soit marché conclu !.. Sinon, réponds franchement, afin que je sache quel parti prendre.

Se voyant emprisonné, comme dans un étau, sans nul moyen de défense, le pauvre fils du Roi lui jura obéissance en tout, et s'abandonna à la volonté de Dieu. L'Imberbe s'empara, alors, de la lettre, de l'argent, et des armes du Prince, gardant le tout pour lui-même. Laissant ensuite le Voïnic sortir du puits, il lui présenta le *paloche* à baiser, afin de sceller le serment, puis il ajouta :

— Dorénavant, tu te nommeras HARAP ALB ; ce sera ton nom, et pas un autre ! (2).

Alors, ils remontèrent à cheval et partirent. L'Imberbe marcha

(1) Textuellement : *Si je te prends avec une petite ocd* », c'est-à-dire : en flagrant délit de mensonge. Ceci tire son origine d'un épisode de la vie du Prince Alexandre Couza, qui fut le premier souverain de la Roumanie unifiée, en 1861. Ayant surpris, un jour, un marchand qui se servait d'une *ocd*, environ un litre et quart plus petite que celle déterminée par la loi, il fit promener ce commerçant indelicat dans toute la ville, portant, suspendue à son cou, la mesure défectueuse. L'expression s'est conservée depuis. L'*ocd* est une ancienne mesure, qui s'appliquait également au poids. Elle équivalait, suivant les régions, à un kilo 272, ou à un kilo 291.

(2) *Harap Alb*, c'est-à-dire « le Maure blanc » (l'esclave blanc). Voir la note à la fin du Conte.

en avant, comme le Maître, et Harap Alb derrière lui, comme le valet. Et, ainsi, ils continuèrent, ensemble, leur chemin vers l'Empire.

Que Dieu nous soutienne !  
Car, le récit du Conte  
Est encore long !...

.....  
.....

Et ils marchèrent !.. Et, ils marchèrent !.. Une interminable route, jusqu'à n'en plus pouvoir. Ils traversèrent neuf mers, neuf pays et neuf grand fleuves. Enfin, après ce grand voyage et cette longue durée, ils arrivèrent à l'Empire. L'Imberbe se présenta aussitôt devant l'Empereur Vert, et lui remit la lettre qu'il apportait de la part du Roi. En lisant ce message, l'Empereur Vert tressallit de joie, tant il était heureux d'accueillir, enfin, ce neveu tant attendu. Il le présenta, de suite, à toute sa cour, ainsi qu'à ses filles, qui le reçurent avec tous les honneurs réservés à un fils de Roi, héritier d'un Empereur. L'Imberbe, voyant ses mensonges si parfaitement réussir, appela Harap Alb près de lui, et dit sévèrement :

— Je t'ordonne de ne pas bouger de l'écurie, désormais, et de soigner mon cheval comme tes propres yeux ; car, si en passant par là, je ne trouve pas toutes choses faites à mon gré, ce sera malheureux pour ta peau. Et, afin que tu retiennes bien ce que je t'ai dit, attrape toujours cette gifle, en attendant ! Mes recommandations sont-elles bien entrées dans ta tête ?

— Oui Maître, répondit Harap Alb, en baissant les yeux et en s'acheminant vers l'écurie.

C'est ainsi que l'Imberbe prétendait se faire craindre d'Harap Alb, et lui en imposer.

Les filles du Roi étaient présentes lors de cette triste scène ; elles éprouvèrent une grande pitié pour Harap Alb, à cause de cette gifle qu'il avait reçue, et, tout doucement, en firent la remarque au brutal :

— Cousin, ce n'est pas bien ce que tu fais là. Si le Bon Dieu nous a créés plus puissants que d'autres, nous devons avoir pitié d'eux, car, les humbles sont aussi des hommes.

— Oh ! mes chères cousines, — leur répondit l'Imberbe, avec sa fourberie habituelle, — on voit que vous ne connaissez pas encore le monde ! Si les bêtes féroces n'avaient pas été domptées, elles auraient, depuis longtemps, mis en pièces le genre humain. Or,

vous devez savoir que, de même, parmi les hommes, le plus grand nombre se compose de bêtes féroces, qu'il faut mâter avec le frein, si l'on veut avoir affaire à eux. Sans cela, ce serait la fin du monde ! *Dieu nous garde que la mămăligă se prenne en croûte !...* (1) (2) car, on dit :

Donne-moi, Seigneur, ce que je n'ai pas rêvé,  
Pour que je m'étonne de ce que j'ai trouvé ! (3)

Les jeunes filles changèrent alors de conversation, mais, malgré toutes ses explications, et leurs liens de parenté, les réflexions inconvenantes de l'Imberbe ne s'effacèrent pas au fond de leur cœur, parce que leur bonté n'avait rien de commun avec sa méchanceté, selon ce qui est dit :

Cep de vigne toujours ressuscite ;  
Cep de sureau (4)  
Reste roseau.

A partir de ce moment, elles commencèrent donc à chuchoter entre elles que l'Imberbe ne leur ressemblait, ni par la figure, ni par la bonté, tandis que son domestique, Harap Alb, avait un visage beaucoup plus sympathique, et semblait être bien meilleur. Peut-être leur cœur les avertissait-il que cet homme n'était pas leur cousin, et qu'à cause de cela, elles ne pouvaient pas le sentir. Bref ! elles le haïssaient tellement que, si elles eussent été libres, elles se seraient débarrassées de lui, comme de *Celui que la Croix tue* (5). Mais elles ne pouvaient rien faire, les pauvres petites, à cause de l'Empereur, leur Père, qu'elles ne voulaient pas contrarier.

Or, un jour, comme l'Imberbe assistait à un festin, près de son oncle, de ses cousines, et de quelques autres personnes, qui par hasard se trouvaient là, on apporta sur la table de très merveilleuses salades, le Roi lui dit :

— Neveu, as-tu déjà mangé, dans ta vie, de semblables salades ?

(1) Cette locution usuelle signifie : ce serait la fin de tout si l'humble s'élevait au dessus de sa situation. Dans le même sens, on dit encore : *Quand le porc monte dans les arbres, c'est la fin du monde*. Ou bien : *Quand le tzigane devient empereur, il commence par tuer son père*.

(2) *La mămăligă*, bouillie de maïs, analogue à la *polenta* italienne, ne doit jamais se prendre en croûte, mais rester molle.

(3) Le sens exact de cette phrase, un peu confuse, est ceci : Je n'ai pas rêvé une telle situation (ou un tel bien), donne-le moi Seigneur, pour que je m'étonne moi-même de le posséder.

(4) Textuellement : *cep de yèble*. Cet arbuste est une variété de sureau, dite *sureau noir*, à cause de la couleur de ses graines.

(5) Le Diable.

— Non, mon Oncle, répondit l'Imberbe. J'allais justement vous demander d'où elles viennent, car elles sont si délicieusement bonnes, que je pourrais, il me semble, en manger des quantités sans m'en rassasier jamais.

— Je te crois, neveu, mais tu ne peux t'imaginer combien il est difficile de se les procurer ! Ce n'est que dans le jardin de l'Ours (dont tu as sans doute entendu parler), que l'on en récolte de semblables ; et bien peu de gens peuvent s'esquiver sains et saufs, après en avoir dérobé quelques-unes. Parmi tous les sujets de mon Empire, seul, un garde forestier se sent capable d'accomplir cette besogne. Mais je ne sais comment il s'y prend pour m'en apporter de temps à autre, selon mon caprice.

L'Imberbe, qui maintenant désirait de tout son cœur la perte d'Harap Alb, répondit de suite à l'Empereur :

— Mon Dieu, mon Oncle ! Si mon serviteur ne pouvait pas m'apporter de semblables salades, fussent-elles poussées sur une pierre, vraiment, cela m'étonnerait.

— Que dis-tu là, Neveu ? répliqua l'Empereur. Comment veux-tu qu'un garçon tel que lui, ignorant les lieux, puisse accomplir ce travail ? Il faudrait que sa vie te fut à charge !..

— Ne vous inquiétez pas, mon Oncle !.. Il vous apportera des salades toutes pareilles, et il vous en apportera même beaucoup, car je sais qu'il le peut.

Aussitôt, l'Imberbe appela Harap Alb et lui dit impérieusement :

— Tu vas partir de suite et m'apporter, du jardin de l'Ours, des salades semblables à celles-ci. Va vite, car je n'ai pas de temps à perdre. Mais, ne t'avise pas d'agir autrement, car fusses-tu caché dans un trou de souris, tu ne saurais m'échapper.

Le pauvre Harap Alb sortit, tout attristé, et s'en alla dans l'écurie, où il se mit à caresser la crinière de son cheval, en lui disant :

— Ah ! mon petit cheval ! Si tu savais dans quelle pénible situation je suis engagé ! Que le nom de mon père soit béni, car il m'avait donné un bon conseil ! et moi, faute d'avoir tenu compte de ses paroles, je suis tombé bien bas en devenant un misérable serviteur (1). Aujourd'hui, que je le veuille ou non, il me faut obéir car ma tête est en jeu.

— Maître, lui dit le cheval, dorénavant, « *ou tête contre pierre*,

---

(1) « *Stugā* » du Polonais : « *Stuga* » (valet, domestique). Le serviteur d'un homme de peu d'importance.

ou pierre contre tête, c'est toujours la même chose » (1). Sois homme et ne te tourmente pas. Monte sur mon dos, je sais ou t'em-mener ! Dieu est grand et nous sauvera encore de cela !

Reprenant un peu courage, Harap Alb sauta en selle et s'abandonna au bon cheval, pour aller où celui-ci voudrait le mener.

L'étalon partit au pas, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans un endroit où personne ne pouvait plus les voir. Alors, ranimant ses forces, il cria :

— Maître ! tiens-toi bien, car je vais m'envoler aussi doucement que le vent et nous allons parcourir la terre. Dieu est grand et le diable est habile !... (2) Ah ! Ah ! nous viendrons certainement à bout même de l'Imberbe, car il n'est pas trop tard !...

Alors, d'un seul coup, le cheval s'envola dans les nuages ; et il parcourut la terre, par dessus des forêts, par dessus la cime des montagnes et les vagues des océans ; puis, ensuite, se laissa peu à peu redescendre dans un îlot joli, entouré par la mer, et s'arrêta enfin près d'une petite maison solitaire, recouverte de mousses pendantes, de l'épaisseur d'une poutre, molles comme de la soie, et vertes comme des rainettes.

Alors, Harap Alb descendit de cheval et il vit venir au devant de lui, sur le seuil de la porte, la mendicante à laquelle il avait donné l'aumône avant de quitter son palais.

— Eh bien, Harap Alb, n'est-ce pas que tu en es arrivé à ce que je te disais : « *si colline avec colline se rejoignent, plus encore l'homme avec l'homme ?* » Apprends maintenant que je suis Sainte Dimanche (3), et que je connais le chagrin qui t'a amené chez moi. L'Imberbe veut, coûte que coûte, avoir ta tête et pour cela il t'envoie chercher les salades du jardin de l'Ours : Reste ici cette nuit, et je verrai ce qu'il faut faire.

Harap Alb, bien content, remercia Sainte Dimanche de son bon accueil, ainsi que des soins qu'elle lui prodiguait et il resta.

— Sois certain, Harap Alb, que ce n'est pas moi, mais la force de ta bonté et de ton bon cœur, qui te viennent en aide, dit Sainte Dimanche, en se retirant pour le laisser se reposer en paix.

(1) Ce dicton signifie : « Que nous soyons lapidés en jetant notre tête contre la pierre, ou la pierre contre notre tête, c'est toujours semblable ».

(2) C'est-à-dire : « Dieu veut notre bien, mais le démon met toute son habileté à l'en empêcher ».

Une variante de ce dicton est : « Il faut être frère avec le diable jusqu'à ce qu'on ait passé le lac ». C'est-à-dire : le danger.

(3) Voir au « Conte du Porc » la note concernant Sainte Dimanche et le culte qui lui est rendu.

Et, comme elle sortait, la vieille femme s'en alla nu-pieds, parmi la rosée du soir ; elle cueillit des Gentianes blanches qu'elle fit cuire dans une « vadră » (1) de lait doux avec une autre de miel. Et après, elle prit ce sirop et alla vite le jeter dans la fontaine du jardin de l'Ours, qui était pleine d'eau jusqu'au bord. Sainte Dimanche se tint encore un peu près de la fontaine, et voici que tout à coup l'Ours apparut marchant très vite, grognant furieusement, la gueule ouverte si grande qu'il semblait avoir une mâchoire dans le ciel et l'autre sur la terre. Et, en arrivant à la source, il commença de boire avec avidité, lèchant ses babines à cause de la douceur et de la bonté de l'eau. Il s'interrompait, puis grognant de nouveau buvait encore un peu, grognait encore, jusqu'à ce qu'enfin, au bout d'un moment, ses forces commencèrent à faiblir, et semblant tout à coup terrassé par un évanouissement, il tomba et s'endormit comme mort, d'un sommeil si profond qu'on aurait pu scier du bois sur lui sans l'éveiller. Alors, Sainte Dimanche le voyant en cet état, courut chercher Harap Alb, le réveilla juste à minuit, et lui dit :

— Habille-toi vite avec la peau de l'ours que ton Père t'a donnée ; suis le chemin tout droit, et quand tu arriveras au carrefour des sentiers, tu verras le jardin de l'Ours. Tu y entreras rapidement, tu prendras autant de salades que tu voudras, car j'ai bien préparé l'Ours. Mais, si par hasard tu vois qu'il se réveille et vient vers toi, jette-lui cette peau, et accours chez moi aussi vite que tu le pourras.

Harap Alb fit exactement ce que Sainte Dimanche lui avait dit, et, pénétrant dans le jardin, il arracha sans tarder toutes les salades de son choix. Il en réunit une si lourde charge qu'il avait de la peine à la porter. Mais, par malheur, au moment où il se préparait à sortir du jardin, *Gavril* (2) se réveilla et courut après lui. Harap Alb, comprenant le danger, se hâta de jeter la peau de l'Ours et s'enfuit, avec ses salades, auprès de Sainte Dimanche, échappant ainsi, sain et sauf, à la bête féroce.

Avec quelle joie il baisa la main de Sainte Dimanche, en la remerciant du service qu'elle lui avait rendu ! Il chargea ensuite ses

---

(1) « *Vadră* », ancienne mesure contenant douze « *ocăle* » (sing. *ocă*), c'est-à-dire plus de douze litres. Ce mot est actuellement employé à tort parmi le peuple, pour désigner un décalitre. Les vieux paysans ont même ce dicton, quand ils déplorent la cherté de la vie : « Comme il est loin le temps où la « *vadră* » était « *vadră* », où « *l'ocă* » était « *l'ocă* », et le « *teu* » (monnaie jadis équivalente au franc, comme la roue d'un char ».

(2) *Gavril* (Gabriel), nom donné à l'ours par les paysans, équivalent à notre Martin.

salades, puis remontant à cheval, il reprit le chemin de l'Empire.

Que Dieu nous soutienne !  
Car, le récit du Conte  
Est encore long !...

.....  
.....

S'en retournant comme ils étaient venus, le cheval et le cavalier arrivèrent, enfin, dans le pays où personne ne les attendait plus, et Harap Alb remit les salades aux mains de l'Imberbe. Qui fut bien étonné ? Ce furent l'Empereur Vert et ses filles. Mais le prétendu neveu s'écria, très fier :

— Alors, mon Oncle !... Que dites-vous de cela ?

— Que pourrais-je dire, mon Neveu ? sinon ceci : Si j'avais un semblable serviteur, je n'oserais pas croiser sa route (1).

— Ah bien !... Pourquoi supposez-vous donc que mon Père me l'a donné, si ce n'est à cause de ses mérites ? répondit l'Imberbe. Sans cela, je ne l'aurais pas pris, pour qu'il m'empoisonne l'existence, en me créant mille ennuis.

Quelques jours plus tard, l'Empereur fit admirer des pierres précieuses à l'Imberbe.

— Neveu, lui dit-il, as-tu vu dans ta vie d'inestimables pierres, aussi grandes et aussi belles que celles-ci ?

— Mon Oncle, j'ai vu beaucoup de pierreries très chères mais, je vous avoue, vraiment, que je n'en ai jamais rencontré de semblables aux vôtres. Où peut-on trouver de tels bijoux ?

— Tu veux savoir où on les trouve, Neveu ? Eh bien : c'est dans la forêt du Cerf. Cet animal a le corp criblé de gemmes, plus grandes et plus jolies encore que les miennes. On dit même, qu'au milieu du front, il en porte une plus brillante que le soleil. Mais, personne ne peut s'approcher du Cerf, parce qu'il est ensorcelé, que pas une arme ne l'atteint, et que tout homme aperçu par lui meurt immédiatement. C'est pour cela, qu'en le voyant, tout le monde s'enfuit si vite que les yeux en clignotent. Et, je te le ré-

---

(1) Cette phrase se rapporte à un très ancien usage de savoir-vivre. Quand un personnage important circule, non seulement il passe le premier, mais, on considère comme une insolence de croiser son chemin, ou de prendre le pas sur lui. Quand le Pope d'une paroisse villageoise se promène dans la rue, tous les gens arrêtés devant leur maison se tiennent debout sur son passage, et personne ne se permettrait de traverser sa route. On attend qu'il soit passé pour marcher à sa suite. De même, lorsqu'une paysanne sort avec son mari — surtout dans les villages éloignés des villes — la femme marche toujours quelques pas en arrière de son époux, en signe de respect. La parole de l'Empereur est donc une marque de l'estime qu'il porte à Harap Alb, à cause de son exploit.

pète, quand il voit quelqu'un, homme ou animal, celui qu'il regarde tombe mort sur place. A cause de cela, beaucoup de gens et de bêtes gisent, dit-on, privés d'âme, au fond de sa forêt. Pour être si dangereux, il est certainement magicien, démon, ou bien *tourné du sein de sa Mère* (1). Et cependant, malgré tout cela, figure-toi, Neveu, qu'il y a des hommes, plus endiablés que le Diable, qui ne s'épouvantent d'aucune entreprise, et qui continuent à essayer de le prendre dans la forêt... celui d'entre eux qui a la grande hardiesse, et surtout la grande chance de trouver, par hasard, en circulant, une des admirables pierreries tombées de son corps, quand il se secoue tous les sept ans, celui-là n'a plus besoin de faire aucun autre commerce ; il n'a qu'à m'apporter la pierre qu'il a trouvée, je la lui paye plus cher qu'elle ne vaut, et, cependant, je suis encore bien heureux de la posséder. Apprends, mon neveu, que ces pierreries sont l'ornement de mon Empire, car nulle part, dans aucun autre royaume, on n'en trouve d'aussi grandes et d'aussi belles. C'est ce qui fait que leur renommée s'est répandue dans le monde entier et que beaucoup de rois et de princes viennent ici, tout exprès pour les voir.

— Mon Dieu, mon Oncle ! répliqua l'Imberbe, — ne vous en froissez pas, je vous prie, — mais quelle espèce de poltrons avez-vous donc par ici ? Je parie avec vous, tout ce que vous voudrez, que mon serviteur m'apportera la peau et la tête de ce cerf, avec tous leurs ornements.

Et, appelant aussitôt Harap Alb, il lui dit :

— Va dans la forêt du Cerf, comme tu pourras ; fais l'impossible et mets tout en branle si tu veux, mais apporte-moi, de suite, la peau de ce Cerf, avec la tête ornée de ses pierres précieuses, telle qu'elle est. Et surtout, que la tentation ne te vienne pas de détourner quelque'une des pierreries. Garde-toi, en particulier, de toucher à celle du front, car autrement... tu connais le sort que je te réserve !

Le pauvre Harp Alb vit, tout de suite, ce qui allait résulter pour lui de cette affaire ; il n'était pas un sot, mais un garçon sachant comprendre. Comme il n'y avait pas d'autre issue que d'obéir, il

---

(1) En Roumanie, où les mères allaitent toujours leurs enfants, quand l'une d'elles n'a pu le continuer jusqu'au bout, ou que, par suite de maladie, elle est contrainte de donner, de nouveau, le sein au nourrisson, après l'avoir sevré, l'enfant est dit : *tourné du sein* : D'après la superstition populaire, c'est un signe de malédiction. L'enfant deviendra *Strigoï*, et jettera, malgré lui, des maléfices, si, par des incantations spéciales, on ne rompt pas ce mauvais charme. Voir pour le mot *strigoï* la conte de la Belle-mère et les trois belles-filles.



s'en alla, de nouveau, bien tristement, retrouver son bon cheval, dans l'écurie. Et, tout en caressant la douce crinière, il disait :

— Mon cher petit cheval, dans quelle mauvaise aventure l'Imberbe ne vient-il pas, encore, de me fourrer ?... Si jamais j'en réchappe, j'aurai encore une longue vie devant moi !... Mais, qui sait jusqu'où la chance me protégera ?

— Tout cela n'est rien, Maître ! lui répondit le cheval. « *Que ta tête reste saine, car les ennuis coulent en ruisseau* » (1). Peut-être t'a-t-il demandé d'écorcher la meule du moulin et d'apporter sa peau à l'Empereur ? (2).

— Oh non ! mon petit cheval ; une bien autre chose ! plus difficile encore ! répondit Harap Alb.

— Quelque difficile que ce soit, n'ai-je pas convenu de t'aider ? (3) riposta le cheval. Va, rassure-toi ! Je connais les désirs extravagants de ton Maître, et, si je l'avais voulu, j'aurais pu, depuis longtemps, le traiter selon ses mérites. Mais laisse-le « *faire danser encore un peu le cheval* » (4). Qu'en penses-tu ? Les gens de cette espèce sont, parfois, nécessaires dans le monde, pour enseigner aux hommes la sagesse ! Dis-toi que tu subis, peut-être, les conséquences des péchés de tes ancêtres, puisque l'on dit, comme tu le sais : « *Les parents mangent les raisins verts... et ce sont les enfants qui ont les dents agacées !* » (5). En tout cas, ne te tourmente plus ; monte sur moi et mets ta confiance en Dieu, car son pouvoir est grand et il ne nous laissera plus souffrir longtemps. Que veux-tu ? Ce qui est écrit pour l'homme est marqué sur son front. Grand est Celui de Là-Haut ! Tout se terminera un jour !...

Harap Alb monta alors sur son cheval. Ils allèrent au pas jusqu'à la sortie de la ville, pour n'être pas remarqués par les passants, puis, tout à coup se raidissant et se secouant violemment, le cheval déploya de nouveau toute sa force et s'écria :

(1) Proverbe signifiant que, toute sa vie, l'homme rencontre de mauvaises aventures, et qu'il faut se conserver la tête solide, pour faire face aux difficultés.

(2) Expression populaire désignant une chose impossible.

(3) Expression impossible à traduire textuellement.

(4) L'homme qui est incapable de choses sérieuses perd son temps en occupations stupides, et n'agit que selon son caprice.

(5) La croyance que la souffrance morale ou physique est la rançon d'un péché, et doit être acceptée comme telle, est très enracinée chez le peuple Roumain. On admet également que les descendants souffrent pour réparer la faute inexpiable de quelque ancêtre, même quand la victime est un innocent bébé, et c'est une chose touchante de voir quel calme stoïcisme cette conviction donne aux paysans, aux mendiants, au milieu parfois de leurs plus cruelles souffrances ou chagrins.

— Tiens-toi bien, Maître, car je vais m'envoler :

Dans les hauteurs du ciel bleu  
Voûte immense de ce monde ;  
Par dessus forêt profonde,  
Montagne au sommet brumeux ;  
Par les vallons et les cîmes,  
Vers les mers et les abîmes,  
Auprès de la Reine des Fées,  
Miracle miraculeux  
Des îles fleuries et cachées !...

Et, disant cela, il s'envole avec Harap Alb,

Dans les hauteurs du ciel bleu  
Voûte immense de ce monde,

Et il suit son chemin à travers

Nuages blancs, lune et soleil,  
Et Luciafar (1), astre vermeil,  
Étoiles d'or aux mille feux !...

Puis, il se laisse redescendre doucement sur l'aile du vent,

Auprès de la Reine des Fées,  
Miracle miraculeux  
Des îles fleuries et cachées.

Et, quand le vent se calme, les voici de nouveau arrivés chez Sainte Dimanche. Justement la Sainte était chez elle ; elle aperçut de suite Harap Alb qui s'arrêtait à sa porte. Aussitôt elle vint à sa rencontre et lui dit avec douceur :

— Te voilà Harap Alb ? Il y a donc du nouveau ? Tu as besoin de moi ?

— Hélas ! Oui, c'est ainsi Petite Mère, répondit le jeune homme tout pensif et plus pâle que si on lui avait enlevé un voile de la figure (2). Mon Maître veut à tout prix avoir ma tête, et moi je vou-

---

(1) Dans le peuple on nomme « Luciafar », du mot *Lucifer*, les étoiles les plus brillantes. Il y a le « Luciafar du soir » et le « Luciafar du matin », qui ne sont autres que la planète Vénus. Le « Luciafar », personnifié dans la tradition populaire, le fils du soleil aimé par les filles des mortels. Le poète Eminesco a chanté cette légende en des vers célèbres, dont la beauté, — selon l'expression de M. N. Iorga, — « n'a pas été dépassée dans la poésie romantique du Sud-Est Européen ». (N. Iorga. *Études roumaines*. Édité. Gamber, Paris). Pour ce mot, prononcez la syllabe « cia » en un seul son « tchia ».

(2) Les femmes d'Orient, qui ont l'habitude de porter un voile sur le visage, conservent en dessous une peau très blanche.

drais mourir pour en finir plus vite avec cette vie de tourments, car mieux vaut mille fois la mort qu'une existence semblable !...

— Malheur de malheur, Harap Alb !... s'indigna Sainte Dimanche. Jamais je ne t'aurais cru *si faible d'ange* !... (1). Mais, d'après cela, tu es plus peureux qu'une femme !... Allons, voyons, remets-toi ! Ne reste pas ici, comme une poule mouillée. Tu vas demeurer chez moi, cette nuit, car je veux te venir en aide. Dieu est grand ! et il n'en sera pas fait selon les mauvaises pensées de l'Imberbe. Mais prends encore patience mon fils, car si tu as déjà attendu longtemps, tu as, du moins, passé le plus pénible. A dater d'aujourd'hui, tu vas rencontrer sans cesse de nouvelles difficultés, qui cependant seront moins dures. Ne t'en étonne pas ; il en sera ainsi jusqu'à ce que tu aies quitté le service de ton Maître, lequel te fera supporter encore beaucoup de misères. Cependant, reprends courage ! car *La Chance t'aidera* (2), et, à la fin, tu sortiras de tout cela, sain et sauf !...

— Il en sera probablement ainsi, Petite Mère, mais, vraiment, trop de choses se sont accumulées sur ma tête d'un seul coup !

— Tout ce que Dieu décide doit s'accomplir, Harap Alb, prononça gravement Sainte Dimanche. Aussi ne peut-on en accuser personne, car ce n'est pas la pensée des hommes qui dirige les évènements, mais la volonté de Dieu. Quand tu seras devenu un Empereur grand et fort, tu t'appliqueras à juger les affaires qui te seront soumises avec une profonde équité ; et tu croiras à la douleur des opprimés et des malheureux, puisque toi aussi tu connais maintenant le chagrin !... Mais, jusque-là, patiente encore, Harap Alb, car, avec de la patience, tu vas lui griller la peau (3).

Harap Alb n'ayant rien à répondre à cela, remercia Dieu pour le bien et pour le mal qui lui arrivaient, puis il remercia aussi Sainte Dimanche de son bon accueil, et du secours qu'elle lui promettait.

— Voilà que tu arrives maintenant à la Sagesse mon, fils. Souviens-toi que, quoi qu'on dise et qu'on veuille, quand il est écrit

(1) La croyance populaire est que chaque individu, en venant au monde, est doté de deux anges, un bon et un mauvais. La force, le courage, comme toutes les bonnes qualités, naissent sous l'influence du bon ange. Donc, si l'homme a peur, s'il est faible de caractère, c'est que cet ange ne lui a pas insufflé assez de vigueur. L'on dit alors que cet homme est : *faible d'ange*.

(2) Dans le peuple, *la Chance* n'est pas une abstraction, mais un personnage réel, qui vous sert, ou vous déssert. Un joli dicton est celui-ci : « *Plutôt que beaucoup de science, mieux vaut avoir un gramme de Chance ; et, lorsqu'on a la Chance, il faut avoir encore un gramme de sagesse.* »

(3) Griller la peau, signifie ici : mettre comme sur le grill, la personne qui attend une chose avec impatience. Il s'agit de l'Imberbe.

que l'on doit tomber sur le malheur, s'il est en avant tu vas le rejoindre, et s'il est en arrière, tu t'arrêtes pour l'attendre. Pourquoi veux-tu alors chercher par vallée et vallon ? C'est la vie ! Malgré tout ce que tu tenteras, elle restera telle qu'elle est. Tu ne peux pas espérer la bouleverser d'un coup d'épaule, en dépit de toute la force que tu y mettras, mais, selon le dicton : « *Appelle-le : le Monde !... et, va ton chemin !...* ». Pour le moment laissons tout cela et voyons ce qu'il y a à faire en ce qui concerne le Cerf, car ton Maître t'attend avec impatience et, que veux-tu, il est ton Maître, tu dois obéir. Tu sais qu'on dit : « *Attache le cheval où ton Maître te l'ordonne* ».

Ayant ainsi parlé, Sainte Dimanche alla chercher le masque et le glaive de *Siātu-Palmă-Barbă-Cot* (1) puis, les donnant à Harap Alb :

— Tiens, lui dit-elle, prends tout ceci, car, là où tu vas, tu en auras grand besoin. Nous allons, même, nous y rendre de suite, pour en finir de cette besogne, avec l'aide de Dieu.

Et, quand les coqs commencèrent à chanter, Sainte Dimanche s'en alla vers la forêt du Cerf, avec Harap Alb. Dès en arrivant, ils se mirent à préparer une fosse, profonde de la hauteur d'un homme. Ils la creusèrent à côté de la source où, chaque jour, vers midi, le Cerf venait boire, se coucher, et dormir ensuite, comme un Bey, jusqu'après le coucher du soleil. Et, lorsqu'il avait dormi, le Cerf se relevait, s'en allait, et ne revenait plus à la source jusqu'au lendemain midi.

— Eh bien ! Maintenant que la fosse est faite, expliqua Sainte Dimanche, tu vas y descendre, Harap Alb. Tu y resteras toute la journée, et voici ce que tu feras : Mets le masque, et que ta main ne lâche pas un instant le glaive... Dans l'après-midi, quand le Cerf arrivera pour boire à la source, et, qu'ensuite, il s'endormira les yeux ouverts, selon son habitude, dès que tu l'entendras ronfler, sors doucement et fais en sorte de lui trancher la tête d'un seul cou... Puis, cela fait, saute bien vite de nouveau dans la fosse et restes-y jusqu'après le coucher du soleil. La tête coupée du cerf t'appellera tout le temps par ton nom, afin d'essayer de te voir ; mais n'acquiesce pas à sa demande, et si tu souhaites l'apercevoir,

---

(1) Personnage fantastique des contes populaires, dont le nom signifie : Celui dont la taille mesure la hauteur d'une main, et la barbe la longueur d'un coude. Il est le chef des nains préposés à la garde des trésors de la terre. Il parcourt le monde souterrain, à cheval sur un lièvre boiteux. On le représente coiffé d'un bonnet pointu, sa longue barbe traînant à terre.

ne le regarde qu'un instant, en te cachant bien ; il a un œil empoisonné, et aussitôt qu'il le fixerait sur toi (1) tu tomberais sans vie. Sache, cependant, qu'après le soleil couché, le Cerf sera mort. Tu pourras, alors, sortir sans crainte. Tu le dépouilleras de sa peau et tu prendras sa tête entière, telle que. Alors tu reviendras chez moi.

Et ainsi, Sainte Dimanche s'en retourna chez elle, tandis qu'Harap Alb descendait dans la fosse.

Voici que, vers midi, Harap Alb entendit un sourd brame, indiquant que le Cerf s'acheminait vers la source. Dès en arrivant il commença de boire avidement la pure eau fraîche, se remit à bramer, puis à boire, puis de nouveau à bramer, et encore à boire, jusqu'à satiété. Il s'amusa ensuite à faire sauter la terre, comme les taureaux, jusque par dessus sa tête ; enfin, après avoir gratté trois fois le sol avec son pied, il s'allongea, au même instant, là, sur le gazon, et se prit à ruminer, à ruminer, puis enfin, il s'endormit. Et, aussitôt *il mena les porcs aux faines* (2).

Dès qu'il entendit ronfler son ennemi, Harap Alb sortit doucement de sa cachette, et il le frappa si rudement que, d'un seul coup de son terrible sabre, il lui fit voler la tête loin du corps. Puis, suivant le conseil de Sainte Dimanche, il rentra précipitamment dans la fosse. Mais le sang du Cerf se mit à couler partout, en faisant glou-glou, d'une façon si prodigieuse qu'il remplit la fosse et que le pauvre Prince faillit s'y noyer. Pendant ce temps, la tête coupée de l'animal, en se débattant douloureusement, criait d'une voix plaintive :

— Harap alb !... Harap Alb... J'ai entendu parler de toi, mais je ne t'ai jamais vu ! Sors un peu de ta cachette, je te prie, afin que je puisse te contempler, car tu es vraiment digne de la fortune que je te laisse. Ensuite, mon cher, je pourrai mourir avec joie.

Mais Harap Alb se taisait obstinément. Il était d'ailleurs, bien incapable de bouger, car le sang qui remplissait presque totalement la fosse, s'était caillé.

Pendant quelque temps, la tête sanglante continua d'appeler encore ainsi ; mais le Prince ne répondit, ni ne se montra. Enfin, au bout d'un moment, tout fit silence... Alors, sitôt le soleil couché, Harap Alb sortit de son trou, dépouilla la peau de la bête, avec le

14  
(1) Nous sommes forcés de traduire le mot Roumain par *fixer*, quoique réellement il exprime plutôt : clouer, transpercer, avec une sensation de douleur.

(2) Quand les porcs mangent des faines, ils produisent une sorte de ronflement, assez semblable à celui d'un dormeur. On dit, de même, de quelqu'un qui ronfle : *il mène les porcs aux faines*, ou encore : *à la source*.

plus grand soin, pour ne pas déranger une seule des pierreries ; puis il prit la tête, telle qu'il l'avait trouvée, et s'en fut chez Sainte Dimanche.

— Eh bien, Harap Alb, dit la bonne Sainte ; tu vois, n'est-ce pas, que l'on s'est encore tiré de cette aventure ?

— Oui, avec l'aide de Dieu et de Votre Sainteté, Petite Mère, répondit le jeune homme. J'ai pu réussir, ainsi, à accomplir le vœu du Maître que je voudrais ne revoir que lorsqu'il me sera possible de regarder ma nuque... et encore... même pas dans ce cas, si la chose se pouvait !... parce qu'il est bien noir à mes yeux !

— Abandonne-le aux mains de Dieu, Harap Alb ! répondit Sainte Dimanche. L'Imberbe trouvera son Maître, lui aussi, car il n'y a pas d'acte qui n'ait sa sanction. Va !... apporte-lui encore cette chose-là, et, sans doute, elle fera un jour son malheur.

Alors, Harap Alb, en la remerciant, prit congé de Sainte Dimanche, lui baisa la main, sauta sur son bon cheval et, ainsi qu'ils étaient arrivés, ils s'en retournèrent, marchant vers l'Empire.

Que Dieu nous soutienne !

Car, le récit du Conte

Est encore long !...

.....  
 Et partout où ils passaient, le peuple s'entassait pour les voir, car la grande pierrerie de la tête du Cerf brillait avec une telle splendeur que l'on eut dit qu'Harap Alb portait le soleil. Beaucoup de Rois et d'Empereurs vinrent au-devant de lui ; tous lui promettaient quelque chose en échange d'une semblable fortune : l'un offrait de lui donner tout l'argent qu'il voudrait, l'autre de lui donner sa fille et la moitié de son Empire, un autre, encore, de donner sa fille et le royaume tout entier. Mais Harap Alb se méfiait d'eux comme du feu, et poursuivait son chemin, en continuant tout droit, pour porter les bijoux à son Maître.

Or, un soir, comme l'Imberbe était assis sur un balcon, avec son oncle et ses cousines, tout à coup ils aperçurent au loin un faisceau de rayons étincelants qui venait vers eux. Plus il se rapprochait, plus la lumière devenait resplendissante, jusqu'à les éblouir. Soudain, tout le monde se mit en mouvement, ne sachant qu'imaginer, et tout ce qui possédait un souffle courut voir quel miracle cela pouvait être. Et, en somme, qu'était-ce ? C'était Harap Alb, qui revenait au pas de son cheval, portant la peau et la tête du Cerf, qu'il remit de suite entre les mains de son maître.

Quand l'assistance vit cette merveille, tous restèrent muets de stupeur, se regardant les uns les autres ; personne ne sut que dire ! car, vraiment, c'était une chose étonnante.

Mais l'imberbe, avec son habituelle astuce, ne perdit pas contenance et s'exclama :

— Eh bien, mon Oncle ! Que dites-vous de cela ? Est-ce que je disais vrai ?...

— Que veux-tu que je te dise, mon Neveu ? répondit l'Empereur plein d'étonnement. Si j'avais un serviteur aussi capable et aussi fidèle qu'Harap Alb, je le ferais asseoir à table à mes côtés, car c'est un homme très précieux.

— Ah non, alors ! qu'il mette cette ambition au clou ! riposta l'Imberbe d'une voix mauvaise. Jamais je ne ferai cela, même s'il valait encore une fois plus qu'il ne vaut ! Il n'est pas le frère de ma mère pour que je le mette au faite des honneurs ! Le valet est le valet, le Maître est le Maître, voilà !... Ta ! Ta ! Ta !... Du reste, c'est à cause de ses capacités que mon Père me l'a donné ; sans cela, pourquoi l'aurais-je pris avec moi ? Ah ! Ah ! vous ne savez pas quel rejeton du Diable est cet Harap Alb ! Jusqu'à ce que je l'aie coulé dans le moule, j'ai aigri mon âme avec lui (1), et je suis seul à pouvoir le dompter. Vous savez que l'on dit : « *La peur garde les melons* » (2). Tant que le monde et la terre dureront, nul autre maître à ma place ne pourrait faire de fromage avec Harap Alb (3). Vraiment, mon oncle, vous avez trop à cœur le bonheur de vos sujets, c'est pour cela que vos Cerfs ne vous donnent pas de pierreries, ni vos Ours de salades. Quant à moi, je sais que « *personne ne me souffle dans le « Borş* » (4). Lorsque je vois le chat

(1) Expression populaire : je me suis enragé à le dresser.

(2) Là où on cultive les melons, le gardien peut sommeiller sans crainte, car les voleurs le croient éveillé.

(3) On ne peut rien faire avec ce qui ne vaut rien, même pas du fromage, qui est la chose ayant la plus petite des valeurs. Quand quelqu'un se vante à tort, on lui répond par-moquerie : « *Quel fromage m'as-tu fait ?* »

(4) « *Borş* » soupo d'origine slave, qui s'obtient, comme le *Barszcz* polonais, dont il dérive, en jetant d'abord de l'eau bouillante sur du son de blé ; on laisse fermenter quelques jours ce mélange, puis on retire l'eau, qui sert à cuire légumes et viande, et fait une soupe un peu aigre. Ce plat est devenu national en Roumanie. Une autre variété de *Barszcz* (le *Barszcz* Rouge) existe en Pologne. Il est fait avec des betteraves rouges. En Russie, cette soupe se compose surtout de légumes variés et de viande. Enfin, on retrouve également le *Bors* en Serbie et en Bulgarie. Ordinairement on rejette à nouveau de l'eau sur le son, qui s'utilise ainsi jusqu'à ce qu'il ait perdu ses qualités. Dans les mêmes pays on obtient encore une boisson d'été, avec de l'eau bouillante sucrée versée sur du millet pilé. Quand le tout a fermenté, on retire l'eau que l'on boit telle que ; le millet sert à une nouvelle infusion, et ainsi de suite. Cette boisson ressemble au cidre. On en fait enfin, pour certains plats, une sauce aromatisée au cerfeuil ; le plus prisé d'entre eux est : la carpe au *bors*. Ici cette locution populaire signifie : « *personne ne peut me duper* ».

faire des façons, je lui serre la queue dans la porte, et il mangerait les pommes sauvages, elles-mêmes, puisqu'il n'a plus rien d'autre à faire... (1). Si Dieu m'aide à m'installer bientôt à votre place, vous verrez mon oncle comment tout changera dans votre Empire. Les choses ne resteront pas languissantes comme aujourd'hui, car vous savez que l'on dit : « *C'est l'homme qui sanctifie le lieu* ». Ah ! vous étiez sans doute ainsi dans votre jeunesse, je ne dis pas non ! Mais c'est maintenant l'âge de la vieillesse, n'est-il pas vrai ? Et, cependant, les choses ne doivent pas rester stagnantes (2).

Enfin, l'Imberbe parlait comme une pie borgne et il assourdisait tellement l'Empereur qu'il en oubliait Harap Alb, le Cerf et tout le reste (3).

Les filles de l'Empereur regardaient leur cousin comme... un chien regarde un chat, et elles l'aimaient... autant que l'on aime le sel dans les yeux, car leur cœur murmurait que l'Imberbe était un homme sans foi ni loi (4). Mais, comment auraient-elles pu avouer cela devant leur père, les pauvres petites ? Ainsi, l'Imberbe n'avait rien à craindre, puisqu'on dit que : « *Celui qui a trouvé un village sans chiens, peut s'y promener sans bâton* » (5). Que pourrais-je vous ajouter de plus ?

.....

A quelque temps de là, l'Empereur donna une très grande fête en l'honneur de son neveu. Il invita les hôtes les plus illustres, Empereurs, Rois, Vovoïdes, Chefs d'armées, les notables des villes et beaucoup d'autres personnages importants. Le jour même de la fête, les filles de l'Empereur supplièrent leur cousin de permettre à Harap Alb de servir, lui aussi, le festin. L'Imberbe, qui ne pouvait vraiment leur refuser une si petite chose, appela Harap Alb, et, en l'y autorisant, lui ordonna de rester toujours derrière son Maître, sans regarder les autres invités.

— Car, si je le vois insolent, dit-il aux princesses, je lui trancherai la tête sur place. As-tu entendu, valet ? vaurien ? siffla l'Im-

(1) Expression populaire : quand le chat a la queue prise dans la porte, on en obtient tout ce qu'on veut.

(2) Textuellement : « ne doivent pas rester étang », c'est-à-dire calmes comme l'eau dormante.

(3) Textuellement : « sa bouche marchait comme une guppe ».

(4) L'expression « un homme sans loi » signifie à la fois : impie, sacrilège et méchant.

(5) Les chiens roumains sont excessivement méchants et il est imprudent de s'aventurer dans les villages sans être muni d'un gros gourdin pour les écarter ; sans cela, on s'exposerait à être mis en pièces. La nuit ils sont lâchés en liberté ; et, très peu nourris par les paysans, toujours affamés, ils se réunissent souvent à plusieurs pour attaquer le voyageur sans défense.



berbe montrant à Harap Alb le tranchant du « *paloche* » sur lequel il lui avait juré obéissance au sortir de la fontaine.

— Oui Maître ! Je suis à la disposition de Votre Lumière, répondit humblement Harap Alb.

Les filles de l'Empereur remercièrent pour cette petite satisfaction.

Et voici qu'au moment où l'on était le mieux en train de festoyer, à l'instant où les vins généreux commençaient à échauffer les têtes, un merveilleux oiseau apparut tout-à-coup sur la fenêtre, et une douce voix de femme laissa tomber ces mots :

— Vous buvez !... Vous mangez !... Vous vous amusez !... Mais, aucun de vous ne pense à la fille de l'Empereur Roux !..

Du coup, toute la bonne humeur des convives disparut et chacun commença à parler suivant ce qu'il savait et ce que son esprit lui inspirait. Les uns racontaient que l'Empereur Roux avait un cœur si méchant qu'il ne pouvait pas se rassasier de verser le sang humain ; d'autres prétendaient que sa fille était sorcière, et que tous ces sacrifices avaient lieu à cause d'elle ; d'autres encore appuyaient les dires de ces derniers, en assurant que c'était elle, en personne, qui changée en oiseau et ne pouvant laisser les gens tranquilles, même chez eux, avait paru à cette fenêtre. Beaucoup concluaient que tout cela était louche, et que ce mystérieux oiseau était envoyé, de quelque endroit, pour espionner les demeures des hommes. Enfin, d'autres, plus effrayés, se *crachaient dans le sein* (1), afin que le mauvais sort retombe sur la tête de celui qui l'avait jeté. Bref, les uns disaient une chose, les autres une autre, on discutait beaucoup sur le compte de la fille de l'Empereur Roux, mais, au surplus, personne ne savait quelle était la vérité. L'Imberbe, après avoir écouté chacun avec attention, secoua la tête et s'écria :

— C'est malheureux d'avoir affaire à des hommes qui ont peur, même de leur ombre ! Vos seigneuries, très honorés hôtes, ont pa-

---

1) Quand on redoute un mauvais sort, par suite d'un événement, d'une rencontre réputée mauvaise, comme par exemple celle d'un Pope, dès le matin, on fait le signe de la croix, et on se crache à soi-même, sur la poitrine, dans l'intérieur du vêtement. Cela se nomme : *se cracher dans le sein*. De même, si on admire un petit enfant, une jeune fille, un animal domestique, en les regardant avec insistance, on risque de leur jeter, sans le vouloir, un mauvais sort. Pour conjurer ce sort, il faut cracher vers eux ; et il n'est pas rare que des mères inquiètes vous y obligent, si on a admiré leur bébé. On met au cou, au bras des petits enfants des perles rouges, aux poulains et aux cornes des jeunes veaux, des rubans rouges destinés à les préserver des maléfices, en attirant le regard des jeteurs de sorts, le détournant, ainsi, de celui que l'on veut protéger.

rait-il gardé des oisons (1) pour ne pas comprendre de qui tout cela vient ?

Tout en parlant, il fixait ses regards sur Harap Alb, et je ne sais comment il surprit un sourire sur ses lèvres.

— Ah ! méchant valet que tu es, rugit-il en colère ; alors, tu avais connaissance de cette chose sans m'en rien dire ? Il faut que tu m'amènes la fille de l'Empereur Roux, d'où tu sais, et comme tu sais ! Va vite, et n'agis pas autrement, sinon tu disparaîtras de la surface de la terre !

Harap Alb sortit plein de tristesse et s'en alla dans l'écurie retrouver son bon cheval. Caressant doucement sa crinière et l'embrassant, il lui murmura :

— Mon cher compagnon, voici que l'Imberbe me jette encore dans une difficile aventure, en inventant une nouvelle besogne. Il veut à tout prix que je lui amène la fille de l'Empereur Roux. C'est absolument comme dit le vieux proverbe : « *Viens à table, si tu as apporté de quoi manger* » (2). On voit que « *Ma corde s'est approchée du pieu* » (3). Qui sait ce qui va encore m'arriver ? Avec l'Imberbe je m'en suis tiré jusqu'ici « *à la manière d'un chien* » (4) mais, avec l'Homme Roux, je ne sais pas, mon Dieu, comment je sauverai ma tête ! Et d'abord, où se trouvent cet Empereur Roux et sa fille, qui, dit-on, est une sorcière farouche ? C'est seulement *Celui qui est assis sur le trésor* qui peut le savoir (5). On dirait vraiment que le diable m'a ensorcelé, car à peine ai-je échappé à une difficulté, que je tombe dans une autre. Et l'on voit bien que ma mère m'a mis au monde dans une mauvaise heure ! (6). Je ne sais comment m'exprimer pour ne pas offenser Dieu, car je

(1) Terme de mépris. Signifie : Vous êtes des imbéciles.

(2) Dans l'arrondissement de Vrancea, district de Putna, en Moldavie, on dit : « Viens à table, si tu as apporté de quoi manger », c'est-à-dire : je t'invite à condition que tu paies.

(3) La corde, à force de s'enrouler au pieu, amène la terminaison bonne ou mauvaise.

(4) C'est-à-dire : « avec beaucoup de douleur », le chien étant dur au mal.

(5) Celui qui est assis sur le trésor est le diable. Voir plus loin le conte de Stan Patitul.

(6) Une pensée analogue se traduit par cette douloureuse interrogation, qui jaillit spontanément des lèvres de tout paysan qui souffre : *Mère, pourquoi m'as-tu fait ?* Le Roumain croit qu'il existe des heures, des jours heureux ou malheureux, chanceux, ou malchanceux, et dans lesquels on ne doit pas faire ou entreprendre certains travaux. Dans plusieurs régions de Transylvanie, une femme ne doit filer ni le Vendredi, ni le Mardi soir ; aussi, l'on dépose partout la quenouille après le coucher du soleil. Sinon, la nuit suivante, un mystérieux fantôme, qui se nomme, selon le jour : *Martzi-Noapté* ou *Vinéri-Noapté*, vient briser la vaisselle, et tout saccager dans la maison. Il en est de même dans le Banat. Celle qui passerait outre, attraperait infailliblement un panaris ; aussi, quel que soit le prix offert à une brodeuse, elle ne consentira à coudre ni le Vendredi, ni le Samedi après l'Office du soir.

n'ignore pas ce qu'il me faudrait faire, pour en finir avec tout cela !... (1). Et cependant, je me suis déjà habitué à cette vie misérable !... et puis ne dit-on pas, aussi, que Dieu n'impose pas à l'homme tout ce qu'il est capable de souffrir ? (2).

— Maître, interrompit le cheval, en hennissant avec violence, ne gémis pas autant. Après les mauvais jours, viendront, sans doute, des jours sereins. Si, comme tu sembles le dire, l'homme devait se tuer pour chaque ennui qui survient, on ne trouverait plus que des morts sur sa route. Ne sois pas si impatient. D'ailleurs, peux-tu savoir si, bientôt, les choses ne deviendront pas meilleures pour toi ? L'homme doit lutter tant qu'il le peut, contre les vagues de la vie ! car, tu connais le dicton : *L'année n'apporte que ce que peut apporter l'heure* ! (3). Et, quand on a devant soi des jours (4) et de la chance, on peut traverser le feu et l'eau, et en sortir sain et sauf, comme le prétend la chanson :

Si tu me fais naître chanceux,  
Mère, cela importe peu  
Que tu me jettes dans le feu !

« Maître, laisse-moi faire ! je sais comment je puis te mener vers l'Empereur Roux, car, dans la jeunesse de ton Père, mon malheur m'a déjà conduit par là. Allons ! monte sur moi, et tiens-toi bien, car à l'instant je vais, ici même, te montrer mon pouvoir, pour empoisonner le cœur de l'Imberbe.

Aussitôt, Harap Alb enfourche son cheval et prend son vol avec lui,

Dans les hauteurs du ciel bleu,  
Voûte immense de ce monde ;

Et il suit son chemin à travers

Nuages blancs, lune et soleil,  
Et Luciafar, astre vermeil,  
Étoiles d'or aux mille feux.

(1) Se suicider est un péché grave, mais y songer est déjà une faute, devant Dieu. C'est, ici, sous-entendu.

(2) L'homme a une grande puissance de souffrance, mais la miséricorde de Dieu lui épargne d'aller au bout de ses forces.

(3) Toute une année ne vaut que par ce que chaque heure apporte et, dans toute une vie mauvaise, une seule heure suffit à changer le sort.

(4) Selon la volonté de Dieu, chaque homme doit vivre un certain nombre de jours. Tant que dure cette réserve, l'on vit. Donc, lorsque l'on meurt, c'est que « l'on n'a plus de jours. »

Puis, un instant après, aussi doucement que la brise, ils redescendent et, longeant la terre, ils s'en vont vers l'Empire.

Que Dieu nous soutienne !  
Car, le récit du Conte  
Est encore long !...

.....  
.....

Mais, revenons en arrière, pour voir ce qui se passait dans la salle du festin depuis le départ d'Harap Alb.

— Tien ! Tiens ! se dit en lui-même l'Imberbe, tout tremblant de fureur, je ne savais pas que tu étais ainsi, sinon j'en aurais, fini avec toi, depuis longtemps. Mais si tu vis et ne meurs pas, tu verras ce dont je suis capable *Badeo* (1), et le « *Paloche* » aura de tes nouvelles !

Puis, il ajouta tout haut :

— Mon oncle, et vous, hôtes respectés, voilà donc comment on nourrit le diable sans savoir à qui l'on a affaire. Je suis moi-même un homme avisé, et cependant il m'a roulé. Il a bien raison celui qui a dit : « *Où la forteresse est le plus forte, le diable mène la guerre la plus enragée* ».

A ces paroles l'Empereur, ses filles et l'assistance restèrent confondus d'étonnement. Mais l'Imberbe continua de grommeler, ne sachant comment cacher sa haine.

Durant ce temps, soucieux de tout ce qui lui arrivait, Harap Alb ne cessait d'avancer parmi des lieux déserts et pleins de périls. Il arriva ainsi à un pont jeté sur une large rivière. Comme il allait s'y engager, il aperçut toute une noce de fourmis qui, elles aussi, traversaient ce pont. Que fallait-il faire ?... Harap Alb réfléchit un instant et se dit en lui-même : « Si je passe sur elles, je vais en tuer un grand nombre ; mais si j'entre dans l'eau, je risque de me noyer, moi et mon cheval. Cependant, il vaut mieux traverser l'eau, à la grâce de Dieu, que d'enlever la vie à une quantité d'innocentes petites bêtes ! ». Alors en s'écriant : « Que Dieu me vienne en aide !... » il se jeta dans l'eau, avec son cheval ; tous deux traversèrent le fleuve à la nage et atteignirent, sains et saufs, l'autre rive. Comme il reprenait sa route, voici que, soudain, une fourmi volante s'arrêta devant lui, en disant :

---

(1) « *Badé* » terme villageois par lequel on désigne souvent les jeunes gens.

— Harap Alb ! parce que tu es bon, que tu as eu pitié de notre vie, quand nous traversions le pont, et que tu n'as pas troublé notre joie, je veux, moi aussi, t'accorder un bienfait. Prends cette aile, et quand tu auras besoin de moi, fais-la brûler. Aussitôt, moi, et tout mon peuple, nous viendrons à ton secours.

— Harap Alb, mettant avec soin l'aile de côté, remercia la fourmi pour l'aide promise ; puis il repartit, toujours en avant.

Il marcha... ce qu'il marcha !... Et voici que, tout à coup, il entendit un bourdonnement sourd. Il regarda à droite et ne vit rien ; il regarda à gauche, ne vit rien non plus ; enfin, en regardant l'air, qu'aperçut-il ?... un essaim d'abeilles qui tournaient de tous côtés, au-dessus de sa tête, ne trouvant aucun endroit propice pour s'y installer.

Les voyant si malheureuses, Harap Alb eut pitié d'elles. Saisissant son chapeau, il le posa à terre, sur l'herbe, l'ouverture tournée en haut, et se retira à l'écart. Ce fut alors le bonheur pour les abeilles !... Elles descendirent toutes et se rassemblèrent en tas dans le chapeau. Harap Alb, tout heureux de ce succès, courut à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'il eut trouvé une souche d'arbre, légèrement pourrie qu'il creusa comme il put, en y ménageant un petit trou de vol. Puis, dedans, il plaça quelques baguettes ; ensuite, il en frotta l'intérieur avec des feuilles de marrube, de mélilot, de mélisse, de *Poala Sântă Măriei* (1), et autres herbes très odorantes qui plaisent aux abeilles. Il prit alors l'essaim sur son épaule, versa doucement les mouches dans le tronc, dont il retourna avec précaution l'ouverture contre le sol ; enfin, il recouvrit cette ruche avec des feuilles le *captalan* (2), pour que le soleil ni la pluie ne puissent y pénétrer. Et, les laissant dans les champs, au milieu des fleurs, il continua son chemin.

Mais, comme il marchait doucement, heureux d'avoir accompli une bonne œuvre, voici que la Reine des Abeilles se présenta tout à coup devant lui :

— Harap Alb, lui dit-elle, parce que tu as été si bon, et parce que tu t'es fatigué pour nous donner un asile, je veux, moi aussi, te faire du bien pendant ma vie. Prends cette aile, et, si jamais tu

(1) L'herbe *Poala Sântă Măriei*, est le *népète*.

(2) Le *Captalan* : Les paysans entendent sous ce nom, tantôt une variété de *pétasites*, qu'ils disent préservatrice de la peste, tantôt plus simplement la *Bardane*, appelée aussi *Chapelière*, ou herbe aux teigneux. L'une et l'autre, à larges feuilles, servent à couvrir les ruches. Pour chasser les abeilles ou les pousser dans la ruche ils se servent d'une balayette de feuilles de marrube.

as besoin de moi, allume-là, je serai aussitôt près de toi pour venir à ton secours.

Harap Alb prit l'aile avec joie, et la rangea soigneusement, en remerciant la Reine des Abeilles pour l'aide promise. Puis il continua sa route, toujours droit devant lui.

Il avait déjà avancé quelque peu, lorsque, à l'entrée d'une forêt, il aperçut une horreur d'homme qui se grillait contre un feu de vingt-quatre toises de bois, et qui cependant criait tout le temps qu'il gelait de froid. Et, de plus, cet homme était quelque chose d'effrayant. Il avait des oreilles énormes, tombantes et ridicules ; ses grosses lèvres pendaient aussi, et, quand il se mettait à souffler, celle d'en haut se relevait au-dessus de sa tête, tandis que celle d'en bas traînait à terre, lui cachant le ventre. Enfin, toutes les choses sur lesquelles il soufflait se couvraient instantanément d'un givre plus épais que la main. Il n'était pas possible de s'approcher de lui, car il grelottait si fort qu'on l'eût dit secoué par le Diable. Encore ! s'il avait tremblé tout seul, cela n'aurait rien été ! mais, aux alentours, tous les êtres, toutes les créatures, étaient à l'unisson. Le vent gémissait comme un fou, les arbres de la forêt se lamentaient, les pierres criaient, les branches mortes sifflaient, et, dans le feu, les bûches elles-mêmes éclataient sous le gel. Les écu-reuils, blottis les uns sur les autres dans les creux des arbres, soufflaient sur leurs ongles, pleuraient dans leurs pattes, et maudissaient l'heure de leur naissance. Enfin, que puis-je vous dire de plus ? Il était *le feu du froid* (1), et, rien que pour l'avoir regardé, Harap Alb avait déjà des glaçons dans la bouche. Ne pouvant plus retenir son rire, il s'exclama :

— Décidément... l'homme voit bien des choses pendant sa vie !... Ecoute Démon ! ne me conte pas de blagues, dis-moi la vérité. N'es-tu pas *Gérilă* ? (2) Tu te tais !... Mais c'est sûrement cela, car tu es tellement glacé que le feu lui-même gèle auprès de toi.

— Tu ris, tu ris, Harap Alb, lui répondit *Gérilă*, tout frissonnant ; et cependant, là où tu vas, tu ne pourras rien faire sans moi !

— Allons ! viens avec moi, si tu le veux !... répondit Harap

(1) Le payans expriment par la comparaison du *feu*, le paroxysme de la violence, quelle qu'elle soit. Ils diront ainsi d'un personnage transporté de fureur, ou d'ardeur pour un travail difficile : *il se fit feu*. Le Français dit : *feu et flamme*. D'autre part l'extrême froid donne non seulement une sensation de brûlure, mais produit les mêmes effets que la morsure du feu.

2 *Gérilă*, personnage fantastique ; sorte de dieu de la glace.

Alb. Ainsi, tu te réchaufferas en marchant, car il n'est pas bon de rester immobile.

Alors, Gêrilă se joignit à Harap Alb, et ils s'en allèrent ensemble.

Mais, ayant marché un bout de temps, voici qu'ils rencontrèrent une autre diablerie, encore plus grande : un homme colossal qui, à la suite de vingt-quatre charrues, dévorait les sillons qu'elles traçaient, et cependant, criait à pleine bouche qu'il mourait de faim.

— Décidément, il me faudra pouffer de rire aujourd'hui ! s'écria Harap Alb. Mais ! Mais ! Mais ! que de choses peuvent voir nos yeux !... Celui-ci est sûrement Flămânzilă, la Famine, le Sac sans fond !... ou bien je ne sais quelle autre *belle acquisition*, que rien ne peut rassasier, pas même la terre (1).

— Tu ris, tu ris, Harap Alb, lui dit alors Flămânzilă ; mais, là où tu vas, sans moi tu ne feras rien qui vaille !

— S'il en est ainsi, marche avec nous !... riposta le jeune prince, car je ne te porterai pas sur mon dos.

Alors, Flămânzilă suivit, lui aussi, Harap Alb et ils s'en allèrent tous trois, toujours en avant.

Et voici qu'ils se trouvèrent, soudain, en présence d'un phénomène plus bizarre encore : un affreux fantôme d'homme, qui avait bu l'eau de vingt-quatre barrages, et toute une rivière sur laquelle tournaient cinq cents moulins ; et, cependant, il criait tout le temps, à pleine voix, qu'il se desséchait de soif.

— Oh ! Oh !... s'écria Harap Alb. Celui-là est un monstre diabolique, au ventre démesuré, à l'insatiable gosier. Pour ne pas pouvoir se désaltérer avec les sources de la terre, il doit avoir un gouffre de liquide dans les entrailles. Cet homme est certainement : Le Malheur de l'Eau, le renommé *Sétilă* 2), le Fils de la Sécheresse, né sous le signe des canards, et doué du pouvoir de s'imbi-ber.

— Tu ris !... tu ris !... Harap Alb !... lui répondit Sétilă, — duquel l'eau commençait à ruisseler par les oreilles et le nez, comme du bief d'un moulin — mais, là où vous allez, sans moi, vous irez en vain !

(1) *Flămânzilă*, autre personnage fantastique, qui mange sans cesse et a toujours faim. *Belle acquisition*, est pris ici dans le sens ironique. La dernière phrase est une allusion au proverbe qui dit que la terre seule peut rassasier les hommes.

(2) *Sétilă*, autre personnage fantastique, qui ne peut jamais se désaltérer.

— Viens donc avec nous, si tu le veux !... conclut le jeune homme. Mais, au moins, ne te plonge pas dans l'eau, sois délivré de la malédiction des grenouilles, et rends aux moulins la possibilité de marcher, car, depuis assez longtemps tu n'en as fait que selon ton bon plaisir. Dieu me pardonne ! Mais, avec tant d'eau, tu finiras par avoir des grenouilles dans le ventre.

Sétilă suivit alors Harap Alb, et tous quatre s'en allèrent, de même, toujours de l'avant.

Mais, tout à coup, ils aperçurent une rareté, plus surprenante encore. C'était un homme monstrueux, qui, au milieu du front, n'avait qu'un seul œil, grand comme un tamis. Quand il ouvrait cet œil, il n'y voyait rien et tombait, comme un aveugle, sur toutes les choses qu'il rencontrait. Mais, quand il le fermait, que ce fut le jour ou que ce fut la nuit, il voyait, avec cet œil unique, jusque dans les entrailles de la terre. Et, en apercevant Harap Alb, ce monstre commença à hurler comme un dément :

— Toutes choses, ici-bas, m'apparaissent trouées comme une passoire, et transparentes comme l'eau claire. Je vois, au-dessus de ma tête, un tas de choses visibles et invisibles; je vois comment la terre fait pousser l'herbe, comment le soleil dégringole au-delà du vallon; comment la lune et les étoiles tombent dans la mer !... Je vois les arbres avec leur cîme en bas, les animaux avec leurs pieds en l'air, et les hommes marchant la tête entre les épaules. Enfin je vois ce que je ne désire pas que d'autres aperçoivent, de crainte qu'ils ne se fatiguent la vue : je vois des bouches béantes me regardant, et je ne comprends pas pourquoi cet étonnement !... *Vous feriez mieux, tous, de vous émerveiller de votre propre beauté !..* (1)

Harap Alb, posant la main devant sa bouche, s'exclama :

— Dieu me préserve d'un homme fou !... Car il est très à plaindre le pauvre !... D'un côté on a envie de rire, et de l'autre, envie de pleurer. Cet homme est sûrement le renommé *Ochilă* (qui n'a qu'un œil), frère d'*Orbilă* (L'Aveugle), cousin-germain de *Chiorilă* (Le Borgne), neveu des sœurs de *Pandilă* (Le Guetteur) du village de *Chitilă* (qui aperçoit), en face de *Némérilă* (qui trouve juste, qui devine), ou de la *Foire du* (2) *Să-L-cați* (cherchez-le), voisin du *Cauțați* (recherche-le), mais vous ne le découvrirez pas ! C'est que, —

1) Diction populaire.

(2) Le mot *foire* ne signifie pas, ici, la foire elle-même, mais l'endroit où se fait une foire. Beaucoup de villes, actuellement importantes, ont ce préfixe. L'une des plus anciennes cités de Valachie se nomme *Tărgoviste*, du Polonais : *Targowica* (anciennement *Targowisko*), qui signifie foire, ou emplacement d'une foire.



s'il vous plaît ! — Ochilă est unique au monde, car il voit tout et tous, mais autrement que les autres. Seulement, ce qu'il ne peut pas voir, c'est combien il est beau lui-même !... Avec son œil au milieu du front, on le prendrait pour une boule de pain pas cuit ! *Pourvu encore que ce ne soit pas, pour lui, le mauvais œil !...* (1).

— Ris ! Ris ! Harap Alb !... lui dit alors Ochilă, qui le regardait en louchant. Mais, là ou tu vas, tu te trouveras bien embarrassé sans moi. On n'enlève pas si facilement que tu le crois la fille de l'Empereur Roux. Et, dans son domaine de Oancéi (2), l'Empereur ne te la donnera que si je suis là !...

— Viens avec nous, toi aussi, si tu le veux !... riposta Harap Alb, car on ne peut pas t'y forcer en te tirant par la main, comme un aveugle.

Alors, Ochilă suivit Harap Alb, et ils s'en allèrent tous les cinq. Mais, après avoir marché un bout de chemin, voilà qu'ils aperçurent une nouvelle étrangeté, — et quelque chose de plus encore. — C'était un homme hideusement difforme, qui chassait les oiseaux avec un arc. Mais, croyez-vous que la puissance de cet homme résidait uniquement en son arc ?... Non ! Il avait un autre moyen, plus diabolique, et une force plus grande que ce que pourrait imaginer le démon. Quand il le voulait, il s'élargissait tellement qu'il entourait de ses bras la terre entière ; d'autres fois, il s'allongeait de telle façon qu'il touchait de la main la lune, les étoiles, et le soleil lui-même. Si, par hasard, il lui arrivait de manquer un oiseau avec sa flèche, la pauvre bestiole n'était pas sauvée, car ce monstre les saisissait aux vol avec la main, leur tordait le cou avec rage, et les dévorait tout crus, tels que, avec leurs plumes. Aussi, avait-il devant lui un tas d'oiseaux qu'il mangeait gloutonnement, tel un aigle affamé.

— Ah !... Mère du Diable !... Comment va se nommer celui-là ? s'exclama Harap Alb.

— Dis-moi son nom, pour que je te le dise !... lui répondit Ochilă, en souriant sous ses moustaches.

---

(1) Nous avons dit, plus haut, combien est enracinée, en Roumanie, la croyance au mauvais œil, et que pour en préserver les enfants *faibles d'ange*, on leur met au cou des rubans rouges, destinés à attirer le regard de celui qui a ce malheureux pouvoir, et à le détourner ainsi de l'enfant. Celui qui craint d'être jeteur de mauvais sorts doit toujours ajouter, après avoir fait, à quelqu'un, un compliment quelconque : « *Pourvu que ce ne soit pas, pour lui, le mauvais œil* ». Il est sensé conjurer, ainsi, la mauvais sort qu'il a jeté.

2) Oancéi, contrée du district de Vrancea. Le conteur suppose, ici, que les frontières de l'Empereur Roux sont à cet endroit.

— Dieu sait de quel nom il faut le baptiser ? Si on le nomme *Păsărilă* (celui qui chasse les oiseaux), on ne se trompe pas ; si on l'appelle *Lățilă* (celui qui s'élargit, c'est encore la même chose ; enfin, si l'on dit : *Lungilă* (celui qui s'allonge en hauteur), c'est toujours semblable. Appelons-le donc *Păsări-Lați-Lungilă* (celui qui chasse les oiseaux, s'élargit et s'allonge). Il me semble que ce nom est tout à fait conforme à ses habitudes et à ses gestes, ajouta Harap Alb, plein de pitié pour les pauvres oiseaux. C'est certainement lui qui est le célèbre *Păsări-Lați-Lungilă*, le fils du *Sagittaire*, le neveu de *l'Archer*, *La Ceinture de la terre*, *L'Escalier du Ciel*, *La Peste des oiseaux* et *L'Effroi des Hommes* !... Il n'y a pas d'autre façon de le nommer.

— Tu ris de moi ! Tu ris ! Harap Alb ! lui dit alors Păsări-Lați-Lungilă, mais il voudrait bien mieux rire de toi-même... ça tu ne sais pas quel malheur t'attend !... Tu t'imagines que l'on enlève ainsi la fille de l'Empereur Roux !... Tu ne sais certainement pas qu'elle est une *Vidmă* (1). Si elle le veut, elle peut se changer en *Oiseau-Maitre* (2). Il te montre sa queue et... tâche de le suivre, si tu peux !... Si donc vous n'avez pas auprès de vous quelqu'un comme moi, c'est en vain que vous conduirez vos pas de ce côté !...

— Alors, viens aussi avec nous, si tu le veux !... répondit Harap Alb. Tu empoigneras Gărilă par son chignon, et tu lui promèneras le nez devant le soleil ! Peut-être qu'ainsi il se réchauffera un peu, et cessera de claquer des dents comme un vieux héron, car lorsque je le regarde, je me sens de suite des frissons dans le dos !...

Păsări-Lați-Lungilă se mit donc, lui aussi, à suivre Harap Alb. Et, ils s'en allèrent, tous les six, toujours en avant ! Mais, là où ils passaient, tout était dévasté : Gărilă mettait le feu aux forêts ; Flămânzilă dévorait la terre et l'argile, en criant sans cesse qu'il mourait de faim ; Sătilă absorbait tous les étangs, tous les ruisseaux, de telle sorte que les poissons se tordaient sur le sol, et que les serpents imploraient à haute voix la bouche des grenouilles, à cause de la sécheresse qui régnait partout. Ochilă tel un diable, regar-

---

(1) Le mot *Vidmă*, peu employé actuellement, et emprunté par les Moldaves à la langue polonaise (*Widmo*, spectre), est impossible à traduire exactement en Français. La *Vidmă* est une créature diabolique, à la fois sorcière, magicienne, revenant, et quelque chose de plus effrayant encore qu'un fantôme. Nous retrouverons également ce terme, appliqué au personnage de la Mort, dans le conte d'Ivan Turbincă. Voir plus loin.

(2) *L'Oiseau-Maitre* est un oiseau magique et fantastique, qui possède la toute puissance, et dans lequel tout est parfait, le chant, le plumage, etc. On le retrouve dans plusieurs contes de Roumanie, entre autres chez Ispirescu. Il existe également, en Russie, sous le nom d'*Oiseau de feu*, dans le conte du Tsarevitch Ivan.

dit tout cela ; mais on avait la chair de poule quand on l'entendait dire :

C'est noir ! (1)  
 C'est blanc !  
 C'est sans cornes !  
 C'est avec cornes !...

Enfin, un tas de bêtises ! autant qu'il y en a dans la lune et les étoiles ! et telles qu'on avait envie de se sauver ; ou bien :

Comme un fou, vous pouvez croire,  
 On riait de cette histoire !

Enfin Păsărilă attirait les oiseaux, et avec ou sans plumes, il les avalait tous, si bien qu'à cause de ses ravages, on n'apercevait plus aucun oiseau autour des maisons.

Seul, Harap Alb ne causait aucun préjudice à personne, mais, en bon camarade, il partageait avec ses compagnons la perte et le gain. Il restait toujours amical avec chacun, car il avait besoin d'eux dans son entreprise contre l'Empereur Roux, lequel était, disait-on, un être infernal, diabolique, méchant au dernier point, et n'ayant pas plus de pitié pour l'homme que pour le chien.

Cependant, vous savez que l'on dit : « *A un homme sans âme, il faut un homme sans loi* ». (2) Aussi, devons-nous bien espérer que, parmi les cinq vagabonds qui voyagent avec Harap Alb, l'Empereur Roux trouvera son Maître, et qu'il se heurtera, cette fois, à des hommes, et non pas à des bûches stupides, ainsi qu'il en a été jusqu'à ce jour. Je reviens donc à vous, Bonshommes. et me demande : Que va-t-il se passer maintenant ?

Ici bas tout va de travers  
 Tout marche la tête à l'envers ;  
 Peu de gens montent le gradin ;  
 Beaucoup descendent le chemin.  
 Un seul pourra moudre au moulin.

Et c'est celui-là qui tient en ses doigts le pain et le couteau. Donc il coupe où il veut et autant que cela lui plaît ; mais, pendant

---

(1) Le mot *laie*, employé textuellement ici, ne signifie pas la couleur noire ; il est une allusion à une catégorie de tziganes qui portent ce nom, et qui sont souvent dénommés, dans le peuple : *noirs*, ou *corbeaux*. De même, le mot *balaise* (blanc) doit s'entendre, également, dans le sens de *blond*, tel qu'on l'applique à la lune, ou aux vaches dont le poil est presque blanc.

(2) Proverbe signifiant que pour punir un hon ne mé hant, il faut un homme encore plus méchant que lui. Les mots : *Sans loi* veulent dire, au sens populaire : sans religion.

ce temps, toi tu le regardes, et tu ne peux rien ! Le proverbe nous dit : « *Celui qui le peut ronge même les os ; mais celui qui ne le peut pas, ne ronge même pas la chair molle* » (1). Il en était ainsi pour Harap Alb et ses gens. Peut-être réussiront-ils à enlever la fille de l'Empereur Roux ? Peut-être ne réussiront-ils pas ? Mais, en attendant, ils marchent... ils marchent toujours en avant... Et, après ?.. ce sera comme la Chance en décidera !... Mais moi, que puis-je y faire ?... Je vous raconte leur histoire, et je vous demande de vouloir bien l'écouter.

Donc, Harap Alb marchait, à présent, avec les siens ! Ils marchaient... ils marchaient... et, enfin, après beaucoup de temps, ils parvinrent à l'Empire.

Que Dieu nous soutienne !  
Car, le récit du Conte  
Est encore long !..

.....

Aussitôt arrivés, ils entrèrent, tous les six, dans la cour du palais Harap Alb en avant, et les autres à sa suite. Ils avaient vraiment triste mine, l'un plus que l'autre, avec leurs vêtements effilochés, et leurs *oghélélé* (2) en loques, qui traînaient derrière eux. On aurait dit la troupe de *Papuc-Hogéa-Hogégariul* !.. (3)

Harap Alb se présenta alors devant l'Empereur Roux ; il lui dit qu'il était, d'où il venait, et pourquoi il venait.

L'étonnement de l'Empereur fut immense en apprenant que ces pauvres diables poussaient l'audace jusqu'à venir demander, — pour qui que ce fût, — sa fille en mariage. Mais, ne voulant pas les indisposer, il ne leur répondit ni oui, ni non, et les invita seulement à demeurer chez lui, cette nuit-là, afin de se réserver le temps de la réflexion. En même temps, il fit venir, en secret, l'un de ses fidèles serviteurs ; il lui ordonna de les faire coucher dans la maison de cuivre, rougie à blanc, afin qu'ils s'y endorment pour l'éternité, — ainsi qu'il en était advenu aux divers prétendants à la

(1) Celui qui a la puissance fait tout ce qu'il veut ; celui qui ne l'a pas, ne peut rien faire.

(2) *Oghélélé*, ou *Oghielélé*, mot Moldave, analogue au mot *Obială*, du Slave *Obiélo*. Ce sont des bandes de toile, ou de drap blanc, parfois travaillées avec des motifs nationaux, de couleurs vives, dont les paysans Roumains se servent pour envelopper leurs jambes, en guise de bas.

(3) *Papuc-Hogéa-Hogégariul* est le nom d'un personnage ridicule, appelé aussi l'Empereur *Papuc*.

main de sa fille, — et afin qu'ils subissent le même sort que ces malheureux, lesquels cependant avaient été sans doute, de leur vivant, plus nobles que ces gueux.

Le fidèle serviteur de l'Empereur s'en fut alors allumer, sous la maison de cuivre, un feu de vingt-quatre *stânjen* (1) de bois, de telle sorte que cette chambre devint bientôt aussi rouge que la braise. Puis, comme le soir tombait, il revint inviter ses hôtes à se coucher. A ce moment, Gêrilă, malin comme il l'était, prit à part ses camarades et leur dit tout doucement :

— Ecoutez bien !... Que *Mititelou*, le petit diable, ne vous mette pas en tête d'entrer, avant moi, là où va nous conduire l'homme du *Bouc Rouge*, sans cela, demain, vous ne verriez pas le jour. Dans toute cette contrée, l'Empereur Roux est connu pour son indigne bonté et sa charité inouïe. Je sais comment il est hospitalier et généreux, derrière le dos de ses hôtes. Aussi, — afin qu'il ne meure pas beaucoup de gens avant lui, — je lui souhaite de vivre trois jours encore, à partir d'avant-hier !... (2) Quant à sa fille, elle est née de la parole du Diable !... (3) On dirait un fragment détaché de son père, et même pis encore !... Vous savez le dicton : *la chèvre saute par dessus la table, mais la chevrette saute par dessus la maison* (4). Cependant, ne vous tourmentez pas, car il a maintenant trouvé son maître, et si je n'en viens pas à bout, c'est que la Mère du Diable, elle-même, ne pourrait pas y réussir. (5)

— Je suis complètement de cet avis ! approuva Flămânzilă. L'Empereur Roux a rangé ses bœufs en bataille contre le Diable, mais il les ramènera sans cornes. (6)

— Et j'imagine qu'ensuite il nous donnera volontiers la charrie, l'*otic* (7) et le reste, pourvu qu'il soit débarrassé de nous !... ajouta Ochilă.

— Ecoutez, — conclut Gêrilă, — *les longs discours causent la ruine de l'homme* ! Mieux vaut aller se coucher, car le serviteur

(1) Le *Stânjen* vaut environ quatre stères, c'est-à-dire à peu près une corde de bois. Cette mesure a varié, suivant les régions. Le *Stânjen Moldave* est de 2 m. 23.

(2) Forme très usitée, chez les paysans, pour souhaiter une mort prompte à leur ennemi.

(3) Allusion à cette phrase de la Bible : « Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut ». La fille de l'Empereur naquit de même, mais d'une parole du Diable.

(4) Proverbe fort répandu, surtout dans le sens défavorable : les enfants surpassant généralement les parents dont ils ont reçu de mauvais exemples.

(5) Dans les récits populaires, il arrive souvent que le conteur intercale des devinettes ou des tournures de phrases nébuleuses. Cette tirade de Gêrilă est une sorte de plaisanterie de ce genre.

(6) C'est-à-dire : L'Empereur s'attaque à plus fort que lui.

(7) *Otic*, long bâton muni à son extrémité d'une petite pelle dont les paysans se servent à la fois pour guider les bœufs, et pour nettoyer le soc de la charrue.

de l'Empereur nous attent avec la table mise, les chandelles allumées, et les bras ouverts. Allons !.. Aiguisez vos dents... et marchez derrière moi.

Ils s'acheminèrent aussitôt vers la petite maison : téléap !.. téléap !.. téléap !.. Mais, en arrivant à la porte, tous s'arrêtèrent. Alors, Gêrilă souffla trois fois entre ses « *petites et adroites lèvres* »... et, immédiatement, la chambre devint tiède, ni froide ni chaude, juste comme il le fallait pour bien dormir. Ils entrèrent donc, s'étendirent à terre, chacun à son gré, puis : « *Je me nomme chut !..* » (1) tout fut silence !.. tandis que le fidèle serviteur de l'Empereur leur criait, avec méchanceté, en fermant la porte :

— *Je vous ai trouvé une aiguille pour votre cojoc !..* (2) A présent, dormez, et que ce soit le sommeil éternel !.. car je vous ai bien préparé la natte, et, avant demain matin, vous serez devenus cendres !

Puis il les laissa là, et se rendit à ses occupations.

Mais Harap Alb et les siens n'attachèrent aucune importance à ces paroles. Ils avaient trouvé une douce chaleur qui déjà amollissait leurs membres, et, tout en s'étirant, ils commencèrent à se chamailler, sans souci de la fille de l'Empereur. Gêrilă, lui-même, *s'étirait de chaleur* (3) de telle façon que ses genoux dépassaient sa bouche. Il ne cessait de bougonner contre les autres.

— C'est uniquement à cause de vous, disait-il, que j'ai refroidi cette maison ; car, pour moi, elle était on ne peut mieux, telle qu'elle était. Voilà, c'est comme ça... Il faut en endurer de toutes les sortes, quand on s'associe avec des niais, qui ont des ambitions stupides (4). Mais je ne m'en fais pas, car, une autre fois, je ne me dérangerai pas pour vous !.. C'est égal, tout de même c'est drôle !.. Vous autres, vous êtes bien, vous êtes tranquilles dans cette bonne chaleur, et moi, je crève de froid ! Belle affaire ! J'ai

(1) C'est-à-dire : Je ne souffle plus mot.

(2) Expression populaire signifiant, au sens ironique : « Vous serez servis à souhait ». Le *cojoc* et une grosse pelisse, en peau de mouton, que les paysans, et surtout les bergers, portent en mettant le poil à l'intérieur pendant l'hiver, à l'extérieur durant l'été. Du côté peau, il est artistement orné d'applications de cuir rouge dans le dos et sur les larges manches. Il existe aussi un *cojoc* plus court, sans manches, largement ouvert devant, plus soigneusement brodé. C'est le *cojocel*. Les femmes revêtent l'un et l'autre. Elles portent souvent le premier en peau d'agneau noir, doublé de fourrure blanche. Pour les fêtes, elles préfèrent le second, qui est alors richement brodé de cuir et de soie. Dans les pétales, des fleurs sont incrustés des paillettes qui scintillent au soleil, et donnent au vêtement un aspect très élégant.

(3) Sens ironique ; il se ratatinait sur lui-même, ayant froid.

(4) Nous sommes forcés de traduire par une périphrase, le mot qui n'a pas d'équivalence en Français.

donné mon repos pour l'agrément de je ne sais qui !.. Aussi je vais faire, tout de suite, un tel remue-ménage dans la bicoque, qu'il n'y aura plus de sommeil, ni pour moi, ni pour vous !..

Mais tais-toi donc, Gêrilă !... s'exclamèrent les autres. Il va bientôt faire jour, et tu n'en finis pas de blaguer. Quel monstre du Diable es-tu ?.. Vas-tu en finir ?.. Tu fais, de notre tête, un calendrier !.. (1) Que celui qui te désire comme compagnon reste avec toi, mais quant à nous, tu nous étourdis avec ton bavardage. Personne ne supporterait le mal de tête que tu nous donnes !.. Ecoutez-le ! On dirait un moulin détraqué ! On n'entend que lui ! Il parle à tort et à travers, pour ne rien dire, tout comme un fou !.. Vraiment, tu es fait pour vivre dans les forêts, parmi les loups et les ours, mais pas dans les maisons Royales, avec des honnête gens !..

— Ah ! Mais quoi !.. Qu'est-ce que cela signifie ?.. Depuis quand étendez-vous votre domination sur Gêrilă ? De cheval, ne me faites pas devenir âne, car, autrement, vous trouveriez à qui parler, avec moi !.. Je suis bon... tant que je suis bon ! mais, si l'on m'agace, personne n'est pire que moi ! pas même un *tzigane de laïé* !.. (2).

— Tu ne plaisantes vraiment pas, *Buzilă* ! (celui qui a de grosses lèvres) Tu es terrible ! Quand tu es en colère, tu fais du sang dans la crotte !.. — se récria Flămânzilă. — Ecoute, je t'aime beaucoup, et je te mettrais volontiers dans mon sein, mais tu n'y entrerais pas, à cause de tes oreilles ! Voyons !.. calme toi un peu, et retiens tes lèvres, car, parole d'honneur, si tu ne te tais pas, tu le regretteras à la fin. Songe que tu n'es pas seul dans cette maison !..

— Et puis après ?.. Il avait bien raison celui qui disait : *Faites le bien, pour vous entendre injurier* !.. — riposta Gêrilă. Je n'ai que ce que je mérite, pour ne pas vous avoir laissés entrer avant moi ici ! Et, mieux encore, je souhaite qu'il en arrive autant à celui qui, une autre fois, fera comme moi !..

— Tu as raison Gêrilă, mais tu ne mets pas ton intelligence à profit. Avec toutes ces niaiseries, la nuit bientôt va être passée, et c'en sera fini de notre repos. Voyons, mets-toi un peu à notre placel Que dirais-tu si on venait ainsi troubler ton sommeil ? Tu as de la

(1) Expression populaire signifiant : tu nous abasourdis, nous ahuris par trop de choses à la fois. De même : *un moulin détraqué*, désigné une personne bavarde.

(2) Nous avons expliqué, au conte de Dănilă Prépéléc (voir plus loin) quelles sont en Roumanie, les différentes sortes de Tziganes. Nous devons ajouter qu'ils ont une très mauvaise renommée et possèdent, en outre, la réputation de parler sans peser leurs mots, de tenir, sans honte, des propos si grossiers, si orduriers même, que l'on ne peut les écouter. C'est à ceci que se rapporte la réflexion du Gêrilă.

veine d'être tombé sur des hommes de Dieu ! car, avec d'autres, tu aurais goûté de la *Păpară* (1).

— Allez-vous finir par vous taire ?.. interrompit Lați-Lungilă. Si cela continue, je passe mes pieds à travers le mur, et je sors en emportant la maison sur ma tête !.. C'est mauvais signe, qu'à l'heure qu'il est, le Diable ne vous ait pas encore calmés. Ecoute Buzilă... c'est toi qui es cause de toute cette querelle !

— Bien sûr ! s'écria Ochilă. Il a vraiment de la chance ! car on sait bien ce qu'il mériterait !

— Oui ! il faut faire de sa tignasse une cognée, de son dos un tambour, et de son ventre une *cobză*, (2) proposa Sétilă, car, autrement, il n'y aura pas moyen d'en finir avec ce querelleur !

Voyant que tout le monde se liguait contre lui, Gêrilă devint furieux ; en un instant, il projeta sur les murs un grésil épais de trois mains, si bien que tous les autres commencèrent à claquer des dents par le froid, au point que sur eux leur chemise dansait.

— Ah ! Ah ! voilà que je vous ai rendus tels que vous m'avez forcé à vous mettre ! s'écria Gêrilă en riant à gorge déployée. A présent, je ne suis plus fâché !.. Mais je ne peux pas me retenir de rire ! Je n'ai rien à dire d'Harap Alb ; mais vous, tas de propres à rien et de bredouillards, si j'avais dans ma poche autant de sous que vous avez dormi de fois sur la paille, je n'aurais plus rien à désirer. Est-ce que, par hasard, vous avez la prétention d'être les « *Fils du gland* » (3) nés dans une « *tindă* » (4) ou bien êtes-vous de fins visages ?..

— Tu cherches de nouveau semence de dispute Buzilă, se récrièrent les autres. Que le diable te garde, toi et toute ta famille, dans les siècles des siècles !.. Amen !..

— C'est justement pour ça que je vous agace et me jette devant

(1) *Păpară*. On nomme, ainsi, une sorte de panade au fromage, et plus généralement un plat d'œufs battus, assez semblable aux œufs brouillés. Par analogie on dit, au figuré « *manger de la păpară* », pour exprimer le fait d'être *bien battu*, de recevoir une solide correction.

(2) Il faut entendre, ici, le mot *tignasse*, dans le sens de *mauvaise tête, tête dure* ; La *Cobză*, du polonais « *Kobza* », est une sorte de mandoline en bois de sycomore, à 10 cordes et à manche court, dont la boîte de résonance est très grande. Les *Lautari* (musiciens populaires, tziganes), chantent généralement en s'accompagnant de la *cobză*, dont ils grattent les cordes avec un morceau de corne ou une plume d'oie. Les *Cobzari* (joueurs de *cobză*) accompagnent souvent le chant du violon.

(3) En Roumanie le trèfle du jeu de cartes se nomme « *le gland* » et pour les tziganes, tireuses de cartes, le roi de trèfle est donc le « *roi de gland* », signe de chance et de grandeur. L'expression « *Fils du gland* » signifie ici : être d'une haute naissance.

(4) La « *tindă* » est la pièce centrale des maisons paysannes. Celui qui est né dans une « *tindă* » n'est donc pas un vagabond. « *Fins visages* » signifie : gens distingués et haut placés.



vos honorés visages comme on se place devant une verte forêt avec un fût de vin et un autre de *Pélin* (1) !.. s'exclama Gêrilă. Allons ! Venez ! et maintenant, dormons, car il faudra bientôt se réveiller et s'unir dans une seule pensée : celle de servir Harap Alb. Restons donc tous bons amis, car ce n'est pas avec de la haine et de la discorde que l'on gagne le Paradis.

Ils bavardèrent encore un peu, et, pendant ce temps, le jour arriva. Aussitôt, le fidèle serviteur de l'Empereur, pensant bien être débarrassé de ses hôtes, s'en vint dans l'intention de balayer la cendre, comme d'habitude. Mais, en s'approchant, que vit-il ?.. La maison de cuivre, si bien chauffée la veille au soir, était à présent entièrement gelée ; et, du dehors, on ne pouvait plus reconnaître ni porte, ni barreaux, ni contrevents, ni rien. Avec cela, on entendait dedans un grand bruit, car tous frappaient à la porte et criaient ensemble, de toutes leurs forces :

— Quelle espèce de Roi est donc le vôtre ? pour nous laisser sans une étincelle de feu dans la cheminée, et nous faire geler sur place ? Même dans la plus misérable des cabanes, on ne rencontre pas une telle pénurie de bois !.. Ayez pitié de nous, pauvres malheureux, de qui la langue dans la bouche, et la moëlle dans les os, sont figés de froid !

En entendant de pareilles choses, l'intendant fut, à la fois, effrayé et furieux. Il voulait ouvrir la porte, mais ne le pouvait pas ; il essayait de la décoller, il ne pouvait pas davantage. Enfin, que devait-il faire ?.. Il courut raconter à l'Empereur tout ce qui s'était passé. Aussitôt l'Empereur arriva lui aussi, escorté d'une foule de gens portant des bûches aigües et des cuves pleines d'eau bouillante ; les uns se mirent à couper la glace avec leurs pics, pendant que les autres inondaient d'eau chaude les gonds et la serrure de la porte.

Enfin, après beaucoup d'efforts, ils finirent par ouvrir et faire sortir les voyageurs. Mais alors, que vit-on ?.. Tous six avaient les cheveux, la barbe, les moustaches, remplis de gelée blanche ; ils étaient méconnaissables et l'on ne savait pas s'ils étaient des hommes, des diables, ou autre chose de merveilleux. De plus, tous tremblaient de froid, si fort qu'ils claquaient des dents. Mais, Gêrilă surtout, semblait être secoué par tous les Diables de l'Enfer, et il fai-

---

(1) Le *Pélin* est un vin dans lequel on a fait macérer des feuilles d'absinthe. Il passe pour avoir la propriété de conjurer la méchanceté des *Rusali*, fées malfaisantes.

sait, en même temps, de telles singeries avec ses *petites lèvres*, que l'Empereur lui-même prit peur quand il vit ces *beautés*.

Alors, se détachant du groupe, Harap Alb s'avança devant le souverain, en disant :

— Très Haut Empereur, Sa Seigneurerie, le neveu du Tout Puisant Empereur Vert doit m'attendre avec impatience. Je suppose donc que, maintenant, vous accepterez de me donner votre fille, afin que nous vous laissions tranquille et retournions à nos occupations.

— Bien, Voinic ! répondit l'Empereur, en le regardant sans bienveillance. Ce temps-là viendra ! Mais, il faut, pour l'instant, que vous mangiez quelque chose, afin que vous ne puissiez pas dire que vous êtes sortis de chez moi comme d'une maison déserte.

— C'est une sainte vérité qui sort de votre bouche, Lumineux Empereur, s'écria Flămânzilă ; car, vraiment, nos boyaux gargouillent de faim.

— Je suppose, Votre Altesse, que vous donnerez aussi quelque chose à boire ? réclama Sétilă ; car notre gosier se dessèche de soif.

— Taisez-vous, voyons ! dit Ochilă, qui sans cesse clignait des yeux ; Sa Lumière sait bien ce qu'il nous faut.

— Je le crois aussi, ajouta Păsărilă ; car nous sommes ici dans une maison Impériale, nous n'avons rien à craindre, et Son Altesse aura soin que nous ne soyons maltraités ni par le froid, ni par la faim, ni par la soif.

— Personne ne pense autrement, riposta Gărilă, en tremblant de tous ses membres. Vous ne savez donc pas que Sa Majesté est le Père des affamés et des altérés ? Et c'est bien cela qui me réjouit, car je vais peut-être me réchauffer un peu, en buvant le *sang du Seigneur* (1).

— Taisez-vous donc, interrompit Flămânzilă ! Vous savez qu'il suffit d'une massue pour briser toute une charretée de pots ; donc, ne cassez pas la tête à l'Empereur, car lui aussi est un homme. Pour nous, pauvres que nous sommes, c'est difficile d'avoir de quoi manger et boire suffisamment ; mais dans un grand empire, cela ne se remarque pas plus qu'une piqûre de puce.

---

(1) L'expression *le sang du Seigneur*, employée ici, désigne le vin, que les paysans nomment aussi, parfois : sang de Jésus-Christ, par réminiscence de la Messe. Les vins roumains spécialement les crus de *Kotmar*, *Socola*, *Cruce*, *Odobesti*, en Moldavie, sont célèbres. Les vignes de Bessarabie proviennent de très vieux cépages français, dont les plants d'origine n'existent plus en France, ayant été détruits par le phylloxéra. En Olténie, les vins de Drăgăşani sont aussi très renommés.

— Selon moi, dit Sétilă, *manger est une perte de temps, mais boire, c'est autre chose* (1). Et si l'Empereur a, comme il le dit, l'intention de bien nous fêter, je lui demande de nous donner beaucoup à boire, car c'est en cela que résident la force et le courage. De plus, ainsi qu'on le prétend : *Passer la coupe de main en main fait cesser la gêne* ! (2) Mais, vraiment, j'imagine que voilà assez de paroles, car Sa Lumière ne sait comment nous faire plaisir.

— Enfin, peu importe, pourvu qu'il nous donne quelque chose !... — s'écria Flămânzilă, — car mon estomac est dévoré de faim

— Mais, taisez-vous donc un peu, protesta Ochilă ; je suppose qu'il ne s'est pas arrêté de souris dans votre ventre, et que l'on va, sans retard, apporter du vin et de la nourriture ; pourvu que vous ayez une panse pour les y mettre !

— Oui, on va tout de suite vous apporter à manger et à boire, dit l'Empereur ; mais à la condition que vous avaliez tout ce que je vous donnerai. Au cas où vous ne seriez pas bons mangeurs et bons buveurs, cela vous porterait malheur à mes yeux, car je ne plaisante jamais.

— Que Dieu ne nous frappe pas d'un autre malheur que celui-là, Votre Lumière, riposta Flămânzilă, qui se tenait le ventre à deux mains.

— Et que Votre Altesse ait l'idée bonne et la main libre, afin de nous donner le plus possible à boire et à manger ! ajouta Sétilă — qui en avait l'eau à la bouche, — car en ce qui concerne la nourriture et la boisson, je ne pense pas que quelqu'un puisse nous en remontrer. Quant au travail, c'est différent... nous ne nous y mettons pas avec tous les fous ! (3).

À tous ces discours, qu'il écoutait avec dégoût, l'Empereur se taisait et ravalait sa colère ; (4) mais il songeait en lui-même :

— Bien, bien !.. Vous voulez essayer de mesurer du doigt la profondeur de la mer, mais nous allons voir comment vous en toucherez le fond !.. tout cela vous sortira finalement par le nez !.. (5).

Puis il les laissa et retourna chez lui.

Enfin, au bout d'un certain temps d'attente, on leur apporta

(1) Diction populaire.

(2) Boire à la même coupe est un témoignage de bonne entente.

(3) Avec n'importe qui.

(4) Textuellement : *Il avalait des nœuds*. Nous avons expliqué cette locution populaire qui signifie que, si l'émotion ou la colère vous serrent la gorge, on avale sans salive, en ayant l'impression d'une boule qui vous étouffe. On dit aussi : *engloutir à sec*.

(5) C'est-à-dire : Vous serez les dindons de la farce.

douze grands chariots de pain, douze grandes et grosses vaches, bien rôties, et douze tonneaux, pleins d'un vin généreux, de celui qui, lorsqu'on en boit un peu, vous coupe de suite les jambes, fait étinceler vos yeux, se coller votre langue au palais, et vous contraint parler le Turc sans en connaître un seul mot. (1) Alors, Flămânzilă et Sétilă dirent aux autres :

— Mangez et buvez vous autres autant que vous le pourrez ; mais tâchez, tout de même, de ne pas tout manger et boire, car ce serait infernal pour vous !

Alors, Harap Alb, Gêrilă, Ochilă, et Păsări-Lați-Lungilă commencèrent à manger et à boire autant qu'ils le purent. Mais ce qu'ils consommaient ne s'apercevait même pas, car... sans plaisanterie... il y avait là de quoi se rassasier !.. oui,... comme chez un Empereur !..

— A présent, dérangez-vous un peu, pécheurs que vous êtes !.. vous gaspillez les plats !.. leur dirent enfin Flămânzilă et Sétilă, qui attendaient avec impatience, ayant l'estomac rongé de faim et de soif.

Aussitôt, Flămânzilă se mit à attaquer un chariot rempli de pain et une vache entière ; il les avala si vite qu'ils semblaient n'avoir jamais existé. Pendant ce temps, Sétilă mettait de côté quelques tonneaux ; il les huma d'un seul coup ; puis, vite, vite, il absorba ceux qui restaient, l'un après l'autre, d'une seule gorgée ; si bien qu'au bout d'un instant, il ne resta plus une seule goutte de vin aux douves des tonneaux.

Et, ceci fait, Flămânzilă, tout en recommençant à crier à pleine voix qu'il mourait de faim, se mit à jeter tous les os sur les sujets de l'Empereur qui, bouche bée, regardaient cela. Sétilă se mit à hurler, lui aussi, de toutes ses forces, qu'il crevait de soif, et en même temps il lançait de tous côtés, comme un fou, les douves et les fonds des tonneaux.

L'Empereur, en entendant un tel tapage, sortit à son tour de son palais. Mais quand il aperçut ce spectacle, il fut saisi de douleur et se prit le front à deux mains.

— Hélas ! Hélas !.. Ces gens là sont vraiment la Ruine envoyée sur ma tête par Dieu lui-même !.. gémissait-il, accablé de tristesse, Il me semble bien que, cette fois, j'ai trouvé à qui parler !..

---

(1) Un proverbe roumain dit : « *Quand on est ivre, on parle la langue française des Anglais qui sont en Afrique* ».

Harap Alb se détacha alors du groupe de ses compagnons et, s'avançant de nouveau vers l'Empereur, il lui dit :

— Longue vie à vous ! Lumineux Empereur !.. Je suppose que maintenant vous me donnerez votre fille, pour que nous vous laissions en paix et puissions retourner où nos affaires nous appellent ; car le neveu de l'Empereur Vert doit nous attendre avec impatience.

— Cela viendra, Voïnic, répondit l'Empereur à mi-voix ; mais ayez encore un peu de patience. Cette jeune fille n'est pas comme celles qui courent les routes, pour qu'on l'enlève ainsi, sans autre forme de procès !.. Il faut voir à arranger cette affaire. Je n'ai rien à dire en ce qui concerne la nourriture : vous avez mangé ; ni au sujet de la boisson ; vous avez bu comme dix-sept ; mais, avant, vous aurez encore un petit travail à me faire. Voilà : je vous remets un peu de semences de pavots, qui sont mélangées avec du sable fin. Vous devrez me les trier d'ici demain matin, d'un côté les grains de sable, et de l'autre les graines de pavots. Mais surtout, que je ne trouve pas une seule graine de pavot parmi le sable, ni un grain de sable parmi le pavot, car, alors, la paix serait rompue entre nous. Si vous pouvez venir à bout de ce travail j'aviserais ; sinon, vous payerez de votre tête votre insolence à mon égard, afin que d'autres prennent garde en apprenant votre punition.

Ayant ainsi parlé, l'Empereur rentra chez lui, les laissant se débrouiller comme ils le pourraient.

Alors Harap Alb et les siens, désolés, commencèrent à hausser les épaules, ne sachant pas du tout comment s'y prendre.

— Vraiment ! s'écria Ochilă, ne trouvez-vous pas que c'est de la blague, de nous faire perdre notre temps à des futilités pareilles ? On voit bien que cet Empereur Roux est un homme réellement avare ! Il est vrai que moi, malgré l'obscurité, je vois quand même les grains de pavots, et que je puis les distinguer des grains de sable ; mais il faudrait avoir une bouche et une vivacité de fourmi, pour arriver à choisir et ramasser de si petites choses, en si peu de temps. Il avait rudement raison celui qui prétendait qu'il faut se méfier de *l'Homme Roux*, car, d'après ce que je vois, c'est un vrai démon.

Harap Alb se souvint alors de son aile de fourmi ; il la retira de l'endroit où il l'avait rangée, la prit et l'enflamma avec un petit morceau d'amadou. Et, aussitôt... miracle... Voici que, par bandes, les fourmis commencèrent à se glisser autour de lui, comme la pous-

sière et la cendre, aussi nombreuses que les feuilles et que l'herbe. Elles n'en finissaient plus d'arriver, les unes sur la terre, les autres en dessous, d'autres volant en l'air ... Et, en un instant, elles eurent fait le triage, mettant d'un côté les grains de pavots et de l'autre, les grains de sable. On aurait pu payer des milliers de francs, mais on n'aurait pas trouvé un grain de sable parmi les graines de pavots. Puis, quand le jour commença de poindre, à l'heure où le sommeil est si doux, quand, sous l'homme, la terre dort elle aussi, quelques-unes de ces petites fourmis entrèrent dans le Palais de l'Empereur et se mirent, pendant qu'il sommeillait, à le piquer si fort que cela le brûla terriblement, et que se sentant pris d'une cruelle démangeaison, il fut obligé de se lever immédiatement, puisqu'il n'y avait plus moyen de dormir jusqu'à midi, comme il le faisait d'habitude, sans être dérangé par personne.

Une fois levé, il se mit avec beaucoup de soin à chercher partout dans son lit pour savoir ce qui pouvait y être caché ; mais il ne trouva rien, car les fourmis avaient disparu, comme avalées par la terre, sans qu'on put savoir ce qu'elles étaient devenues.

— Quelle diabolique affaire !.. s'écria l'Empereur. Voyez un peu quelle éruption m'est sortie sur tout le corps ! Je ne puis pas croire que cela ne signifie rien ! Ou je me trompe fort, ou les temps sont changés ; L'un ou l'autre !.. Enfin !.. il faut que je m'en aille voir si ces gens, — qui me rongent les oreilles pour que je leur donne ma fille, — ont bien trié les graines de pavots d'avec les grains de sable.

Quand l'Empereur eut constaté comment son ordre était accompli, il fut d'abord très content ; mais sitôt après, il demeura pensif ne sachant quel nouveau sujet d'embêtement il pourrait imaginer vis à vis d'eux.

Alors, Harap Alb sortit du groupe et se présenta devant l'Empereur en disant :

— Grand Empereur, il faut maintenant me donner votre fille, pour que je vous laisse enfin tranquille et que nous retournions d'où nous sommes venus.

— Ce temps viendra, lui aussi, Voïnic, répondit l'Empereur, en grommelant entre ses dents. Mais il y a encore un travail à accomplir auparavant. Voici ce que vous aurez à faire : ma fille se couchera ce soir où elle se couche d'habitude ; de votre côté, vous la surveillerez toute la nuit et, si demain matin elle se trouve toujours

là, peut-être te la donnerai-je. Sinon, ce qui t'arrivera tu ne le partageras pas avec moi... (1) as-tu compris ?

— Que Dieu vous accorde longue vie ? Pourvu que tout ceci ne nous retarde pas trop ! répondit Harap Alb ; car mon Maître m'attend, et à cause de cela un grand malheur me menace.

— Ton Maître ! C'est ton Maître ! Ce qu'il doit te faire cela le regarde, riposta l'Empereur en l'examinant de travers. S'il vous écorche la peau de la tête, qu'est-ce que cela peut me faire ? Ce que je ne veux pas, moi, c'est d'être embêté par vous. Veillez sur ma fille comme sur vos propres yeux ; c'est le seul moyen de vous sauver. Sinon cela en sera fait de vous, malgré toutes vos ruses.

Là-dessus l'Empereur les laissa bien embarrassés, et partit à ses affaires.

— Il doit y avoir de nouveau du diable là-dessous, disait Gêrilă en hochant la tête.

— Oui ! Et encore c'est un de ces vieux diables comme « la Flèche de nuit » (1) ou le « Démon du Midî »... répondit Ochilă. Mais je crois qu'il ne continuera pas longtemps à avoir avec nous de semblables caprices.

— Enfin, tout en bavardant, le soir arriva, la fille de l'Empereur se coucha et Harap Alb se mit à garder la porte, tandis que les autres, selon l'ordre donné, s'alignaient, un à un, jusqu'au portail de la cour. Soudain, comme il était près de minuit, la fille de l'Empereur se transforma en petit oiseau, et sans être aperçue, s'envola par-dessus cinq de ses gardiens. Mais, quand elle arriva à Ochilă, lui, le Voïnic, l'aperçut et cria à Păsărilă :

— Eh ! Eh ! La fille de l'Empereur nous a joués !.. Au diable cette rusée !.. Elle s'est transformée en petit oiseau, a volé comme la flèche devant les autres, sans qu'ils s'en soient même doutés. Aie donc confiance en eux, si tu veux te retrouver sans tête !.. Dès maintenant, nous pourrions seuls, toi et moi, relever sa trace.

— Chut !.. Chut !.. Tais-toi, (3) et allons à sa recherche. Moi, je te montrerai où elle se cache et toi, suivant ton métier, tu l'attra-

1 La mort.

(2) La flèche qui frappe la nuit, risque de blesser et de donner la souffrance sans tuer. Un autre proverbe Roumain dit : « Celui qui vise longtemps, ou bien me manque, ou me tua d'un seul coup, (sans souffrir je ne le crains pas ; mais ce que je crains, c'est la balle perdue qui blesse sans tuer ». (Et fait souffrir).

(3) Textuellement : « Tais-toi silencieusement ». Nous avons expliqué cette expression au conte de Stan Pătitul.

peras, tu lui tordras un peu le cou, pour lui apprendre, une autre fois, à ne pas se jouer des gens avec ses doigts (1).

Ils partirent alors à sa poursuite, mais ne marchèrent pas longtemps, car tout à coup Ochilă murmura :

— Dis donc Păsărilă, la voici derrière la Terre. Elle se dissimule dans l'ombre d'un lièvre ; mets la main dessus et qu'elle ne t'échappe pas.

Alors, Păsărilă s'élargit du mieux qu'il put et commença à tâter parmi les herbes. Mais, juste comme il allait mettre la main dessus : Brrr !.. La voilà qui file sur le sommet d'une montagne et se cache derrière un rocher.

— Eh !.. toi !.. cria Ochilă, la voilà là-bas sur le sommet d'une montagne, derrière cette roche.

Alors, Păsărilă s'allongea, et se mit à fouiller derrière les rochers ; mais, au moment où il allait mettre la main sur elle : Brrr !.. Et la voilà partie se cacher derrière la lune.

— Allons bon !.. La voici derrière la Lune ! Et moi qui ne peux pas l'attraper pour lui donner une bonne peignée !..

Alors Păsărilă se décarcassa et, s'allongeant jusqu'à la lune, l'entoura de ses bras, puis tâtant de tous côtés saisit l'oiselle par la queue ! Peu s'en fallut même qu'il ne lui tordit le cou. Aussitôt, elle redevint une fille et cria effrayée :

— Laisse moi la vie Păsărilă, parce que je te récompenserai, moi aussi, par des dons et des présents impériaux. Et que tu vives longtemps !.. (2).

— Ah oui !.. Ce sont les cadeaux impériaux que ta charité voulait nous faire si nous ne t'avions pas vue, lorsque tu t'échappais en cachette, diablesse que tu es !.. s'écria Ochilă. Je sais que j'ai eu bien peur en te cherchant. Le mieux est que tu retournes dans ton lit, car bientôt il fera jour et ce qui sera, sera.

Alors il la saisirent l'un par une main, l'autre par l'autre, et viens... viens !..

Quand le petit jour apparut ils arrivèrent au Palais, passèrent avec elle devant les gardiens, et la contraignirent à rentrer dans sa chambre comme elle en était sortie.

— Hein ! Harap Alb !.. qu'aurais-tu fait si je n'avais pas été là

(1) Se moquer des gens.

(2) « *Que vous vivez !* » est le souhait de bonjour, donné par l'intérieur au supérieur. Ici donc, la fille de l'Empereur s'humilie en le traitant, non pas en égal, mais en supérieur. Parfois aussi, les paysans au lieu de dire « bonjour » disent en s'abordant « *Fortune* », c'est-à-dire : « Que Dieu te donne la Fortune ».



avec Păsărilă ? s'exclama Ochilă. C'est ainsi que tout homme a ses qualités et ses défauts. Certainement il y aurait eu du malheur pour toi si nous n'avions pas été tous deux à tes côtés ! et, avec votre façon de veiller, il y aurait eu aussi du malheur pour notre peau à tous !..

N'ayant rien à répondre, Harap Alb et les autres courbèrent la tête, tout honteux, en remerciant Păsărilă et le renommé Ochilă qui se montraient pour eux, comme des frères.

Mais, presque aussitôt, l'Empereur arriva furieux, comme un lion archi-lion (1), afin de voir si sa fille était encore là ; et la retrouvant sous bonne garde, — alors qu'il ne s'y attendait certes pas —, ses yeux étincelèrent de fureur. Mais il n'y avait rien à faire.

Alors, Harap Alb se présenta devant l'Empereur et lui dit de nouveau :

— Lumineux Empereur, j'espère que désormais vous me donnerez votre fille, afin que nous vous laissions en paix, et que nous retournions chez nous.

— Oui, Voinic, répondit l'Empereur, le front assombri, ce temps viendra... mais, j'ai encore une *fille d'âme* (2), du même âge que ma fille. Il n'y a entre elles aucune différence, ni en beauté, ni en stature, ni en manières. Viens, et si tu reconnais laquelle des deux est ma véritable fille, prends-la, pars avec elle, afin d'enlever de mon front ce souci, car depuis que vous êtes arrivés, vous m'avez fait pousser des cheveux blancs.

Puis il ajouta :

— Je vais les préparer toutes deux. Toi, viens avec moi, et si tu la découvres ce sera pour ton bonheur. Sinon, prenez vos bagages

(1) Textuellement *Paration*, le comble de la fureur.

(2) L'expression *Fils ou Fille d'âme*, qu'il ne faut pas confondre avec *filieul*, signifie une adoption toute morale, hors de tout lien de parenté, basée réciproquement sur une affection paternelle et filiale, donnant, par consentement mutuel, une douce autorité à celui qui adopte. Parfois, surtout de nos jours, on les légitime. Une autre parenté volontaire est celle des *Frères de Croix*, coutume qui remonte aux Scythes. Ceux qui veulent être *Frères de Croix* s'entaillent le bout du petit doigt, ou le bras en forme de croix ; les deux sangs, mélangés dans du vin sont bus à la même coupe par les deux *Frères*. Ils se doivent alors affection, secours et dévouement absolus, à la vie à la mort. Cette coutume était jadis reconnue par le vieux Droit Roumain, qui accordait, aux *Frères de Croix*, les mêmes avantages, qu'aux frères de naissance, entre autres celui d'héritage. Dans les familles, les personnes nées à la même date ; dans les villages, celles qui, nées le même jour, sont baptisées dans la même eau, sont *Frères de Croix*. Ils seront voués à se suivre dans la mort, à peu de distance, si, par des rites et *conjurations* ad hoc, on ne prend pas soin de briser le lien qui les unit jusque par delà le tombeau. Voici l'un de ces rites : Quand le mort est descendu dans la tombe, et, avant d'y jeter la terre, le survivant doit, par dessus la tombe et le cadavre, serrer fortement la main d'une personne du même sexe que le défunt, en disant : « *J'enterre mon frère* (ou ma sœur, ma mère, etc.) *je te prends pour frère* sœur, mère, etc. ». Le mort étant remplacé le survivant vivra. Il existe encore d'autres *conjurations* pour rompre le mystérieux lien.

et déguerpisiez au plus vite de chez moi, car je ne puis plus vous souffrir.

L'Empereur ordonna alors de coiffer et d'habiller les deux jeunes filles de la même manière, puis il donna à Harap Alb l'ordre de venir deviner laquelle des deux était la princesse.

Harap Alb, se trouvant dans une situation si critique, au moment même où il croyait toucher à la fin de ses épreuves, ne savait plus que faire ni de quel côté se tourner pour ne pas faire d'erreur. Tout troublé, il essaya de réfléchir, et se rappela soudain l'aile de l'abeille. La retirant aussitôt de l'endroit où elle était cachée, il frotta la pierre du briquet et alluma l'aile avec un brin d'amadou. A l'instant même il se trouva en face de la Reine des Abeilles.

— Quel péril te fait m'appeler, Harap Alb ? lui murmura-t-elle en volant sur son épaule. Dis-le moi vite, car je suis prête à te servir.

Le jeune homme lui raconta de suite ce qu'il en était, en la conjurant, par tous les dieux, de lui venir en aide.

— N'aie pas peur, Harap Alb, répondit la Reine des Abeilles, je te la ferais reconnaître entre mille. Viens, pénètre avec courage dans le Palais, car j'y serai moi aussi. Dès que tu entreras, arrête-toi et regarde les deux jeunes femmes. Celle que tu verras se défendre avec son mouchoir, celle-là sera la fille de l'Empereur.

Harap Alb, portant l'abeille sur son épaule, entra alors dans la salle où l'Empereur se trouvait avec les deux jeunes filles ; puis s'arrêtant un peu de côté, il commença à les regarder toutes deux. Et comme il restait debout, droit comme un cierge, les considérant avec attention, la Reine des Abeilles vola sur la joue de la fille de l'Empereur. Aussitôt celle-ci, en tressaillant, se mit à crier et à se défendre avec son mouchoir, comme d'une ennemie. Pour Harap Alb cela était bien suffisant. Il fit aussitôt quelques pas vers elle, et la prenant gentiment par la main, il dit à l'Empereur :

— Je crois, Votre Lumière, que vous ne me souleverez plus à présent aucun empêchement, puisque j'ai accompli tout ce que vous m'avez ordonné.

— En ce qui me concerne, tu peux maintenant la prendre Harap Alb, riposta l'Empereur, que la honte et la colère rendaient blême, et même blafard. Puisqu'elle n'était pas digne de vous faire trancher la tête, tu seras digne, toi-même, de la dominer ; je te la donne à présent de tout mon cœur.

Harap Alb remercia l'Empereur et dit alors à la jeune fille :

— Dès maintenant nous pouvons partir, car mon Maître, Son Altesse le Neveu de l'Empereur Vert a longtemps veillé en nous attendant.

— Pas tout de suite !.. impatient que tu es ; répondit la Princesse qui, ayant pris une tourterelle entre ses bras, lui glissait quelques mots à l'oreille, et l'embrassait avec amour. Tu te presses trop Harap Alb ! ne te hâte pas ainsi. Oui attends, car tu as à causer un peu avec moi. Voilà : avant de partir d'ici, ton cheval devra aller avec ma tourterelle, me chercher *trois brindilles de pommier doux*, et aussi de l'*Eau Vive* et de l'*Eau morte*, (1) là où les montagnes se battent par leur cîme. Si ma tourterelle revient la première en rapportant les brindilles et l'eau, il faudra écarter tout espoir en ce qui me concerne, car alors, que Dieu me garde de te suivre ! Mais, si tu as la chance que ton cheval arrive le premier, et me rapporte ce que j'ai ordonné, sache qu'alors je te suivrai où tu m'emmèneras, et l'histoire sera finie.

Aussitôt, la tourterelle et le cheval partirent à toute vitesse, se faisant concurrence, tantôt en l'air, tantôt sur terre, selon que la nécessité l'imposait.

Mais, la tourterelle étant plus légère, arriva plus vite et, guettant l'instant où le soleil était en croix (2), où les montagnes se reposaient pour un instant, elle se précipita, comme au feu, prit les *trois brindilles de pommier doux*, l'*Eau Vive*, et l'*Eau Morte*, puis rapide comme la foudre, elle revint en arrière.

Quand elle fut à l'entrée des montagnes, le cheval s'avança à sa rencontre, l'arrêta sur le chemin, et l'entreprit avec mille cajoleries, lui disant :

— Tourterelle... Chère petite Oiselle... donne-moi les *trois brindilles de pommier doux*, l'*Eau Vive* et l'*Eau Morte*, et va-t-en en chercher d'autres pour toi, car tu me rattraperas facilement sur le chemin, étant bien plus agile que moi. Ne réfléchis pas si longtemps ; Viens !.. Donne-les moi !.. car ainsi, il y aura du bonheur pour mon Maître et pour ta Maîtresse, pour toi et pour moi. Tandis que, si tu ne me les donnes pas, mon Maître Harap Alb sera en danger, et cela ne vaudra rien pour nous.

La tourterelle ne semblait pas décidée, mais le cheval ne s'en embarrassa pas. Il lui arracha, par force, l'eau et les brindilles, puis

(1) Pour ce qui concerne l'*Eau de la Vie*, et l'*Eau de la Mort*, voir la note explicative sur les particularités du conte d'Harap Alb.

(2) Quand le soleil est en croix, indique l'heure exacte de midi, celle où cet astre se trouve au zénith.

s'enfuit avec, jusqu'au Palais, où, en présence d'Harap Alb, il les remit à la fille de l'Empereur.

A cette vue, le cœur d'Harap Alb fut rempli de joie.

Le Tourterelle venait, elle aussi, par derrière, mais désormais... à quoi bon bon ?...

— Hélas !... Gourgandine que tu es !.. S'écria la Princesse. Tu m'a bien trahie !.. Puisqu'il en est ainsi, pars tout de suite, et va annoncer à l'Empereur Vert que nous te suivons de près.

Aussitôt la tourterelle s'envola, et la Princesse, s'agenouillant devant son Père, lui dit :

— Bénis-moi, mon Père, et demeure en santé !... Puisque tel devait être mon sort, je n'ai qu'à m'y résigner. Il me faut suivre Harap Alb ; je ne puis plus faire autrement.

Elle prépara alors les objets nécessaires à sa route et, montant sur son propre cheval, — qui, lui aussi, était ensorcelé, — elle fut prête à partir.

Harap Alb, rassemblant ses hommes, sauta en selle et, tous ensemble ils se dirigèrent vers l'Empire.

Que Dieu nous soutienne !  
Car, le récit du Conte  
Est encore long !..

.....  
.....

On ne sait pas combien de temps ils marchèrent ainsi, jour et nuit. Puis, à un moment donné, Gêrilă, Flămânzilă, Sêtilă, Păsări-Lăți-Lungilă, et le surnaturel Ochilă s'arrêtèrent, tous cinq, sur le chemin, et dirent tristement :

— Marche désormais sans nous, Harap Alb !... et conserve-toi en santé !... Si quelquefois nous avons été mauvais avec toi, pardonne-le nous ! car le mal lui-même a parfois du bon.

Harap Alb les remercia.

Puis, tranquillement, il partit !...  
Alors, la fille lui sourit  
Gaiement.  
La Lune, dans le firmament,  
S'était couchée ;  
Mais, en leur cœur, s'était levée  
L'aurore d'un merveilleux jour  
D'amour ;

Avec l'irrésistible « *dor* »,  
 Brûlante flamme, et soleil d'or,  
 Qui naît de l'étincellement  
 D'un œil charmant.

Et puis, ils marchèrent encore !.. Et combien ils marchèrent !..

Et, plus ils marchaient, plus Harap Alb se torturait l'esprit en admirant la Princesse, la voyant si jeune, si belle, si pleine de *Viens ici* (1)

Les salades du jardin de l'Ours, la peau et la tête du Cerf, il les avait apportées de tout cœur à son Maître ; mais il n'avait vraiment nulle envie de lui donner la fille de l'Empereur Roux, car il était fou d'amour pour elle !... Elle était un bouton de rose de mai, baigné dans la rosée du matin, caressé par les premiers rayons du soleil, bercé par le souffle du vent, et que les yeux des papillons n'avaient pas touché. Enfin, comme on dit chez nous, en langage paysan : elle était belle adorablement (2). On pouvait regarder le soleil mais pas elle !... A cause de cela, et tant elle lui était chère, Harap Alb la dévorait des yeux. Elle aussi, de temps en temps, jetait sans doute, en cachette, un coup d'œil sur Harap Alb, et il lui semblait que quelque chose se passait en son cœur... je ne sais quoi... Peut-être un *dor* caché, qu'elle ne voulait pas avouer; ainsi que dit la chanson :

Va-t-en de là !... Viens ici !...

Laisse-moi tranquille !... Et, ne me donne pas la paix ! (3)

Bref, je ne vois plus comment vous expliquer les choses, pour ne pas me tromper. Ce que je sais, c'est qu'ils marchaient sans s'en rendre compte ; que le chemin leur sembla court, et le temps plus court encore ; que le jour leur parut une heure et l'heure un clin d'œil. Enfin, tout comme est l'homme quand il voyage avec ses amours auprès de lui.

Le pauvre Harap Alb ne savait pas ce qui l'attendait, sans cela il n'eût pas songé à de pareilles choses. Il y a cependant une chanson qui dit :

S'il savait ce qu'il doit souffrir,  
 L'homme, d'avance, se garderait !

(1) Jolie expression populaire pour signifier l'attrance irrésistible, qui ressemble à un appel.

(2) L'expression exacte est intraduisable en français.

(3) Cet étrange texte simule les contradictions de l'amour naissant, qui résiste encore : Va-t-en ! je ne veux pas de toi... je te désire, je t'aime !... Laisse-moi en paix !... Ne me quitte pas !

Mais, au lieu de vous raconter tout ceci, il eut été préférable de vous dire que la Tourterelle était arrivée chez l'Empereur Vert, et l'avait prévenu qu'Harap Alb venait lui aussi avec la fille de l'Empereur Roux.

Aussitôt l'Empereur Vert commença à faire des préparatifs dignes de la réception d'une fille d'Empereur, et il donna l'ordre de se rendre au devant d'eux. Mais l'Imberbe, bouleversé au plus profond de lui-même, ne songeait qu'à sa vengeance. Pendant ce temps, Harap Alb et la Princesse marchaient encore un peu... Ils marchèrent ce qu'ils marchèrent... puis, enfin, ils arrivèrent à l'Empire.

L'Empereur Vert s'avança immédiatement à leur rencontre, avec ses filles, l'Imberbe, et toute la Cour Impériale. Et sitôt que l'Imberbe aperçut combien était belle la fille de l'Empereur Roux, il se précipita vers elle pour l'aider à descendre de cheval, et la recevoir dans ses bras. Mais elle le saisit au collet et le rejeta de côté :

— Disparais de ma présence, Imberbe !... lui cria-t-elle. Je ne suis pas venue ici pour toi, mais pour Harap Alb, qui est le vrai neveu de l'Empereur Vert.

A ces mots, l'Empereur Vert et ses filles restèrent pétrifiés de stupeur. Quant à l'Imberbe, voyant sa perfidie découverte, il se précipita, comme un chien enragé, sur Harap Alb et, d'un seul coup de glaive, lui trancha la tête, en s'écriant :

— C'est ainsi que doivent être punis ceux qui ne tiennent pas leurs serments !

Mais le cheval d'Harap Alb, d'un seul bond, lui aussi, se jeta sur le misérable, en disant :

— En voilà assez ! Imberbe !

Et lui saisissant la tête entre ses dents, il s'envola, avec lui, jusque dans les hauteurs du ciel, ensuite il le lâcha... Et l'Imberbe, en tombant, devint cendre et poussière.

Profitant de ce brouhaha la fille de l'Empereur Roux prit rapidement la tête d'Harap Alb la replaça sur les épaules, l'entoura vite avec les trois brins de pommier doux, puis, ayant versé dessus l'Eau de la Mort, le sang s'arrêta de couler et la peau se recolla. Alors, elle l'arrosa avec l'Eau de la Vie, et, aussitôt, Harap Alb ressuscita. Il se frotta les yeux avec la main et dit en soupirant :

— Ah ! je me suis profondément endormi !...

— Tu aurais dormi longtemps et bien, Harap Alb, si je n'avais pas été là, lui répondit la fille de l'Empereur Roux, en l'embras-

sant avec amour, et en lui rendant son glaive de souverain.

Alors, tous deux s'agenouillèrent devant l'Empereur Vert et se jurèrent l'un à l'autre fidélité, tout en recevant sa bénédiction, en même temps que le trône de son Empire.

Et, après toutes ces choses, ce fut la noce qui commença. Que Dieu leur accorde tout bien !...

Des gens, encore des gens, de tous yeux regardaient !...  
Le Soleil et la Lune, au ciel, leur souriaient !...

Et ils invitèrent à leur noce :

Des Fourmis, la petite Reine,  
Des Abeilles, la Souveraine,  
Et aussi, la Reine des Fées,  
Le miracle miraculeux,  
Des fies fleuries et cachées.

Et y furent aussi invités :

Reines et Rois, grands empereurs,  
Gens renommés et leur escorte !...  
Jusqu'au misérable conteur,  
Qui n'a monnaie d'aucune sorte !...  
Le peuple eut : viandes et liqueur,  
On n'y alla pas de main-morte !...

Cette grande réjouissance dura des années, et, sans doute, maintenant, elle dure encore. Quiconque va de ce côté mange et boit. Mais, ici, chez nous : celui qui a de l'argent boit et mange ; celui qui n'en a pas, regarde et prend patience.

---

## NOTE EXPLICATIVE SUR LE CONTE D'HARAP ALB

*(Le Maure Blanc)*

Le mot « Maure Blanc » semble une anomalie, aussi faut-il en retenir le sens plus que la forme. Littéralement il signifierait « l'Arabe Blanc » ou mieux encore le « Nègre Blanc », car dans la vieille langue populaire roumaine, les paysans ne font guère de différence entre un Arabe (Harap), un Nègre, ou un Maure. Ils se souviennent seulement que, dans les siècles passés, les esclaves étaient : des hommes à peau brune, amenés par les Turcs. Peu à peu, le mot « Harap » (Arabe, Maure) est donc devenu pour eux le synonyme d'esclave. C'est dans ce sens spécial qu'il faut l'entendre ici. Le fils du Roi, qui, à la suite de ses mésaventures, devient, par trahison, le serviteur obligé de l'Imberbe, est bien réellement un esclave, sur lequel ce dernier a tous les droits, même celui de mort. Cependant, il a la peau blanche, il n'a rien d'un nègre. C'est pour cela que, par moquerie, son nouveau Maître lui dit : « Tu seras désormais le Maure Blanc » (l'esclave blanc).

Une seconde remarque s'impose : Pour bien comprendre la haine superstitieuse des paysans roumains contre les « *Hommes Roux* » et les « *Hommes Imberbes* » il faut savoir qu'ils ont la croyance enracinée que toute créature, et spécialement tout homme qui se différencie des autres par une anomalie, est un être méchant, malfaisant, maudit de Dieu, lequel par ce signe extérieur nous indique le moyen de le reconnaître et de nous en méfier. Un proverbe roumain dit textuellement : « Méfie-toi de Celui que Dieu signe », c'est-à-dire : marque par un signe extérieur (1). Or, la couleur rousse des cheveux, de la barbe, est une exception chez les individus de pure race roumaine, où le type national comporte la chevelure au moins brune, sinon tout à fait noire. Pour une raison identique, le fait d'être imberbe à l'âge adulte, est une tare révélatrice d'un destin mauvais. En Roumanie, comme dans l'Antiquité, la barbe a, de tout temps, été considérée non seulement comme une marque de virilité, mais comme un signe de suprématie ; chez les Princes et les Boyards, elle était soumise à des réglemens très précis. Les paysans qui portaient barbe et cheveux longs, n'étaient tenus à aucune obligation spéciale. Mais, au XVIII<sup>e</sup> siècle, suivant que les Boyards appartenaient à la Protipendada (classe la plus élevée de la vieille noblesse de Cour), ou simplement à la noblesse campagnarde, sa longueur était proportionnée au rang social. Sa forme était également déterminée, et l'on n'avait pas le droit d'imiter celle du Prince. La punition la plus grave infligée à un Boyard que l'on ne pouvait frapper comme on frappait les serfs, était de lui couper la barbe. Ceci était le signe infamant par excellence. Dans certaines contrées, quand des paysans se disputent, ils disent encore actuellement, par manière de menace : « Je vais te couper la barbe ».

La croyance quasi-religieuse au signe de la malédiction divine, révélée par une anomalie quelconque, était si générale et si forte, que l'héritier du trône était impitoyablement écarté du pouvoir s'il se différenciait des autres hommes par un défaut physique. On en cite cependant une exception, qui fut faite en faveur du fils et successeur d'Etienne le Grand, le Prince Bogdan, surnommé « le Borgne » à cause même de cette tare.

Il est aisé, d'après cela, de comprendre pourquoi, dans le conte d'Harap Alb, le roi met en garde son jeune fils contre la fréquentation malfaisante de tout homme roux et de tout homme imberbe.

---

(1) Il est curieux de noter que ceci se retrouve exactement dans le dicton italien « *Guardati dai segnati da Dio* ».



Il faut remarquer encore, que dans ce texte, — alors que dans la généralité des récits populaires, les souverains sont des Empereurs, — Créangă s'est servi, pour désigner le Monarque, du mot « Crai » qui signifie en même temps : Prince et Roi. Ce nom, qui ne s'emploie aujourd'hui que dans les contes, fut porté par les rois de Hongrie jusqu'à la catastrophe de Mohacs, qui fit tomber leur royaume aux mains des Turcs, (1526). Le titre de « Crai » appartient dès lors aux Princes de Transylvanie, jusqu'à l'époque où cette Principauté passa dans la Maison des Habsbourg par la paix de Carlovitz (1699), et devint un Grand Duché. Jadis, en Roumanie, on désignait, par sobriquet, du nom de « Crai », les rois de Pologne, — (ordinairement appelés : « Riga » ou « Riga Lesilor » (Roi des Polonais), parce qu'on les représentait aussi fastueux que ceux des traditions populaires.

Nous retrouvons enfin, dans ce conte, comme dans ceux de plusieurs autres pays, l'épisode de la conquête des deux Eaux merveilleuses, destinées à ressusciter les héros : « L'Eau de la Vie » et « l'Eau de la Mort ». Déjà Apulée, dans sa légende de Psyché, raconte que Vénus envoie cette dernière lui chercher de l'eau vivifiante du Styx, fleuve des Enfers.

Parmi les récits populaires de Roumanie, qu'il nous suffise de citer celui de Petre Ispirescu, intitulé « Le Voinic sans Père », où le jeune héros, pour guérir sa mère malade, va chercher ces deux sortes d'eau, entre deux montagnes « *qui se battent par leur cime* ». Mais il a pris soin de se munir d'une longue perche au sommet de laquelle est fixée une étoffe rouge, et il profite de la stupeur des deux montagnes en face de ce drapeau, pour enlever le précieux liquide. Cependant, il ne s'enfuit pas assez vite, et la queue de son cheval reste prise entre les rochers qui se referment. Cette queue s'arrache à demi, et c'est depuis ce jour, explique le conteur, que les crins des chevaux sont demeurés beaucoup plus longs que leur appendice caudal.

En ce qui concerne la fiction des deux montagnes qui se battent par leur cime, ne serait-il pas possible d'y voir une réminiscence, déformée, de la légende mythologique des « Roches Symplégades », situées en face du Rouméli Fener, à l'entrée du Bosphore, du côté de la Mer Noire, c'est-à-dire non loin de la Roumanie ? D'après la Fable, ces rochers étaient mobiles, et s'écartaient pour se heurter ensuite avec une grande violence. Jason, et ses Argonautes, franchirent avec témérité et succès ce terrible passage. En réalité, ces deux îlots rocaillieux semblent se rapprocher puis s'éloigner l'un de l'autre, suivant que la hauteur des eaux marines les sépare en montant, ou les réunit en découvrant leur base.

*Etoile au ciel.* — Dans son beau poème de *Luciafar*, que nous avons mentionné plus haut, Mihaïl Eminesco a traduit, en des vers célèbres, cette croyance populaire de l'étoile, intimement liée à la vie de chaque homme :

Eux, au moins, (les hommes ont une étoile avec leur « Chance »,  
Et sont poursuivis par le Destin !..

.....

Dans le sein de l'éternel hier  
Vit, aujourd'hui, celui qui va mourir ;  
Quand un soleil s'éteint au ciel  
Un autre soleil s'y allume ;  
La mort guette, par derrière,  
Celui qui semblait né pour l'éternité.  
Car, tout naît pour mourir,  
Et, tout meurt pour renaître.

.....

## LA PETITE BOURSE A DEUX LIARDS

(Punguța cu doi bani)

---

Il était un fois une vieille et un vieux. La vieille avait une poule, le vieux avait un coq. La poule de la vieille pondait deux fois par jour et cette femme mangeait ainsi une multitude d'œufs. mais jamais elle n'en donnait aucun au vieux. Un jour, celui-ci perdit patience et réclama :

— Dis donc, la vieille, tu manges tout comme à la Cour de Créméné (1) ; donne-moi donc aussi quelques œufs, pour que j'y gagne au moins un peu d'appétit.

— Tiens ! pourquoi pas ? riposta la vieille qui était très avare. Si tu as envie d'œufs, tu n'as, toi aussi, qu'à battre ton coq, afin qu'il pondre ! alors tu en mangeras, des œufs !... C'est ainsi que j'ai battu ma poule, c'est pourquoi elle pond.

Gourmand et goinfre, comme il l'était, le vieux suivit le conseil de la vieille. Plein de rage, il se saisit immédiatement du coq et lui donna une bonne raclée, en disant :

— Tiens !... Voilà !... Ou bien tu pondras, ou bien tu quitteras tout de suite ma maison, afin de ne pas gaspiller en vain la nourriture que je te donne.

Dès qu'il put s'échapper des mains du vieillard, le coq s'enfuit en hâte de la bicoque, et, tout étourdi encore, se mit à courir par les chemins. Et comme il trottait, voilà que sur sa route il aperçut, soudain, une petite bourse contenant deux liards. Il la prit aussitôt dans son bec et s'en retourna, vers la maison de son maître.

Mais, en chemin, voici qu'il rencontra une voiture où se trouvaient un *Boyard* et quelques *Coucoané* (2). Le Boyard regarda le coq avec une grande attention et, tout étonné de voir en son bec une petite bourse, il dit au cocher :

---

(1) *Créméné*, personnage des Contes populaires. La Cour de Créméné équivaut à la Cour du roi Pétaud.

(2) *Coucoané*, titre de respect donné aux femmes des Boyards : pour le mot *Boyard*, voir le conte d'Ivan Turbincă.

— Ecoute, descends un peu et regarde ce que ce coq transporte dans son bec.

Le cocher descendit de son siège, attrapa adroitement l'animal, et lui enlevant du bec la petite bourse, la remit à son maître. Le Boyard la prit, la fourra machinalement dans sa poche et poursuivit son chemin. Mais le coq furieux ne se laissa pas faire ; il se mit à courir à toutes jambes après la voiture, en criant sans arrêt :

Cocorico !... mes grands Boyards !...  
Rendez la bourse aux deux liards !...

A ce même moment, le Boyard furieux d'une pareille audace, arrivait près d'une fontaine. Il commanda de suite au cocher :

— Attrape ce coq insolent et jette-le dans la fontaine.

Le cocher redescendit de son siège, de nouveau attrapa le coq, puis le jeta dans la fontaine. Que pouvait faire celui-ci en face d'un si terrible danger ? Il se mit à avaler l'eau ; et il avala !... et il avala !... jusqu'à ce qu'il eut avalé toute l'eau de la fontaine !.. Puis, il s'envola au dehors, et se mit derechef à courir derrière la voiture, en criant de plus belle :

Cocorico !... mes grands Boyards !...  
Rendez la bourse aux deux liards !...

En entendant cela, le Boyard fut étonné plus qu'on ne peut le dire. Il s'exclama :

— Malédiction !... Ce coq est le Diable en personne !... Attends un peu, Crété et Eperonné que tu es !... et je vais te régler ton compte !... (1)

Sitôt arrivé à la maison, il commanda à la vieille cuisinière de s'emparer du maudit oiseau, de le jeter dans le four plein de braises, puis de boucher l'entrée avec une grosse pierre, afin de l'y bien enfermer. La cuisinière, femme au cœur dur, exécuta tout de suite l'ordre de son maître tel qu'il le désirait. Mais, dès qu'il comprit quelle grande iniquité se tramait contre lui, le coq commença à faire couler tout doucement l'eau qu'il avait bue !... Et il versa !... et il versa sur la braise toute celle de la fontaine, jusqu'à ce que soit éteint le feu, et refroidi le four. Il fit même une telle inondation dans toute la maison, que la vieille mégère de la cuisine ne se possédait plus de rage. Alors il se mit à heurter si violemment la grande pierre qui bouchait l'entrée du four, qu'il réussit à sortir

(1) Textuellement : « Je vais te donner de quoi dépenser ».

sain et sauf. Et aussitôt il commença à frapper les vitres des fenêtres à coups de bec en répétant :

Cocorico !... mes grands Boyards !...  
Rendez la bourse aux deux liards !...

— Vraiment, je me suis attiré une mauvaise affaire avec cet animal de coq ! dit le Boyard de plus en plus saisi d'étonnement. Cocher, débarrasse-m'en une bonne foi. Jette-le au milieu de mon troupeau de bœufs et de vaches ; peut-être que quelque taureau furieux en viendra à bout en le faisant sauter sur ses cornes !... Ainsi, nous serons délivrés de ce souci.

Le cocher prit donc la pauvre volaille et la jeta au milieu du troupeau. Mais alors quelle ne fut pas l'allégresse du coq ! Il fallait voir comment il engouffra, coup sur coup, les taureaux, les bœufs, les vaches et les veaux !... Tant et si bien qu'en un instant il avala tout le troupeau, et que son ventre se gonfla, grand, grand, aussi grand qu'une montagne. Puis il vola de nouveau sur la fenêtre, étendit ses ailes devant le soleil, de façon à obscurcir de son ombre toute la maison du Boyard, et il recommença à crier :

Cocorico !... mes grands Boyards !...  
Rendez la bourse aux deux liards !...

Quand le Boyard vit cette nouvelle énormité, il faillit crever de fureur. Il ne savait plus que faire pour se délivrer de ce coq.

Il resta longtemps pensif ; puis, tout à coup, une idée lui passa par la tête :

— Je le jetterai, dit-il, dans le caveau où j'enferme mon argent. Il se mettra, peut-être, à avaler des *galben* (1) et, si l'un d'eux lui reste dans la gorge, il s'étouffera pour de bon. Ainsi, j'en serai débarrassé.

Sitôt dit, sitôt fait. Il attrape notre coq par une aile et le précipite dans le caveau du trésor ; car, il faut vous dire que ce Boyard avait tant d'argent, qu'il n'en connaissait même pas le compte. Alors, le coq se mit, avec gloutonnerie, à avaler tout l'argent ; et bientôt il laissa les coffres aussi vides que si jamais rien n'y avait été déposé.

Puis, il sortit de là, — lui seul sait comment, et par où, —

---

(1) *Galben*, ancienne monnaie d'or. Voir le conte de : La fille de la Vieille et la fille du Vieillard.

toujours est-il qu'il courut à la fenêtre du Boyard et recommença de nouveau à chanter :

Cocorico !... mes grands Boyards !...  
Rendez la bourse aux deux liards !...

.....

Alors, voyant qu'après tout ce qui s'était passé il ne pouvait plus rien tenter contre le Coq, le Boyard lui jeta la petite bourse. Gaiement, le Coq la ramassa et il partit à ses affaires, en abandonnant le Boyard, désormais tranquille.

Mais alors, toutes les volailles de la basse-cour du Boyard qui avaient vu les prouesses du coq, se mirent à courir à sa suite ; il y en avait tellement qu'on aurait dit une noce, pas autre chose. Et, pendant ce temps, tout triste, le grand seigneur regardait mélancoliquement sa basse-cour se vider et murmurait, en soupirant :

— Qu'il parte !.. qu'il parte !.. cet oiseau de malheur !.. et que tout le reste parte avec lui !.. pourvu que je me tire d'une si mauvaise affaire ! car, certainement, tout cela n'est pas naturel.

De son côté, le coq marchait fièrement, entraînant derrière lui la troupe des volailles. Et ils marchaient ! et ils marchaient !... si bien qu'ils arrivèrent à la maison du vieillard. Dès qu'il atteignit la porte, l'oiseau commença de chanter :

— Cocorico !.. Cocorico !..

Le vieillard, entendant la voix de son coq, sortit gaiement de sa maison, mais dès qu'il jeta les yeux du côté de la porte, que vit-il ?... Son coq était quelque chose de formidable !... A ses côtés un éléphant eut semblé une puce !... Mais, de plus, derrière lui accourait la bande innombrable des volailles, plus belles les unes que les autres, toutes huppées et frisées. Le vieillard, en apercevant son coq si gros, si lourd, entouré d'un tel nombre de poules, lui ouvrit la porte toute grande. Alors le coq s'écria :

— Maître ! Etends ton tapis par terre au milieu de la cour.

Le vieillard, ahuri, tournait partout comme un tonton, cependant il étendit tout de même le tapis. Alors le coq se plaça au milieu, battit fortement des ailes et tout de suite, pendant que la cour s'emplissait non seulement de la bande des autres volailles, mais aussi de troupeaux de toutes sortes, il déposa sur le tapis une véritable colline de « galben » qui brillaient au soleil à vous aveugler les yeux. Voyant de telles richesses, le vieux ne savait plus que

faire tant il était heureux. Il ne se lassait pas d'embrasser son coq et de le caresser.

Mais voici que soudain la vieille sortit, je ne sais d'où, et lorsqu'elle aperçut de pareilles choses, ses yeux de méchante femme se mirent à briller car elle crevait de jalousie.

— Vieux !.. dit-elle timidement, donne-moi quelques « *gaben* ».

— Ah non !... vieille, mets ton désir au clou !... Tu sais ce que tu m'as répondu, lorsque je t'ai demandé des œufs ?.. Maintenant, à ton tour : Bats ta poule, toi aussi, afin qu'elle t'apporte des « *galben* ». C'est ainsi que j'ai battu mon coq, et tu sais bien à cause de qui !.. Or, voilà ce qu'il m'a rapporté.

La vieille se rendit dans le poulailler, chercha sa poule, la prit par la queue et lui administra une telle raclée, qu'on l'aurait vraiment prise en pitié. Dès qu'elle s'échappa des mains de la vieille la pauvre poule s'enfuit par les chemins. Et, comme elle marchait, elle trouva sur sa route un petit grain de collier et l'avalait ; puis tout de suite, elle revint à la maison de la vieille, et dès la porte commença à faire :

— Cot !.. Cot !.. Cot !.. Cot !.. Codac !..

La vieille sortit avec grande joie à la rencontre de sa poule. Aussitôt celle-ci, sautant par dessus la porte, passa vite près de la femme et courut se poser sur son nid ; puis, après une heure de repos, elle bondit hors du nid en caquetant. Alors, toute ravie, la vieille *Babă* (1) courut en hâte voir ce que la poule lui avait pondu ; mais, lorsqu'elle regarda dans la corbeille, que vit-elle ? Sa poule avait pondu un grain de collier !..

— Alors, furieuse, croyant que la poule avait voulu se moquer d'elle, la vieille la saisit avec rage, et se mit à la frapper tant et tant, qu'en la battant elle la tua.

Ainsi, cette vieille, avare et folle, devint complètement pauvre ! pauvre comme tout !.. Que lui restera-t-il désormais à la place de ses œufs ? même pas, peut-être, de la patience frite, (2).. car elle a bien gravement outragé sa pauvre poule, en la tuant, alors qu'elle n'était coupable de rien.

Au contraire, le vieillard devint très riche, il se fit construire une grande maison, entourée de beaux jardins, où il vécut très heu-

(1) « *Babă* » ce nom est donné aux très vieilles femmes ; et souvent on désigne ainsi les sorcières, les jeteuses de sorts.

(2) N'ayant pas de quoi manger, je mange ma propre patience et encore je la fais frire. Voir le conte : « La belle-mère et les trois belles-filles ».

reux. Par pitié pour la vieille, il en fit sa femme de basse-cour. Quant au coq, il l'emmena désormais partout avec lui, portant au cou un collier d'or, chaussé de petites bottes jaunes, avec des éperons aux talons ; et, à le voir si fier, on aurait dit un bel « *Hé-  
rode* » (1), non pas un coq bon à faire de la soupe.

---

---

(1) « *Irozit* » (les « *Hérodés* ») : Une coutume populaire Roumaine veut, qu'entre le 29 décembre et le 7 janvier, des enfants se réunissent en troupe, aillent de village en village chanter une sorte de drame qui tient à la fois des Farces et des Mystères du Moyen-Age, lequel met en scène Hérode, les Rois Mages et divers autres figurants. Leurs costumes de couleurs vives, spécialement celui d'Hérode, avec son manteau pourpre et sa couronne d'or, ont frappé d'admiration la naïveté populaire ; dès lors, le mot « *Hérode* » est resté synonyme de la plus grande richesse et élégance du costume.

## LA CHÈVRE ET LES TROIS BIQUETS

(Capra cu trei lei)

---

Il était une fois une chèvre qui avait trois biquets. L'aîné et le cadet étaient fort mal élevés, mais le plus jeune était travailleur et sage. Comme dit le proverbe : « Il y a cinq doigts à la main ils ne se ressemblent pas l'un l'autre ».

Un jour là chèvre rappela les biquets qui étaient dehors et elle leur dit :

— Enfants chéris de votre mère, je pars dans la forêt pour vous rapporter quelque chose à manger ; mais quant à vous, verrouillez bien la porte derrière moi, soyez sages ensemble, et surtout, n'ouvrez à qui que ce soit jusqu'à ce que vous entendiez ma voix. Lorsque je viendrai je m'annoncerai pour que vous me reconnaissiez ; et voici ce que je dirai :

Trois petits biquets à bossettes, (1)  
Ouvrez la porte à la chevrette ;

car votre mère vous apporte :

Dans ses lèvres du vert feuillage,  
Dans ses mamelles bon laitage ;  
Et aussi, pour vous donner faim,  
Sur son dos, motte de sel fin ;  
Des « *malaiechi* » à foison (2)  
Qu'elle cache dans son talon ;  
Et enfin, dessous ses aisselles,  
Un bouquet de fleurs les plus belles !

- Avez-vous bien compris ce que je vous ai dit ?
- Oui mère, répondirent les biquets.
- Est-ce que je peux avoir confiance en vous ?
- N'ayez aucun souci maman ; dirent tout de suite les aînés.

---

(1) « Bossettes », cornes naissantes.

(2) « *Malatechi* » farine de maïs pour faire la *mămăligă*. Diminutif du mot « *maia* ».



Nous sommes maintenant de grands garçons et ce que nous avons dit une fois, est dit.

— S'il en est ainsi, alors venez que votre mère vous embrasse. Que Dieu vous garde de toutes mauvaises choses, restez en bonne santé et à tout à l'heure.

— Au revoir mère, dit le plus petit les larmes aux yeux, et que Dieu t'aide à revenir en bonne santé pour nous apporter cette nourriture.

— La chèvre sortit alors et s'en fut à ses affaires ; les biquets fermèrent la porte derrière elle et la verrouillèrent. Mais, une très ancienne parole dit : « *Les murs ont des oreilles et les fenêtres ont des yeux* ». Or, un méchant loup, — d'ailleurs vous savez qui ? C'était le Compère même (1) de la chèvre, qui depuis longtemps guettait l'occasion de croquer les biquets. — Le loup, donc, avait attentivement collé son oreille contre le mur, derrière la maison, pendant que la chèvre parlait à ses petits.

— Bon, se dit-il en lui-même, c'est maintenant le bon moment pour moi. Si le péché les pousse à m'ouvrir la porte ce sera parfait. Je leur enlèverai la peau, et je sais bien comment j'en ferai un carnage. Tout en parlant ainsi, il se présente à la porte, et dès qu'il frappe, il dit doucement :

Trois petits biquets à bossettes,  
Ouvrez la porte à la chevrette ;

car, votre Mère vous apporte :

Dans ses lèvres du vert feuillage,  
Dans ses mamelles bon laitage ;  
Et aussi, pour vous donner faim,  
Sur son dos, motte de sel fin ;  
Des « *malaïechi* » à foison  
Qu'elle cache dans son talon ;  
Et enfin, dessous ses aisselles,  
Un bouquet de fleurs les plus belles !

— Voyons ! Ouvrez vite la porte, mes chers fils ! Vite ! Vite !

— Allez mes frères, dit l'aîné, allez ! et ouvrez la porte car Maman arrive avec ses provisions.

— Hélas de moi ! s'écria le plus jeune, il ne faut pas faire une telle bêtise ! N'ouvrez pas la porte, car ce serait un malheur pour nous. Ce n'est pas Maman ! Je connais bien sa voix ; elle n'est

(1) « Compère » dans ce sens, signifie le parrain des biquets.

pas si rude ni si enrouée ; mais bien plus douce et bien plus belle.

Le loup, ayant entendu ces paroles, courut chez le maréchal ferrant ; il lui commanda de rogner un peu sa langue et ses dents, afin de rendre sa voix plus douce, puis revenant au logis de la chèvre, il recommença :

Trois petits biquets à bossettes ;  
Ouvrez la porte à la chevrette ;

— Vous voyez ! s'exclama l'aîné. Voilà ce que c'est que de vous écouter : « Ce n'est pas Maman ! ce n'est pas Maman ! » Mais alors, si ce n'est pas elle, qui est-ce ? Car j'ai des oreilles, moi aussi, et je vais lui ouvrir !

— Badică ! Badică ! s'écria encore le plus petit (1). Ecoutez-moi je vous en prie. Qui sait si, plus tard, il n'arrivera pas quelqu'un d'autre, qui nous dira de même :

Ouvrez vite votre porte,  
C'est votre Tante qui apporte !...

et alors, faudra-t-il tout de suite ouvrir encore ? Ne savez-vous pas que notre tante est morte du temps des loups blancs ? et que maintenant, elle est en poussière, la pauvre !...

— Ah ! voilà ! n'avais-je pas raison ? riposta l'aîné. *Le malheur est entré dans le monde depuis que la queue est devenue la tête.* (2) Si je l'écoutais, nous pourrions laisser, longtemps encore, notre Mère dehors. Quant à moi, je vais lui ouvrir.

Alors, le plus jeune se glissa, en hâte, dans la cheminée, et, appuyant ses pattes sur le rebord de poêle, le nez dans la suie du tuyau, il resta muet comme un poisson, car, d'effroi il tremblait comme un frêle rameau. La peur, elle-même, vient du Paradis ! la pauvre !... (3)

Le cadet fit : Tchout !... lui aussi. Quatre à quatre, il se tapit, comme il put, tout là-bas, sous une bassine ; puis il devint muet comme la terre, car, sur lui, la chair tremblait de frayeur. La fuite est honteuse, mais elle est saine !.....

Quant à l'aîné, il se dirigea vers la porte, se demandant en lui-même : faut-il tirer le verrou ? ou ne pas le tirer ? Il se décida, en-

(1) *Badé*, nom donné, dans le sens d'affectueux respect, par les cadets à leur frère aîné, et en général, par les plus jeunes du village à un jeune homme qu'ils respectent. *Badică* en est le diminutif.

(2) Depuis que les cadets prétendent commander aux aînés.

(3) La peur, étant parfois salutaire, est, comme tout ce qui est bon, un don du Paradis.

fin, à le tirer... Mais, soudain, que vit-il ?.. (d'ailleurs, eut-il même le temps de voir ?)... Il aperçut les yeux étincelants du Loup et sa gorge frémissante, — car il était terriblement affamé. — Alors, ce ne fut ni une ni deux, hop !... le Loup saisit à la gorge le biquet, lui coupa la tête d'un seul coup, et se mit à le croquer si vite, et d'un tel appétit, qu'il semblait n'avoir rien eu à se mettre sous la dent depuis des temps infinis. Ensuite, il lécha proprement son museau et commença à se promener, avec impatience, dans toute la chambre en disant :

— Je ne sais pas au juste, mais, ou je me trompe fort, ou j'ai entendu, tout à l'heure, plusieurs voix. On dirait, mon Dieu, qu'ils sont rentrés sous terre !... Où peuvent-ils s'être fourrés ?... Où peuvent-ils bien être ?

Il fouille alors d'un côté, il fouille d'un autre, mais pas moyen de trouver les biquets nulle part.

— Par exemple ! quelle singulière merveille est ceci ? heureusement que, chez moi, je n'ai rien à faire, et que je peux bien reposer un peu ma vieillesse !

En ayant ainsi décidé, il se courbe, — avec quelque difficulté, — et se couche sur la bassine. Mais, voici qu'en se posant sur la bassine, je ne sais comment cela se fit, est-ce la bassine qui se creva ? est-ce le Compère qui éternua ? toujours est-il que le biquet, qui se trouvait caché dessous, n'y tint plus ! la tentation de parler le poussait, ou bien son échine le démangeait... le pauvre ! Il cria :

— A vos souhaits, Parrain !.....

— Ah ! Ah ! Petit, petit, petit, que tu es ! Tu étais donc caché ici ? Viens vite que ton Parrain t'embrasse. Et, ce disant, le Loup soulève doucement la bassine, saisit le biquet par les oreilles, lui arrache les poils, la peau, et l'avale comme chair à pâté. Il en fut comme dit le proverbe : *Tout oiseau meurt par sa langue* (1).

Le loup fit, ensuite, plusieurs tours par la chambre, dans l'espoir de trouver encore quelque chose, mais il ne découvrit rien, puisque le sage biquet, caché dans le tuyau de la cheminée, se taisait autant que le poisson, qui mijote dans le *bors* (2) sur le feu.

Lorsque le Loup vit qu'il ne trouverait rien, une idée lui passa par la tête. Il plaça, sur la fenêtre, les deux têtes coupées, — avec leurs dents grimaçantes, — de telle façon qu'elles paraissaient rire

(1) Tout oiseau meurt de se faire connaître par son chant.

(2) Bors, soupe d'origine slave que l'on fait aux légumes, et parfois au poisson, spécialement avec des carpes. Voir le conte d'Harap Alb.

encore. Après cela, il enduisit tous les murs avec le sang, pour faire, davantage encore, enrager la Mère chèvre ; puis, il sortit, et poursuivit son chemin.

Dès que le Loup eut quitté la maison, le petit biquet descendit vite de la cheminée et verrouilla bien la porte. Puis, il commença à se gratter la tête, et à pleurer amèrement ses petits frères.

— Chers petits Frères ! disait-il. S'ils n'avaient pas écouté le Loup, celui-ci ne les aurait pas dévorés !... Et ma pauvre mère qui ne se doute pas de la grande calamité qui a fondu sur sa tête !

Il se lamentait ! il se lamentait ! tellement qu'il finit par défaillir. Mais que pouvait-il faire ? Ce n'était vraiment pas de sa faute ! et les autres n'avaient trouvé que ce qu'ils cherchaient !... Or, pendant qu'il gémissait ainsi, la Chèvre revenait, le plus vite possible, toute haletante et chargée de provisions. Comme elle approchait de la maison, elle vit, de loin, les deux petites têtes à la fenêtre, avec leurs dents ricanantes.

— Chers petits chéris ! dit-elle ; comme ils m'attendent avec gaiété, et comme ils rient, sitôt qu'ils m'aperçoivent !

Petits garçons de la chevrette,  
Si frais et beaux, sous vos bossettes !

Elle était bien joyeuse la Chèvre ! Mais, hélas ! que vit-elle en s'approchant plus près encore ? Un frisson glacial lui parcourut les veines, les jambes lui manquèrent, un tremblement lui secoua tout le corps, et ses yeux s'obscurcirent, car ce qu'elle aperçut était horrible !..... Cependant, se croyant le jouet d'une illusion, elle marcha, comme elle put, jusqu'à la porte !... Et comme elle arrivait, commença de dire :

Trois petits biquets à bossettes,  
Ouvrez la porte à la chevrette ;

car votre mère vous apporte :

Dans ses lèvres du vert feuillage,  
Dans ses mamelles bon laitage ;  
Et aussi, pour vous donner faim,  
Sur son dos, motte de sel fin ;  
Des « *matatechi* » à foison  
Qu'elle cache dans son talon ;  
Et enfin, dessous ses aisselles,  
Un bouquet de fleurs les plus belles !

Alors, le petit biquet, qui à présent était à la fois le premier et le dernier, bondit vers la porte et l'ouvrit. Puis il se jeta dans les bras de sa mère et avec des larmes de sang, il commença à lui raconter :

— Mère ! Mère !... voilà ce qui nous est arrivé !... Mer et feu sont tombés sur notre tête ! (1)

Alors la pauvre chèvre, écarquillant les yeux, regarda longuement tout autour de la chambre et, saisie d'effroi, elle resta glacée !.. Mais après quelques instants, se ranimant, elle reprit un peu ses sens et demanda :

— Mais, qu'est-il arrivé ici ?

— Que voulez-vous qu'il y ait eu mère ? Voici : Très peu de temps après votre départ, nous avons entendu quelqu'un qui frappait à la porte en disant :

Trois petits biquets à bossettes,  
Ouvrez la porte à la chevrette.

— Et puis ?

— Alors, mon frère aîné, sot et étourdi, comme vous le savez, est allé à la porte, pour ouvrir.

— Et, alors ?

— Alors, je me suis fourré dans le tuyau de la cheminée ; mon frère cadet s'est caché sous la bassine, et l'aîné, comme je vous l'ai dit, est allé tranquillement à la porte, et a tiré le verrou.

— Et alors ?

— Alors, grande calamité !... Votre ami, notre Parrain, Compère le Loup, a fait son apparition sur le seuil.

— Qui ? Mon Compère ? Lui, qui a juré, sur son poil, qu'il n'effrayerait jamais mes petits enfants ?

— Oui Mère. Et, comme vous le voyez, il les a comblés de frayeur.

— Eh bien ! je lui donnerai une bonne leçon ! Faut-il donc, parce qu'il me voit ainsi, veuve et pauvre, avec une maisonnée d'enfants, qu'il se moque de ma maison ? et que vous autres, il vous mette en *pastramă* (2). Mais, tout acte entraîne sa punition !... Le misérable !... Le brigand !... Quelquefois il ricanait de mon côté, comme pour me faire de l'œil, mais je ne suis pas de celles qu'il

(1) « Mer et Feu » c'est-à-dire cataclysme.

(2) Viande fumée et pressée. Voir le conte d'Ivan Turbincă.

se figure ! Depuis que j'existe, je n'ai jamais sauté les clôtures ! (1) Eh bien ! attends un peu mon compère, et tu verras !... Tu as mis tes bœufs, avec moi, à la charrue... mais souviens-toi qu'à la fin, tu les retireras sans cornes !... (2).

— Oh ! Maman ! Maman ! Il vaut mieux que vous vous taisiez et l'abandonniez à la merci de Dieu ; car, vous savez le dicton : *Ni voir le Diable... ni se faire croix quand on le voit !* (3).

— Mais non, mon cher fils !... Avant que l'on parvienne jusqu'à Dieu, les Saints vous prennent l'âme ! (4). Et puis, souviens-toi, enfant, de ce que je te dis : Il n'osera jamais remettre le nez jusqu'ici. Seulement, il faut que tu ne dises à personne la moindre chose de tout ceci, car il ne faut pas qu'il l'apprenne.

Et, dès lors, elle chercha l'occasion de se venger de son compère. Elle se mit donc à réfléchir, et pesa toutes ses pensées, pour imaginer quelque chose.

— Ah ! Ah ! Voilà que j'ai trouvé le bon moyen ! se dit-elle, enfin, à part soi. Attends un peu !... Je ferai une telle chose à mon compère, qu'il s'en mordra les pattes !

Il y avait une fosse profonde, auprès de sa maison, et c'est en cela que la chèvre mettait son espoir.

— Œil pour œil, dent pour dent, Compère Loup !... il n'y a pas d'autre moyen (5). Et à l'instant je commence... Allons, au travail Commère !.. car le Loup vous a fourni de la besogne.

En parlant ainsi elle relève sa jupe jusqu'à la ceinture, elle retousse ses manches, elle allume le feu et commence à préparer divers plats. Elle fait des « *sarmales* », du « *plachir* », des « *Alivencă* » (6), (7), (8), de la crème avec des œufs et toutes sortes de mets. Ensuite elle remplit la fosse avec des tisons et du bois pourri pour que le feu brûle lentement. Après cela, elle pose sur le dessus une claie d'osier, qui tient à peine, et encore par dessus, des feuilles. Puis sur les feuilles elle verse de la poussière et enfin elle met sur

1) Sauter les clôtures, pour courir le guilledou ; se mal conduire.

(2) Ceci signifie : Tu as voulu te mesurer avec moi, t'en prendre à moi ; tu en seras le dindon.

(3) Il ne faut jamais avoir affaire au Diable, même si l'on peut se métamorphoser en croix, la chose qu'il redoute le plus.

(4) Avant de parvenir jusqu'à Dieu, les Saints qui gardent le Paradis, moins miséricordieux que lui, vous repoussent.

(5) La phrase du texte, intraduisible en français, ne peut être interprétée qu'ainsi.

(6) « *Sarmale* », boulettes faites de viande hachée, mélangée de riz et roulées dans une feuille de chou, préalablement bouillie ; ces boulettes sont cuites dans le beurre, arrosées de crème, et mises au four pour être enfin gratinées.

(7) « *Plachir* », poisson préparé aux oignons et à l'huile.

(8) « *Alivencă* », gâteau de farine de maïs, avec de la crème.

le tout une natte en joncs. Ensuite, elle fait un petit tabouret de cire, tout spécialement pour le Loup. Enfin, elle laisse le dîner sur le feu, à se cuire lentement et s'en va, dans la forêt, à la recherche de son Compère, pour l'inviter au repas funèbre. Elle marche comme elle peut, à travers les bois, jusqu'à ce qu'elle se trouve en face d'un grand précipice ténébreux, et là, sur un talus, elle rencontre le Loup.

— Bonjour Commère ! Quel vent t'amène ici ?

— Que votre cœur soit bon comme votre regard, Compère !... Mais ne savez-vous pas que le besoin nous pousse parfois à des choses qu'on ne voulait pas faire ? Je ne sais pas qui est venu chez moi en mon absence, mais je sais qu'il m'a joué un bon tour.

— Comment, chère Commère ?

— Voilà : Il a trouvé mes biquets tout seuls, il les a tués et les a hachés, et maintenant je les pleure douloureusement !... C'est dur d'être veuve !...

— Je te plains bien Commère.

— Hélas ! désormais que je vous le dise, ou ne vous le dise pas, c'est la même chose ! Eux, les petits, sont allés à Dieu et le devoir nous force à nous occuper de leurs âmes ! Pour cela, j'ai préparé un repas funèbre selon mes forces, et j'ai trouvé bon de vous inviter vous aussi, pour me consoler un peu.

— Avec plaisir, chère Commère. Mais j'aurais été plus content si vous m'aviez invité à leurs noces.

— Je vous crois Compère ; hélas ! les choses ne sont pas telles que nous les voulons, mais comme les veut Celui d'En-Haut.

Puis la chèvre partit en avant, en pleurant, et le loup derrière elle, faisant semblant de pleurer.

— Mon Dieu Compère ! Mon Dieu ! dit la chèvre en soupirant. Dans le monde on ne jouit pas de ce qu'on aime le plus !...

— Allez Commère ! Si l'homme savait d'avance ce qu'il devra souffrir, il s'en garderait autant que possible. Il ne faut pas vous faire de mauvais sang pour cela, car pour finir nous irons tous là-haut.

— C'est ça Compère, vous avez raison. Mais mes pauvres petits, ils y sont allés trop jeunes.

— Que voulez-vous Commère ? Peut-être que Dieu aime aussi les tout petits.

— Si Dieu les avait pris, je n'aurais rien dit; mais, comme ça !...

— Mon Dieu ! Commère, Mon Dieu !... Je vais vous dire une

bêtise : Est-ce que vous ne croyez pas que peut-être, père Martin (1) aurait fait un tour chez vous ?... Je me rappelle bien l'avoir rencontré une fois dans le buisson de framboisiers, et il m'a dit qu'il serait très content si vous lui donniez un de vos enfants pour lui apprendre la pelleterie.

Et, de parole en parole, de l'une à l'autre, ils arrivèrent enfin à la maison de la Commère.

— Asseyez-vous Compère, dit-elle, en prenant le tabouret et en le mettant au-dessus de la fosse. Asseyez-vous un instant et mangez un petit peu de ce que Dieu nous a donné.

Elle verse le chou farci dans l'écuëlle et le met devant lui. Alors le loup commence à manger gloutonnement et « gogaltze !... gogaltze !... gogaltze !... » les choux farcis lui entraient tout entiers dans le gosier.

— Que Dieu pardonne les *Reposés* (2) ! Commère ; mais vous avez fait de très bons choux farcis.

Et comme il mangeait ainsi, pouf !... il tombe tout à coup dans la fosse embrasée car le tabouret de cire s'était fondu et la claie d'osier, posée sur la fosse, n'était pas bien solide, ni trop, ni pas assez, ... comme faite pour le Compère.

— Eh ! Eh ! Maintenant, mon loup, montre ce que tu as mangé !... Avec la chèvre tu as voulu plaisanter ? Mais la chèvre est venue à bout de toi !

— Hélas Commère ! Mes pattes !... Je vous prie sortez-moi d'ici car le cœur me brûle !...

— Ah ! mais non. Compère ! Car mon cœur aussi a brûlé de la même façon pour mes biquets !... Dieu aime les tout petits, dites-vous, eh bien, moi j'aime ceux qui sont plus âgés ; seulement, j'aime qu'ils soient bien grillés ! Vous savez, j'aime voir que le feu les a bien pénétrés !

— Commère ! Je me roussis les poils !... Je brûle !... Je meurs !... Ne me laisse pas !...

— Brûle, Compère, meurs ! car même vivant, tu n'es bon à rien. De cette façon l'enfant que voici sera guéri de sa peur car

(1) L'ours.

(2) Le qualificatif « *reposé* » s'ajoute habituellement au nom de la personne défunte dont on parle.



il me faut beaucoup de poils pour l'enfumer. (1) Tu te souviens, bête méchante et immonde, que tu m'avais juré sur ton poil, et cependant tu as mangé mes biquets !

— Le cœur se déchire en moi Commère ! Je vous prie, sortez-moi d'ici et ne me punissez pas autant.

— Mort pour mort ! Compère ! Brûlure pour brûlure ! Comme vous l'avez bien dit tout à l'heure, d'après la Sainte Ecriture.

Alors, la Chèvre et son biquet apportèrent une petite meule de foin, et la jetèrent sur lui, dans la fosse, afin que le feu puisse s'apaiser quelque peu. Puis, à la fin des fins, ils lui lancèrent, à la tête, des mottes de terre et tout ce qu'ils purent trouver, si bien qu'à la longue, ils le tuèrent. Et, de la sorte, la Chèvre perdit, non seulement ses deux Biquets, mais, en même temps, son Compère le Loup !..... Elle est restée perdante ! .... qu'elle reste perdante !.....

En apprenant une telle nouvelle, les chèvres du voisinage se réjouirent on ne peut plus. Elles se rassemblèrent toutes pour une *Veillée*, elles se mirent à manger ensemble et à boire joyeusement.

J'assistais, moi aussi, à ce festin. Sitôt après j'ai sauté en selle, et suis venu vous raconter cette histoire.

Je suis monté sur la charrette  
 Pour narrer la chose complète ;  
 Et, pour ce mensonge conter,  
 Sur une fraise, ai dû grimper !

---

(1) La croyance est en Roumanie que : quand une personne est affrayée par le loup, on prend, pour la guérir, des poils de loup, et qu'on les fasse brûler sous le nez du malade en manière de fumigation. De même, si quelqu'un est mordu par un chien enragé, on fait brûler des poils du chien suspect, et on met sur la morsure la cendre brûlante. Voir la note sur les *Guérisseuses* au conte de Moș Nikifor.

DEUXIÈME PARTIE



**CONTES DIABOLIQUES**

## IVAN TURBINĂ

---

Il était une fois, un Russe qui se nommait Ivan. Il s'était trouvé, dès l'enfance, engagé dans le métier militaire, et de période en période, ayant longtemps servi, il avait fini par devenir vieux, si bien qu'un jour, ses supérieurs — estimant qu'il avait convenablement rempli son devoir de soldat, — le libérèrent du service. Ils lui remirent ses armes, les autres choses, et de plus, deux roubles, afin qu'il put aller où cela lui plairait.

Ivan remercia ses chefs, dit adieu à ses compagnons d'armes, puis ayant encore bu avec eux, un ou deux coups d'eau-de-vie, il partit en chantant, droit devant lui.

Or, pendant qu'Ivan marchait, oscillant entre les deux fossés du chemin, sans bien savoir où il allait, le Bon Dieu et Saint Pierre passaient aussi, par hasard, — en parlant, eux seuls savent de quoi, — sur un sentier voisin du sien, et un peu en avant de lui. En entendant quelqu'un chanter derrière eux, Saint Pierre se retourna et vit un soldat qui titubait de tous côtés.

— Seigneur ! s'écria-t-il effrayé, il faut nous hâter ou bien nous ranger un peu... car ce soldat est sans doute querelleur, et nous pourrions avoir, avec lui, une mauvaise affaire sur les bras. Vous savez qu'une fois, déjà, j'ai dû encaisser une rude tripotée !.....

— N'aie aucune inquiétude, Pierre ! répondit le Bon Dieu, et ne crains rien de ce passant qui chante !.. ce soldat a un cœur bon et miséricordieux. Regarde-le bien ! Avec son âme, il ne possède pour toute fortune, que deux roubles ; eh bien, pour l'éprouver, change-toi en mendiant et va au bout de ce pont ; moi, je me placerais à l'autre bout, et tu verras comment ce pauvre homme nous donnera ses deux roubles, en aumône !.. Souviens-toi, Pierre, combien de fois déjà je t'ai dit que quelques-uns comme celui-là hériteront du royaume des Cieux !.....

Alors, Saint Pierre s'assit par terre à un bout du pont, le Bon Dieu se mit à l'autre, et ils commencèrent tous deux à demander la charité.

Dès qu'il fut arrivé à la hauteur du pont, Ivan sortit ses deux

roubles. Il donna l'un à Saint Pierre, l'autre au Bon Dieu, en disant :

— Aumône pour aumône, voilà le Paradis !... (1) Tenez !... Puisque Dieu m'a donné, je donne !... Ensuite, Dieu me donnera de nouveau... car... il a de quoi !...

Et, aussitôt, Ivan recommença à chanter et poursuivit son chemin.

— Alors, Saint Pierre s'écria, plein d'étonnement :

— Seigneur ! cet homme-là est vraiment une bonne âme ! Il ne faudrait pas le laisser partir sans que vous le récompensiez !

— Pierre, laisse-moi faire... j'aurai soin de lui.

Sur ce, le Bon Dieu se remit à marcher avec Saint Pierre, et, peu à peu, ils rejoignirent Ivan, lequel chantait toujours, et de telle façon, qu'on aurait pu croire que le monde entier lui appartenait.

— Bonne route, Ivan !.. lui dit le Bon Dieu. Mais, tu chantes, tu chantes, tu n'as vraiment aucun souci !...

— Je vous remercie, — fit le soldat en tressaillant, — mais comment savez-vous si bien que je m'appelle Ivan ?

— Si je ne le savais pas, quel autre que moi pourrait le savoir ? répondit Dieu.

— Qui es-tu donc, pour te vanter de tout savoir ? riposta Ivan, un peu vexé.

— Je suis le mendiant auquel tu as fait la charité sur le pont ; et l'Écriture dit : « Celui qui donne aux pauvres prête à Dieu. » Reprends ton prêt, car nous n'avons pas besoin d'argent. Je voulais simplement prouver à Pierre que tu es un homme miséricordieux. Et maintenant, Ivan, il faut que tu saches que je suis Dieu lui-même, et que je peux t'accorder tout ce que tu me demanderas, parce que tu es juste et généreux.

Alors, Ivan comprit soudain, et tombant à genoux devant le Bon Dieu il s'écria :

— Seigneur ! si tu es vraiment Dieu, comme tu le dis, je te prie seulement de bénir ma *Turbincă* (2), afin que, quel que soit celui que je voudrai y faire entrer, il ne puisse plus en sortir sans ma permission.

(1) Dieu fait aumône du Paradis, en échange de l'aumône terrestre que l'on a donnée en son nom.

2) *Turbincă*, du polonais « *torba* » (bissac, besace, ou « *torbeczka* » (petit sac) ; sac de toile, sorte de musette.

Alors, en souriant, Dieu bénit la *Turbincă*, selon le désir d'Ivan, puis il ajouta :

— Ivan, lorsque tu seras lassé de courir le monde, viens alors servir à ma porte, et cela ne sera pas pour toi une mauvaise chose.

— Avec grand plaisir, Seigneur !... Je viendrais bien tout de suite, mais, pour le moment, je préfère voyager un peu. Je veux voir si quelque chose tombe dans ma *turbincă*.

Puis, ayant dit cela, il se dirigea tout droit à travers les champs, vers un groupe de grandes maisons qu'il apercevait devant lui, au sommet d'un colline. Et, marche !... Marche Ivan !... Marche !... Marche !...

Enfin, au crépuscule, il atteignit ces maisons. Dès qu'il y fut arrivé il entra dans la cour, se présenta devant le Boyard, (1) et lui demanda de l'héberger. Ce Boyard était, dit-on, un peu avare; mais, voyant qu'Ivan était un soldat du Tzar, il ne pouvait faire autre chose que d'accueillir sa demande. Donc, bon gré mal gré, il donna l'ordre à un serviteur de faire manger Ivan, puis de le loger dans le bâtiment inhabité où couchaient habituellement les hôtes qui venaient ainsi chez lui, sans rime ni raison. Obéissant à l'ordre du maître, le serviteur emmena Ivan, lui donna à manger, puis le conduisit à l'endroit désigné pour qu'il pût se coucher.

— Attends un peu !... tu t'en repentiras d'être venu ici !... car tout ton repos te sortira par le nez !... murmurait en lui-même le Boyard en s'organisant. Je sais bien une chose : c'est que ce soldat ne manquera pas de travail cette nuit. Nous allons voir, maintenant, qui des deux l'emportera : ou les diables sur lui, ou lui sur les diables ?

Car il faut vous expliquer que ce Boyard possédait, un peu à l'écart, certaine maison dans laquelle, prétendait-on, le Diable habitait. Et justement il avait donné l'ordre d'y loger le soldat.

Cependant, Ivan ne se préoccupait nullement de cela. Dès qu'il fut entré dans la chambre où l'avait installé le serviteur du Boyard, il mit ses armes en ordre, fit sa prière comme d'habitude, puis s'étendit tout habillé, tel qu'il était, sur un divan mou comme le coton, posa à son chevet sa *turbincă*, avec les deux roubles, et s'abandonna au sommeil, car il pouvait à peine se tenir debout tant il était fatigué.

---

(1) Boyard. Voir la note à la fin du conte.

· Mais, croyez-vous qu'il put se reposer ? Nullement. Dès qu'il eut éteint le cierge, il sentit que quelqu'un enlevait, d'un seul coup, son oreiller de dessous sa tête, et le jetait au loin. Alors, saisissant son sabre, il bondit hors de son lit, ralluma le cierge, et commença à chercher dans tous les coins de la chambre. Mais il ne trouva personne.

— Oh ! Oh !... quelle drôle de chose !... Ou bien cette maison est maudite, ou bien la terre a tremblé, pour que mon oreiller ait ainsi sauté de dessous ma tête !... et me voici maintenant errant comme un fou dans la chambre, et cherchant en vain !...

— Qu'est-ce que cela peut-être que ces secousses-là ? répétait Ivan, faisant maints signes de croix, en se courbant jusqu'à terre.

Enfin, il se recoucha. Mais, lorsqu'il fut près de s'assoupir, voici qu'il perçut, dans la chambre, une multitude de voix, plus affreuses les unes que les autres. Les unes miaulaient comme les chats, les autres grognaient comme les porcs ; les unes coassaient comme les grenouilles, les autres grondaient comme l'ours. Enfin on entendait toutes sortes de cris horribles, et l'on ne pouvait pas se rendre compte de la chose diabolique qui se passait là. Mais Ivan devina tout de suite ce que cela devait être.

— Ah ! Ah ! Attendez un peu !... A ce que je vois, le Grand Boyard (1) fait des siennes !...

— Et, aussitôt, il se mit à crier d'une voix forte :

— *Pachol na Turbincă ciorti !...* (Va dans la *turbincă*, démon !... (2).

A ces mots, les Diables se précipitèrent soudain dans la *turbincă*, pressés l'un sur l'autre, comme s'ils étaient poussés par le vent. Et quand ils y furent tous entrés, Ivan se mit à les rosser à *la Moscovite*. Après quoi, il noua sa *turbincă* par le haut, bien serrée, la plaça sous sa tête, après avoir envoyé dedans quelques coups de poing... à *la Russe !...* comme lui seul savait les donner ; si bien que les diables n'en pouvaient plus. Puis il se coucha tranquillement, la tête posée sur eux, et n'étant plus importuné par personne, il fit — tout comme un Pope, — le meilleur des sommes.

(1) Le titre de *Chir* (du Grec *Kyr*) réservé jadis aux Grands Boyards, est, ici, donné au Diable par ironie.

(2) Nous avons respecté la phrase magique, telle qu'elle se trouve dans le texte. Le mot *Ciorti*, qui a pris, dans la langue roumaine, la signification de : flou, adroit voleur, s'entend aussi dans le sens de : celui qui se plat à provoquer les disputes et les batailles. Mais, il est employé ici, par le soldat slave, dans son sens strict, c'est-à-dire le mot polonais « *czart* » (Diable, Démon) qui se prononce : « *tcharte* ».

Mais, vers l'heure où chantent les coqs, Scaraoski, le chef des Diables, (1) voyant qu'une partie de ses serviteurs était en retard, s'en fut promptement vers le lieu où il savait les trouver. Il y arriva en un instant, pénétra, — comme lui seul s'entendait à le faire, — dans la chambre d'Ivan, et profitant de son sommeil, lui donna une gifle... la plus forte qu'il pût. A ce coup, sautant comme un brûlé, Ivan se mit à hurler :

— *Pachol na Turbincă !...*

Et, aussitôt, sans mot dire, Scaraoski entra, lui aussi, dans la *turbincă*, en se tassant sur les autres Diables, car, en vérité, il n'y avait pas autre chose à faire.

— Ah ! attendez un peu !... Je vous jugerai tout à l'heure, démons !... Je vous enleverai le désir de vous amuser !... criait Ivan, absolument enragé. Vous voulez vous jouer de moi ? Eh bien, je vais vous apprendre à faire de tels exercices que les chiens, eux-mêmes, riront de vous !

Et, ce disant, Ivan s'habilla immédiatement, s'arma de tout ce qu'il possédait, et, sortant dans la cour, il commença à faire un tel vacarme que toute la maison s'éveilla à ses cris.

— Mais, que t'est-il arrivé, soudard, pour te lever de si bonne heure, et faire un tel bruit ?... s'exclamaient les hommes du Boyard, qui, dans l'ombre, se heurtaient l'un contre l'autre, comme s'ils avaient eu la cécité des poules.

— Que voulez-vous qu'il m'arrive ? dit énergiquement Ivan. Voilà : J'ai attrappé quelques lièvres, et maintenant, je songe à les dépiauter.

En entendant tout ce bruit, le Boyard se leva, lui aussi, et demanda la cause d'un tel tapage dans la cour.

— De toute la nuit, nous n'avons pas pu nous reposer à cause de ce Russe !... Le Diable, seul, sait ce qu'il peut avoir ! Il prétend qu'il a pris des lièvres et qu'il veut les écorcher. Il faut que vous nous pardionnez, Maître !...

A ces mots, Ivan se présenta lui-même devant le Boyard, portant sa *turbincă* toute pleine de diables, qui se débattaient dedans, comme des poissons dans une nasse.

— Voilà, Gospodine, (2) ceux avec lesquels je me suis battu toute la nuit. Mais, au moins j'ai débarrassé votre maison des dia-

(1) Scaraoski est le nom populaire donné à Satan, dans les contes.

(2) *Gospodar* (d'où *Gospodine*) — du polonais « *Gospodarz* » — nom jadis donné aux Princes. Il signifie actuellement : *seigneur*, ou encore plus fréquemment, *maître d'une ferme, propriétaire*.

bles, et je vous les amène de grand matin. Maintenant, donnez l'ordre de m'apporter quelques osiers, car je vais les battre sur la plante des pieds, afin qu'ils se souviennent, toute leur vie, d'avoir eu affaire à Ivan, le serviteur de Dieu !...

A cette nouvelle, le Boyard fut saisi de frayeur ; mais, cependant, il ne savait, d'autre part, comment exprimer sa joie, car, de tous côtés, il avait fait aux Popes de nombreuses offrandes dans l'espoir qu'ils réussiraient à chasser les diables de sa maison, et personne n'avait jamais pu y parvenir. Le temps de leur puissance infernale ne devait sans doute finir que ce jour là. Et, peut-être qu'en Ivan ils devaient trouver leur Maître.

— Bien Ivan ! dit le Boyard, tout à fait enchanté. Que l'on t'apporte des osiers autant que tu en voudras. Quant à toi fais ton devoir comme tu l'entends, car je saurai te récompenser.

Presqu'aussitôt, Ivan vit arriver, comme il le désirait, un chariot plein d'osiers. Il les prit immédiatement, et les attacha trois par trois, ainsi qu'il savait fort bien le faire.

Pendant ce temps, le village entier s'était rassemblé autour du soldat, curieux d'assister à cette chose étonnante : la punition des Diables. Alors, devant tout le monde, Ivan dénoua tout doucement la *turbincá*, juste de quoi y introduire sa main, et, saisissant un à un les démons par leurs petites cornes, il se mit à les flageller si rudement avec ses osiers, que leur peau s'arrachait. Puis, lorsqu'il leur avait appliqué la bonne rossée, il les lâchait, en leur intimant l'ordre de ne plus y revenir une autre fois.

— Jamais de ma vie je n'y reviendrai, Ivan !... criait chaque petit Diable, dévoré par la cuisson des osiers. Et il filait comme une balle de fusil.

Ceux qui regardaient ce spectacle, — les jeunes gens surtout — se tordaient de rire.

A la fin des fins, l'attrapant par sa barbe, Ivan retira également Scaraoski du sac. Il lui administra, à *la Russe*, une correction capable de lui faire rendre l'âme.

— Et voilà !... conclut-il. Tu cherches toujours de vilaines affaires... cette fois, tu en as trouvé !... Que cela t'apprenne, une autre fois, à venir embêter les hommes, Démon impur que tu es !

Enfin, il le lâcha, et Scaraoski s'enfuit, plus vite qu'un taon, rejoindre ses camarades.

— Que Dieu t'accorde de longs jours !... dit alors le Boyard, en embrassant Ivan. Tu resteras désormais chez moi. Et, puisque tu



as débarassé ma maison des Diables, je te tiendrai comme dans la paume de ma main.

— Non, Gospodine ! répondit Ivan ; car je m'en vais servir Dieu, notre Empereur à tous.

Alors, tout en disant cela, et sans perdre un instant, il ceignit son sabre, accrocha la *turbincă* à son côté, chargea sur le dos son havre-sac, et, le fusil sur l'épaule, partant aussitôt, il se mit à marcher devant lui, tout droit... vers Dieu !...

Et les assistants, leur *cătchioulă* (1) à la main, lui souhaitèrent bonne route, dans tous les lieux où il irait.

— Heureux voyage, Ivan !... lui dit aussi le Boyard. Si tu demeurais ici, tu serais pour moi comme un frère ; mais, en me quittant, tu me resteras aussi cher que deux frères !...

Il me semble que ce Boyard, — tout Boyard qu'il fût, — avait éprouvé, lui aussi, la peur de la *turbincă*, pour ne pas regretter davantage Ivan, qui cependant lui avait fait tant de bien.

Quant à Ivan, il ne pensait pas à cela. Il poursuivait son chemin, demandant aux uns et aux autres où habitait le Bon Dieu. Seulement, tous ceux qu'il questionnait haussaient les épaules, ne sachant que répondre à une question si bizarre.

— Il n'y a que Saint Nicolas qui puisse savoir cela !... se dit tout à coup Ivan. Et sortant de son sein son icône, il la baisa à l'endroit et à l'envers.

A l'instant même, comme par miracle, il se trouva devant la porte du Paradis. Aussitôt, ne faisant ni une ni deux, il se mit à frapper à l'huis, aussi fort qu'il le pouvait. Alors, Saint Pierre demanda de l'intérieur :

— Qui est là ?

— Moi.

— Qui, moi ?

— Moi, Ivan.

— Et, qu'est-ce que tu veux ?

— Y a-t-il ici du *tabatchioc* ?... (2).

— Il n'y en a pas.

— Y a-t-il de la *vodka* ?... (3).

— Non.

— Y a-t-il des femmes ?...

(1) *Cătchioulă*, haut bonnet de fourrure. Voir à la fin du conte.

(2) Tabac grossier. Mot slave.

(3) Eau-de-vie russe.

— Non.

— Y a-t-il des *Lautari* ?... (1)

— Il n'y en a pas, Ivan.

— Que me dites-vous là ?... Mais, alors, où se trouvent toutes ces choses ?

— En Enfer, Ivan, pas ici.

— Tiens !... Alors le Paradis est bien pauvre !... murmura Ivan.

Et ne prolongeant pas davantage sa conversation, il partit immédiatement vers l'Enfer. Lui seul sait comment il se fit qu'il n'eut pas beaucoup à marcher, et trouva facilement la porte de l'Enfer. Il commença tout de suite à frapper, en criant :

— Eh !... Y a-t-il, ici, du *tabatchioc* ?...

— Oui !... répondit quelqu'un de l'intérieur.

— Y a-t-il de la *vodka* ?...

— Oui.

— Y a-t-il des femmes ?...

— Mais, comment voulez-vous qu'il n'y en ait pas ?

— Y a-t-il des *Lautari* ?...

— Oh ! Oh ! autant que vous en voudrez !

— Ah ! *Haracho* !... *Haracho* !... (2) Ici c'est parfait pour moi !... Ouvrez vite !... dit Ivan, en frappant des pieds et en se frottant les mains.

Croyant que c'était un de leurs anciens clients, le Diable Portier ouvrit de suite, et alors... à sa grande stupeur, il se trouva tout à coup en face d'Ivan Turbincă.

— Malheur de nous !... et de nous !... s'écrièrent alors, en s'arrachant les cheveux, les Diables répandus un peu partout ; maintenant, c'en est fait de nous !...

Mais, Ivan donna l'ordre de lui apporter, au plus vite, de la *vodka*, du *tabatchioc*, des musiciens, et de belles femmes, car il voulait faire une grande ripaille.

Les Diables, ahuris, se regardaient les uns les autres ; mais voyant qu'il n'était pas possible de s'opposer aux désirs d'Ivan, ils commencèrent tous à lui amener, d'où ils le purent, qui des musiciens, qui de l'eau-de-vie, qui du tabac, enfin tout ce que souhaitait le cœur d'Ivan. Les Diables couraient de tous côtés, rapides comme des toupies, et accomplissaient immédiatement les moindres désirs

(1) *Lautari*, musiciens. Voir la note à la fin du conte.

(2) Bien !... Bien !... (mot russe).

l'Ivan, absolument tout ce qu'il voulait, car ils redoutaient par dessus tout sa *turbincă*, comme je ne sais quelle chose affreuse ! plus mauvaise encore que la Sainte Croix.

Ivan ne tarda pas à se saouler comme il faut, et voici qu'il se mit à pousser des cris de joie à travers l'Enfer, à danser la *Horodincă* et la *Cazacincă* (1), forçant les Diables et leurs femmes à se mêler, malgré eux, à ces danses. Enfin, au milieu de ce tourbillon, il bouleversa les tables et tout le mobilier, mettant partout un tel désordre que l'on se tordait de rire rien qu'à voir les folies d'Ivan.

Mais, à présent, que pouvaient bien inventer les Diables pour le chasser de chez eux ? Ils se mirent tous à réfléchir, à se creuser la tête de mille façons, mais, hélas ! inutilement, car aucun d'eux ne trouvait de moyen acceptable. Dans cet embarras, la Mère du Diable (2), plus rompue que les autres à imaginer des solutions, dit alors à Scaraoski :

— Têtes sans cervelle !... Si je n'étais pas là, vous risqueriez d'en supporter encore bien davantage !... Apportez-moi, immédiatement, un petit baril, une peau de chien et deux baguettes, j'en ferai le joujou que je sais, et vous verrez qu'à l'instant je vous le balayerai d'ici, votre Ivan.

On lui apporta aussitôt tout ce qu'elle demandait ; alors la Mère du Diable fabriqua bien vite un tambour ; et se glissant dehors, — en prenant bien garde de n'être pas vue par Ivan, — elle commença à tambouriner, comme pour la guerre : Brrr !... Brrr !... Brrr !...

A ce bruit, Ivan reprit instantanément ses sens. En un clin d'œil il se précipita dehors, le fusil sur l'épaule, pour voir ce qui se passait. Aussitôt la *Mère du Diable* fit : Psst !... et crac !... de l'intérieur, les Diables fermèrent la porte derrière Ivan, en tirant bien les verrous. Quelle fut alors leur joie d'être débarrassés de la *turbincă* !..

Ivan, se voyant joué, se rua sur la porte, cogna tant qu'il put, avec son fusil... mais les Diables étaient maintenant sur leurs gardes !...

(1) *Horodincă*, danse polonaise répandue en Moldavie. La *Horodincă* — ainsi nommée : de la ville Ruthène d'Horodynka, en Galicie — est une sorte de *horă* (ronde) variante des *horă de Brădu* ; elle se danse aux noces.

La *Cazacincă* est une ronde d'origine cosaque, qui se danse presque à croupetons. Son nom vient du mot *Cazaci* (Cosaques). Voir, au conte de Stan Pașitul, la note sur les Danses populaires Roumaines.

(2) L'expression *Talpa Iadului*, traduite, ici, par *Mère du Diable*, signifie textuellement *Semelle de l'Enfer*. On l'interprète, en Roumanie, par *Mère de l'Impur*, c'est-à-dire du Diable. En dehors de ce sens, la locution signifie, également, dans certains cas : vieille mégère, dans la pensée la plus défavorable.

— Attendez un peu, Cornus que vous êtes !... rugissait Ivan ; Si jamais vous retombez entre mes mains, la *turbincă* se chargera de vous !...

Enfin, de guerre lasse, voyant que les portes de l'Enfer étaient définitivement closes, que les Diables ne songeaient nullement à les lui ouvrir, Ivan se dégoûta soudain des musiciens, du tabac, de la vodka, et de tout... et il se décida à partir vers le Paradis, afin de servir le Bon Dieu.

Dès qu'il fut arrivé à la porte du Ciel, il se posta en sentinelle au dehors, et là, veillant sans arrêt nuit et jour, il demeura immobile.

Il s'y tenait depuis peu, quand la *Mort* arriva à son tour devant cette porte. De suite, elle voulut entrer chez le Bon Dieu pour recevoir ses ordres.

Mais Ivan lui posa son sabre sur la poitrine, en disant :

— *Chtoti ! Vidma !...* (1) Où veux-tu aller ?

— Chez le Bon Dieu, Ivan, pour savoir quels nouveaux ordres il va me donner.

— Ce n'est pas permis ! riposta Ivan. Attends !... j'y vais, et je t'apporterai la réponse.

— Mais non, Ivan ; il faut que j'y aille moi-même.

Alors celui-ci, voyant que la *Mort* se précipitait, comme une aveugle, vers la porte du Ciel, lui cria rudement :

— *Pachol Vidma, na Turbincă !...* (2).

Et, à l'instant même, bon gré mal gré, la *Mort* entra, elle aussi, dans le sac. Elle gémit, elle soupira à faire pitié. Mais Ivan, avec indifférence, le noua tout en haut et l'accrocha à un arbre, puis se mit à frapper à la porte. Saint Pierre, en ouvrant, se vit tout à coup en face d'Ivan.

— Tiens !... Ivan !... tū es donc, maintenant, lassé de courir le monde, en quête de débauches ?

— Oui, Saint Pierre, j'en suis lassé... et encore plus que lassé !..

— Et, que veux-tu donc à présent ?

— Je veux aller voir le Bon Dieu ; j'ai quelque chose à lui dire.

— Bien Ivan, vas-y. Tu as le chemin libre, puisque, dorénavant, tu es de la maison.

(1) « Arrête ! *Vidma !* ». Le mot *Vidma*, dérivé du polonais « Vidmo » (spectre), signifie, à la fois : sorcière, revenant et quelque chose de plus effrayant encore qu'un fantôme. Nous le retrouvons dans le conte d'Harap Alb, appliqué à la fille de l'Empereur Roux, qui est une dangereuse magicienne.

(2) « *Pachol Vidma, na turbincă !* » (Va, *Vidma*, dans la *turbincă*).

Aussitôt, Ivan s'en alla tout droit vers Dieu, et lui dit :

— Seigneur, je ne sais pas si, oui ou non, vous le savez, mais je sers, depuis longtemps déjà, à la porte du Paradis. Or, à l'instant, la Mort vient d'arriver ; et elle demande ce que vous lui ordonnez.

— Dis-lui, de ma part, Ivan, que j'ordonne qu'il ne meure, pendant trois ans de suite, que de vieilles gens comme toi, répondit le Bon Dieu, en souriant avec bonté.

— Bien Seigneur !... fit Ivan, en regardant attentivement le Bon Dieu. Je vais lui transmettre vos ordres.

Et, sitôt de retour, tout en délivrant la Mort de sa prison, il lui expliqua :

— Dieu a ordonné que, pendant trois ans de suite, tu ne dévores que de vieilles forêts. Il ne faut pas toucher aux jeunes arbres. As-tu compris ? Va-t-en !... Et fais ton devoir !

Alors, furieuse au-delà de tout, la Mort s'en fut à travers les forêts. Elle se mit à ronger les vieux arbres, et cela, si péniblement que ses mâchoires en craquaient.

Et lorsque les trois ans furent écoulés, elle revint vers le Bon Dieu, pour recevoir ses ordres. Mais, en songeant soudain qu'à la porte elle allait retrouver Ivan, les jambes lui manquèrent, car elle n'en pouvait plus de frayeur.

— La *turbincă* !... La maudite *turbincă* me rend malade de toutes les maladies !... se disait la Mort en soupirant. Mais, que puis-je faire ?... Il faut absolument que j'y aille ! conclut-elle en poussant un gros soupir.

Enfin ! Marche, ou ne marche pas, elle arriva peu après à la porte du Paradis. Et, de nouveau, elle se trouva face à face avec Ivan.

— Toujours ici, Ivan ?... Toujours ?...

— Mais sûrement ! riposta celui-ci, en faisant un demi-tour à gauche et se postant droit en face de la Mort. Où me croyais-tu donc, pendant que mon service est ici ?

— Je pensais que tu étais parti à travers le monde, faire encore le libertin.

— A présent, j'ai fui le monde. Je sais comment il est fait de douceur et d'amertume. Que le désert le frappe !... (1) J'en ai les

---

(1) Qu'il devienne désert, qu'il finisse.

oreilles rebattues !... Mais toi, Vidma, pourquoi as-tu maigri comme ça ?

— A cause de tes bontés, Ivan !... Aussi, j'espère que maintenant tu ne me tourmenteras plus, et que tu vas me laisser entrer librement chez le Bon Dieu, car j'ai une très grande affaire à régler avec lui.

— Ouais ?... Pourquoi pas ?... Eh bien, tu peux mettre de côté ton envie, car le monde ne périra pas encore de ton fait. Voudrais-tu, par hasard, bavarder avec le Bon Dieu ?

— Sais-tu, Ivan, que tu dépasses les limites, avec tes plaisanteries ?

— Est-ce que cela te regarde ?... Puisque tu me traites encore comme trois liards... (1) eh bien... *Pachol na turbincă, Vidma !..*

Aussitôt, la Mort s'engouffra de nouveau dans la *turbincă*, et Ivan l'aplatit, comme pour en faire de la *Pastramă* (2) tout en disant :

— Essaye de rouler qui tu peux rouler ! mais Ivan, tu ne le rouleras pas !... (3).

Le Bon Dieu, cependant, n'ignorait rien de tout cela mais il voulait laisser Ivan agir un peu à sa volonté, au lieu de faire toujours celle de la Mort, qui avait déjà accompli assez de choses durant sa vie.

— Saint Pierre, ouvre-moi !... cria Ivan en frappant à la porte.

Quand Saint Pierre eut ouvert, Ivan s'en fut derechef se présenter devant Dieu, en lui disant :

— Seigneur ! la Mort demande ce que vous lui ordonnez encore. Et, — ne vous fâchez pas, je vous prie, — mais il faut bien que je vous dise qu'elle est extrêmement agitée et mauvaise. Elle est sur les épines et veut avoir immédiatement votre réponse.

— Et bien, Ivan, porte lui ma réponse. Dis-lui que, dès maintenant, et durant trois ans de suite, j'ordonne qu'il ne meure que des jeunes gens. Ensuite que, pendant trois autres années, il ne meure que des enfants mal élevés.

— Bien, Seigneur ! dit Ivan, en saluant jusqu'à terre. Je vais lui répéter ces choses, telles que vous les avez commandées.

(1) Cette expression signifie : invectiver avec violence.

(2) *Pastramă*, viande salée, séchée, fumée, et pressée.

(3) Nous avons cru devoir traduire, ici, par l'expression très populaire française, l'expression également populaire Moldave : *șopârcai*, qui signifie : enjôler, essayer de tromper par des faux-fuyants.

Mais, dès qu'il eut passé la porte, il retira la Mort de la *turbincă*, en lui disant :

— Dieu a ordonné que, dès maintenant, et pendant trois ans de suite, tu dévores seulement les jeunes arbres de la forêt ; et que, pendant trois autres années, tu ne manges que les taillis très jeunes, les osiers, les petites branches et autre choses semblables. Surtout, il ne faut pas toucher aux vieilles forêts ! sans cela c'en serait fait de toi !... As-tu entendu Vidma ? Maintenant, v'a-t'en !.. Que je ne te voie plus ! Et accomplis ton devoir avec piété !

Alors, la gorge serrée, avalant sa colère, et plus furieuse qu'on ne peut l'imaginer, la Mort s'en fut errer à travers les forêts (1) les buissons et les prés, au pied des collines, le long des rives boisées des ruisseaux. Bon gré mal gré, elle commença à ronger, ici de jeunes arbres, là de petites branches, plus loin des osiers, si bien que ses grosses dents grinçaient et qu'elle avait mal aux reins tout autant qu'à la nuque. Elle se hissait tout en haut des grands peupliers, puis elle redescendait de la même façon, jusqu'aux racines des yeuses, en quête des petites branches les plus tendres. Elle vivait, ainsi, comme elle pouvait, la pauvre !...

Enfin, ayant été torturée de cette façon, pendant trois années d'abord, puis pendant trois autres années encore, la Mort, lorsque ses six ans de punition furent accomplis, se dirigea de nouveau vers Dieu pour voir quels ordres il lui donnerait, cette fois. Sans doute, savait-elle bien ce qui l'attendait, cette pauvre Vidma ; mais que pouvait-elle y changer ?

— Cette *turbincă* !... que le feu la consume !... disait la Mort, tout en se dirigeant vers le Paradis comme si elle eut marché à la potence. Je ne veux pas faire de péché... mais, vraiment, je ne sais pas ce que je dois penser de Dieu ?... Peut-être — Dieu me pardonne, — qu'il est tombé en enfance, lui aussi, pour avoir accordé à ce fou d'Ivan une telle puissance sur moi !... J'aurais bien envie de voir, un jour, Dieu lui-même, — si grand et si puissant soit-il, entrer à son tour dans la *turbincă* d'Ivan ! ou, tout au moins, y voir aller Saint Pierre... car, seulement alors il me croiront.

Et, tout en marchant, bougonnant ainsi de bonnes et de mauvaises paroles, elle arriva à la porte du Paradis. Mais quand, encore

---

(1) Le mot *dumbravă* indique, spécialement, une forêt de chênes. Le poète Alecsandri a immortalisé, sous le titre : « *Dumbrava roșie* » (La forêt rouge) l'épisode historique d'Etienne-le-Grand, qui, ayant vaincu les Polonais à Cozmin, attela les prisonniers sous le joug, leur fit labourer le sol, puis y semer des glands, qui devinrent la *Forêt Rouge*, ainsi nommée en souvenir du sang répandu (1497).

une fois, elle vit Ivan se dresser devant elle, tout devint noir à ses yeux, et elle s'écria en soupirant :

— Oh ! Ivan ! Songes-tu, cette fois encore, à me tourmenter avec la *turbincă* que tu possèdes ?

— Hein ? Quoi ? Je te le dis carrément : Si j'avais plus de puissance encore, je t'arracherais les yeux, comme au Diable, et je te rôtirais sur le gril !... riposta Ivan furieux ; car c'est à cause de toi que tant de gens sont morts depuis Adam jusqu'à ce jour... *Puchol na turbincă Vidma !* et désormais, vieille mégère que tu es, je ne dirai plus rien au Bon Dieu de ta part !... Toi et la Mère du Diable, pour ce que vous êtes bonnes, vous faites une paire bien assortie !... J'ai envie de vous déchiquter avec mes dents ! aussi, cette fois, je vais te réduire tout à fait en *pastramă* ; et, désormais, tes os pourrissent dans ma *turbincă* !... Voilà !...

La Mort soupira, mais... rien à faire... Ivan était soudain devenu comme s'il ne voyait ni n'entendait.

Quelque temps s'écoula encore, et un jour enfin, Dieu s'avança jusqu'à la porte, pour voir un peu quelles nouvelles drôleries pouvait encore imaginer Ivan, avec sa *turbincă*.

— Eh bien Ivan, lui dit-il. A quoi penses-tu ?... La Mort n'est-elle donc pas revenue par ici ?

Ivan baissa la tête en se taisant, et commença à changer de couleur. Mais la Mort, à demi étouffée dans le sac, répondit de loin :

— Seigneur ! Je suis ici !... mise en prison, pauvre moi !... Tu m'as abandonnée à la merci de ce fou d'Ivan !

Alors le Bon Dieu dénoua les cordons, libéra la Mort et dit à Ivan :

— Tout de même, Ivan, en voilà assez ! Tu as vécu ta vie et tu as mangé ton bon maïs. Quant à être pieux ? je sais que tu es pieux, Quant à avoir bon cœur ? tu as toujours été bon. Là-dessus, je n'ai rien à te reprocher. Mais, depuis quelque temps, à peu près depuis que j'ai béni ta *turbincă*, — tu t'es conduit... je ne sais comment. Tu as mis en chair à pâté les Diables du Boyard ; en Enfer, tu as fait un telle ripaille, que la nouvelle s'en est répandue partout, comme s'il s'agissait d'un Pope tondu (1). En ce qui concerne la

---

(1) Les prêtres Roumains portaient, jadis, les cheveux nattés par derrière, la natte descendant sous le manteau. Actuellement, ils ont encore les cheveux longs, ou en partie longs. Un pope tondu est donc, pour le peuple, une chose étonnante et presque scandaleuse. Cela l'était plus encore du temps de Créangă.



Mort, jusqu'à présent, je t'ai laissé faire à ta fantaisie, comme tu l'as voulu ; tu ne peux pas dire le contraire. Mais tout cela n'a qu'un temps, mon fils, et maintenant, ton tour est arrivé de mourir comme les autres. Je n'y peux rien, car il faut donner à chacun son dû. La Mort a, elle aussi, sa raison d'être, et ce n'est pas sans motif, comme tu le crois, qu'on la laisse ici-bas.

Comprenant alors qu'il avait un peu exagéré, Ivan se jeta à genoux devant le Bon Dieu, et lui dit, les larmes aux yeux :

— Seigneur ! Je vous demande qu'il me soit, au moins, accordé trois jours, durant lesquels je soignerai mon âme, et, — de ma main débile, — je construirai mon cercueil. Puis je m'étendrai moi-même dedans. Après cela, la Mort pourra faire de moi tout ce qu'elle voudra, car je vois bien que, cette fois, ma corde est arrivée jusqu'au piquet (1). Je commence déjà à me sentir maigrir.

Dieu exauça cette prière ; mais, en lui enlevant sa *turbincă*, il le plaça sous la surveillance de la Vidma, afin qu'au bout de trois jours, elle lui prenne l'âme.

Et, Ivan resta seul... infiniment désolé; d'une part parce que Dieu lui avait enlevé son sac, de l'autre, parce qu'il allait mourir. Alors, il se mit à réfléchir.

— Voyons, — se dit-il en lui-même, — il faut maintenant que je fasse le compte de toutes les choses dont j'ai joui durant ma vie. Pendant mon service militaire, j'ai été sans cesse tourmenté : « Hail bon à rien !... Hue ! mauvais sujet !... » Depuis cette époque, et jusqu'à présent, j'ai erré comme un vagabond (2). Ensuite, j'ai été au Paradis, puis du Paradis en Enfer, et de l'Enfer au Paradis. Et maintenant, juste dans ma détresse, je n'ai aucune consolation. Vraiment ? avais-je besoin du Paradis en ce moment ?... Voilà ce que c'est que de se brouiller avec le Diable !... Ici, dans ce pauvre Paradis, ainsi que dit le proverbe : « *Il n'y a que vaine fierté, sac léger !* » On reste avec de l'argent dans sa bourse, mais on regrette tout le reste. On ne peut pas s'imaginer une plus grande punition que celle-ci... Pas de *vodka* !... Pas de *tabatchiuc* !.. Pas de *lautari* !.. Pas de ripailles !... Rien de rien !... Et dire que je n'ai plus que trois jours à vivre !... Voilà Ivan !... Tu dois quitter la terre !... Tout de même !... Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'employer

(1) Quand la corde, en s'enroulant autour du piquet, y amène le cou de la bête, c'est l'étranglement.

(2) L'expression textuelle roumaine : « *Téléleu Tanasê* » signifie : être sans foyer, sans gîte, vagabond comme Tanassé ; ce dernier étant devenu le type du bêtard, du nigaud incapable.

quelque supercherie, pendant qu'il en est encore temps ?

Ivan resta ainsi, encore un instant, le front appuyé dans sa main. Puis, tout à coup, une idée lui passa par la tête.

— Ca y est !... j'ai trouvé !... Et puis, coûte que coûte, même si c'est en vain, tant pis !... car je vois bien que c'est tout un, pour moi, désormais.

Et, aussitôt, Ivan court où il sait, et avec ses deux roubles, il achète des outils de menuisier, deux grosses planches, quelques clous, des gonds, deux pîtions et un grand cadenas. Puis il commence à se faire un beau cercueil, si beau, que l'Empereur aurait pu s'y coucher.

— Voici votre maison pour toujours, Ivan !... murmurait-il. Trois coudées (1) de terre, c'est votre lot !... Voilà où se terminent toutes les choses de ce monde !...

A peine avait-il achevé ces mots, que la Mort se dressa derrière lui.

— Eh bien, Ivan... Es-tu prêt ?

— Oui... prêt !... répondit Ivan, en souriant.

— Si tu es, prêt, vas-y !... Place-toi rapidement dans le cercueil, car je n'ai pas de temps à perdre. Il y a peut-être encore d'autres personnes qui m'attendent pour leur donner leur laisser-passer.

Immédiatement, Ivan se coucha dans le cercueil, le visage tourné vers la terre.

— Pas' comme ça, Ivan !... lui dit la Mort.

— Mais comment ?

— Etends-toi, comme tous les morts.

— Alors Ivan se coucha sur le côté, en laissant pendre ses pieds au dehors.

— Voyons Ivan, ta parole est donc une chose, et tes actes une autre ? En as-tu encore pour longtemps ?... Allons ! mon vieux, installe-toi comme il faut.

Aussitôt Ivan se recoucha, de nouveau la face contre terre, la tête balottant sur le côté, et les pieds dehors.

— Hélas de moi !... s'écria la Mort ; tu ne sais même pas cela !.. On voit bien que tu n'as fait que des bêtises en ce monde ! Sors de là, que je te montre comment on fait, fou que tu es !

Alors, Ivan sortit du cercueil, et se tint humblement debout. Ayant la bonté de lui montrer comment s'y prendre, la Mort s'al-

(1) Coudée, ancienne mesure de longueur. La coudée Moldave faisait 0 m. 64.

longea dans le cercueil, le visage tourné vers le ciel, les pieds étendus, les mains sur la poitrine et les yeux fermés, en lui disant :

— Voilà Ivan, il faut te placer comme cela.

Mais Ivan ne perdit pas son temps ; il fit : Poum ! rabattit le couvercle, ferma le cadenas, et, quoique la Mort le suppliât, il prit le cercueil sur son dos, et alla le jeter dans une grande rivière en disant :

— Hein !... Je t'ai eue, cette fois !...(1) A présent tu vas nager sur *l'eau des Samedis* ; (2) Et tu ne sortiras de ce cercueil que quand ma grand-mère elle-même t'en tirera !... Dieu m'a enlevé ma *turbincă* à cause de toi ; mais, au moins, je t'ai bien roulée !...

.....

— Oh ! Oh ! Seigneur !... cria l'Apôtre Pierre, voyez ce que fait encore Ivan, le serviteur de Votre Sainteté ! Il avait bien raison celui qui disait : *Si tu donnais la liberté à Ivan, il grimperait sur le Divan* (3).

En voyant jusqu'où allait l'audace d'Ivan, le Bon Dieu commença à réfléchir à toutes ses sottises. Il ordonna, aussitôt, au cercueil de s'ouvrir, là où il se trouvait, afin que la Mort puisse sortir sur le bord de la rive, et, à son tour, se venger d'Ivan. En un instant cela fut accompli. Et alors qu'Ivan ne s'imaginait même pas qu'il pût revoir la Mort, il se trouva, soudain, face à face avec elle.

— Eh bien, Ivan, lui dit-elle, était-ce cela notre convention ?

Ivan resta ébahi, sans trouver le moindre mot à lui répondre.

— Et, par dessus le marché, tu fais semblant de ne pas comprendre ! reprit la Mort. Ah ! Ivan ! Ivan ! Seules la patience et la bonté infinies de Dieu peuvent surpasser tes sacrilèges et ton entêtement. Tu aurais dû, depuis longtemps, être enlevé de ce monde, et devenir, pour les démons, un sujet de risée, si Dieu, — plus encore que son fils lui-même, — n'avait accompli tes volontés. Sache donc, Ivan, que désormais, c'est toi qui souhaiteras, ardemment, de mourir. Tu te traîneras à genoux derrière moi, en me suppliant de prendre ton âme ; mais je te laisserai vivre autant que le mur de *Golia* et la forteresse de *Néamtzu* (4), afin que tu voies combien la vie est insupportable lorsque l'on est parvenu à l'extrême vieillesse.

(1) Textuellement : « Je t'ai fait une fin ».

(2) Pour l'expression *l'eau des Samedis*, ou *porter les Samedis*, voir la note à la fin du conte.

(3) On dit aussi : *On lui tend le petit doigt, et il prend la main*.

(4) *Golia* et *Néamtzu*, voir à la fin du conte.

Ainsi, la Mort le laissa vivre.

Tant que le monde existera,  
Sur ce foyer, nul vent ne soufflera !...

Alors, comprenant qu'il ne mourrait jamais, Ivan se dit en lui-même :

— Est-ce que je vais me casser la tête pour cette méchanceté de la Vidma ?... Je n'y songe même pas !... Qu'elle se la frappe elle-même, si elle veut !...

Et aussitôt, dit-on, il commença, — en dépit de la Mort, — à fumer de la *Mahorcã* (1), à se griser de *Tzouikã* et de *Holercã* (2), qui semblaient dévorées par le feu même.

— Ripaille sur ripaille, Ivan !... autrement tu deviendrais fou d'ennui !... répétait-il.

Vraiment ! que pouvait-il faire, le pauvre homme ? puisque la Mort était aveugle, et ne le voyait pas.

C'est ainsi que, pendant d'innombrables siècles, a vécu IVAN l'immortel. Et, peut-être même qu'il vit encore aujourd'hui... s'il n'est pas mort.

---

(1) *Mahorcã*, tabac de qualité très inférieure répandu en Pologne et en Russie.  
(2) *Holercã*, et *tzouikã*. Deux genres d'eau-de-vie. Voir la note à la fin du conte.

## NOTES SUR LE CONTE D'IVAN TURBINĂ

BOYARD. — Le mot *Boier*, c'est-à-dire *grand seigneur*, était anciennement, en Roumanie, le titre de noblesse qui désignait le *Seigneur*, le propriétaire de domaines, parfois immenses, sur lesquels vivait un peuple de serfs.

Lorsqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Principautés furent livrées, par la Turquie, à la cupidité des Phanariotes, race Grecque d'un quartier de Stamboul, la plupart des Boyards de sang Roumain s'effacèrent devant l'étranger, et, se mêlant plus ou moins aux paysans, devinrent de simples agriculteurs. Ainsi disparut, en partie, la vieille gentilhommerie roumaine, par opposition à ceux qui, fiers des titres empruntés à Byzance, paraissaient autour du pouvoir, et portaient différents noms, suivant qu'ils étaient *Boyards de Sfat*, ou de *Divan*.

Mais, peu à peu, avec le temps, et avec les fluctuations de la politique, le mot *Boyard* changea de signification. D'un vieux titre de noblesse, il devint, dans les temps modernes, — surtout depuis l'abolition des privilèges et le partage des terres qui morcela les grands domaines seigneuriaux, (1864 et 1921), — simplement la désignation du propriétaire, appliquée même aux parvenus ; celle d'*homme riche* en général. Le peuple, cependant, a toujours maintenu une sélection entre ces derniers et ce qui fut l'objet de son traditionnel respect. Son expression *Boyard de race* conserve tout le prestige du passé. La femme du Boyard portait le titre *Boiereasă* ou *Boierită*, et ses enfants celui de *Couconă* (jeunes nobles, fils de seigneur). Enfin, ce titre fut même appliqué au Diable, que l'on nomme parfois, dans le peuple : *Boierul Luméi*, c'est-à-dire : *Le Maître du Monde*.

L'une des plus belles ballades roumaines, du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, relate l'anecdote historique du vieux Boyard, Constantin Brancovano, Prince de Valachie, qui laissa héroïquement martyriser ses deux fils, et lui-même, par les Turcs, plutôt que de renier la religion du Christ. Elle a été recueillie et transcrite par le grand poète Vasile Alecsandri.

CĂTCHIOULĂ. — La *cătchioulă* est un haut bonnet de fourrure, généralement en peau d'agneau, qui forme la coiffure habituelle des paysans roumains, et plus spécialement des bergers. La *cătchioulă* est un peu considérée comme la marque de la supériorité masculine. Il est d'usage, dans les villages un peu reculés, que, sur une route, le mari marche le premier, et la femme quelques pas en arrière, par respect. Pourquoi cette différence ? On vous dira : *Parce que c'est l'homme qui porte la cătchioulă*, ce qui équivaut à l'expression française : *porter culotte*.

LES LAUTARI. — Les *Lautari*, au singulier *Lautar* (prononcer : *Laoutar*) sont les rhapsodes populaires de la Roumanie, toujours de race Tzigane. Merveilleusement doués au point de vue musical, ils sont dressés, dès leur plus jeune âge, à faire vibrer de sons inoubliables, le violon, la *cobza*, ou le cymbalum. Ce sont eux également qui ont gardé l'héritage ancestral des vieilles ballades nationales, des émouvantes *doïnas*, des chants de fête et de danse, composant le riche trésor folkloriste du peuple roumain. Comme les troubadours, ils circulent de bourgade en bourgade ; ils font partie de toutes les cérémonies familiales ou villageoises. On ne conçoit pas de réjouissances sans *Lautari*.

Beaucoup de ces chants populaires ont été recueillis et publiés par le poète Vasile Alecsandri.

M. Vulpesco, dans son livre sur les Coutumes Roumaines Périodiques, raconte que se trouvant un jour dans le village d'Obilești, renommé pour ses fameux musiciens, il assista à une leçon de musique donnée par un très vieux *lautar* : « avec de longs cheveux blancs en « broussaille, une barbe en désordre, où se perdaient de longues moustaches, jaunies par la fumée du tabac. Le dos courbé, habillé de « haillons qui pendaient autour de son corps décharné... De ses yeux « de feu, qui décelaient le maître impitoyable, il suivait la leçon, tenant « de sa main droite son archet de fortune, fabriqué avec des crins de « cheval... Autour de lui, trois enfants, entre trois et cinq ans, tous « les trois tête nue, et, presque nus, ayant seulement des chemises rapiécées aux mille couleurs... Avec une attention fiévreuse, ils répétaient à l'unisson, après le vieux maître, les traits qu'il leur indiquait... Ces petits enfants savaient déjà toutes les chansons à la « mode et beaucoup même d'anciennes. » (1)

Parmi les plus célèbres *Lautari*, il convient de citer Pétréa Cretzoul Cholcan, né de parents esclaves du Monastère de Bistritza, plus tard affranchi, et fixé à Braïla, où il transporta les chants de l'Olténie. Sa mémoire était si prodigieuse que M. G. D. Theodoresco, ancien Ministre de l'Instruction Publique, a pu recueillir de sa bouche, au cours de leur deux entrevues, plus de 19.000 vers, partagés en élégies, chansons et légendes. Un grand nombre de ces poèmes ont été traduits en français par M. Jules Brun.

D'autre part, dans le livre nommé plus haut, M. Vulpesco cite cette anecdote du non moins célèbre *Barbou, lautar* Moldave.

« Le poète Vasile Alecsandri, dit-il, du temps qu'il était ministre, invita Litz, — qu'il avait connu à Paris, — à lassy, chez lui, à demeure. Un soir, après dîner, il présenta à Litz, Barbou, le vieux *lautar*, comme le plus célèbre spécimen de son temps parmi cette catégorie de musiciens... Litz demanda au vieux barde de lui jouer quelque chose. Le vieux dit au Maître, par respect : « Après vous, mon seigneur. » Litz se mit au piano et joua une de ses compositions. Le tour de Barbou étant venu, il joua, sur le violon, ce que Litz venait d'exécuter, et, avec une telle perfection, que Litz, enthousiasmé, emplissant son verre de vin et de louis d'or, l'offrit à Barbou en lui disant : « Bois, Barbou, car tu es plus grand que moi ! »

L'EAU DES SAMEDIS. — Cette expression signifie, ici, le cours du malheur, et s'assimile à une autre locution populaire : *Porter les Samedis*, qui veut dire : garder rancune à quelqu'un jusqu'à la mort et lui souhaiter du mal. On nomme *Les Samedis*, les services religieux qui, pendant la première année qui suit le décès d'un membre d'une famille, se font, pour ce mort, tous les Samedis du Grand Carême qui précède Pâques, lequel dure sept semaines. Celui qui veut *Porter les Samedis* à son ennemi, fait célébrer, pour lui, les services religieux des Samedis, comme s'il était défunt, et la superstition assure, qu'une fois ces offices terminés, la personne visée meurt réellement.

HOLERCĂ et TZOUIKĂ. — *Holercă*, vieux mot moldave, dérivé du Polonais : *Horylkă*, désigne l'eau-de-vie de qualité très inférieure, dont les paysans usent, et souvent abusent, à un tel point, qu'il a fallu en règlementer la fabrication pour la défense des céréales. On la désigne ordinairement sous le nom de *Rachiu*, (du turc : Raki.)

La *Tzouikă* est une eau de vie de prunes, spéciale à la Roumanie. Dans la Société, avant de commencer un repas, il est d'usage de pren-

(1) *Les Coutumes Roumaines Périodiques*, par M. Michel Vulpesco. Larose, éditeur, Paris.

dre la *Tzouikă*, que l'on accompagne toujours d'olives noires, d'un peu de pain et parfois de saucisson, de sardines, etc. C'est l'apéritif national. Les olives noires sont servies piquées d'avance sur des cure-dents, et on les prend une à une. En famille, on offre cet apéritif avant de passer dans la salle à manger, c'est-à-dire dans la pièce même où se réunissent les invités. L'hiver, la *Tzouikă* se boit chaude, avec du sucre. On la fait souvent brûler comme du punch.

GOLIA. — Golia est un très ancien monastère de Iassy. Il fut fondé, en 1640, par Vasilé Lupu (Basile le Loup), Prince de Moldavie.

NEAMTZU. — *Neamtzu*, puissante forteresse des Princes de Moldavie, située dans le département du même nom, et dont les imposantes ruines se voient encore sur une cime des Carpathes. Dans la montagne, au-delà du village de Neamtzu, se trouve le réputé monastère fondé par le Prince Pétru Rareș.

C'est au château de Neamtz que, selon la légende, se place l'épisode historique, dont l'héroïne fut la mère d'Etienne le Grand, Prince de Moldavie, véritable héros national, qui remporta 34 victoires sur les Turcs, Hongrois et Polonais, et bâtit une église en mémoire de chacune d'elles. Cette légende, transcrite en vers par le poète Démètre Bolintineanu, est l'une des plus célèbres de la Roumanie. En voici le sujet :

Etienne le Grand, vaincu, — (il ne le fut que trois fois,) — vient, à minuit, frapper à la porte du sombre castel, où l'attendent dans l'angoisse, sa mère et sa jeune épouse :

« — Ouvre !... Mère !... c'est moi... ton enfant bien-aimé !. » Mais, en apprenant qu'il fuit, la mère héroïque se révolte, le traite d'étranger, ne veut ni le reconnaître, ni même lui ouvrir la porte pour faire panser ses blessures ; et elle le chasse avec ces fières paroles :

« Si tu es bien Stéfane, et, ne sais vaincre... meurs !...

« L'âme de mon enfant ne peut être changée !...

« Va ! retourne au combat !... notre Terre vengée,

« Sur ta tombe, demain, ira porter des fleurs !...

« Lorsque, pour son pays, l'on ne sait pas mourir,

« On ressemble aux oiseaux, venus des hautes cimes,

« Dont l'aile, dans la nuit s'en va, lourde de crimes,

« Dont les yeux, au grand jour, ne peuvent pas s'ouvrir !

A ces mots, Etienne le Grand se ressaisit. Il sonne du cor pour rassembler les débris de son armée, fond à l'improviste sur les Turcs, dont il fait un massacre, et qui tombent sous ses coups .

« Comme devant la faux, tombent les épis d'or. » (1)

Un autre épisode historique non moins émouvant, illustre l'antique *Cetatea Neamtzului*. En 1686, quelques années après avoir vaincu Kara Mustapha, sous les murs de Vienne, — et sauvé ainsi la chrétienté, — le roi de Pologne, l'illustre Jean Sobieski, alors en guerre avec les Moldaves, eut la fantaisie d'assiéger Neamtzu, pour se rendre maître des trésors qu'il croyait y être cachés. Le château fort, momentanément privé de sa garnison, n'était habité que par dix-huit gardes-frontières, qui refusèrent de se rendre, et, pendant cinq jours, avec leurs misérables fusils, tinrent tête héroïquement aux canons de l'armée Polonaise. Finalement obligés de capituler, ils se rendirent sous la promesse de garder vie sauve et liberté. Jean Sobieski ordonna de leur livrer passage ; mais les Polonais virent alors cette chose inouïe : au lieu de la forte garnison qu'ils avaient cru combattre, apparurent seulement six hommes, dont trois, encore valides, portaient sur leurs épaules les

(1) Adaptation française de Od. de Ch. L.

trois autres blessés. Emervillé d'une telle vaillance, Sobieski se tournant vers les Roumains, s'écria : « Allez en paix, braves gens !... dites à vos enfants et à vos frères que vous avez eu l'honneur de résister, pendant cinq jours, au roi de Pologne !... » Et renonçant à entrer dans Néamtzu, il poursuivit sa route.

Ce remarquable fait d'armes a servi de sujet à l'écrivain Constantin Negruzzi, pour l'une de ses plus célèbres reconstitutions de l'histoire de Moldavie, et au poète Vasile Alecsandri pour un drame patriotique.

---



## DĂNILĂ PREPELEAC

---

Il y avait une fois, dans un village, deux frères qui tous deux étaient mariés.

L'aîné était travailleur, soigneux et aisé, parce que là où il mettait sa main, Dieu mettait sa miséricorde ; mais il n'avait pas d'enfants.

Le cadet, en revanche, était pauvre. Le plus souvent il fuyait la chance, et de même la chance le fuyait, parce qu'il était paresseux, étourdi, et irréfléchi dans ses affaires. De plus, il avait une multitude d'enfants.

La femme du pauvre était travailleuse et avait bon cœur ; mais celle du riche était méchante et très avare. C'était tout à fait comme le prétend un ancien dicton : « *toujours un bœuf et un ennui* » (1)

Le frère pauvre, (qu'il soit pauvre de péchés !...) avait cependant, lui aussi, une paire de bœufs ; vous savez : gris de poil, jeunes, hauts de taille, avec des cornes aiguës, tous deux avec le bout de la queue blanche, et sur le front une étoile également blanche, enfin, des bœufs forts et gras, tout à fait bons pour être attelés à un char et sortir de par le monde, pour y bien travailler.

Mais, dans la maison de cet étourdi, on ne trouvait ni charrue, ni herse, ni attelage, ni traîneau, ni char, ni un second timon avec son crochet, ni faux, ni raffle, ni fourche, ni rateau, ni aucune des choses nécessaires à un homme bon administrateur de sa propriété.

Aussi, lorsqu'il avait besoin de ces divers objets, il importunait sans cesse ses voisins, et particulièrement son frère, qui, lui, possédait tout cela.

La femme du riche faisait la vie dure à son mari, afin d'obtenir qu'il consentit à se débarrasser, une bonne fois, de son frère.

Souvent, elle lui disait :

---

(1) Soit qu'à une chose bonne succède souvent une chose mauvaise, soit qu'une chose mauvaise contrebalance une chose heureuse, il y a rarement deux bonnes choses ensemble.

— Ton frère !... Ton frère !... mais le pain coûte de l'argent, mon mari !...

— Eh quoi ? ma femme !... Le sang ne se fait jamais eau !...

(1) Si je ne l'aide pas, qui l'aidera ?

N'ayant rien à répondre à cela, la femme se taisait, et avalait sa colère. (2).

Quoi qu'il en fût, son char surtout était devenu extrêmement vagabond. Tous les deux ou trois jours, — trois jours tout au plus, — son beau-frère Dănilă arrivait à sa porte, lui demandant de le prêter, tantôt pour apporter du bois de la forêt ou de la farine du moulin, tantôt pour enlever des meules de foin du champ, ou mille autres choses.

— Frère, dit un jour l'aîné à celui-ci, j'en ai assez de notre fraternité !... Tu as deux bœufs, pourquoi ne te fais-tu pas faire aussi un char ? Tu as tout à fait usé le mien !... Tintamare par ci !... Brouhaha par là !... Pendant ce temps mon char s'abîme. Et puis, tu sais le proverbe : « *Donne tes éperons, Pope* (3), *et bats la jument avec tes talons* » (4).

— Mais alors, frère, dit l'autre en se grattant la tête, que puis-je faire ?

— Que peux-tu faire ? Ecoute : tes bœufs sont grands et beaux ; prends-les et va à la foire avec eux ; vends-les, achètes-en d'autres plus petits et meilleur marché ; puis, avec l'argent qui te restera, achète un char. Tu deviendras ainsi un « *gospodar* » (5).

— Eh bien, savez-vous ? Ce n'est pas trop mal ce que vous me conseillez. Je ferai donc ainsi.

A peine eut-il dit cela qu'il s'en retourna chez lui, prit ses bœufs par la corne, et partit avec eux à la foire. Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, notre homme était de ceux auxquels les *chiens mangent sans se gêner, dans le havresac* (6). Toutes les choses qu'il faisait, il les faisait à rebours.

La foire était un peu éloignée, et déjà la vente tirait à sa fin. Mais, qui pouvait se comparer à Dănilă Prépéléac ?... (Il faut dire

(1) Le sang de la famille subsiste malgré tout et maintient l'amitié entre frères. Ce dicton s'emploie aussi pour signifier que l'on ne saurait changer sa nature.

(2) Textuellement : *elle avalait des nœuds*, c'est-à-dire : avaler la gorge serrée, comme une boule qui ne passe pas.

(3) *Pope*, prêtre de la religion orthodoxe.

(4) Je donne tout, et il ne me reste rien.

(5) « *Gospodar* » titre donné aux riches cultivateurs.

(6) Quand ils marchent, ils sont si niais que des chiens les suivent en mangeant dans leur sac, qui traîne à terre.

que ce nom n'était qu'un sobriquet ; on le lui avait appliqué parce que, de ses dix doigts, il n'avait jamais été capable de faire qu'une seule chose : un *prépéléac* (1) auprès de sa maison.

Donc, Dănilă aplatit sa *cătchioulă* (2) sur sa tête, la rabattit sur ses oreilles, et, quant au reste... il s'en fichait !... Il se fichait de Nastassé !... et encore plus de Nitika !...

Pendant que, le lentement et péniblement, il montait une colline, marchant toujours vers la foire, avec ses bœufs *Duman* et *Tălășman* (3), un homme s'en revenait de la ville avec un char tout neuf, qu'il venait d'acheter et qu'il traînait de ses propres mains,

Le retenant  
Vers la vallée,  
Et le poussant  
A la montée.

— Arrête ami ! cria celui qui conduisait les bœufs, — et qui était tiraillé, par eux, de droite et de gauche, à cause de l'herbe bonne et tendre des bords du chemin, — arrête un peu, toi et ton char ; je veux te dire quelque chose.

— Moi, je m'arrêteraï bien ! Mais lui, ne veut pas s'arrêter !.. Qu'est-ce que tu as à me dire ?

— Ton char marche tout seul, il me semble.

— Oui... Tout seul... comme tu vois.

— Ami, sais-tu une chose ?

— Je la saurai si tu me la dis.

— Eh bien ! Nous allons changer : donne-moi ton char, et prends mes bœufs. Je ne veux plus me donner la peine de les soigner : tantôt du foin, tantôt un abri, tantôt calculer pour que les loups ne les mangent pas, tantôt un tas d'autres soins... au moins je serai capable de tirer un char !... Surtout s'il marche tout seul !..

— Est-ce que tu blagues, mon vieux ? ou bien parles-tu sérieusement ?

— Non, je ne blague pas, répondit Dănilă.

(1) Le mot *Prépéléac*, dérivé du Slave, désigne au sens propre : un poteau, chargé de clous ou de branches transversales, que l'on place devant les maisons pour y suspendre des pots : ou, encore, autour duquel on tasse le foin pour faire les meules. Au sens figuré : c'est une cabane très pauvre, une des petites huttes de branchages servant d'abri aux gardiens qui restent dans les champs, pour surveiller les propriétés.

(2) *Cătchioulă*. Voir le conte d'Ivan Turbincă.

(3) Les paysans ont l'habitude de donner à leurs bêtes des noms se rapportant à leur caractère. On nomme *Duman* le bœuf né un Dimanche et *Dumană* la vache née ce jour-là. Le nom de *Tălășman* signifie : imbécille, stupide, et parfois aussi : brigand.

— Je vois que tu es fameusement rusé, dit l'homme au char ; heureusement que tu m'as trouvé bien disposé !... Allons ! que Dieu nous accorde de la chance ! Arrange-toi avec ma voiture et moi avec tes bœufs.

Aussitôt il donne son char, prend les bœufs, file sur la colline vers la forêt, et part pour de bon.

Pendant ce temps, l'autre, c'est-à-dire Dănilă, murmure en lui-même :

— Ca y est ! Je l'ai bien roulé ! Pourvu au moins qu'il ne change pas d'avis ! Mais il me semble qu'il n'était pas un tzigane, pour se dédire (1).

Puis à son tour il prend son char et part, toujours vers la descente, revenant vers sa maison.

— Ho ! char fou !... Ho !... il faudra que tu marches ainsi lorsque je te chargerai fortement avec les sacs du moulin ou le foin de la prairie.

Et peu s'en fallut, que le char ne le dépassât.

Mais, voici que, peu après, se terminait la vallée, et commençait une colline ; lorsqu'il voulut remonter la côte : remonte-la si tu peux !... Hue par ici !... Hue par là !... Hue de l'autre côté !... Malgré tout, le char revenait de lui-même en arrière.

— Tiens !... il me fallait un char, je l'ai trouvé !

Enfin, avec de grandes difficultés, il range le char un peu à l'écart, l'arrête sur place, s'assied sur le timon, et se met à réfléchir.

— Voilà, cela est encore une chose : si je suis Dănilă Prépéléac, alors j'ai perdu mes bœufs ! Mais si je ne suis pas celui-là, alors j'ai trouvé un char !... Que je sois Prépéléac ou que je ne sois pas lui...

A ce moment, arrivait justement un homme qui se hâtait vers la foire, avec une chèvre à vendre.

— Ami, dit Dănilă, ne voudrais-tu pas me donner cette chèvre, en échange du char que voici ?

— Mais quoi ?... Ma chèvre n'est pas de ces chèvres sautant partout, et elle est bonne laitière.

— Inutile de parler de collines en vallées ! bonne ou pas bonne, prends mon char et donne-la moi.

L'homme ne s'y oppose pas. Il donne la chèvre et prend le char. Puis, il attend un peu que d'autres chars viennent sur la route pour

---

(1) Tzigane : voir la note à la fin du conte.

l'accrocher à eux, et il part à ses affaires, retournant chez lui, et laissant Dănilă piqué sur place.

— Bon ! dit Prépéléac, — je sais au moins que j'ai bien roulé celui-ci, avec sa chèvre.

Et prenant la bête, il se dirige de nouveau vers la foire. Mais la chèvre est toujours chèvre ; elle tirait brusquement à droite et à gauche, si bien qu'il eut vite assez d'elle.

— Ah ! si seulement j'arrivais rapidement à la foire, pour me délivrer de cette gale !... — gémissait Prépéléac.

Et voici que, tout en avançant, il croisa un homme qui revenait de la foire, portant une oie sous son bras.

— Bonne rencontre, Bonhomme ! — dit Dănilă.

— Que Dieu vous accorde tout bien !

— Ne veux-tu pas que nous fassions un échange ? Que je te donne cette chèvre pour que tu me donnes ton oie ?

— Je ne suis pas du tout ton homme !... Ce n'est pas une oie, c'est un jars. Je viens de l'acheter comme reproducteur.

— Si... cède-le moi ! je te donnerai, moi aussi, une bonne semence.

— Je pourrai te le céder, si tu y ajoutes encore quelque chose ; sinon, la bonne chance restera aux oies de ma maison, car ce jars fera, parmi elles, un tour qui restera célèbre.

Enfin, de parole en parole, l'un accorde un peu, l'autre abandonne un peu, et Prépéléac *marie* sa chèvre (1). Il saisit le jars et repart, toujours en avant, vers la foire.

Lorsqu'il y arriva, le jars, en voyant des oies, se mit à crier de toutes ses forces : Gâ !.. Gâ !.. Gâ !.. Gâ !..

— Allons bon !... Je me suis débarrassé du Diable, et j'ai trouvé son père !.. Cette bête-là m'assourdit !... Attends un peu, méchant tapageur ! tout à l'heure, je te *marierai* toi aussi.

Et, comme il passait près d'un marchand qui vendait des bourses, il troque son jars contre une bourse, — de celles qui ont de longs cordons, pour se suspendre au cou. Il prend cette bourse, la tourne et la retourne en murmurant : « *Prends la pliée car je te l'ai accommodée !* (2) Voilà où j'en suis : J'ai eu d'abord une paire de bœufs, que tous eussent envié, et maintenant il me reste une bourse vide !.. Tiens !.. Tiens !.. Tiens !.. Tiens !.. Pourtant ce

(1) Jadis, en Roumanie, marier sa fille était un peu la vendre ; c'est pourquoi le mot *marier* est pris, ici, pour vendre, ou se débarrasser.

(2) Ce dicton signifie : Je te rends pliée la chose que tu m'avais confiée, pour te cacher que, loin de la réparer, je l'ai abîmée plus encore.

n'est pas la première fois qu'il m'arrive de me mettre en route ! mais, aujourd'hui, il me semble que le Diable s'est emparé de mon esprit ».

Un moment, encore, il resta à circuler par la foire, puis il s'en retourna vers sa maison. En arrivant au village, il se rendit tout droit chez son frère, pour lui annoncer la jolie nouvelle.

— Je te trouve avec joie, Badé (1).

— Sois le bienvenu, frère Dănilă !... Mais il me semble que tu as bien tardé à revenir de la foire.

— Que te dire, Baditză ? Je suis parti avec la Hâte, et j'ai rencontré le Retard.

— Alors, quelle bonne nouvelle nous apportes-tu de la foire ?

— Pas très bonne. Mes pauvres bœufs sont partis comme par la gueule du loup.

— Est-ce que quelque bête fauve les a mangés ? Ou quelqu'un te les a-t-il volés ?

— Non du tout ; je les ai donnés de ma propre main, Baditză. Sur ce, il se mit à raconter toute l'histoire, depuis A jusqu'à Z : par où il avait passé, ce qui lui était arrivé, et il conclut pour terminer :

— Et puis, trêve de paroles inutiles ! D'une paire de bœufs je me suis retrouvé avec une bourse, et, en fin de compte, cher Baditză, celle-ci, elle-même, sent la puanteur du désert (2).

— Hélas ! il faut bien que je te l'avoue ; tu es, vraiment, un parfait imbécile !

— Que veux-tu, Baditză ?... C'est vrai !... Jusqu'ici, les choses on été... comme elles ont été ; mais, dorénavant, je serai plus sage.. Seulement, à quoi cela servira-t-il ? Lorsque l'intelligence arrive, il n'y a plus rien à vendre !... Quand il y a du fromage, il n'y a plus de farine de maïs !... (3). En tout cas, je te donne cette bourse, puisque je ne peux m'en servir, n'ayant rien à mettre dedans. Mais je te supplie, par tous les dieux, de me prêter, au moins encore une fois, ton char à bœufs, afin que je puisse rapporter de la forêt, du bois pour ma femme et mes enfants, car les pauvres ! ils n'ont pas uné étincelle dans la cheminée !... Que Dieu fasse, ensuite, de moi ce qu'il voudra, je ne t'importunerai plus jamais.

(1) Double formule de salutation, très répandue. On répond à la première par la seconde.

(2) Le désert, le vide absolu.

(3) Allusion à la *mămăligă*, qui, faite de farine de maïs, se mélange souvent avec du fromage.

— Mon Dieu ! dit son frère après l'avoir laissé terminer, c'est à croire que Dieu a rempli ce monde avec ce qu'il a pu trouver !... Enfin !... Je te prête encore une fois ma voiture, mais ce sera pour la dernière fois.

Dănilă n'attendait que cela. Il prit immédiatement le char à bœufs de son frère et partit. Dès qu'il arriva dans la forêt, ayant choisi un arbre plus grand que les autres, il amena le chariot tout auprès, puis, sans dételer les bœufs, il commença à couper l'arbre de telle façon qu'il put tomber d'un seul coup dans la voiture. Des idées à Dănilă Prépéléac ! Quoi !...

Il cogna pendant un moment, mais tout à coup prrr !... l'arbre s'abattit sur le char qu'il écrasa, et sur les bœufs qu'il tua.

— Tiens ! Voilà que j'ai fait aussi du malheur pour mon frère ! Eh là ! Qu'est-ce que je vais pouvoir imaginer maintenant ? Je crois que ce qui est bien n'est pas mal ; Dănilă a fait, Dănilă doit réparer ! Je vais aller voir si je ne peux pas entortiller encore une fois mon frère, pour qu'il me prête aussi sa jument, afin de m'enfuir à travers le monde. Quant à ma femme et aux enfants, je les laisserai à la garde de Celui d'En-Haut.

Et, ce disant, il partit de suite. Mais en marchant à travers la forêt, il s'égara. Au lieu de retrouver le bon chemin, après beaucoup de peine et de tourments, il arriva au bord d'un lac, et là, apercevant sur l'eau quelques sarcelles... vrrr... il lance la hache sur elles, dans l'espoir d'en tuer une pour l'apporter en cadeau à son frère. Mais, comme les sarcelles n'étaient ni aveugles, ni mortes, elles s'envolèrent ; la hache s'enfonça dans l'eau et Prépéléac resta là, les lèvres tremblantes.

— Oh ! là !... Comme les choses vont mal pour moi aujourd'hui ! Quel vilain jour !... On dirait qu'un mauvais œil me poursuit.

Mais il haussa les épaules, repartit, et en avançant encore un petit peu, il retrouva enfin son chemin. Alors, il se mit à marcher, et allons ! et allons ! et allons !... Il arriva dans son village, entra chez son frère, et sur le champ, lui accommoda un mensonge qui s'adaptait comme une noix dans un mur.

— Frère, aie donc la bonté de me prêter aussi ta jument, pour faire conduire les bœufs par un cheval. Il a beaucoup plu dans la forêt ; cela a fait une telle boue et une telle glace qu'on ne peut plus se tenir debout.

— Dis donc frère, il me semble que tu étais plutôt fait pour être

moine, que pour vivre dans le monde, en importunant sans cesse les hommes, et en torturant ta femme et tes enfants !... Va-t-en !... déguerpis !... Déguerpis de devant moi !... pars « où le sourd a mené la roue, et le muet la jument », (1) pour que je n'entende même plus prononcer ton nom.

— La jument !... Ah ! Ah ! Laisse faire Dănilă !... car il sait où la conduire : demander pardon aux bœufs, et dire bonjour au char !...

Là-dessus, il franchit la porte, prit la jument, une hache, et vas-y !...

Mais, lorsque son frère s'en aperçut... Rattrape ta jument si tu peux !... Prépéléac était déjà arrivé au lac de la forêt, pour y chercher la hache. Tout à coup, d'après les paroles de son frère, l'idée lui passa par la tête qu'il ferait, sans doute, un bon ermite. Et le voilà aussitôt de dire :

— Ici, sur cette pelouse, je bâtirai un monastère qui deviendra célèbre dans le monde entier.

A l'instant, il se mit à l'œuvre. Il fit d'abord une croix, et la planta en terre pour marquer l'endroit. Puis il parcourut la forêt choisissant les arbres qui lui seraient utiles : « celui-ci sera bon pour la base, celui-ci sera bon pour les poutres, celui-ci pour les poteaux, celui-ci pour les sablonnières, celui-ci pour la « toacă » (2) et, tout en marmottant ainsi, voilà que soudain il se trouva devant un diable qui venait de sortir du lac.

— Que viens tu faire ici, l'homme ?

— Mais, tu le vois bien.

— Arrête-toi ! Ne commence pas à faire des sottises ! Ce lac, ce lieu, et cette forêt, sont à nous.

— Peut-être vas-tu me dire aussi que les canards sur l'eau sont à vous ? Et aussi ma hache qui est au fond du lac ? Attends !... Je vais vous apprendre, moi, à vous rendre maîtres des choses de ce monde, Cornu !...

Le diable, n'ayant rien de mieux à faire... pouf !... replongea dans le lac, pour renseigner de suite Scaraoski (3) au sujet de cet homme de Dieu qui avait l'habitude du diable. Mais que pouvaient-

(1) Pars pour ne jamais revenir.

(2) « Toacă » : instrument composé d'une planche en bois, rendue sonore, sur laquelle on frappe avec des marteaux de bois, ce qui permet d'obtenir différentes notes et remplace le son des cloches, surtout en Carême. La « toacă » existe quelquefois en fer. Suivant que la fête est plus ou moins solennelle on se sert de l'une ou de l'autre. Mais la toacă de fer est pour les moins importantes.

(3) « Scaraoski », chef des démons. Lucifer, Satan.



ils faire les démons ? Tous ensemble ils tinrent conseil et Scaraoski, leur chef, décida d'envoyer l'un d'entre eux, avec une outre en peau de buffle, pleine de « *bani* » (1), pour les porter au moine Dănilă, afin de le renvoyer de ces lieux.

— Tiens, mon vieux, voici de l'argent, dit à Dănilă le diable envoyé par Scaraoski. Et maintenant, sauve-toi d'ici, sinon ce sera malheur à toi !

Prépéléac regarda la Croix, regarda le Diable, regarda l'argent, haussa les épaules, et s'exclama :

— Vous avez de la chance, êtres immondes, que l'argent me soit plus cher que ma vie d'anachorète, car autrement vous verriez !

Le Diable riposta :

— Homme ! ne cherche pas querelle à l'Empereur de l'Enfer ! Il vaut mieux pour toi accepter ce petit argent et t'occuper de ce qui te regarde.

A ces mots, laissant là les « *bani* », il replongea dans le lac où il retrouva Scaraoski, tout triste d'avoir perdu le grand trésor avec lequel il aurait pu acheter une multitude d'âmes. Pendant ce temps, Prépéléac combinait, en lui-même, comment il pourrait bien s'y prendre pour voir tout cet argent rendu chez lui.

— Bon ! dit-il à part soi, ce n'est pas une chose à mépriser. Je vois qu'il faut toujours construire des monastères, si l'on veut que le diable s'occupe de vous, apporte de l'argent à vos pieds et vous rende pourri de richesses.

Pendant qu'il songeait ainsi à la façon de transporter cette outre jusque dans sa maison, voilà que soudain un autre diable sortit du lac à ses côtés, et lui dit :

— Bonhomme !.. Mon Maître a changé d'avis : il veut que toi et moi nous éprouvions d'abord nos forces, et, seulement ensuite, tu prendras l'argent.

Ah ! Ah ! Voilà le moment !... se dit en lui-même Prépéléac, tout en soupirant ; mais il y a, cependant, un proverbe qui dit : *Le riche est toujours sage, et le jeune est toujours beau !*

Dănilă, comme on le voit, était devenu plus raisonnable. Il répondit donc :

— Nos forces ? Et comment ? de quelle manière ?

— Voilà comment : D'abord, celui de nous deux qui prendra ta

---

(1) « *Bani* », monnaies valant à peine quelques centimes. Le mot « *bani* » est employé généralement dans le sens d'argent en général.

jument sur le dos et fera trois fois le tour du lac, sans la déposer à terre et sans respirer, que l'argent soit à lui !

Sitôt dit, sitôt fait : le Diable prend tout à coup la jument sur son dos, et, en un clin d'œil, fait trois fois le tour du lac. Voyant le Diable doué d'une telle force, Prépéléac ne fut pas enchanté ; mais, il se contenta et dit :

— Je te croyais vraiment plus fort que tu ne l'es, Mikidoutză. N'est-il pas vrai que tu as pris la jument sur ton dos ? Eh bien, moi... je ne la prendrai qu'entre mes pieds !..

Et, soudain, il saute sur la jument et fait trois fois le tour du lac, sans respirer.

Le Diable resta étonné ; Mais, n'ayant rien à répondre, il inventa autre chose.

— Nous allons voir, maintenant, quel est celui de nous deux, qui dépassera l'autre à la course.

— Bien, Mikidoutză. C'est avec moi que tu as trouvé de rivaliser à la course ?

— Mais, sinon ? avec qui ?

— Viens ici, je te montrerai avec qui.

Il se dirigea alors, avec le Diable, vers des buissons où se trouvait un lièvre endormi, et le lui montrant :

— Vois-tu, là-bas, quelqu'un tout ratatiné par terre, et tout petit ?

— Je vois.

— C'est le plus jeune de mes enfants. Prends bien garde... et lorsque je le réveillerai, cours vite après lui.

Et, soudain, Dănilă se mit à crier : hou !.. ta... na !.. na !.. na !.. Aussitôt, le lièvre bondit, et le Diable après lui. Et ils galopent !.. Comme ils galopent !.. Si bien qu'en peu de temps, le Diable perdit la trace du lièvre. Jusqu'à présent, tout le monde riait de Prépéléac, mais maintenant, c'était lui qui parvenait à se moquer du Diable.

Et, pendant que Dănilă se tenait, une main sur le cœur, riant de la sottise du Diable, celui-ci revenait tout haletant.

— Eh bien, mon vieux ! il faut avouer que tu as un enfant vraiment très vif ! Alors que j'étais sur le point de mettre la main dessus, j'ai, tout à coup perdu sa trace et... va-t-en Douloutză !..

— Pauvre petit ! Il ressemble à son Père ! dit Dănilă. Alors ? as-tu toujours envie de concourir avec moi ?

— Non ! à d'autres !.. je préfère concourir à la lutte.

— A la lutte ? Tu as sans doute assez de la vie ? J'ai ouï dire,

par mes aïeux, que les Diables ne sont pas sots ; mais, d'après ce que je vois, toi, tu serais presque capable de tomber dans la fosse ! Ecoute : j'ai un vieil oncle âgé de 999 ans, et 52 semaines. Si tu réussis à abattre celui-là, alors tu pourras aussi concourir avec moi ; mais je crois qu'il viendra à bout de toi.

Tout en parlant, il faisait de la main, signe au diable de le suivre. Or, dans le fond de la forêt sous un rocher, se trouvait la caverne d'un ours que Prépéléac avait découverte, pendant qu'il se promenait en ermite, cherchant des branches sauvages et des framboises. En arrivant près de la caverne, Dănilă dit au Diable :

— Voici l'habitation de mon oncle. Entres-y, tu le trouveras dormant près des cendres, le nez contre les tisons. Quant à parler, il ne le peut pas, car ses dents sont tombées depuis plus de mille ans.

Vous savez ce que fait le diable, quand il n'a pas autre chose à faire ? (1) Il entre donc à l'intérieur de la grotte, et approche, jusqu'auprès du nez du vieillard, sa petite queue enroulée. Père Oursilă n'attendit pas d'avantage ! Laisse faire !... Furieux, il bondit d'un seul coup hors de son trou, et hartz !... attrapa le diable sous les aisselles, le serrant si fort que ce pauvre malheureux faillit rendre l'âme, et que les yeux lui sortirent de la tête, grands comme des oignons.

— Voilà ! On ne cherche pas et on trouve !... cria Dănilă, qui regardait de loin cette bataille et se mourait de rire.

Je ne sais pas ce que fit le diable ! — il fit ce qu'il fit, — mais, en tout cas, il se tira à grand peine des pattes du père Oursilă. Dès que Dănilă vit le diable se sauver sain et sauf, il fit semblant de venir à son secours.

— Eh quoi ? bonhomme, il ne faut pas faire l'imbécile. Puisque tu savais avoir un grand-père aussi fort, pourquoi m'as-tu conseillé de lutter avec lui ?

— Pourquoi ? Est-ce que cela ne t'a pas plu ? Allons ! ç'est avec moi, maintenant ?

— Avec toi ? ah non ! Avec toi, je concourrai seulement en criant ; et celui de nous deux qui criera le plus fort, que celui-là prenne l'argent.

— Bon, dit Dănilă en lui-même. Attends un peu que je crie,

---

(1) Ceci est une sorte de devinette usitée dans le peuple : « *Que fait le diable quand il n'a pas autre chose à faire ?* ». Réponse : « *Il pèse sa queue* ».

moi !... Eh bien, Mikidoutzã, reprit-il tout haut, crie d'abord toi-même, pour que j'entende comment tu cries.

Alors, le Diable écarta une de ses jambes vers le couchant, l'autre vers le levant, saisit solidement dans ses mains les deux anses du ciel, ouvrit une bouche grande comme une meule, et lorsqu'il cria pour la première fois, la terre trembla, les vallées retentirent, les mers bouillonnèrent et leurs poissons prirent peur ; les Diables sortirent du lac aussi nombreux que les feuilles et l'herbe ; enfin, peu s'en fallut que la voûte du ciel ne se démolît. Et, pendant ce temps, Dănilã se tenait à cheval sur son outre pleine d'argent. Sans se troubler, il dit :

— Bien !... Mais est-ce que tu ne peux pas crier plus fort ? Moi, je t'ai à peine entendu. Crie encore une fois !

Le Diable cria plus fort.

— Je ne t'ai pas encore bien entendu ; crie encore un coup !...

Le Diable cria pour la troisième fois, et si fort qu'on aurait pu croire que quelque chose se brisait en lui.

— Cette fois, je ne t'ai pas entendu du tout... A présent, c'est à mon tour, n'est-ce pas ?

— Il me semble.

— Seulement, je te préviens, Mikidoutzã, que lorsque je crierai, tu deviendras sourd, et que ta cervelle jaillira hors de ta tête. Tu as compris ? Cependant, si tu veux bien m'écouter, je serai bon pour toi.

— Comment cela ?

— Eh bien, si tu veux survivre, il faut que je te bande les yeux et les oreilles avec une serviette.

— En ce cas, bande-moi comme tu sais, et avec ce que tu sais, pourvu que je ne meurre pas !

Alors Dănilã bande fortement les yeux et les oreilles du Diable, avec une grosse serviette de chanvre, tout comme pour jouer à Colin-Maillard. Puis, avec une grande trique de chêne à la main, — car, si moine que fût Dănilã, il se fait, cependant, beaucoup plus à ce bâton qu'à la Sainte Croix, — Pan !... dans la tempe droite du Diable !... Et, d'une !...

— Aïe !... assez !... ne crie plus !...

— Mais non ! pas assez Sarsailã ! Pourquoi as-tu crié trois fois ? Et, Pan !... dans la tempe gauche !... encore une !

— Aïe !... assez !...

— Mais non, ce n'est pas assez ! et il lui en administra encore une, « *au nom du Père* ».

— Aïe !... Oh ! là, là !... hurlait le Diable, en gémissant d'une façon affreuse et en se tortillant comme un serpent. Enfin, malgré ses yeux bandés, il se précipita dans le lac pour courir raconter à Scarasoski ce qui s'était passé, et lui dire qu'il ne fallait pas plaisanter avec ce sorcier.

Mais Dănilă soupirait profondément auprès de l'outre pleine d'argent et se creusait la tête, ne sachant que faire.

Voici, tout à coup, qu'un troisième Diable surgit et se présente devant lui, tenant à la main une grosse massue qu'il jette par terre en disant :

— Eh ! Eh ! bonhomme ! On va voir maintenant : Celui de nous deux qui lancera cette massue le plus haut, que l'argent soit à lui.

— Bigre, Dănilă !... se dit en lui-même celui-ci. Te voilà refait !...

Mais, comme dit le proverbe : *Le besoin conseille le charretier.*

— Jette-la d'abord toi-même, Démon ! ajouta-t-il tout haut.

Alors le Diable saisit la massue par le manche, et lorsqu'il l'eut jetée, elle monta si haut, que bientôt on ne la vit plus. Ce fut seulement après trois jours et trois nuits que, retombant sur le sol avec une grande force, elle s'enfonça dans les profondeurs de la terre, en faisant trembler les fondements du monde.

— Maintenant, jette-la à ton tour ; dit le Diable rempli d'orgueil.

— N'aie pas peur, je la jetterai. Mais ramène-la d'abord à la surface de la terre, comme elle était pour toi.

Le Diable obéit, retira la massue, puis pressant Dănilă :

— Allons ! vite ! vite !... Je n'ai pas le temps d'attendre.

— Laisse-moi encore un instant, Maudit. Tes enfants ne te tirent pas par les basques de ton habit !...

Ne pouvant faire autre chose, le Diable le lui accorda, et peu après le jour s'en alla. Le ciel était limpide, et les étoiles brillantes riaient à d'autres étoiles ; la lune, sortant la tête de derrière les collines, se balançait dans le firmament et illuminait la terre.

— Mais, l'homme !.. tu ne la jettes pas ?

— Si... Si... je la jetterai tout à l'heure ; mais je te dis d'avance que tu te brosseras de la revoir.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Vois-tu là haut quelques taches dans la lune ?

— Oui, je les vois.

— Eh bien : ce sont mes frères de l'autre monde, et mon Dieu, ils ont justement grand besoin de fer pour ferrer leurs chevaux. Regarde bien... vois-tu comment ils me font signe de la main pour que je leur envoie cette massue ?

Soudain, tout en parlant ainsi, Dănilă s'en saisit.

— Arrête malheureux ! cria le diable ; cette massue, nous l'avons reçue en héritage de notre aïeul. Pour tout au monde, nous ne pouvons la donner !

Et, à l'instant, il la lui arracha des mains, et s'enfuit avec elle dans le lac, raconter sans retard à Scaraoski ce qui avait failli lui arriver avec la massue. Alors, Scaraoski, très inquiet et furieux, appela près de lui toute la diablerie, et se mit à trépigner en criant :

— Tout de suite, à l'instant, que quelqu'un de vous sorte pour « *blasphémer* » (1) contre ce maudit, cet ennemi terrible.

Immédiatement, l'un d'eux s'avança, en tremblant, devant lui :

— Que vive votre Bassesse !... Je vais accomplir votre méchant ordre.

— Va ! et si tu es adroit, si tu réussis, sache-le bien : je te ferai grand.

Alors, ce démon partit à son tour, une mâchoire dans le ciel et l'autre sur la terre (2), et, en un clin d'œil, il arriva chez l'ermite Dănilă.

— Eh quoi, l'homme ! lui dit-il ; avec tes roueries, tu as fait enrager toute la diablerie ! Mais c'est moi qui vais te faire passer maintenant par toutes les affres de la mort. Nous allons nous *maudire* mutuellement, et celui de nous deux qui sera le plus adroit, eh bien ! que celui-là prenne l'argent.

Aussitôt, le diable commença à marmotter entre ses lèvres et à faire des sortilèges. Bref, je ne sais pas comment il s'y prit, mais voici qu'un des yeux de Dănilă se creva dans son orbite... Pauvre Prépéléac !... Il était, sans doute, écrit pour lui qu'il devait racheter également les péchés de la jument, de la chèvre, du jars fiancé, et des bœufs tués dans la forêt !... Peut-être aussi que se réalisaient les malédictions des oies qu'il avait rendues veuves ! le pauvre !...

Mon Dieu ! combien le vrai anachorète a de choses à souffrir, lorsqu'il s'éloigne des passions du monde, pour ne songer qu'à faire de bonnes actions !... L'ermite Prépéléac était maintenant terrible-

(1) On entend par « *blasphème* » les malédictions qui jettent un mauvais sort.

(2) Expression habituelle dans les contes, pour désigner la fureur des êtres surnaturels.

ment en colère contre le Diable. Aussi, y a-t-il quelque chose de plus délicat que l'œil ? Dănilă se mourait de souffrance, mais si affreusement qu'il sentit cette douleur, il retint son cœur avec ses dents, et s'écria :

— Tu ne me fais pas peur, avec de pareilles choses ! maudit Diable que tu es !... Mais je te forcerai à t'en mordre les doigts, et tu te souviendras de moi toute ta vie !...

— Là ! Là ! Ne bougonne pas ainsi, et maintenant, *blasphème* contre moi, à ton tour, pour que je voie combien tu es adroit.

— Tu vas prendre, sur ton dos, cette outre, avec l'argent, et venir chez moi ; car les *Blasphèmes* dont j'ai hérité de mes aïeux, je ne les transporte pas avec moi. As-tu compris ?

Tout en disant cela, Dănilă enfourcha l'outre ; le Diable les prit tous deux sur son dos et vola, aussi vite que la pensée, jusqu'à la maison de Prépéléac. Lorsqu'ils aperçurent ce buffle, volant dans les airs, sa femme et ses enfants se sauvèrent effrayés. Mais Dănilă se mit à les appeler par leur nom, et en reconnaissant sa voix, ils s'arrêtèrent.

— Venez ici, enfants chéris de votre Père, disait-il ; et apportez avec vous les *Blasphèmes* hérités de nos aïeux, c'est-à-dire la carde et le peigne à peigner le chanvre !...

Les enfants sortirent, alors, de tous les coins, tenant entre les mains les *Blasphèmes des aïeux*. C'était, maintenant, le tour de Dănilă d'avoir de l'eau à son moulin.

— Enfants, leur dit-il, prenez ce *Monsieur*, et *maudissez-le* du mieux que vous saurez, afin qu'il soit content !...

Alors !... laissez faire les enfants !... car le Diable lui-même les craint !...

Ils se jetèrent tous à la fois sur lui, et commencèrent à le martyriser, selon le goût de Dănilă.

Le Diable se mit à hurler de toutes ses forces ! Enfin, s'échappant de leurs mains à grand peine, tout écorché, estropié et disloqué, il abandonna l'argent avec le reste, et s'enfuit à toutes jambes rejoindre ses camarades.

Quant à Dănilă Prépéléac, n'étant plus embêté par personne, et, — mieux encore, — préservé à jamais du besoin, il mangea, but, et s'amusa jusque dans la vieillesse la plus avancée. Et c'est ainsi qu'il put voir les fils de ses fils réunis autour de sa table.

---

## NOTES SUR LE CONTE DE DĂNILĂ PREPELEAC

LES TZIGANES. — Les Tziganes ont, en Roumanie, et généralement dans tout l'Orient, la réputation d'être traîtres, menteurs cruels et méchants.

Venus d'Asie, vers le XIII<sup>e</sup> siècle, comme esclaves des Tartares, auprès desquels ils remplissaient diverses fonctions, principalement celles de forgerons, chaudronniers et musiciens, une partie d'entre eux s'est fixée dans ce pays.

Il existe, actuellement, en Roumanie, deux sortes de Tziganes : 1) Ceux que l'on nomme *Tzigani de Vatră*, (Tziganes fixés) lesquels, depuis des siècles, vivent sur la terre où, jusqu'en 1864, ils furent les serfs des Boyards, faisant partie de la Mosia (terre familiale), et susceptibles d'être vendus en même temps que cette propriété. Au même titre que les autres Roumains, ils sont aujourd'hui propriétaires d'un petit terrain.

C'est parmi ces Tziganes fixés que se conserve la tradition de la musique populaire Roumaine, des légendes et des chants. Serviteurs et musiciens des Boyards, ils devinrent des *Lautari* (du mot *Lauta*, harpe, violon). (En ce qui concerne les *Lautari*, voir le conte d'Ivan Turbincă). Enfin quelques-uns d'entre eux s'établirent même commerçants.

2) Les *Tzigani de Șatră* ou *Slătarii*, (Tziganes errants) qui n'ont point de terres, voyagent avec leurs chevaux et leurs tentes, sont pourvus de vagues métiers comme montreurs d'ours, rétamateurs ou forgerons ; dont les femmes, très belles et chargées de curieux bijoux, sont les plus célèbres diseuses de bonne aventure, soit qu'elles lisent dans la main ou d'après un cheveu du demandeur, soit qu'au fond d'un tamis renversé, elles interrogent le destin, à l'aide de 41 grains de haricots ou de maïs, dont elles examinent les combinaisons ; ce qui se nomme : *donner des bobii*. Ces sortes de Tziganes chantent parfois, mais n'ont rien de commun avec les précédents.

Nous avons indiqué que c'est parmi les Tziganes (les *Lautari*), que s'est surtout conservée la vraie tradition des vieux récits, chants et *doine*, du folklore Roumain. Cela tient à ce que, de siècle en siècle, ces musiciens qui, selon l'usage, étaient invités à toutes les fêtes, répétaient sans y rien changer, ce qu'ils considéraient comme l'héritage des ancêtres ; alors qu'au contraire, aux environs des grandes villes, le paysan lui-même, d'un caractère moins exclusif, se mêlait plus volontiers à la civilisation pénétrante, en s'assimilant les chansons modernes. Rien ne vibre comme le violon d'un Tzigane, où se retrouvent toute la nostalgie, la tendresse, le *dor*, la mélancolie, et aussi toute la vaillance guerrière de ce peuple roumain, sans cesse opprimé, et cependant se relevant toujours, pour chanter ou imiter ses héros légendaires.

Malgré cela, dans tous les contes populaires roumains, les Tziganes sont généralement représentés comme jouant les rôles de trahison et de méchanceté. Mais la mauvaise action ne leur réussit que momentanément, et, en fin de compte, ils en sont immanquablement punis.

La triste réputation des Tziganes n'est pas tout à fait imméritée, et explique la répulsion et la méfiance qu'ils ont, de tout temps, inspirées. Une légende arménienne donne une autre raison de la haine que



la plupart des peuples, Chrétiens ou Musulmans, professent contre eux. Les Tziganes seraient maudits depuis le jour où les Juifs leur commandèrent quatre clous pour crucifier Jésus. Ils en firent cinq ; et le dernier fut enfoncé dans le cœur du Christ. Depuis cette époque, ils ont gardé le pouvoir de promettre à tous le bonheur et la fortune, mais ils n'ont en partage, pour eux-mêmes, que le malheur et la pauvreté (1).

Cependant, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un écrivain roumain de Transylvanie, Budai Déléanu, a déployé un réel talent dans un poème héroï-comique, dont les personnages sont des Tziganes du XV<sup>e</sup> siècle. Dans cette œuvre, nommée la *Tziganiada*, l'auteur restitue aux Tziganes leur vrai caractère : poltronnerie, jalousie, amour effréné du jeu, mais aussi : naïveté, gourmandise et paresse.

---

(1) *L'Orient inédit*, par M. Minaz Tchéraz. Leroux éditeur, Paris.

## STĂN PAȚITUL <sup>(1)</sup>

---

Il était, une fois, un vieux jeune homme qui s'appelait Stan. Il avait vécu toute son enfance parmi des étrangers, sans connaître ni père ni mère, ni aucun parent qui put le protéger et l'aider. Mais, tout pauvre déshérité qu'il fût, travaillant ici et là dans les maisons des autres, voilà que, cependant, au bout de quelque temps, il lui advint de se trouver dans un village grand et beau.

Et là, servant avec fidélité jusqu'à l'âge de trente ans passés, tantôt chez l'un tantôt chez l'autre, il amassa un peu d'argent, quelques moutons, un char à bœufs, et une petite vache à lait.

Plus tard, il put se faire bâtir, aussi, une petite maison ; et puis enfin, il s'établit dans ce village, pour toujours, se retirant dans son bien et travaillant pour lui seul. Comme dit le proverbe : *La pierre, elle-même, prend la mousse, lorsqu'elle reste longtemps dans le même lieu.*

Dès que ce jeune homme se trouva avec une maison et une bonne petite fortune, — de même que *l'eau ne s'arrête pas sur les pierres*, — il ne se reposa pas pour cela. Il dormait à peine tant il était travailleur. Quand il arrivait d'un côté avec son char il repartait aussitôt de l'autre ; toutes ses affaires, il les faisait lui-même. En vérité, c'était pour lui une lourde charge, d'agir ainsi ; car en son absence, personne n'était là pour soigner son ménage et ses bêtes comme il l'aurait fallu. Mais quoi ? Que pouvait-il faire le pauvre homme ? Comment pouvait-il prétendre à davantage, alors qu'il s'installait à peine chez lui ? Dieu seul sait combien il avait souffert avant d'en arriver à se voir dans sa propre maison ! C'est pour cela qu'il courait seul, nuit et jour, de tous côtés, comme il pouvait, travaillant sans cesse, de droite et de gauche, afin de se

---

(1) L'adjectif roumain *Pațitul* est intraduisible en français, par un qualificatif unique. Il signifie, à la fois : celui qui a souffert, et celui qui ayant acquis de l'expérience se méfie, désormais, de toutes choses. Quelques auteurs l'ont traduit par *échaudé*, mais ce terme n'exprimant pas absolument le sens de *pațitul*, nous avons préféré conserver le mot roumain, en l'expliquant.

mettre en fin de compte à l'abri du besoin. Mais, tout en allant et venant, quoi qu'il en fût, la nuit le tuait de tristesse. Les jours de travail cela marchait encore ; il trimait, et oubliait l'ombre. Mais, dans les longues et interminables nuits, surtout lorsqu'il faisait un grand vent, ou que quelque part il y avait une fête, selon les paroles de la chanson, il ne savait plus que devenir ni de quel côté se tourner :

Je quitte la maison, car le chagrin m'inonde,  
 Mais l'ennui ne me quitte pas ;  
 Et quand, pour ce chagrin, je fuis de par le monde,  
 Il court, et me suit pas à pas.

D'ailleurs, on sait que l'homme n'est pas fait pour vivre seul.

Plusieurs fois l'idée de se marier était passée par la tête du jeune homme ; mais, lorsqu'il se souvenait de tout ce qu'on lui avait raconté au sujet de ce que d'autres avaient souffert par leurs femmes, il restait pensif et, indéfiniment, de jour en jour, il remettait cette affaire, agréable, mais délicate à tant de points de vue, ainsi qu'il le prétendait, et il réfléchissait sans cesse à toutes sortes de choses.

— Les uns disent que : *La femme est un sac sans fond*. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? pensait-il en lui-même. D'autres disent : Que Dieu vous préserve d'une femme paresseuse, vile et dépensière ! D'autres racontent encore diverses sottises ; bref, on ne sait ce qu'il faut ou ne faut pas croire !... Cependant, j'ai rencontré pas mal d'hommes qui étaient beaucoup plus tatillons et agaçants que la plus agaçante femme !

De la sorte, il restait indécis, se surprenant souvent à se parler à lui-même, comme les fous : Faut-il se marier ? Ne le faut-il pas ?..

Et enfin,... que l'on décide de se marier à l'automne, de se marier en hiver, de se marier au printemps, ou en été, ou de nouveau à l'automne, le temps passait, et notre jeune homme commençait à vieillir, continuant toujours à vivre célibataire, tandis que le mariage en restait là. Puis il existe un dicton : *Jusqu'à vingt ans on se marie tout seul ; de vingt à vingt-cinq ans on est marié par les autres ; de vingt-cinq à trente on l'est par une vieille ; mais, à partir de trente ans, le Diable, lui-même, ne peut pas en venir à bout.*

C'est justement ce qui arriva à ce garçon, car, parvenu à cet âge, ni lui-même, ni ses amis, ni les vieilles Babäs, — si sorcières,

hypocrites et curieuses qu'elles fussent, — n'avaient réussi à lui faire prendre femme.

Stan était, de son naturel, un homme silencieux ; mais, lorsqu'il disait quelque chose, la parole était parole ; bien mise à sa place, et personne ne pouvait le contredire.

Beaucoup de pères de famille auraient désiré l'avoir comme gendre, mais, il était prudent et ne se laissait pas prendre aussi facilement. Ce qui fait, qu'à la longue, les vieilles aussi bien que les amis en eurent assez d'essayer toujours sans succès ; ils l'abandonnèrent donc aux soins du Diable, et le mirent sous sa protection, pour qu'il en fasse ce qu'il voudrait, puisqu'eux-mêmes avaient perdu tout espoir de le marier.

Or, il arriva qu'un jour le jeune homme se leva de grand matin, prépara de la mămăligă (1) au fromage, avec ce qu'il tenait encore de Dieu, mit les provisions dans sa musette, attela ses bœufs au char, et ayant dit : « Que Dieu me soit en aide ! », il partit vers la forêt pour en ramener une charretée de bois. Quand il y arriva il faisait jour ; il coupa son bois, chargea sa charrette, toute pleine et bien serrée, puis, pendant que les bœufs mangeaient, il se mit, lui aussi, à casser la croûte. Après avoir suffisamment mangé, comme il lui restait encore un morceau de mămăligă au fromage, il en fit une boule, tout en disant :

— Pourquoi la rapporterais-je à la maison ? Il vaut mieux la laisser ici, sur cette petite souche d'arbre ; peut-être que quelque bête sauvage la trouvera, la mangera, et remerciera Dieu.

Puis, ayant déposé la mămăligă sur la souche, il attela les bœufs, répéta de nouveau : « Que Dieu me soit en aide », et vers l'heure du petit déjeuner, il repartit du côté de son logis.

Mais, dès qu'il eut quitté la forêt, un orage, entremêlé de pluie, éclata, si violent, qu'on ne pouvait voir ni devant soi, ni derrière. La colère de Dieu se déchaînait dans la campagne, à ne pas mettre un chien dehors, et encore moins un homme. Mais le Diable ne cherche rien de mieux ; car, c'est par de semblables temps qu'il vous fait perdre patience et commettre, malgré vous, le péché.

Ce jour-là, Scaraoski, le chef des diables, voulant s'amuser un peu, comme il s'entendait à le faire, ordonna à tous ses serviteurs de partir de divers côtés, sur mer et sur terre, chacun droit devant soi, pour semer la discorde entre les hommes, et leur causer mille

---

(1) *Mămăligă*, bouillie de farine de maïs, nourriture habituelle des paysans roumains.

maux. Aussitôt, les diables s'éparpillèrent plus rapides que la foudre. L'un d'eux se dirigea vers les forêts pour voir s'il ne pourrait pas accomplir, par là, quelque méfait.

Peut-être réussirait-il à entraîner l'un à blasphémer contre Dieu, et l'autre à tourmenter ses bêtes ? celui-ci à briser quelque chose dans son char ? celui-là à blesser l'un de ses bœufs ? Peut-être en pousserait-il d'autres à se disputer jusqu'au meurtre ? Enfin, toutes les formes de sottises et de diableries que le démon seul invente et peut seul réaliser.

Que firent les autres diables ? Nous n'en savons rien. Mais, celui-ci n'eut pas de chance, dans la forêt, ce jour là. Il fit bien tout son possible, sans doute, pour mettre sa queue en tire-bouchon quelque part, mais ce fut toujours peine perdue, car, partout où il allait, il n'aboutissait à rien. Enfin, en essayant de côté et d'autre, tantôt ici, et tantôt là, il trouva, vers le soir, un petit sentier, s'y engagea, le suivit, et aboutit précisément au lieu même où Stan avait chargé son bois. Mais, il ne trouva plus que la place, parce que le jeune homme, comme je vous l'ai dit, avait déjà quitté la forêt depuis longtemps et était retourné à ses occupations.

Voyant que, cette fois encore, il n'avait réussi à rien, le Diable grinçait des dents et crevait de fureur, tant il était inquiet, ne sachant comment il pourrait se présenter devant Scaraoski sans lui rien rapporter. Il était exaspéré par tous ces contre-temps, et surtout, à demi mort de faim.

Comme il restait là pensif, grognon et triste, voici qu'il aperçut, sur une souche, la boule de mămăligă. Alors, la joie de ce petit Diable fut immense. Tout de suite il l'avalait sans dire un mot, puis, n'ayant rien de mieux à faire, il mit sa queue entre ses jambes, et retourna en hâte vers son maître. Mais, à peine arrivé en Enfer, Scaraoski lui demanda :

— Eh bien ! mon enfant quelle prouesse as-tu faite ? Combien d'âmes as-tu prises pour moi en acompte ? Fais ton rapport.

— Hélas ! Maître ! à peu près rien ; répondit le diabolotin honteux, et, — de frayeur, — tremblant comme une feuille. Je vois que je suis parti dans une mauvaise heure ! Comme vous le savez, le temps a été très mauvais ; à cause de cela il n'est venu qu'un seul homme, aujourd'hui, dans la forêt. Encore celui-là m'a-t-il échappé, car je n'ai relevé sa trace que plus tard, lorsqu'il était déjà parti. Heureusement que j'ai trouvé, sur une souche, une boule de mămăligă que j'ai pu manger, car mes entrailles commençaient

à se battre entre elles. Je n'ai pas autre chose à dire à Votre Obscurité.

— En somme... laideron que tu es... pour manger la boule de mămăligă, tu as bien su la manger ! mais, ce que cet homme a dit, lorsqu'il a déposé la mămăligă sur la souche, le sais-tu ?

— Quant à cela, Maître, non, je n'en sais rien.

— Alors, de quoi t'occupes-tu, si tu ne sais même pas ce que les mortels disent entre eux ? Eh bien, moi, quoique je n'aie pas été, comme toi, dans la forêt, je peux cependant te le répéter... Il a dit : « Que celui qui mangera cette boule de mămăligă remercie Dieu ! » As-tu dit quelque chose quand tu l'as mangée ?

— Non Maître, je n'ai rien dit.

— Bon ! Je vois que, bien loin d'essayer de connaître la pensée intime des hommes, tu ne sais même pas découvrir ce qu'ils disent. Dans ces conditions, comment puis-je avoir confiance en toi ?... Eh bien, attends ! je vais te trouver tout de suite un bon remède, (1) et t'enseigner ce que tu devras faire une autre fois. Allons ! Pars immédiatement chez cet homme. Tu le serviras pendant trois ans, avec fidélité, en tout ce qu'il te demandera. N'accepte aucun argent, mais conviens avec lui, qu'à la fin de ton service, tu auras le droit de prendre ce que tu voudras dans sa maison, c'est-à-dire ce qui est nécessaire au *Suppôt de l'Enfer* dont les extrémités commencent à pourrir. (2) Eh bien, voyons ? — As tu bien réfléchi à ce qu'il te faudra demander alors ?... Allons-y !... Es-tu prêt ?... Dans ce cas, va-t-en.

— Je suis prêt, Maître ; voilà, je pars !

Alors le diable courut près du *Suppôt de l'Enfer*, pour voir ce qui pouvait bien lui manquer ; puis il partit, vif comme une étincelle, pour se rendre à son service, suivant l'ordre de Scaraschi.

Et, lorsqu'il fut arrivé aux environs de la maison de Stan, il se transforma en un enfant de huit ans, habillé de vêtements allemands, (3) et se promena, aux abords de la porte, tout ratatiné sur lui-même. A ce moment Stan était justement chez lui. Il venait d'enlever le chaudron du feu, pour brasser la mămăligă, lorsqu'il s'aperçut que ses chiens voulaient mettre en pièces un pauvre hom-

(1) Te remettre à ta place par une bonne correction.

(2) Textuellement : *La semelle de l'Enfer*. On dit aussi : *La mère du Diable*. Pour le démon les âmes qui sont là, depuis longtemps, ne sont plus intéressantes ; il en faut, sans cesse, de nouvelles.

(3) Pour les paysans, tout ce qui n'est pas le costume national, se nomme « *Vêtements Allemands* », c'est-à-dire : étrangers.

me. Et, en regardant mieux, il vit un garçonnet qui, dans sa terreur des chiens, avait grimpé au pilier de la porte (1).

Alors Stan courut dehors, en criant :

— Oust !... Hormus !... Na, Bălan !... Na, Zurzan !... Allez vous en roquets !... D'où es-tu mon petit ? et, qui cherches-tu par ici, Frayeur des chiens ?...

D'où voulez-vous que je sois, Badică ? (2) Je suis un pauvre garçon sans père ni mère, appartenant à tout le monde, et je voudrais trouver un maître.

— Trouver un Maître ? Mais tu n'es même pas bon à garder les oies, Quel âge as-tu à peu près ?

— Je crois avoir environ treize ans.

— Que racontes-tu là ? Alors, on a raison de dire que *le moineau est toujours poussin ; et que le diable seul sait son âge*. Je t'aurais donné sept ou huit ans, tout au plus. Mais quoi ? Que Dieu me le pardonne ! c'est peut-être à cause de tes habits en lambeaux, que tu parais si laid et si rabougri ; j'ai vu encore l'autre jour un autre vagabond, comme toi, courir les chemins par ici, mais celui-là était un peu plus présentable : il était habillé ainsi :

Avec manteau de canevas,  
Dont les fils ne tenaient pas ;  
Et d'Angleterre, une culotte,  
Pleine de pièces, et vieillotte (3).

Lorsqu'il suivait son chemin, ses culottes marchaient à côté de lui. On eut dit qu'il cherchait à collectionner des vieilleries ; et, comme il passait auprès de ma porte, j'ai eu beaucoup de peine à le préserver des dents de Zurzan ; il l'a secoué comme pas un !... Comme dit le dicton : « *Je voudrais bien venir ce soir chez vous, mais j'ai honte devant vos chiens !...* » Maintenant même, je le vois encore tel qu'il était, tout en lambeaux, ramassant son bagage par terre. Il ne s'en est pas fallu de beaucoup qu'il ne t'arrivât à toi la même chose qu'à ui. Et comment t'appelles-tu ?

— On m'appelle toujours : Kirikă.

— Ecoute, Petite chose, est-ce que tu n'es pas baptisé par Saint Kirikă, le boiteux, qui prend les diables aux cheveux ?

1) Dans les villages de Roumanie, il y a beaucoup de chiens, généralement très méchants. On doit être armé d'un fouet, ou d'un solide gourdin, pour les écarter, car ils sont toujours en liberté, et leur maître n'est jamais responsable, ni puni, pour les dommages qu'ils peuvent causer.

(2) *Badică*, diminutif de *Badê* : terme d'amical respect. Ce mot s'emploie envers un jeune homme plus âgé, un frère aîné, un fiancé, etc.

(3) On appelait « *culotte d'Angleterre* » les pantalons Turcs.

— Je ne connais pas celui-là ; mais, je m'appelle Kirikă.

— Eh bien, quant à moi, peu m'importe qui a été ton parrain ! Je trouve seulement qu'il a bien réussi en te donnant le nom de Kirikă, parce que tu es une sorte de moineau rabougri. (1)

— Que voulez-vous, Badé ?... Moineau ? Rabougri ?... je suis comme je suis ! mais, de par le monde, j'ai vu souvent de gros hommes qui n'étaient bons à rien ! C'est à l'œuvre que l'on juge ce dont un homme est capable. Laissez-moi me nommer comme on me nomme. Qu'est-ce que cela vous fait ? Mais vous, comment vous appelez-vous ?

— On m'appelle toujours Stan. Mais, depuis qu'étant petit j'ai fait une grave maladie, on m'a changé le nom de Stan en celui d'Ipaté. Et, depuis, j'ai gardé les deux noms (2).

— Mais alors, Badé, vous savez sans doute que vous avez, vous aussi, une chanson :

Ipaté, d'un seul coup, avale une bouteille,  
Fait signe, avec la main, d'apporter la pareille !...

— Dis donc, sais-tu que tu m'as *giflé dans le chapeau* ? (3) Kirikă, garçon du diable !... Rien qu'à voir ce que tu sais on te prendrait pour « celui qui est assis sur le trésor ». (4) Comme corps, on voit bien que tu es tout petit ; mais comme esprit tu es grand. Voyons, peux-tu deviner cette énigme ?

Latte sur latte ; Sur latte : écarlate ; Sur écarlate : écartement ; Sur écartement : mortier ; Sur mortier : chose claire ; Sur chose claire : chose jaune ; Et sur chose jaune : baguette à brasser ».

Aussitôt Kirikă se mit à sourire et à répondre :

— Et, si je devine, me donnerez-vous « *d'elle* » une petite miette ?

(1) Kirikă, vient du mot *Chircit*, qui signifie : rabougri, avorton.

(2) Allusion à un curieux usage paysan. Dans certains cas, lors de très graves maladies, la croyance populaire est, qu'en changeant le nom de l'enfant, le mal, ne trouvant plus la personnalité qu'il frappait, cesse par cela même. Soit en famille, soit à l'église, on rebaptise alors le malade d'un nouveau prénom, avec un nouveau parrain, auquel la sage-femme dit : « *L'autre n'a pas eu de chance avec son filleul ; que toi, tu aies plus de chance que lui* ». Le nouveau parrain répond : « *Qu'il vive pour moi* ». Le malade doit alors guérir. Mais, si par hasard il meurt, c'est que sa réserve de jours à vivre était épuisée.

(3) Tu as dit justement ce qu'il faut pour me plaire.

(4) Le gardien des trésors de la terre, cachés dans les bois ou les champs, est le plus souvent le Diable lui-même. Mais, parfois aussi, ce sont les nains que l'on nomme souvent : « *Les Petits* ». Ces derniers, qui vivent généralement à l'abri d'un chou, d'une pierre, d'un champignon, sont coiffés de bonnets pointus et portent une longue barbe traînant à terre. Ils sont favorables aux humains, auxquels ils ont le pouvoir de donner des richesses. Leur chef se nomme : *Status-Palma-Barba-Cot* (Haut d'une main avec la barbe haute d'un coude). Voir le conte d'Harap Alb.



— Comment puis-je savoir ce que tu crois que c'est ? Devine d'abord, nous allons voir !

— Quest-ce que cela peut être ?.. dit Kirikä, sinon ceci ? En face de la maison : la cuisine ; (1) ensuite : le feu, le trépied, le chaudron, l'eau dedans, la farine pour la mămăligă, et enfin, la baguette pour la brasser.

— Bien, Kirikä !... d'après cela, je vois maintenant que par-dessus le marché, tu n'es pas sot. Voyons, combien veux-tu que je te donne, par an, pour t'engager chez moi ?

— Ah ! Voilà : c'est que je ne m'engage pas à l'année !

— Mais alors ? Comment t'engages-tu ?

— Je m'engage pour trois ans de suite, parce que je ne suis pas habitué à courir les routes de maître en maître, ma besace sur le dos. Et parce que je veux avoir appris quelque chose lorsque je sortirai de chez vous.

— En ce qui me concerne, tant mieux Kirikä !... Et alors, combien me demandes-tu de gages pour trois ans ?

— Eh bien voyons... donnez-moi de quoi manger et de quoi m'habiller autant qu'il m'en faudra ; et, quand les trois ans seront terminés, je demanderai la permission d'emporter, de votre maison, ce que je voudrai.

— Voilà de bien drôles de paroles !... Peut-être alors voudras-tu prendre mon âme ?... Puis-je imaginer ce que le diable te mettra en tête de me demander ?

— Mais non, Badé Ipaté, n'ayez pas peur ; je ne vous demanderai certainement pas une chose aussi importante que cela. Et ce que je prendrai dans votre maison ne vous sera d'aucune utilité.

— Enfin, que veux-tu raconter ? s'exclama Ipaté. « *La mesure est la parole à propos de la promenade !* » (2) Il n'y a vraiment que Balan, mon chien, qui pourrait comprendre quelque chose à ce que tu dis, parce que tu ne parles pas du tout clairement.

— Voyons ! Badé Ipaté ! Il ne faut pas se fâcher pour des mots ; et il est toujours préférable de marchander au début qu'à la fin.

— C'est justement ce que je dis, rejeton du Diable !... » *Détache, pour une fois, ton cheval de sa place, afin que je voie ce qui est mien et ce qui est tien* ». (3).

(1) Souvent, en face des maisons, se trouve un petit pavillon qui sert de cuisine en été.

(2) Une chose sans signification sans queue ni tête.

(3) Forme paysanne signifiant : « Il faut parler clairement pour marchander, afin que chacun trouve son bénéfice.

— Ecoutez Badé Ipaté ; ne vous opposez pas à ma demande pour si peu. Je vous assure que ce ne sera pas une chose importante.

— Eh bien, sais-tu Kirikă ? Reste chez moi ; et nous nous entendrons à ce moment là. Je vois que tu es un garçon dégourdi ; qui sait ? peut-être es-tu aussi travailleur ? J'imagine que tu sauras bien où prendre les objets et où les remettre.

— Quand à cela, soyez-en assuré Badé, dit Kirikă. Ne vous tourmentez pas de ce que je suis petit, car les choses que je ferai pour vous, aucun autre ne les a jamais faites, eut-il même une étoile au front (1).

— Sait-on jamais ? Cependant ce serait bien Kirikă si *tout ce que tu me dis avait du lait* (2). Mais apprends aussi que tu as trouvé un maître bon comme le bon pain ; seulement il faut régler d'abord nos conventions : ne soit jamais impertinent dans tes paroles, car alors je craindrais de me mettre hors de moi, et d'être parfois forcé de perdre patience.

— Même à cela je ne manquerai pas, Badé Ipaté.

— Alors, c'est convenu n'est-ce pas ? Maintenant, viens manger quelque chose toi aussi. Voici des boulettes au fromage, avec de l'ail et de la mămăligă. Vas-y ! Avale-les, puis tu commenceras à travailler.

Le garçon se mit à genoux comme un berger, avala bien vite ce qu'il avala, puis il s'en alla à ses occupations.

Et Kirikă était si tranquille et si appliqué à sa tâche, qu'on aurait juré que depuis sa naissance il n'avait jamais fait autre chose. Quant à Ipaté il s'habituaît si bien avec lui, qu'il avait oublié ses ennuis, car tout lui réussissait on ne peut mieux. Du jour où Kirikă s'était engagé chez Ipaté, la chance coulait à flots, partout, dans sa maison, au point qu'il ne savait même pas ce qu'il possédait. Que d'enclos entourés d'épines, où le vent lui-même ne pouvait pénétrer ! Que de hangars ! Que de parcs pour les bœufs et les vaches ! Que de bergeries pour les moutons ! Que de poulaillers pour les volailles ! Que de porcheries pour les cochons ! Des coffres pour le maïs, des granges pour le blé, et combien d'autres choses encore pour sa ferme, toute faites, en très peu de temps, de la main de

(1) Le croyance Roumaine est que tout être supérieur, ou prédestiné à un destin magnifique, porte le signe d'une étoile sur le front. Il en est de même pour certains animaux magiques.

(2) Allusion au dicton : *Il faut qu'une vache soit grasse, ait du lait, et qu'elle rentre de bonne heure à la maison*. (C'est-à-dire qu'elle mange peu). Par extension, ce terme « avoir du lait » s'applique à toute chose bonne, ou que l'on souhaite bonne,

Kirikă. Sans mentir ! Ipaté était devenu cent et mille fois plus riche, depuis que ce petit valet était à son service ; et maintenant, ayant vu ce qu'il était capable de faire, l'enfant lui était devenu aussi cher que ses propres yeux.

Deux ans, environ, se passèrent ; puis, un jour, Kirikă dit à son Maître :

— Maître, il faut que je vous dise quelque chose ; ne vous en fâchez pas, je vous prie. Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Demain, ou après-demain, vous deviendrez vieux, et vous n'aurez aucun hériter. Après la vie vient la mort ; que Dieu vous en préserve !... Mais, sait-on ce qui peut arriver ? Alors ? Pour qui aurez-vous amassé tant de fortune ?

— Que dis-tu là, Kirikă ? Alors que je ne me suis pas marié, lorsque j'étais bon à marier, il faudrait, maintenant, le faire à mon âge ? Tu veux donc que le Diable se moque de moi ? Ne vois-tu pas que mon soleil a dépassé midi ? Je suis plutôt vieux que jeune !

— Mais non, Maître ! Que le Diable m'emporte ! Vous effrayeriez les gens avec vos paroles !... Ne vous faites pas passer pour un vieillard, car votre jeunesse n'est pas finie ! Je crois, au contraire, que vous êtes juste à l'âge du mariage, puisque vous avez de quoi nourrir votre femme et vos enfants. Dieu merci ! bien des gens voudraient posséder ce que vous avez !

— Quelle idée ! protesta Ipaté. Je ne sais ce qui te prend Kirikă, et tu parles, parfois, à tort et à travers. Ai-je des champs ensemencés ? ai-je tout ce qui est nécessaire à une famille ? Crois-tu qu'avec cela seulement on peut entretenir une femme ? Le proverbe dit : *Quand on se marie, il faut avoir de quoi moudre* (1).

— Est-ce de cela que vous vous plaignez, Maître ?

— Mais, de quelle autre chose voudrais-tu que je me plaigne, Kirikă ? Ne sais-tu pas que la nourriture passe avant tout le reste ?

— Maître, s'il n'y a que cela à vous inquiéter, laissez-moi faire, et vous aurez assez de blé pour les *petits pains* (2) des noces, et même, si vous le voulez, pour le baptême.

— Mais, en quel endroit, Kirikă ?

— Voyez-vous, là-bas, au loin, de beaux champs de blé qui commencent à mûrir ?

— Je les vois.

(1) Il faut assez d'argent pour faire vivre une femme.

(2) *Colac*, petit pain, en forme de cercle, que l'on fait bénir, et dont on distribue des quantités, à l'occasion des cérémonies joyeuses ou funèbres.

— Rendez-vous, à l'instant même, chez le maître de cette *moșia* (1), et dites-lui que vous vous engagez à lui mettre en meules tout le blé qu'il a semé. S'il vous demande ce qu'il devra vous donner pour cette difficile besogne, dites-lui que vous n'accepterez pas d'argent, mais seulement autant de blé, avec sa paille, que vous pourrez, vous et votre garçon, en emporter sur votre dos.

— Comment cela Kirikă ? On dirait que tu parles des choses de l'autre monde !... Crois-tu que nous puissions moissonner et ramasser une si grande quantité de blé ? car, sans plaisanterie, il faudrait, pour faire ce travail, des centaines et des milliers de bras. Et encore ! le faire pour deux charges de blé ? Me prends-tu pour un fou ?

— Maître, si vous voulez savoir ce que je suis, et ce que je peux, écoutez-moi, et rendez-vous chez le Boyard. Ensuite, dites-lui ce que je vous ai conseillé de lui dire.

Ipaté était balancé entre la pensée d'y aller et dix autres de n'y pas aller. A la fin, il prit son cœur entre ses dents (2), et partit à la ferme, pour voir ce qui pourrait bien en advenir. Dès qu'il y arriva il se présenta devant le Boyard, et lui dit :

— Excusez-moi « Coucoané » (3). N'avez-vous pas par hasard besoin de moissonneurs ?

— Ah ! Quel besoin j'en ai bonhomme !... On dirait que c'est Dieu qui t'a envoyé ! car le blé est mûr, et la moisson ne peut plus souffrir de retard.

— Alors, Coucoané, je m'engage à vous le moissonner.

— Comment ? Tout seul ?

— Ça, c'est mon affaire Coucoané ! Je m'engage à vous le mettre en meules. Est-ce que ce n'est pas net, *Gospodar* ? (4).

— D'après ce que je vois, tu comptes sur beaucoup de bras ?

— Beaucoup ? ou peu ?... Enfin Coucoané, ce sera comme Dieu voudra ; mais, ce qui importe, c'est de faire ce travail.

— Et, en gros, que me demandes-tu pour cela ?

— Que voulez-vous que je vous demande, Coucoané ? Voici : Lorsque j'aurai mis le blé en meules, je demanderai seulement la permission de prendre autant de blé, avec sa paille, que moi, et l'un de mes garçons, nous pourrons en emporter sur notre dos.

(1) *Moșia* terre héritée des ancêtres ; patrimoine familial.

(2) Prendre son courage à deux mains.

(3) Pour l'explication du mot « Boyard », se reporter au conte d'Ivan Turbiacă. « Coucoané » : terme de respect, signifie « Seigneur ».

(4) « *Gospodar* » du polonais : « *Gospodarz* », nom autrefois donné aux Princes ; actuellement signifie : *Maître-fermier, propriétaire*.

— Ecoute, mon ami... parles-tu sérieusement ? ou bien plaisantes-tu ?

— Que Dieu m'en préserve, Coucoané !... Je parle très sérieusement.

Le Boyard, croyant Ipaté un peu fou et, voulant en finir avec lui, lui dit :

— Eh bien, si tu es homme de parole, viens demain matin, et commence ton travail. Je verrai quelle besogne tu es capable d'accomplir et nous nous entendrons en terminant.

— Pour cela, je vous l'ai indiqué, Coucoané.

— Alors, vas-y ! et nous verrons après.

Là dessus, Ipaté retourna chez lui, et Kirikă lui demanda :

— Eh bien, Maître, où en sont les choses avec le Boyard ?

— Où veux-tu qu'elles en soient Kirikă ? D'après ta parole, je me suis bel et bien engagé à lui mettre son blé en meules. Seulement, j'ai été saisi de frayeur lorsque je suis passé devant le champ, et que j'ai constaté combien il est grand. C'est un ouvrage très difficile, et pour venir à bout, ce sera une grosse affaire. Je sais très bien, du reste, que le Boyard m'a pris pour un fou ! et, d'après ce que je vois maintenant, il n'a pas tout à fait tort. Seul, le Diable sait ce que nous en pourons faire.

— Quand vous êtes avec moi, Maître, ne vous inquiétez donc pas !... répondit Kirikă.

— Ecoute, je crois qu'il vaut mieux prendre, ce soir même, tout ce qui nous est nécessaire, et nous rendre de suite là-bas, pour que demain matin, le jour nous trouve en plein champ.

Ils se préparèrent ainsi tous deux et partirent. Quand, vers le soir, il furent arrivés, Ipaté s'écria :

— Vois-tu, Kirikă, ce n'est pas une blague ! Mais, il me semble que nous allons trouver le Diable !...

— Savez-vous une chose, Maître ! Couchez-vous donc et reposez-vous. Demain matin, nous reparlerons ensemble de tout cela.

Ipaté, malgré ces propos,  
Portait le souci sur son dos

Aussi, continua-t-il à se tourmenter encore un peu. Cependant, petit à petit, la fatigue l'emporta ; il s'étendit sur l'herbe pour un instant, mais aussitôt il s'endormit profondément.

Alors, — lui seul sait ce qu'il fit, et comment il le fit, — tou-

jours est-il qu'en un clin d'œil Kirikă rassembla toute la diablerie, et la mit à l'œuvre sur ce champ.

Les uns moissonnaient, les autres liaient les gerbes, d'autres, ailleurs, faisaient les petits meulons et soufflaient avec leurs narines pour les sécher ; d'autre encore les transportaient et les arrangeaient en grandes meules. En fin de compte, c'était la *Clacă* (1) du Diable, et je ne vous en dis pas davantage.

Lorsqu'à l'aube Ipaté se réveilla, il fut effrayé de ce qu'il vit !... Tout était fini. Au lieu du champ de blé, il apercevait, maintenant, une grande meule, encadrée de deux autres plus petites, bien disposées au sommet de la colline. Quant à Kirikă, il ne le voyait nulle part. Alors, les cheveux d'Ipaté se dressèrent d'épouvante sur sa tête, et il se mit à chercher partout son petit valet. Enfin, au bout d'un moment, il l'aperçut dormant tout en haut d'une meule. A cette vue, il reprit un peu ses sens.

De leur côté, les domestiques du Boyard qui, selon leur habitude, s'étaient éveillés de grand matin, s'en vinrent au champ pour savoir ce qui s'y passait. Mais, lorsqu'ils virent cette chose inouïe, ils prirent peur et coururent chez leur Maître lui annoncer la nouvelle. Aussitôt celui-ci se leva précipitamment, sauta à cheval, courut d'une haleine vers son champ, et à son tour, il vit ce qui ne s'était jamais vu, ni ouï dire, depuis que le monde est monde.

— Eh bien Coucoané, ai-je, oui ou non, accompli mon travail ? lui dit Ipaté. Il est heureux que vous soyez venu, vous aussi, afin d'être là quand nous enlèverons notre dû.

Pendant ce temps, sans plus attendre, Kirikă attirant une corde qui entourait sa ceinture, attachait solidement, à sa façon, la grande meule, puis il la chargea sur son dos, et... bon voyage !...

A ce spectacle, le Boyard resta pétrifié, les deux poings sur les hanches, le regardant s'éloigner. Persuadé qu'Ipaté allait, également, enlever les deux autres petites meules, en le ruinant du même coup, il crevait de rage. Mais, que pouvait-t-il y faire ? Ne sachant plus comment s'en tirer, il dit doucement à Ipaté :

— Bonhomme ! A la place du blé que tu as encore à enlever, prends de l'argent ; mais, par-dessus tout, laisse-moi en paix !... Je ne croyais pas avoir affaire au Diable !

— Que Dieu nous en préserve Coucoané !... *La Croix d'Or est*

---

(1) *Clacă*. Voir la note, à la fin du conte.

*dans notre maison !... (1)* Partir ainsi de ces lieux ? Non pas !... Car bien au contraire, nous avons travaillé de tout notre cœur.

— Laissons-là les blagues, mon ami ! Crois-tu que tu vas m'apprendre, maintenant, l'agriculture ? Sache bien que ce n'est pas d'hier, ni d'avant-hier, que je sème du blé ; et que j'ai déjà eu affaire à des moissonneurs ! Et même, si vous n'êtes pas ceux que la Croix doit tuer, vous n'avez cependant pas agi d'une façon bien claire. Mais qu'ai-je à faire, moi, de m'intéresser à vos âmes ? Vous en rendrez compte à Dieu !... Prends donc l'argent que je t'ai offert ; et allez-vous en chez d'autres !... Quant à moi, je vois bien que j'ai été dupé.

A ces paroles, Ipaté fut très joyeux. Il accepta l'argent convenu ; et s'en alla à la suite de Kirikă. Mais, lorsqu'il arriva chez lui, ce dernier avait déjà battu, vanné et moulu toute la récolte ; bref tout était arrangé. A cette vue Ipaté ne sut plus que dire ; il commençait vraiment, lui aussi, à croire un peu qu'il avait affaire au Diable.

— Eh bien ! Kirikă, s'écria-t-il ; sais-tu que le Boyard lui-même — si Boyard qu'il soit, — est devenu bien inquiet ? Et qu'il m'a donné, en surplus, de l'argent à emporter chez moi.

— Cela est parfait aussi, Maître ! Mettez-le dans votre poche, et taisez-vous silencieusement (2). Je savais bien d'avance qu'ils nous donnerait aussi quelque chose pour nos dépenses.

Le lendemain de cette affaire, Kirikă dit à Ipaté :

— Maître, je crois que maintenant vous n'avez plus d'objection à me faire. Demain, ou après-demain, mes années de service près de vous seront terminées et, sans moi, vous resterez seul. Jadis, les choses marchaient encore ; vous étiez habitué à vivre solitaire, mais maintenant cela vous sera difficile, d'autant que vos affaires sont devenues plus importantes. Alors, qu'en dites-vous ? Vous mariez-vous oui ou non ?

— Sais-je ce que je dois faire ? Oui, probablement que je me marierais si je trouvais un bon parti. Je ferais peut-être ce pas-là, mais je crains de prendre le Diable sur mon dos, de l'amener dans ma maison avec les musiciens, et ensuite de ne plus pouvoir l'en faire sortir, fut-ce avec mille prêtres ? Alors, ce serait la fin du mariage, de la fortune, et de tout le reste !...

— Vous vous inquiétez déjà de cela à présent, Maître ? Si ce

---

(1) Non seulement nous avons la Croix dans notre maison mais encore elle est d'or ! Nous sommes donc de très bons chrétiens.

(2) Le superlatif du silence : le silence qui se tait.

n'est que ça, laissez-moi faire, et je vous ferai avoir un amour de femme, à n'en pas trouver de semblable ; car je suis le maître de leurs cœurs. Je ne me vante pas, mais je vous assure que je connais toutes leurs affaires. Quant à cela je ne crains rien. Je peux vous en choisir une, fut-ce dans l'obscurité de la nuit. Je ne le ferais pas pour un autre, même si on me donnait le monde entier. Mais, quant à vous, je veux absolument vous voir devenir en ce monde un homme comme les autres. Ne voyez-vous pas que la plupart des gens de votre condition lèvent le nez à cause de cela ? Comme si vous ne pourriez pas entretenir une femme vous aussi !...

— Ah Kirikă ! Je ne sais vraiment comment t'exprimer ce que tu es ! Tu ferais perdre la raison à l'homme !... En toi j'ai bien trouvé mon Maître ! Je ne sais pas qui a pu te diriger vers ma maison, mais tu es un fameux numéro ! Et vraiment, je reste quelquefois à me demander, en moi-même, de qui tu peux tenir tant de pouvoir ? Parfois même, j'ai presque envie de dire, à mon tour, comme ce Boyard : es-tu un fantôme ? Es-tu un homme ? Es-tu le Diable ?... En tout cas, tu n'es certainement pas une chose bien claire. Mais enfin, que tu sois ce que tu voudras, cela ne me regarde pas. Je sais seulement, qu'en ce qui me concerne, tu m'as bien servi, et je n'ai rien à ajouter. Eh bien, dis-moi donc comment tu prétends me choisir une femme ?

— Voici Maître : Dimanche prochain, rendons-nous dans le village, à la « *Horă* » (1). Je resterai à l'écart avec les garçons, et vous, vous entrerez dans la *Horă* à côté de la jeune fille qui vous plaira. Je passerai alors tout doucement à côté de vous, je la regarderai attentivement, et je vous dirai ensuite ce qu'elle porte en son âme.

— Mais sais-tu, Kirikă, que tu ne raisones pas mal ? Je ne me suis pas trompé quand j'ai dit que le Diable est en toi.

— Que voulez-vous mon Maître ? On dit aujourd'hui qu'il faut avoir un peu le Diable en soi, car sans cela les Saints vous attrapent et ce n'est pas bon non plus.

Enfin, ils causèrent comme ils causèrent.

Dès que le Dimanche arriva, Ipaté et Kirikă descendirent dans le village pour se rendre à la *Horă*. Le petit valet, selon l'habitude des très jeunes garçons, grimpa sur les clôtures et se mit à jouer avec les autres enfants, tandis qu'Ipaté, homme de parole, entraînait dans la danse à côté d'une jeune fille qu'il crût être de son goût. Il

(1) « *Horă* » : la plus populaire des danses paysannes roumaines. Voir la note à la fin du conte.



commença à la mesurer des yeux de haut en bas, puis de bas en haut et, pendant que la Horă tournait, il pressait la jeune fille, tantôt par la main, tantôt en lui faisant du pied ; que voulez-vous ? comme c'est l'habitude des jeunes gens. Et Tropaï !.. Et Tropaï !.. Ropaï !.. Ropaï !... les talons de notre Ipaté commencèrent à brûler (1).

Kirikă était dans les environs et, comme Ipaté cessait de danser, le diabolotin lui dit :

— Ah ! Ah ! Maître !... Il me semble que vous avez la figure un peu échauffée !... Alors ? Ça vous convient n'est-ce pas ?

— Mais, je ne sais que te répondre, moi ?... On dirait que mes péchés t'ont fait surgir sur mon chemin, Kirikă !... Je songe même à passer aux actes, car la jeune fille est gentille, et elle m'a déjà charmé.

— Eh bien non, Maître ; si vous voulez m'écouter, je vous conseille de ne pas prendre celle-ci. Le feu aussi est joli, mais vous savez que, parfois, il vous brûle terriblement. Ainsi, voyez cette petite jeune fille combien elle est sérieuse ? On la croirait de celles qui portent toujours la Croix sur leur poitrine. Et cependant, une nuit, l'une de ses semblables a fait beaucoup de mal à mon grand-père dans une fontaine.

— Comment cela Kirikă ?

— Ah voilà ?... Comment ?... Il n'est pas bon que vous sachiez tout Maître !...

— Comme tu es drôle ! On pourrait plutôt te tordre les mâchoires que te contraindre à parler. Eh bien, non ! moi je pense qu'elle m'écouterà et qu'elle deviendra bonne.

— Heu, Heu !... Heu !... Pourquoi pas ? Je vous dis, en ami, que cette petite jeune fille a, en elle, trois côtes du diable ; et d'ailleurs, la meilleure des femmes, elle-même, en possède une. Il faut attendre encore, Maître ; au moins jusqu'à ce que nous découvriions l'une de celles-là, et je vous dirai alors ce qu'il y aura à faire.

— Que sais-je Kirikă ? Jusqu'à présent tu m'as toujours rompu la tête pour que je me marie ; tu m'en as donné le désir ; et maintenant, tu me tournes et retournes comme il te plaît.

— Vous savez bien, Maître, que je ne veux pas votre malheur. Ecoutez-moi, et vous ne serez pas trompé.

Ayant entendu tout cela, Ipaté s'abandonna encore aux conseils de Kirikă, et, tels ils étaient partis, tels ils retournèrent le soir chez

---

(1) Le cœur d'Ipaté commença à s'enflammer.

eux. Mais quand ils furent revenus à la maison, on eut dit qu'Ipaté n'était plus le même homme : tantôt il travaillait, tantôt il ne travaillait pas ; mais son occupation principale était de s'absorber en de longues rêveries, tout en attendant, avec impatience, le Dimanche suivant.

Ce Dimanche vint enfin, et il pu repartir, à la *horă*, dans un autre village. Selon son habitude, Kirikă se mêla aux jeunes garçons, tandis qu'Ipaté se plaçait, pour la danse, près d'une jeune fille qu'il avait bien choisie. Après avoir dansé un moment il commença à causer avec elle. La jeune fille, une fine rusée, lui tourna facilement la tête, si bien qu'Ipaté crut qu'elle n'était pas à négliger. Kirikă, heureusement, veillait bien sur lui. Dès qu'Ipaté cessa de danser, il lui dit :

— Ah ! Ah ! Maître ! D'après ce que je vois, vous n'abandonneriez pas facilement celle-ci. Elle vous est, bel et bien, tombée dans le cœur, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est à peu près cela.

— C'est que, voilà, Maître... celle-ci n'est pas pour nous, non plus. Voyez combien elle paraît humble ; et cependant, elle porte aussi, en elle, deux côtes du Diable. Comme je vous l'ai dit, Maître, il faut attendre encore un peu.

— Mais, mon Dieu, Kirikă ! en ce cas, je ne sais pas laquelle, — de nos jours, — pourra, comme tu le désires, avoir la *croix dans le sein*. Nous choisirons... nous choisirons... et tout cela pour aboutir à prendre dans le tas !...

— Mais non, Maître, laissez-moi faire ! car, je sais ce que je fais.

Ipaté s'abandonna derechef aux conseils de son petit valet, et ils retournèrent le soir chez eux, tels qu'ils étaient partis.

Mais maintenant, Ipaté ne travaillait plus, la nourriture ne lui tenait pas au corps, le sommeil ne l'emportait plus, il était on ne peut plus malheureux. Que voulez-vous ? Il était tombé amoureux. Et vous savez qu'il y a un dicton : « *Lorsque l'homme est entre deux poils*, (1) *laissez-lui la paix, car cela va mal... très mal.* ». Enfin, comme dit le proverbe : « *Le feu brûle dans la paille mouillée* ». Il en était de même avec Ipaté lequel était toujours triste, soupirait sans cesse profondément, et attendait avec impatience le Dimanche suivant.

Le Dimanche vint de nouveau, et les voilà partis pour danser

---

(1) Indécis entre plusieurs choses, c'est-à-dire : préoccupé.

dans un autre village. Dès qu'ils arrivèrent là-bas, Ipaté entra tout de suite dans la Horă, à côté d'un petit poussin de fille, de laquelle les yeux pétillaient comme ceux d'une petite serpente. Il était habitué, le rusé, à choisir ce qu'il y avait de mieux ; mais seul Kirikă, le pauvre garçon, savait ce que ces filles portent au fond de leur cœur, et « *ce dont est capable leur cheval* » ; car, qu'y a-t-il de plus difficile à choisir qu'un homme ? Par bonheur, Kirikă n'était pas loin de là, et l'on ne sait pas ce qu'il fit, ou refit, toujours est-il que les cœurs de la jeune fille et d'Ipaté commencèrent à battre terriblement l'un pour l'autre. Le gosse de Satan les avait probablement piqués ; aussi, dès qu'Ipaté cessa de danser, Kirikă le tira un peu à l'écart, et lui demanda :

— Eh bien, Maître ? Qu'en dites-vous ?

— Qu'en puis-je dire, Kirikă ? Je voudrais l'avalier avec mes yeux, tant elle m'est chère. Si ce ne devait pas être celle-ci non plus, dans ce cas, je ne me marierais jamais !... car, décidément, c'est assez me troubler l'esprit !

— Maître, celle-ci est bonne, dit Kirikă. Sans doute, elle a bien, elle aussi, une côte du Diable. Mais, — vivant et ne mourant pas, — je la lui enlèverai.

Alors, joie d'Ipaté !... Il commença à se tenir auprès de la fille comme le chardon sur un mouton, et, tout de suite, il l'entreprit vigoureusement. Il se mit à lui parler en proverbes, en devinettes, en plaisanteries, tantôt l'une et tantôt l'autre, si bien qu'à la fin, ils se plurent énormément. Finalement, Ipaté n'ayant plus la patience d'attendre, courut vite chez le père et la mère, pour la leur demander en mariage. Absolument comme dit le proverbe :

Viens, à Maman, me demander ;  
Si me donne, ou ne me veut donner,  
Reviens la nuit, pour me voler !

Lorsqu'ils apprirent cette nouvelle, les parents, — enchantés d'avoir pour gendre un homme si bon, — lui accordèrent de tout cœur leur fille, et la noce eut lieu peu après. Ipaté prit la femme, la dot, et cætera, amena le tout chez lui, et... heureuse paix !... Ils vécurent en s'aimant l'un l'autre, comme deux petites colombes. Ipaté était si content qu'il dit un jour :

— Mon Dieu, Kirikă !... J'ai trouvé, vraiment, une bonne âme de femme !... J'ai bien choisi !..

— Evidemment, Maître, elle est bonne. Mais, vous savez qu'il

y a un dicton : « *C'est lorsque vous n'y pensez pas, qu'elle vous renverse* ». Il faut attendre. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit une fois : « Celle-ci, elle-même, — si bonne et si douce soit-elle, — a cependant, tout comme les autres, une côte du Diable, qu'il faudra faire sortir le plus vite possible, si vous voulez conserver une femme parfaite, et prolonger, jusqu'à l'extrême vieillesse, votre existence avec elle.

— Je ne sais pas qui pourrait réussir à te plaire, Kirikă ! Tu connais tant de choses, que le Diable seul est capable, je crois, de te faire concurrence.

Un an ne s'était pas écoulé, que la femme d'Ipaté accoucha d'un garçon. Deux ou trois mois après cette naissance, Ipaté se trouvait un jour, chez lui, en compagnie de son beau-père, lequel venait l'inviter à la noce d'un frère de sa femme.

Kirikă, prévoyant comme un Diable, appela soudain son Maître à l'écart, et lui dit :

— Maître, laissez aller votre femme à la noce, toute seule avec l'enfant. Quant à vous, répondez qu'ils vous excusent et que, si vous en avez le temps, vous irez un peu plus tard. Je vous dirai, par la suite, ce qu'il faudra faire.

Habitué à écouter Kirikă, Ipaté répondit donc à son beau-père :

— Mon père, je ne peux pas m'y rendre maintenant, car, — ainsi que vous le voyez, — j'ai de nombreuses affaires en train, et beaucoup de peine à en venir à bout, n'ayant pour m'aider que mon petit valet. Mais ma femme peut très bien partir ; et si, un peu plus tard, j'ai le temps d'y aller, moi aussi, je le ferai volontiers ; sinon, je vous prie de m'excuser.

Le beau-père n'ayant rien à objecter, prit avec lui la femme et l'enfant d'Ipaté et tous partirent.

Le jour « où cela ne pouvait plus être différé » (1), Kirikă dit à Ipaté :

— Maître, voici que le temps est venu de faire sortir du corps de votre femme la côte du Diable. Allons-y !... Montez vite à cheval et courez à la noce. Mais, auparavant, il faut que vous indique ce que vous devrez faire avant d'arriver là-bas. A côté de la maison de votre beau-père, se trouve une petite bicoque, un peu cachée ; là, demeure une vieille sorcière aussi habile dans ses affaires que la vrille du Dia-

(1) Textuellement : « au jour de l'eau bouillante », c'est-à-dire quand une chose est à son plus haut degré.

ble. Allez, et cherchez un abri chez elle, tout en lui racontant que vous êtes un étranger. Ensuite, faites auprès d'elle tout ce que vous pourrez, — promettez-lui s'il le faut le ciel et la terre — afin qu'elle accepte d'inviter votre femme à venir chez elle et qu'elle l'y amène. Vous verrez alors ce que peuvent les vieilles, et combien votre femme est fidèle.

— Que dis-tu, Kirikä ? Là-dessus je serais prêt à mettre, pour elle, ma tête en jeu.

— Ne soyez pas si généreux, Maître ! Conservez plutôt votre tête, car elle vous servira peut-être encore.

— Mais, est-ce qu'elle ne pourra pas me reconnaître, Kirikä ?

— Ne vous faites pas de souci pour cela, Maître. Vous pourriez même aller à la noce, car j'ai fait ce que je sais, et personne ne saurait vous reconnaître.

Ipaté, désirant se convaincre par lui-même, écouta Kirikä et s'en alla. Sitôt arrivé dans le village, il se logea chez la vieille, puis, l'attirant un peu à l'écart, il la pria de lui amener vers le soir, — et pour lui seul, — la femme de Stan, de tel village. Dès qu'elle entendit cela, la vieille posant la main sur ses lèvres, se mit à hocher la tête en s'écriant :

— Mon Dieu, Bonhomme ! Comment pouvez-vous croire que je ferai une pareille chose ? Surtout que cette femme a un mari bon, beau et riche ; et puis, elle n'est pas du tout de celles que vous croyez.

Alors, Ipaté détacha sa gourde de la selle, fit avaler à la vieille quelques bons coups d'eau de vie ; enfin, il lui tendit une bourse pleine d'argent, en lui disant :

— Si vous me procurez ce bonheur ma Tante (1), sachez bien que vous recevrez de moi beaucoup d'autres choses. Et d'ailleurs, soyez convaincue que personne au monde, — pas même la terre, — ne saura rien de tout ceci.

La vieille se mit alors à réfléchir. Elle faisait semblant de ne pas consentir, mais, au fond, elle ne voulait pas lâcher la bourse. Enfin, après avoir quelque peu médité, elle prit la bourse et répondit :

— Que les puces te dévorent, Bonhomme !... Je sais ce que c'est que le chagrin du cœur ! que le Diable le confonde !... Mais ce que je ne sais pas, c'est ce qui va résulter de tout ceci !... La honte me monte au front quand je pense qu'il faut me présenter devant cette

(1) Sans aucun lien de parenté, le nom de *Tante* est souvent donné aux vieilles-femmes, comme celui d'*oncle* aux hommes âgés.

femme, en apportant de telles propositions. Enfin... à tout hasard... je vais y aller, et nous verrons bien !... Si je peux arriver à quelque chose... tant mieux... sinon, vous me le pardonnerez, car vous savez combien les commissions de ce genre sont difficiles à faire, et quelle peine on a pour les mener à bien.

— Ne me condamnez pas, ma Tante ! car si vous me faites réussir, vous n'aurez pas travaillé pour rien.

Alors, la vieille ajouta :

— D'abord, ce n'est pas une faute de ne faire que demander. Et puis.. qui sait d'où peut sauter le lièvre ? Enfin.. c'est surtout.. parce que son mari n'est pas ici !.

Donc, vers le soir, elle laissa le voyageur seul dans la maison, et s'en fut à côté, là où se trouvait la noce. Dès en arrivant, elle tira à l'écart l'épouse d'Ipaté, lui raconta toutes sortes de choses, tant et si bien qu'elle finit par tourner la tête à la jeune femme.

— Ma Tante, — dit celle-ci, — comment croyez-vous que je doive faire, pour agir au mieux ?

— Ce n'est pas une chose si compliquée que tu le crois, mon enfant, riposta la vieille. Voyons... Va dans ta maison, et réveille ton enfant ; il commencera aussitôt à pleurer. Alors tu le pinceras légèrement, et il se mettra à crier. Au bout d'un moment, ton père, qui est très vif, te dira de prendre ton gosse, et de l'emporter plus loin, jusque chez la vieille d'à côté. Dès que tu entendras cela, prends le petit et son berceau, puis viens chez moi avec le tout. Et... après ça !...

La femme d'Ipaté écouta la vieille, fit tout ce qui lui avait été indiqué, et, vers le crépuscule, arriva au rendez-vous, portant son enfant dans les bras. Dès qu'elle entra dans la maison, — sans reconnaître son mari, — elle commença à rire et à raconter mille choses qu'elle avait vues à la noce.

Alors, Ipaté les fit boire toutes deux, jusqu'à ce qu'il les eût grisées. Ensuite, ainsi que Kirikă le lui avait conseillé, il vola l'enfant dans son berceau, et prit la fuite, en l'emportant. Dès qu'il le vit arriver, Kirikă sortit à sa rencontre jusqu'au portail et lui cria :

— Eh bien Maître ! Oui ou non, t'ai-je dit des mensonges ?

— Nullement, Kirikă !... Je vois, à présent, ce dont ma femme est capable. Aussi, dorénavant, je ne veux plus vivre avec elle ! Pas même une heure !... Et je la donnerai en aumône au Diable... mauvaise garce qu'elle est !...

— Mais non, mais non, Maître !... Il ne faut pas faire cela, car votre épouse est une des meilleures parmi les femmes. D'ailleurs, je sais qui est le coupable en toute cette affaire. Laissez-la d'abord revenir à la maison, afin qu'on puisse lui enlever cette petite côte, dont je vous ai parlé, et vous verrez quelle bonne femme elle sera ensuite.

Revenons, maintenant, à ce qui se passait ailleurs.

Lorsque la femme d'Ipaté et la vieille furent dégriséés, que virent-elles ? Plus de voyageur, plus d'enfant, plus rien du tout !...

Alors, elles se prirent à gémir tout bas, en se donnant des coups de poing sur la tête, hélas !... bien en vain. Elles cherchèrent partout, ici et là, espérant pouvoir relever quelque trace de l'enfant ; mais, l'enfant !... on l'eut dit rentré sous terre, tant il était introuvable

— Allons bon !... Regarde un peu, ma pauvre petite femme !... — pleurnicha la vieille. — Voilà dans quel péché je suis tombée avec toi ! Tout cela pour mon malheur ! car, à présent, le Diable seul sait comment nous pourrons en sortir !...

Et, tandis que la vieille demeurait tout anéantie, le démon lui fit, soudain, passer une idée par la tête.

— Ecoute, petite femme, il n'y a qu'une chose à faire. Il faut emmailloter le matou dans quelques chiffons, le placer dans le berceau, mettre ensuite le feu à l'intérieur de la maison, et, quant à nous, sortir au plus vite. Puis, lorsque le feu sera très ardent, nous nous mettrons à pleurer de toutes nos forces et à crier : « Au feu ! Au feu ! » jusqu'à ce que les gens de la noce arrivent et que la maison soit consumée. De la sorte, quand ils trouveront le chat en cendres, ils croiront que l'enfant a été brûlé dans l'incendie, et, ainsi, nous serons sauvées.

— Oui, Tante ! Vous raisonnez à merveille. C'est bien ainsi qu'il faut faire.

— Il faut le faire !... C'est facile à dire ! Mais moi, comment resterai-je sans abri, dans ma vieillesse ?

— Ne vous inquiétez pas de cela, chère Tante, car je vous prendrai chez moi, et vous vivrez dans notre maison, comme de la monnaie neuve. (1). Mon mari est bon comme le bon pain, (2) et nous vous soignerons comme notre mère.

(1) Les pièces de monnaie neuve se conservent plus précieusement.

(2) Un autre proverbe roumain exprime, fort joliment, la bonté excessive chez un homme : *Il est bon de le mettre sur une blessure* .

Alors, la vieille n'ayant rien de mieux à faire, souscrivit à cette proposition. Elle mit le feu à la bicoque, et, jusqu'à l'arrivée des hommes, — ou jusqu'à je ne sais quoi ! — maison, chat, et tout le reste, se transforma en cendres, pendant qu'elles pleuraient à inonder la terre, en criant :

— Hélas de nous, et de nous !... Notre petit enfant !.. Comme il a brûlé !..

En les voyant se désespérer ainsi, tout le monde se mit à les consoler, et, dès le lendemain, le père de la jeune femme, navré d'un si terrible malheur, envoya l'un de ses valets de ferme, avec le char à bœufs, ramener la fille et la vieille auprès d'Ipaté.

En route, la jeune femme dit à la mégère :

— Ma Tante, fourrez-vous ici, dans ce sac... parce que, quand nous arriverons chez nous, je commencerai par dire à mon mari que j'apporte, là dedans, de l'étope, que ma petite mère me donne pour faire des sacs. Vous y resterez seulement jusqu'à ce qu'un vilain valet de ferme, que nous avons, quitte la maison, car c'est aujourd'hui même qu'il termine son temps de service.

La vieille approuva cette idée et se fourra dans le sac. Dès qu'elles furent arrivées et qu'elles eurent conduit le char dans la cour, la femme d'Ipaté abandonna tout dans la voiture, et s'en fut droit à la maison, en gémissant, afin de rejoindre son mari et de lui raconter ce qui était arrivé. Mais, précisément, ni Ipaté, ni Kirikă, ne se trouvaient dans la maison. Alors, la jeune femme et le valet de ferme transportèrent le sac, comme ils purent, jusque dans une chambre de débarras, sur le poêle, derrière le tuyau. Cela fait, elle ordonna au valet de s'en retourner. Et, à peine celui-ci fut-il parti, qu'Ipaté rentra. En l'apercevant, la femme commença immédiatement à pleurer et à se lamenter :

— Hélas de moi, et de moi !... Mon Mari !... Quel malheur m'est arrivé !... Notre petit enfant n'est plus !...

Puis elle lui raconta toute l'aventure, selon ce qui était convenu avec la vieille. Mais Ipaté lui répondit simplement :

— Ne vous tourmentez pour cela, ma femme ; car si nous vivons, nous pourrions bien avoir d'autres enfants. Contre qui voulez-vous vous fâcher ? Dieu le voulait, sans doute, ainsi.

Et, pendant qu'ils causaient de la sorte, voici que Kirikă se montra à la porte, tenant à la main un marteau, un ciseau, et une paire de tenailles. Dès qu'elle le vit, la jeune femme recommença, pour



lui, ses gémissements. Mais Kirikă l'ayant écoutée un instant, l'interrompit de suite :

— Maître... Croyez-vous ce qu'elle dit ? Il ne faut *pas regarder dans sa bouche* (1). Mieux vaut lui enlever tout de suite une portion d'elle même. Jetez-là à terre, afin que nous lui ôtions cette petite côte.

— Ipaté la saisit alors par ses tresses, la jeta par terre, et la maintint solidement, pendant que Kirikă se mettait à lui compter les côtes, sur la gauche, en disant :

— Une, deux, trois.

Quand il fut à la quatrième, il plaça dessus son ciseau, frappa avec le marteau, saisit la côte avec les tenailles et la lui retira. Puis il remit la peau bien en place, posa je ne sais quoi sur la blessure, et à l'instant même elle fut guérie. Ceci fait, il reprit :

— Maître, vous avez maintenant, une femme tout à fait comme il faut ; seulement, il faudra la tenir un peu en bride et lui rogner les ongles, de temps en temps, afin qu'elle ne vous fasse pas, par hasard, pousser des cornes (2).

Ayant ainsi parlé, Kirikă se rendit dans la maison voisine et en rapporta l'enfant. Lorsque la femme d'Ipaté l'aperçut, elle demeura glacée d'effroi, sans pouvoir articuler un seul mot. Alors, Kirikă baisa la main d'Ipaté, et ajouta :

— Maître, mon temps de service auprès de vous vient de se terminer aujourd'hui même. Conservez-vous toujours en bonne santé !... Quant à moi, je m'en retourne d'où je suis venu. Mais, apprenez, — et dites-le à d'autres, — que, durant trois années de jours, vous avez été servi par un diable, rien que pour une boule de mămăligă, laissée sur une souche, dans la forêt, et pour une *Pourriture de mégère* (3), qu'il me faut emporter maintenant, pour le *Suppôt de l'Enfer*.

A ces mots, Kirikă saisit rapidement, derrière le poêle, le sac dans lequel se trouvait la vieille et, à l'instant même, il devint invisible.

Alors, la femme d'Ipaté se mit à crier, d'une façon terrible, en s'exclamant :

— Cours après lui, mon homme !... Ne le laisse pas partir ainsi !

(1) Il ne faut pas l'écouter.

(2) Même signification qu'en français : Qu'elle ne vous trompe pas.

(3) Une créature perverse, qui en est à la fin de sa vie. Expression impossible à traduire textuellement.

car il emporte l'étope donnée par ma mère l... Avec quoi, maintenant, ferons-nous nos sacs ?

Mais Ipaté ne se souciait guère de cela l... Il était bien trop triste de la perte de Kirikă, — qui était un délicieux enfant, — et qu'il ne saurait plus retrouver jamais, pour le remercier de tant de bienfaits qu'il en avait reçus.

Cependant, Kirikă était maintenant revenu en Enfer, et se réjouissait dans le sein de Scaraoski, tandis que la vieille entremetteuse gémissait *sous le talon de la Mère de l'Enfer*. Et, du fond de l'autre monde, seul le matou qu'elle avait si bien choyé, pleurait sur elle avec compassion.

.....

Voilà, Bonshommes, comment Ipaté échappant au Diable et à la vieille, vécut en paix, depuis lors, entre sa femme et ses enfants.

Mais, lorsque quelqu'un lui parlait d'une chose, qui en quelque endroit était comme ceci, et pas comme cela, Ipaté hochait la tête, et répondait :

— Ah, Prenez bien garde !... Ne me racontez pas qu'il y a : *Chevaux verts sur les murailles* !... (1) car, je suis *Stan Pățitul* !... ».

---

(1) C'est-à-dire : « Ne me dites pas de blagues, ou de mensonges, car je suis Stan, celui qui, ayant souffert et acquis de l'expérience, ne se laisse pas rouler. Cette phrase : « *Je suis Stan Pățitul* » a gardé, de la légende du personnage, une forme de dicton. Elle s'emploie tout d'abord, quand on veut exprimer une méfiance née de l'expérience ; ainsi, quand on parle d'une chose qui pourrait être dangereuse, par elle-même, ou par ses conséquences : « Non, je ne ferai pas cela, car je suis *Stan Pățitul* ». On le dit encore d'une personne qui a éprouvé de nombreux ou très grands malheurs : « X... *est vraiment Stan Pățitul* ».

## NOTES SUR LE CONTE DE STAN PĂȚITUL

LA CLACĂ. — La *Clacă* était, jadis, une redevance de travail, due par les paysans, aux propriétaires, pour les terres que ceux-ci leur donnaient à cultiver.

Cette sorte d'impôt fut interdit par la Loi de 1864. La *Clacă* est, aujourd'hui, une aide gratuite que les villageois apportent au Pope, à une personne importante de la commune, ou qu'ils se donnent mutuellement, quand un besoin impérieux s'en fait sentir. Si l'un se trouve en retard pour son labourage, sa récolte, son battage, il fait appel aux gens du village, et, en foule, hommes et femmes lui apportent fraternellement le secours de leurs bras.

D'autres fois, la *Clacă* peut être simplement une soirée, où chacun vient donner un coup de main au voisin, pour divers petits travaux urgents.

Dans ce cas, elle devient réellement une *Veillée*, tout à fait semblable à celles de quelques-unes de nos provinces françaises, on y colporte les nouvelles, on pose des devinettes, on redit les vieux contes populaires, etc... pendant que tout le monde travaille.

M. Vulpesco, dans le volume déjà cité, a excellemment décrit ces sortes de *Veillées*.

DANSES POPULAIRES ROUMAINES. — De toutes les danses paysannes, roumaines, la « *Horă* » est la plus populaire. Elle est tellement passée à l'état de coutume, qu'il n'y a pas de réjouissances sans « *Horă* », et que, sauf pendant les deux grands Carêmes (Pâques, Noël), et les deux petits, (Saint-Pierre et Saint-Paul, Sainte-Marie) la « *Horă* » se danse toute l'année. Son nom lui-même est devenu synonyme du bal champêtre qui a lieu sur la place devant l'église dans l'après-midi des Dimanches et des jours de fêtes, jusqu'au coucher du soleil, bal auquel assiste toute la population villageoise, depuis les enfants jusqu'aux vieillards. C'est en vue d'y paraître avec avantage que les jeunes filles s'appliquent l'hiver à exécuter les fines broderies de leur costume national ; qu'elles augmentent de nouvelles pièces d'or la « *salbă de galben* », qui s'étalera sur leur ferme poitrine ; c'est là encore qu'elles accepteront, ou refuseront, les avances des épouseurs, car l'entrée dans le monde d'une adolescente débute du jour où elle est admise, pour la première fois, dans la « *Horă* », vers l'âge seize ans.

En elle-même, la « *Horă* » est une immense ronde qui s'augmente sans cesse de nouveaux arrivants, et dans laquelle se mêlent danseurs et danseuses, en se tenant par la main. On marque une cadence avec les bras, et en faisant alternativement des pas en avant, puis en arrière. Les *Lautari* se tiennent au milieu du cercle. Survivance des *Chorus* romains, la *Horă* roumaine, qui tourne majestueusement au son du *cymbalum* et du *cimpoi*, — qui se retrouve en Pologne sous le nom de « *Kolo* » (prononcez *Koouo*), ainsi qu'en Yougo-Slavie, sous celui de « *Kolo* », — a une grande analogie avec la *Ridée* bretonne, qu'accompagnent le biniou et la bombarde. Mais les premières sont un peu plus animées que la seconde. Une *Horă* spéciale, (*Horă miresei*, *Horă* de la mariée) se danse aux noces, et comporte des figures.

Presque toutes les danses roumaines, s'exécutent en rond, en se tenant par la main, ou par un petit mouchoir, car les jeunes paysannes roumaines sont d'une grande réserve, qui s'accroît encore lorsqu'elles

deviennent fiancées. Dans quelques-unes l'on se tient par les épaules. Les danses par couples sont plus rares.

A part la *Horă*, les danses populaires sont nombreuses. Parmi les plus réputées, on peut citer : La *Sărbă*, et la *Batută*, toutes deux vives et entraînant. La première s'exécute en rond, avec quelques couples des meilleurs danseurs au milieu du cercle ; la seconde comporte des figures et est dansée par les garçons seuls. Ensuite, la *Kindiă*, (danse du soleil couchant), la *Tziganescă*, (danse des Tziganes), les *Brău*, la *Ciuleandră*, ces deux dernières absolument endiablées. Il existe, en outre, des danses spéciales à certaines régions, comme la *Brăză* (département de Prahova), la *Brașoveancă*, (Brașov), *l'Invărtită*, (Sibiu et Saliste), la *Lugojană* (Banat), *l'Ardélénéască* (Ardéal, Transylvanie). Le « *Tărăselul* » et le « *Dansul Marioarei* », plus spéciaux à la Valachie, se dansent par couples et comportent des figures. La *Cracoveanca*, usitée dans le Vieux Royaume, mais ignorée en Transylvanie, n'est autre que la « *Krakowiak* » Polonaise, modifiée à la Roumaine, et, partant moins gracieuse.

Parmi les danses ci-dessus citées, quelques-unes, d'un rythme vertigineux, ne peuvent être exécutées que par les jeunes gens. Dans la catégorie réservée aux hommes, on ne peut passer sous silence, — quoiqu'elle n'ait lieu qu'une fois l'an à l'époque de la fête des Rusalii, — la curieuse danse des *Calușarii*, qui comporte de très multiples figures. Elle est exécutée par douze jeunes gens, vêtus d'un costume spécial, et dont les jambes sont ornées de clochettes. Ils vont de village en village danser ces pas bizarres dont l'origine remonte à une haute antiquité.

Dans quelques-unes des danses que nous avons citées, — par exemple *l'Ardélénéasca*, — afin d'activer la bonne humeur et les rires, les danseurs poussent de cris, (*strigaturi*) car :

Celui qui danse et ne crie pas,  
Sa bouche doit se tordre.

Ils lancent des flatteries aux jeunes filles sages, ou des épigrammes à celles qui ont mérité quelque reproche.

Les couples s'étant placés à la file les uns des autres, la danse est généralement conduite par un garçon, choisi parmi les plus forts et les plus beaux. C'est lui qui débute, en modulant une phrase, sorte d'invitation, dont il martèle fortement le rythme :

Faites-moi, mon Dieu, peloton de tilleul !..  
Et, lancez-moi parmi les femmes !..

ou encore :

J'aime celle avec qui je danse,  
Car, elle sent le basilic !..

Aussitôt, à tour de rôle, les autres jeunes gens lui répondent, soit par des distiques ou des quatrains déjà connus, soit par des improvisations, car, ainsi qu'on l'a dit souvent : « Tout Roumain est né poète. » Ces répons deviennent alors une lutte courtoise, à qui chantera le mieux les mérites de sa bien-aimée. Les femmes se taisent, sont flattées, sourient, ou font la moue, selon qu'aux éloges se mêle une pointe de malice.

Voici quelques-uns de ces petits poèmes, empruntés à la Vieille Roumanie et à l'Ardéal :

- I.            Chez la femme trop danseuse  
              La poussière reste derrière la porte !..
- II.           Comme une maison sans cheminée,  
              Ainsi est la vieille sans vieux !

- III. Toutes les jeunes filles qui sont dans la danse,  
Toutes ont la taille courbée ;  
Tandis que ma bien-aimée  
Est droite comme... la faucille !..
- IV. Si j'attrape un Diable,  
Si je l'attrape... je le déshabille :  
Pour faire à ma belle-mère un manteau,  
A mon beau-père, une « cătchioulă ». (1)
- V. Viens danser, ma femme,  
Puisque nous marions notre fille !..  
Nous sommes contents de l'avoir donnée...  
Mais, malheur pour celui qui l'a prise !.. (2)
- VI. Ouyouyoui !.. Sur la montagne nue,  
La fiancée n'a pas de couverture !  
Mais, le fiancé lui en fera une  
Quand il tondra le chien ! .

Voici l'une des *Ardélénéască* les plus connues. Les deux premiers couplets s'accompagnent d'un mouvement lent, le dernier est au rythme accéléré :

- Qui frappe, la nuit, à ma fenêtre ?
- C'est moi, ma chère Marioară,  
Ne te fâche pas !..
- Si le désir te possède, va à la source,  
Et baigne toi dans l'eau fraîche ;  
Le désir te passera !..
- Petit Poussin, mon épouse,  
Allons au cabaret, boire de la bière !
- Laisse-la au Diable ! mon Mari,  
Car, nous serons ivres, et, nous nous battons,  
Et tout le monde rira de nous voir  
Nous battre comme des fous !..

Et, quand la furie de la danse entraîne toute cette jeunesse, l'intrépide garçon qui la mène, s'écrie parfois :

Sautez !.. mes guenilles !..  
Sinon, vous resterez là !..

C'est à dire : Sautez avec moi, sinon, je vous abandonne.

Une grande partie des chants populaires commence par une invocation à la feuille d'une plante, laquelle est choisie, suivant son symbole, pour exprimer le sentiment qui anime ce poème lui-même. En voici quelques exemples, utilisés lorsqu'au cours des figures d'une danse, les cavaliers échangent entre eux les jeunes filles.

---

(1) et (2) Extraits de « *Flori de pe Câmpie* », recueil de petites poésies populaires des environs de Cluj, réunies par M. Teodor Podariu. Edit. « Astra » à Sibiu.

- I.        Feuille verte !... Feuille large !...  
 Le monde ne repose pas sur une seule fille,  
 Ni la table sur un seul pied,  
 Ni l'univers sur un seul garçon !...
- II.        Feuille verte de la belladone !...  
 Laisse-moi... car tu es vieille !...
- III.        Feuille verte de la ciguë !...  
 Laisse-moi... car tu es laide !...
- IV.        — Feuille verte du fraisier !...  
 Comment puis-je te nommer, chère chérie ?...  
 Je t'appellerai : « Fleur blanche »,  
 Car, toute petite, tu m'étais déjà chère !...  
 — Et moi, bien-aimé, que puis-je te dire ?...  
 Je te dirai : « Petite pomme rouge et ronde,  
 Tu as été douce aux baisers !... »        (1)

Mais, les couplets de danse, si originaux soient-ils, ne doivent pas faire oublier le chant populaire roumain, par excellence, la tendre « Doïna », que le poète Alecsandri a si justement qualifiée : « *une chanson d'amour, de tristesse, et de désir* ». A titre d'exemple, en voici deux, empruntées à l'Ardéal :

- I.        Oh ! mon pauvre cœur !...  
 La boue est noire, mais, pas autant que lui !  
 Si on le portait à la source,  
 On ne pourrait pas le distinguer de la vase !  
 Si on le portait à la fontaine,  
 On ne pourrait pas le distinguer de la fange !...  
 Feuille verte du seigle !  
 Oh ! mon pauvre cœur !...  
 Si on le fendait avec un couteau,  
 Le sang n'en coulerait pas,  
 Mais seulement l'eau limpide des larmes !  
 Si d'un couteau on le transperçait,  
 Pas une goutte de sang n'en coulerait !...        (2)
- II.        O bien-aimé ! nos amours  
 Sont restés solitaires sur la montagne,  
 Et, hier, je suis allée les voir.  
 Je les ai trouvés changés en violettes,  
 En violettes, fleurs jolies,  
 Belles à mourir !...  
 O bien-aimé ! quand on les voit  
 Ces violettes, fleurs profondes,  
 Quand on les voit, ô bien-aimé !... on pleure !...        (3)

---

(1), (2), (3), Extraits du livre « *Flori de pe Câmpie* », déjà cité. Adaptation française, Od. de Ch. L.

L'excellent musicien, M. Th. Brédicéanu, a recueilli un grand nombre de danses et de chants populaires Roumains, qu'il a harmonisés. M. Brailoïu, le distingué professeur du Conservatoire de Bucarest, MM. Ion Vitu, Stan Golestan, Dr. C. Sotropa, et plusieurs autres folkloristes, ont effectué des recherches analogues dans les différentes provinces du Royaume. La plupart de ces travaux ont été publiés. Enfin, dans son livre sur les « Coutumes Roumaines Périodiques », M. Vulpesco a noté également quelques danses et chansons paysannes, toutes fort intéressantes.

---

TROISIÈME PARTIE



**CONTES PAYSANS**



## MOȘ NIKIFOR LE FILOU (1)

(Moș Nickifor Coțcarul)

---

Moș Nikifor n'est pas une imagination de conteur ; mais un homme comme tous les hommes. Il a existé et habitait, jadis, dans le faubourg de Tzoutzouéni, de la ville de Néamtzu, du côté du village de Vâinatorii-Néamtzu (2).

Moș Nikifor, de Tzoutzouéni, vivait à peu près dans le temps où le grand-père de mon grand-père avait été joueur de (3) « *tchim-poïou* » pour la grande « *Coumétrié* » (4) du Père Dédou de Vâinatorii, où Tchioubar Vodă (5) était Grand Parrain, et avait reçu, pour cela, du Père Dédou, quarante-neuf agneaux tachetés de noir. A cette « *Coumétrié* » assistait aussi l'oncle de l'oncle de ma mère : Tchioubouk, le sonneur de cloches du Monastère de Néamtzu qui, ayant donné à ses frais, pour ce couvent, une grande cloche qu'il aimait à faire carillonner lui-même, aux grandes fêtes, avait été nommé, à cause de cela : *le sonneur de cloches*.

C'est donc dans ce temps là que vivait Moș Nikifor de Tzoutzouéni.

Moș Nikifor était roulier. Quoique sa voiture eut été *ferrée* avec des cordes de tilleul (6), c'était cependant une bonne charrette, spacieuse et pratique pour tous les usages. Une tente de jonc abritait l'intérieur et du soleil et de la pluie. Au dessous de la voiture, bien

---

(1) Nous savons, par ses amis, que Créangă avait composé, de ce conte, une seconde version, beaucoup plus lesté, réservée aux réunions de la Juniméa.

Le nom de « *Moș* » est un terme général d'amical respect, appliqué par les paysans aux vieillards ; suivant les cas, il peut signifier : Grand-Père, Père, Oncle, même en dehors de toute parenté. Il remplace aussi le terme campagnard : bonhomme, ou Père.

Le mot « *filou* », traduction formelle du mot Moldave « *Coțcar* », doit être pris, ici, dans le sens de « *trompeur* » ou « *farceur* » et non pas dans celui de voleur.

(2) « *Néamtzu* », vieille cité Moldave, située non loin des Carpathes, jadis résidence des Princes de Moldavie, et près de laquelle se trouve un célèbre Monastère fondé, en 1530, par le prince Petru Rareș. Voir le conte d'Ivan Turbincă

(3) Le « *tchim-poïou* » est presque semblable au binliou breton, mais le son en est plus doux, moins criard.

(4) « *Coumétrié* », banquet familial donné à l'occasion d'un événement important : baptême, ou célébration de la fête de nom d'un membre de la famille.

(5) « *Vodă* », titre donné au Prince régnant.

(6) On fait en Roumanie de solides cordes avec les fibres de l'écorce du tilleul. Le mot *ferré* est employé, ici, par ironie.

au milieu, pendait la *pocornitză* (1), le pinceau et le marchepied qui, en se heurtant les uns les autres, faisaient : tronca.. tronca.. tronca.. tronca ! Et, encore au dessous, — en bas à gauche, — à l'anneau du *carâmb* (2) était suspendue une petite hache, pour servir en toute occasion.

Deux juments blanches comme neige, et vives comme le feu, s'appuyaient, à peu près toujours, au timon de cette charrette ; je dis : « à peu près toujours », mais, pas « toujours », car Moș Nikifor était aussi maquignon, et, lorsque cela lui convenait, il échangeait, ou vendait, une des juments, même quand il était en route, et alors le timon restait vide d'un côté. Il lui plaisait, à ce vieillard, d'avoir toujours des juments jeunes et propres ; c'était sa faiblesse. Mais, vous me demanderez peut-être pourquoi des juments ? et pourquoi toujours blanches ?... Je vous répondrai à ceci : des juments, parce que Moș Nikifor tenait à avoir des petits poulains ; blanches, parce que leur blancheur, disait-il, lui servait de lanterne, la nuit, sur le chemin.

Moș Nikifor n'était cependant pas de ceux qui ignorent qu'il n'est pas bon d'être cocher des chevaux blancs, et serviteur des femmes. Cela il le savait. Mais les juments étaient siennes ; lorsqu'il les soignait, elles étaient bien soignées ; quand elles ne l'étaient pas... eh bien !... il n'y avait personne à le deviner.

Moș Nikifor détestait le métier de charretier, jusque par dessus les yeux !... Il évitait de transporter des fardeaux parce qu'il craignait la hernie. Au contraire ; « être voiturier est bon — disait-il, — parce que l'on a affaire à une marchandise vivante, qui descend à pied les pentes, monte les côtes, toujours à pied, et ne grimpe en voiture qu'aux arrêts ». Moș Nikifor avait tressé, de ses propres mains, un petit fouet de chanvre, terminé par un bout de soie ; il le-faisait claquer à vous rendre sourd. Et, soit chargé, soit déchargé, Moș Nikifor descendait aux côtes et tirait avec les juments ; puis il descendait encore aux pentes, afin que les juments « ne se rompent pas l'échine ». Bon gré, mal gré, les voyageurs devaient en faire autant, car ils en avaient vite assez des bougonnements de Moș Nikifor qui, tout d'un coup, leur lançait quelque phrase dans le genre de ceci : « Hein !... Vous pouvez bien descendre un peu ?... car le cheval n'est pas une bête, pour pouvoir parler !... ».

1) La *pocornitză*, appelée aussi *dihonitză*, renferme le pétrole brut, de couleur noire, appelé *pocor*, qui sert à graisser les essieux et les instruments de travail.

(2) *Carâmb*, pièce de bois, utilisée en charronnerie, et faisant partie de la ridelle.

Si l'on pouvait s'entendre avec Moș Nikifor, il était alors tout à fait sympathique. Lorsqu'en route il rencontrait quelqu'homme à cheval, il lui demandait :

— Brave homme, as-tu laissé *Vodă* (1) bien loin derrière toi ?

Puis, il fouettait ses juments, en criant :

La Blanche en avant, la Blanche à l'essieu.

Hue !... Trotte comme huit et un cheval !... car Galatz n'est pas loin, hue !...

S'il rencontrait des femmes et des jeunes filles, il entonnait aussitôt des chansons badines, comme celle-ci :

Quand ma vieille j'ai épousée,  
Huit amantes ont soupiré ;  
C'étaient : trois femmes en ménage,  
Et, cinq fillettes d'un village.

Et ainsi de suite...

Après cela, dites-moi un peu si — au mois de Mai surtout, — on n'avait pas envie de partir en voyage avec un tel homme, si dégoûrdi, et toujours gai ?

Toutefois, — lorsqu'en passant près d'un cabaret, vous faisiez l'ignorant, et n'arrosiez pas comme il faut le gosier de Moș Nikifor, — il n'était plus d'aussi bonne humeur. Dans ce cas, il conduisait son attelage le plus vite possible, jusqu'à une autre buvette. A une certaine époque, il avait eu deux juments qui trottaient à merveille tout le long du chemin ; mais, lorsqu'on arrivait à la buvette, mortes ou vives, elles s'arrêtaient, car il les avait acquises d'un *Pope*, et quand à en acheter d'autres qui pussent marcher sans s'arrêter !... impossible... car, en ce temps là, il n'existait pas encore de pompiers (2).

Mon Père assurait avoir entendu dire à des vieux, — qui eux-mêmes l'avaient appris de la bouche de Moș Nikifor, — qu'à cette époque, il était lucratif d'être voiturier dans la ville de Néamtzu, car l'on était toujours assiégé de clients. Dès que l'on sortait de Varatic, c'était pour entrer à Agapia ; si l'on était à Agapia, on rentrait à Varatic ; on allait à Razboïeni, ou encore au Métoc (3) ; bref, on

(1) *Vodă*, titre donné au Prince Régnant.

(2) *Pope*, Prêtre de la religion orthodoxe. Les Pompiers, toujours pressés, négligent les arrêts inutiles. Au contraire, les chevaux des particuliers et spécialement ceux des Popes (car les Popes ont la réputation d'être de grands buveurs), s'arrêtent à tous les cabarets qu'ils rencontrent.

(3) *Métoc*, sorte d'hôtellerie religieuse, où descendent les moines et les nonnes.

avait des clients à en être excédé. Tous demandaient à être transportés, qui à Piatră, qui à Faltitchéni, qui aux foires, qui au Monastère de Néamtzu, qui à Sécou, qui à Rasca, qui enfin, de tous côtés, aux églises.

Mon Père disait encore qu'il avait entendu raconter, au Grand-père de son Grand-père, qu'à cette même époque, le *Protopope* (1) de Néamtzu aurait interpellé, un jour, des nonnes qui erraient à travers la Foire, pendant la semaine de la Passion :

— Holà !... mes Mères !...

— Bénissez-nous, Vénérable Père !...

— Pourquoi, — au moins, pendant cette semaine de la Passion, — ne vous recueillez-vous pas, dans votre Monastère, en vous occupant de votre âme ?

— Mais, Vénérable Père, — auraient-elles répondu avec humilité, — c'est, — pour la punition de nos péchés ! — cette malheureuse laine qui nous préoccupe (2). Autrement, nous ne viendrions pas ici. Votre Sainteté sait bien que nous ne nous entretenons qu'avec le *saïac* (3). Si l'argent ainsi récolté ne coule pas à flots, du moins il goutte ; et celui qui se débrouille arrive à gagner un peu, malgré tout.

A cette réponse, le pauvre Protopope aurait, dit-on, soupiré tristement, la gorge serrée, et il aurait immédiatement rejeté la faute, — comme toujours, — sur Moș Nikifor, en s'écriant :

— S'il crevait donc une bonne fois, ce maudit charretier qui vous a amenées !... car alors, il n'y aurait plus personne pour vous conduire, sans cesse, à la Foire.

On ajoute aussi qu'en apprenant cela, notre homme se serait énormément affligé en son âme, et qu'il aurait bien juré de ne plus jamais avoir affaire au genre « Pope », durant le reste de sa vie ; car, précisément, Moș Nikifor était pas hasard très pieux, et plus que tout il avait une peur affreuse d'être frappé par les malédictions des Papes. ..

Aussi, courut-il tout de suite au couvent de Vovidéniéa pour y trouver l'anachorète Kiriak de Sainte Agoura, qui teignait ses cheveux et sa barbe avec des cerises noires, et le Vendredi Sec (4), le

(1) *Protopope* : Archiprêtre.

(2) Textuellement : *Nous démange*.

(3) *Saïac*, variété de bure grossière, faite dans les couvents de religieuses, avec de la laine de qualité très inférieure, généralement rousse, et servant spécialement aux vêtements des moines.

(4) Le Vendredi-Saint

très pieux !... cuisait son œuf à la flamme d'une bougie, pour diminuer un peu la grandeur de son péché (1). Dès lors, notre charretier décida qu'il n'aurait plus affaire qu'avec le genre « marchand ».

— Seuls, les marchands vivent par eux-mêmes, et de leur propre graisse ! disait Moș Nikifor.

Et, lorsqu'on lui demandait pourquoi il répondait toujours en plaisantant,

— Parce que Dieu n'a pas de maître !... expliquait-il.

Pour jovial... oui, il était jovial, Moș Nikifor ; on ne peut pas le nier. Cependant, il devint un peu morose par la suite, à cause de beaucoup d'aventures qui lui arrivèrent.

D'ailleurs, depuis quelque temps, sa santé commençait à se détraquer. On ne sait pas au juste ce qu'il avait. Il se plaignait tantôt d'un mal, tantôt de l'autre. Il se figurait, parfois, qu'on lui avait jeté des sorts pour lui faire contracter une inflammation mortelle ; d'autres fois, au contraire, qu'on les lui avait jetés simplement pour le faire souffrir. Il courait alors de guérisseuse en guérisseuse (2), cherchant des onguents et des emplâtres ; bref, le pauvre homme perdait sa gaieté !... *Il n'avait plus ses bœufs chez lui* (3). Il était devenu grognon, querelleur, tout à fait désagréable même, surtout quand il lui fallait rester deux ou trois jours de suite à la maison ; de sorte que, si sa pauvre vieille était parfois contente, on peut dire qu'elle était beaucoup plus que contente, quand elle le voyait partir. Et, sans doute, Moș Nikifor, de son côté, était fait pour voyager sur les grands chemins, car, dès qu'il se mettait en route, il devenait tout autre ; il ne cessait plus de faire claquer son fouet, de plaisanter avec tous les passants, et de raconter toutes sortes de choses extraordinaires qu'il voyait.

Un matin, le Mercredi avant le grand Dimanche (4), Moș Nikifor avait démonté sa voiture et la graissait, lorsqu'il vit tout à coup arriver derrière lui Jupân Stroul (5) de la ville de Neamtzu, marchand d'épicerie, de pommades, d'aromates, de fards, de teinture pour les cheveux, de pierre bleue, et autres pierres servant à faire

(1 et 2) Voir à la fin du conte les notes concernant le Carême, les jeteurs de sorts, et les guérisseuses.

3) Expression paysanne : avoir un grand ennui, être mal disposé, avoir le cafard.

(4) Pâques.

(5) Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le titre de *Jupân* a été donné aux Boyards : les paysans ont ensuite donné ce nom, indistinctement, aux nobles et à la bourgeoisie. Puis, le mot *Boyard* étant demeuré la seule appellation réservée à la noblesse, celui de *Jupân*, (maître) est devenu la distinctive des négociants, et parfois des Juifs. Le nom de *Jupânitza* se donne aux femmes du peuple, à la place de Madame.

des poudres ou des crèmes pour le visage (1), de saule, de pastilles odorantes à brûler, enfin, de toutes sortes de poisons. En ce temps là, il n'existait pas une seule pharmacie dans la ville de Neamtzu, et Jupân Stroul apportait, pour le plaisir des nonnes et des moines, tout ce qui leur était nécessaire. Il faisait encore... on ne peut pas le dire.. d'autres commerces.. enfin.. je ne sais pas comment vous l'exprimer... mais il était plus que le confesseur, car, sans lui, les monastères ne marchaient pas...

— Bon matin !... Moș Nikifor !...

— Que votre cœur soit bon, Jupân Stroul !... Mais, quelle affaire vous amène chez moi ?

— Voici : ma belle-fille veut aller à Piatră. Combien me demandes-tu pour l'y mener ?

— Mais, que sais-je ? Elle pèse peut-être beaucoup de kilos, comme c'est l'habitude parmi vous Jupân !... répondit Moș Nikifor en se grattant la tête. Bien entendu, elle peut les peser, car ma charrette est très large elle aussi, et peut en contenir beaucoup. Eh bien ! sans vous marchander, vous allez me donner seize *lei*, un *irmilic d'or* (2), et je vous la conduirai, vous savez... comme sur la paume de ma main ! car, ainsi que vous le voyez, je viens de ramener ma voiture de chez le charron, je lui ai fait un copieux graissage et elle marchera comme un dévidoir.

— Tu feras cela pour neuf *lei*, Moș Nikifor ! Et mon fils, à Piatră, te donnera un coup à boire.

— Eh bien, soit ! que Dieu nous donne tout bien, Jupân Stroul !.. Je suis content, car c'est justement l'époque de la foire et peut-être pourrai-je rapporter quelque chose en revenant.. Seulement, je veux savoir quand il faudra partir.

— Tout de suite, Moș Nikifor, si tu es prêt.

— Je suis prêt Jupân Stroul ; je vous demande seulement le temps de faire boire les juments ; allez de votre côté et faites se préparer votre belle-fille car je vous rejoins à l'instant.

Comme Moș Nikifor était aussi agile qu'adroit en ses affaires, il jette vite du foin dans le char, étend des tapis par dessus, attelle les

(1) Creangă énumère ici, sans doute pour fixer les noms de marchandises dont l'usage se perd, un certain nombre de matières dont on usait, jadis, pour la fabrication de produits de beauté, crèmes ou fards; il faut y joindre la poudre de saule, et la *Piatră de Suiiman*. La *Piatră Vândită* n'est autre que le sulfate de cuivre ; le *Chicla-zuri* (nommé aussi *Pierre Bleue*), poison violent, lui est analogue.

(2) Nous avons indiqué ailleurs la valeur du *leu*. L'*irmilic* est une ancienne monnaie turque, valant environ un écu ; une petite pièce d'or très mince.

juments, prend sur les épaules son « *cojoc* » (1), à la main son fouet et le voilà parti. A peine Jupân Stroul était-il arrivé chez lui que déjà Moș Nikifor avait amené sa voiture devant la porte.

Malca (c'était le nom de la belle-fille de Jupân Stroul) sortit de la maison pour voir son conducteur. Comme dit la chanson :

Quoiqu'originaire de Piatră  
Rouge pivoine était Malca !...

à force d'avoir pleuré en quittant ses beaux-parents, car c'était la première fois qu'elle venait à Néamtzu « *en première visite chez ses beaux-parents* », ainsi que l'on dit chez nous. Car il n'y avait guère que deux semaines qu'elle s'était mariée avec Itzic, le fils de Jupân Stroul. Il serait même mieux, pour être plus exact, de dire que c'est Malca qui avait épousé Itzic ; car d'après la coutume, c'est lui qui avait quitté la maison paternelle. Et, quinze jours après, Itzic avait amené Malca à Néamtzu, l'avait remise entre les mains de ses parents, et était bien vite retourné à Piatră pour y continuer son commerce.

— Tu as bien tenu parole, Moș Nikifor.

— Bien sûr Jupân Stroul ! Une parole est une parole ; je ne suis pas si emprunté ; car, en voyage, il faut partir le plus grand matin possible et faire halte le soir, le plus tôt qu'on le peut.

— Arriverez-vous ce soir même à Piatră, Moș Nikifor ?

— Oui, oui... Que demandez-vous là Jupân Stroul ? Avec l'aide de Dieu, je pense bien déposer votre belle-fille à Piatră, dans l'après-midi.

— Vous, Moș Nikifor, vous êtes un homme d'expérience et avisé ; vous savez tout cela mieux que moi. Cependant, je vous prie de conduire avec prudence pour ne pas faire verser ma belle-fille.

— Hein ? Comment ?... Je ne suis pas charretier d'hier, ni d'avant-hier Jupân Stroul. J'ai déjà transporté beaucoup de grandes Dames, de religieuses, de femmes de Boyards, et autres honorés visages. Cependant, — Dieu merci, — elles ne se sont jamais plaintes de moi. Ce n'est qu'avec la mère Evlanpia, la tourière de Vâratec, que j'ai eu, une fois, une petite difficulté. Elle avait l'habitude, partout où elle allait, d'attacher sa vache derrière la voiture, afin d'être

(1) « *Cojoc* » : pelisse courte en peau de mouton que les paysans et surtout les bergers portent en mettant le poil à l'intérieur. Le « *Cojoc* » est souvent richement brodé sur le côté cuir, et reste très ouvert, devant. Pour l'hiver, il existe un autre *Cojoc* très ample et long, également brodé. Il est utilisé par les hommes et par les femmes. Voir le conte d'Harap Alb.

bien à son aise et d'avoir du lait pendant la route. A cause de cela, elle me créait mille ennuis, car une vache est toujours une vache : elle mangeait le foin de mon char, et même, une fois, elle m'a cassé la ranche ; aux côtes, elle tirait tellement qu'elle a failli une fois, étrangler mes juments. Alors moi, comme tout homme dans le chagrin, j'ai osé lui dire :

— Ma petite Mère, pourquoi êtes-vous « *avare pour le son et prodigue pour la farine* » ? (1)

Aussitôt elle m'a regardé tristement et m'a dit d'une voix douce :

— Taisez-vous Moş Nikifor !... Taisez-vous !... Et n'accusez plus cette malheureuse petite vache. Elle n'est coupable de rien la pauvre !... Ce sont les Pères Ermites de Sainte Agoură qui m'ont donné comme pénitence de ne boire que du lait, et encore : le lait d'une seule vache, afin de ne pas vieillir trop vite !... Alors, que voulez-vous que je fasse ?... Il me faut bien les écouter, parce que Leurs Saintetés en savent beaucoup plus long que nous autres les pécheresses !...

« Quand j'ai entendu cela, je me suis dit qu'elle avait peut-être raison la Mère Tourière ; et je l'ai abandonnée à la grâce de Dieu, puisqu'elle est si entêtée, et veut, coûte que coûte, ne se désaltérer qu'à la même source.

« Quant à vous Jupân Stroul, je sais bien que vous ne me causerez pas d'ennuis en me donnant des vaches pour le voyage. Et puis, Jupânitză Malca sera bien aimable de descendre un petit peu quand il y aura une petite pente, ou une grande côte... surtout en ce moment où il fait si beau à la campagne. Mais il vaudrait mieux, je crois, ne pas passer tout notre temps en conversations. Allez-y !... Montez, Jupânitză Malca, pour que je vous conduise chez votre petit mari !... Car je sais bien quelle est l'humeur des jeunes épouses quand leur mari n'est pas auprès d'elles ; elles sont dévorées de désir et filent vers la maison comme le cheval vers le sac qui contient l'orge.

— Voilà !... Je monte Moş Nikifor.

Et, tout de suite, on apporte des matelas de plumes, des oreillers bien mous, un paquet plein de provisions et autres petites choses. Après quoi, Malca, disant au revoir à ses beaux-parents, s'installe sur les matelas au fond de la charrette, pendant que sur le siège,

---

(1) Textuellement : « *Chère pour le son, et bon marché pour la farine* ». C'est-à-dire : économe pour les petites choses et dépensière pour les grandes.



Moș Nikifor fouette les juments, laissant derrière lui Jupân Stroul et les siens, avec des larmes tout le long des joues.

Moș Nikifor conduisait si vite en traversant la ville, qu'on aurait dit que les juments volaient, pas autre chose !... La vallée, le village et la colline d'*Humulești* (1) passèrent en un clin d'œil ; puis, d'Ocea jusqu'à Grumăzești, ce fut comme une fuite.

Mais, après Grumăzești, Moș Nikifor avala un bon coup d'eau-de-vie de sa « *ploscă de Brașov* » (2), alluma une pipe et commença à laisser ses juments marcher à leur aise.

— Jupânitză, voyez-vous ce grand et beau village ? Il s'appelle Grumăzești. Eh bien ! si j'avais autant de bœufs dans mon étable, et vous autant de fils que sont tombés morts ici, — de temps à autre, — des Cosaques, des Barbares, et autres sales mécréants, eh bien, mon Dieu ! ce serait vraiment bon pour nous.

— Que Dieu vous entende Moș Nikifor !... Et que j'aie des fils !

— Et moi des bœufs !... Jupânitză... Car, en ce qui me concerne, je n'ai plus d'espoir pour les garçons, parce que ma vieille est une stérile, et n'a pas été capable de m'en donner un seul, « *Que beaucoup* (de gens) *ne meurent avant elle ! et* (cependant)... *qu'ils meurent !...* » (2). Car lorsque je mourrai cette charrette restera vagabonde et ces juments sans maître !

— Ne vous fâchez pas Moș Nikifor, dit Malca ; car sans doute cela a été voulu par Dieu. Dans nos livres on écrit même que quelques-uns ont eu des enfants dans leur plus extrême vieillesse (3).

— Ne me parlez pas de vos livres Jupânitză !... car je sais ce que je sais. *C'est en vain qu'on bat de l'eau dans la baratte, il n'en sortira jamais du beurre.* Chez nous, à l'église, j'ai entendu dire aussi que « *l'arbre qui ne porte pas de fruits, on le coupe et on le jette dans le feu* ». Connaissez-vous une autre parole qui soit meilleure que celle-ci ? Et encore, tenez, je m'étonne d'avoir eu jusqu'ici la patience de rester en ménage avec la vieille !... A ce point de vue votre loi est mille fois meilleure que la nôtre : quand une femme ne vous donne pas d'enfants, on la change ; si celle-ci ne vous en donne pas non plus... eh bien... à une autre !... et jusqu'à la fin... Peut-être alors en trouvera-t-on une bénie par Dieu. Ce n'est pas comme

1) Village où naquit Créangă.

(2) « *Ploscă* » : sorte de gourde, voir le conte d'Harap Alb. — « *Brașov* », importante ville de Transylvanie, dans les Carpathes.

(3) Curieuse locution paysanne signifiant : qu'il meure peu de gens avant qu'elle ne meure elle-même, et cependant que ceux-là meurent vite, pour qu'elle aussi meure bientôt.

(4) Jupân Stroul et sa famille étaient des Juifs.

chez nous, où l'on est forcé de vivre avec une infirme, sans enfant, jusqu'à la fin de sa vie. Car Dieu, le Grand et le Puissant, ne s'est pas fait crucifier pour un seul homme en ce monde. N'est-ce pas Jupânitză ? Qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Oui, peut-être est-ce ainsi, Moș Nikifor.

— Mais, c'est tout à fait comme cela, chère Jupânitză ! C'est comme je vous le dis... Ho !.. Ho !.. Mais, nous avons marché une bonne distance ! Mon Dieu ! Voilà ce que c'est que l'homme en voyage... Tout en causant, qui sait où on finit par arriver ? C'est une bonne chose, durant la route, que le *saint compagnonnage* (1). Allons hue !... Hue !... *Smeoăică* de votre père (2), marchez de l'avant !... Voici la forêt de Grumăzești, la terreur des marchands et la frayeur des « *ciocoi* » (3). Hé !... Hé !... Jupânitză, si cette forêt avait une bouche pour raconter tout ce qu'elle a vu, nos oreilles entendraient des choses effroyables ! Et je sais bien qu'alors nous aurions quelque chose à écouter.

— Mais, que s'est-il donc passé ici Moș Nikifor ?

— Oh ! Jupânitză ! Oh !... Oh !... Ce qui s'est passé ? Que Dieu nous préserve que cela se passe encore !.. Croyezvous qu'il pouvait y avoir quelqu'un à voyager par ici sans être pillé, battu, ou tué ?.. Evidemment cela arrive plutôt la nuit que le jour ; mais, quant à moi, — *si je ne le dis pas dans une mauvaise heure* (4), — jusqu'à présent Dieu m'en a préservé. J'ai parfois rencontré des loups et d'autres bêtes fauves, mais, comme je ne leur ai rien fait, que je n'ai pas fait mine de les voir, ils sont partis à leurs affaires.

— Oh non ! Moș Nikifor ! Ne parlez plus de loups... j'en ai une peur affreuse !..

Je vous ai déjà expliqué que quand Moș Nikifor disait quelque chose, il fallait, ou bien retenir son cœur avec sa main, tant il vous faisait rire, ou bien l'empêcher de sauter hors de la poitrine, tellement il vous épouvantait.

— Voilà un loup qui vient à notre rencontre, Jupânitză.

— Hélas de moi !... Moș Nikifor !... Où vais-je me cacher !

— Vous pouvez vous cacher où vous voudrez ; car, pour moi, je

(1) Une bonne compagnie.

(2) « *Smeoăică* », femme du « *Smeou* », monstre fabuleux. Ce nom se donne comme épithète à une bête très vive.

(3) « *Ciocoi* » : parvenu, enrichi aux dépens du peuple ; nom donné aux plats valets des Boyards qui leur faisaient obtenir la ferme des revenus de l'Etat, Terme de mépris dans la bouche des paysans.

(4) Heures fastes et néfastes. Voir le conte d'Harap Alb.

vous l'ai dit, je n'ai pas peur, même s'il y en avait une bande entière.

Alors, la pauvre Malca se cramponna au cou de Moș Nikifor et se colla à lui comme une sangsue. Elle resta ainsi immobile quelque temps, puis elle demanda en tremblant :

— Où est le loup Moș Nikifor ?

— Où voulez-vous qu'il soit ? Eh bien, il a traversé le chemin devant nous, et il est rentré dans la forêt !... Mais, vous allez m'étrangler Jupânitză !... Et si je laissais s'échapper les juments, vous savez... ça serait du beau !...

A peine Moș Nikifor avait-il fini de parler, que Malca dit doucement :

— Moș Nikifor, ne me dites plus que le loup vient. Vous me rendez malade comme tout !

— Mais, je ne le dis pas. Il vient vraiment. Tenez... le voilà !...

— Hélas !.. Que dites-vous ?

Et, de nouveau, elle se cache contre lui.

— Voilà la jeunesse ! Toujours la jeunesse !... Vous avez envie de jouer, Jupânitză, n'est-ce pas ? Vous avez de la chance que je n'aie pas peur et ne craigne pas le loup. Mais si c'était un autre à ma place...

— Le loup ne vient plus, Moș Nikifor ?

— Eh quoi ? Savez-vous que vous êtes vraiment bien drôle, et vous voulez trop souvent qu'il revienne ; comme s'il y avait un loup pour chaque arbre !... C'est seulement à la Saint-André qu'ils se promènent par grandes bandes et, les chasseurs, eux, n'attendent que cela (1). Dans les grandes battues, croyez-vous qu'il y ait peu de loups à livrer leur honneur en échange de leur honte en abandonnant leur peau comme rançon ? Mais maintenant laissons les juments se reposer un instant. Voici la colline du Bălaur (2). C'est ici qu'un jour est tombé un grand dragon. Il lançait des charbons ardents par sa gueule, et lorsqu'il se mettait à siffler, la forêt entière bouillonnait, les vallées gémissaient, les bêtes tremblaient, se précipitaient de frayeur à la tête l'une de l'autre, et plus un homme n'osait passer par ici.

(1) Voir la note à la fin du conte.

(2) « Bălaur », monstre fantastique des contes populaires ; sorte de serpent ailé jetant des flammes par la gueule, possédant plusieurs têtes, qui repoussent si l'on ne les coupe pas toutes à la fois. Ils habitent généralement près des fontaines, des lacs, et empêchent d'y puiser de l'eau si on ne leur donne, en échange, une jeune vierge. Les héros légendaires leur livrent de terribles combats, et finissent toujours par les vaincre.

— Mon Dieu !... Moș Nikifor !.. et où est-il ce dragon ?...

— Croyez-vous que je le sais, Jupânitză ? La forêt est grande, et lui seul peut savoir où il s'est enfoncé. Quelques-uns racontent qu'après avoir dévoré beaucoup de gens et rongé toute l'écorce des arbres de la forêt, il aurait crevé ici même, dans l'endroit où nous sommes. Mais j'ai entendu dire, par d'autres, qu'on lui avait « *donné du lait de vache noire* », et que par ce moyen, on l'avait forcé à remonter dans le ciel d'où il était tombé (1). Mais je ne sais ce que je dois en croire, car les hommes parlent souvent à tort et à travers. Seulement je ne crains même pas les dragons, car moi aussi je sais faire des sortilèges. Je peux prendre un serpent dans son nid comme vous prendriez une poule au poulailler.

— Qu'est-ce que c'est ce sortilège, Moș Nikifor ?

— Cela, chère Jupânitză, je ne peux pas le dire ; — pas même à ma vieille *Babă* (2) quoiqu'il y ait vingt-quatre ans que nous sommes mariés. Et pourtant, que n'a-t-elle pas fait pour le savoir ? Combien ne m'a-t-elle pas ennuyé pour que je le lui dise ! Cependant je ne le lui ai pas dit. Je crois même que ce sera la cause de sa mort... Seulement, voilà : s'il n'en mourait pas beaucoup d'autres avant elle, eh bien ! j'en prendrais une jeune pour vivre en paix avec celle-là, de la façon que je sais, au moins trois jours ; et puis... je pourrais mourir !... J'en ai jusqu'au cou de cette moisissure de vieille, car sans cesse elle me grogne et m'arrache les yeux à cause des jeunes filles.

Quand je songe, pauvre de moi !... que je dois retourner à la maison auprès d'elle, j'ai envie de partir à travers le monde !... Pas davantage !...

— Mais non !... Mais non ! Moș Nikifor ! Vous êtes toujours comme ça, vous autres hommes !...

— Ah ! Ah !... Jupânitză, nous voilà tout près du sommet de la forêt ; vous pourriez descendre un peu pour que nous montions la colline. C'est seulement parce que je crains que vous ne vous figiez dans le char, et ce serait dommage que vous restiez à vous engourdir là-dedans quand, à la lisière de la forêt, toutes ces belles fleurs remplissent l'air de leurs parfums.

1 L'expression : « *Prendre du lait de vache noire* » ne doit pas être entendue à la lettre ; cela exprime une sorte de sortilège qui produit des effets merveilleux et surnaturels.

(2) Le nom de « *Babă* » signifie : vieille femme, grand-mère ; mais il se donne parfois, par extension, aux sages-femmes, aux guérisseuses, et aux vieilles sorcières. Dans ce cas c'est une vieille laide, méchante, dangereuse, jeteuse de sorts et vendeuse de charmes.

— J'ai peur du loup, Moș Nikifor !... dit Malca en tremblant.

— Voyons ! Finissez-en une bonne fois avec ce loup !... n'avez-vous pas autre chose à dire ?

— Alors, attendez que je descende.

— Ho !... Ho !... Donc !... Là ! Sautez doucement par ici sur la croix du char. Hop là !... Eh bien ! Je vois maintenant que vous êtes souple ! Et j'aime bien qu'on soit ainsi : *née, et pas pondue !..*

Alors, pendant que Malca cueillait quelques mélisses pour les rapporter à Itzic, Moș Nikifor resta là, et on ne sait ce qu'il fit et refit autour de la charrette. Enfin il cria :

— Etes-vous prête Jupânitză ?... Allons !... Allez-y ! Montez !... Et partons avec l'aide de Dieu ! Car dorénavant nous aurons surtout la vallée.

Une fois montée Malca demanda :

— Est-ce qu'il n'est pas déjà tard, Moș Nikifor ?

— Oh ! Maintenant nous avons échappé aux difficultés. Dans un instant je vous dépose à Piatră.

Et de suite il fouette les juments en criant ;

La Blanche en avant !... La Blanche à la roue,

Et le timon vide d'un côté !...

Hue donc !... Trotte comme huit et un cheval !... Car Galatz n'est pas loin !... Hue !...

Mais il ne fit même pas soixante pas, et crac... voilà une traverse qui se rompt.

Eh bien ! En voilà une chose !...

— Hélas de moi !... Moș Nikifor !... Nous allons passer la nuit dans la forêt !

— Ne soyez pas prophète de malheur Jupânitză, car ce n'est pas la première fois de ma vie que cela m'arrive. Pendant que vous avalerez quelque chose et que ces juments brouteront un peu d'herbe, j'aurai vite fini de réparer.

Mais lorsqu'il regarda dans l'anneau... il n'y avait de hache nulle part.

— Tout a été jusqu'ici, comme il a été, éclata Moș Nikifor en fronçant les sourcils ; mais celle-ci tombe à maturité !... Que Dieu confonde la vieille !... Voilà comment elle a soin de moi ! Ma hache n'est pas là, n'est-ce pas ?

Quand la pauvre Malca entendit cela, elle commença à soupirer et à dire :

— Alors, qu'allons-nous faire, Moș Nikifor ?

— Voyons ! N'ayez pas peur Jupânitză ! J'ai encore un peu d'espoir.

Et, de suite, il tire son couteau de la gaine, le passe sur la pierre du briquet et commence à couper la tige d'un jeune chêne de l'année précédente. Ensuite, il le taille comme il peut, et se met à fouiller dans la voiture pour y trouver des cordes. Mais... où voulez-vous les prendre si vous ne les y avez pas mises ?

Lorsqu'il eut vu et revu qu'il n'y avait rien, il coupa les cordons de son sac, puis le licou d'une des juments. Il attacha comme il put la tige là où il fallait, puis il remit la roue en place, fixa la ranche, tourna le limon et le serra au marche-pied, puis il sortit sa courte pipe et dit :

— Voilà, chère Jupânitză, comment la nécessité apprend à l'homme ce qu'il doit faire. Personne ne meurt en chemin avec Moș Nikifor. Maintenant, tenez-vous bien aux traverses et aux barreaux, car je vais conduire les juments de telle sorte qu'elles feront jaillir des étincelles en galopant !... Seulement, rappelez-vous que, en rentrant à la maison, cela ne vas pas se passer en douceur avec ma Babă ! Je la prendrai par le « *chanvre du Diable* » (1) et je lui enseignerai comment elle doit dorénavant soigner son mari ; car, « *une femme qui n'est pas battue, c'est comme un moulin mal organisé* ». Allons !... Tenez-vous bien Jupânitză !... Hue !... Hue !...

Soudain, les juments se mirent à filer si vite que les roues craquaient et que la poussière volait jusqu'au ciel.

Mais, au bout d'un insant, la tige de l'arbrisseau s'étant échauffée céda tout à coup, et, crac... la roue sauta de nouveau.

— Eh bien ! par exemple ! voilà une drôle de chose !.. il faut croire que j'ai rencontré, ce matin, quelque Pope, ou le Diable sait quoi !...

— Alors... Qu'allons-nous faire, Moș Nikifor ?

— Nous ferons ce que nous pourrons, Jupânitză ! Mais, pour le moment, reposez-vous là-bas et taisez-vous. Heureusement que cela ne vous arrive pas au milieu des champs !.. Grâce à Dieu, il y a dans la forêt plus de bois qu'il n'en faut !.. Et puis il se peut que quelqu'un nous rejoigne, ou vienne au devant de nous, et puisse nous prêter sa hache.

Justement, comme il parlait, voici qu'il aperçoit un homme qui arrivait en sens inverse, un sac suspendu à son bâton (2).

(1) Voir le conte « La belle-mère et les trois belles-filles ».

(2) « Sac », voir la note à la fin du conte

— Bonne rencontre bonhomme !... Ton chemin s'est brisé au milieu de la voiture n'est-ce-pas ?

— Ne plaisante pas l'homme ! Et viens plutôt m'aider à remettre cette barre, car tu vois bien que mon cœur crève de dépit.

— Moi ? Mais je me presse pour arriver à Oșloben !... Vous pouvez bien rester cette nuit dans la forêt ; je ne pense pas que vous y mourriez d'ennui !...

— *Je m'étonne que quelque chose de mal ne t'arrive pas !... Mais, je souhaite que cela t'arrive !...* bougonna Nikifor furieux. Tu n'est qu'une présure ridée !... à peu près comme moi !... et voilà ce qui te passe par la tête ?..

— Ne te fâche pas bonhomme ! j'ai plaisanté. Au revoir !... Dieu t'enseignera ce que tu dois faire.

Et il continua son chemin.

— Vous voyez chère Jupânitză combien ce monde est diabolique ! On ne pense qu'à des plaisanteries. S'il y avait seulement un tonneau de vin ou d'eau-de-vie, croyez-vous que le char brisé resterait aussi longtemps au milieu du chemin ? D'après cela, je vois que c'est toujours Moș Nikifor qui doit se débrouiller. Enfin !... Je vais faire un autre essai.

Et, de nouveau, il se met à couper un autre arbuste. Il traînasse ; et combien il perd de temps jusqu'à ce qu'il ait réussi à placer encore celui-là !... Puis il fouette les juments et fait de nouveau un temps de galop. Lorsque voilà que la roue atteint un talus et le bout se rompt de nouveau.

— Maintenant, Jupânitză, je commence à croire, moi aussi, comme cet homme, que nous ferons halte dans la forêt.

— Hélas de moi !... Que dites-vous là Moș Nikifor ?

— Je dis ce que je vois de mes yeux ; Ne voyez-vous pas que le soleil descend au-delà de la colline, tandis que nous restons toujours sur place ?... Mais ce n'est rien Jupânitză, il ne faut pas s'inquiéter, car je connais, tout près d'ici, une clairière dans la forêt ; allons-y et nous y serons comme chez nous. L'endroit est caché et les juments auront de quoi paître. Vous vous coucherez dans la charrette et moi je ferai la garde toute la nuit. Que voulez-vous ? *Une nuit n'est pas attachée à une grille*, (1) et elle passera, comme elle passera !... Mais, pour me payer de cet ennui, ma vieille en aura pour le reste de sa vie... car tout cela me vient à cause d'elle !...

---

(1) C'est-à-dire : *n'est pas immobile*.

— Alors, Moș Nikifor, faites comme vous voudrez, pourvu seulement que ce soit bien.

— Laissez, Jupânitză, ne vous inquiétez pas ce sera on ne peut mieux.

Et, tout de suite, Moș Nikifor prend les juments par la bride et, dirigeant la voiture, il la tire comme il peut jusque dans la clairière.

— Voyez Jupânitză quel Paradis de Dieu c'est ici, pour vivre toujours et n'y mourir jamais !... Seulement voilà : vous n'êtes pas habituée à ce qui est beau de par le monde. Pendant qu'on peut y voir encore, descendez un petit peu, s'il vous plaît, et ramassez quelques fagots pour entretenir du feu toute la nuit, afin de chasser les moustiques, et tous les insectes du monde.

La pauvre Malca voyait bien, elle aussi, que dès lors il fallait en prendre son parti. Elle descendit donc et commença à rassembler des fagots.

— Mon Dieu ! comme cela vous sied bien de travailler Jupânitză !... C'est comme si vous étiez une des nôtres !... Est-ce que votre père n'a pas tenu un cabaret autrefois, quelque part dans un village ?

— Si, pendant longtemps il a tenu l'auberge de Bodești.

— Ah ! Voilà pourquoi !... Aussi, je m'étonnais que vous parliez si bien le Moldave !... Quand vous marchez, vous ressemblez aux nôtres !... (1) Maintenant, je ne croirai plus que vous avez peur du loup !... Eh bien ? Comment trouvez-vous cette clairière ? Voyez, vous seriez morte sans connaître ce qui est beau en ce monde, n'est-ce pas ?... Ecoutez les rossignols, quel tapage ils font ! Ecoutez les tourterelles, comme elles se répondent !...

— Moș Nikifor, ne craignez-vous pas qu'il nous arrive quelque chose cette nuit ? Que va dire Itzic ?

— Quand Itzic vous verra à la maison, il sera aussi heureux que s'il avait pris Dieu par le pied !... (2).

— Oui, vous croyez cela ? Mais Itzic sait-il ce qui se passe dans le monde ? Et ce que sont les aventures de la route ?

— Vraiment ! Si l'on doit seulement se bouger du foyer jusqu'au poêle, mon débris de vieille femme elle-même sait le faire !... Mais voyons Jupânitză, savez-vous faire le feu ?

Malca arrangea les fagots ; Moș Nikifor battit le briquet, et tous deux allumèrent le feu. Puis notre homme lui dit :

1 Malca est Juive, Nikifor la compare à une Roumaine.

(2) Expression paysanne très répandue pour indiquer la plus grande joie.



— Voyez Jupânitză comme ils craquent d'une jolie manière ces fagots.

— Je vois, Moș Nikifor, mais mon cœur tremble !

— Pourquoi grand Dieu ?... On dirait que vous êtes de la même espèce qu'Itzic !... (1). Ayez donc plus de cœur ; ou alors, si vous êtes si peureuse, montez dans la charrette et endormez-vous, car la nuit ne dure qu'une heure, et tout à l'heure il fera jour.

Ainsi encouragée, Malca grimpa dans la voiture et se coucha, tandis que Moș Nikifor allumait sa pipe, étendait par terre son « *cojoc* » puis s'allongeait sur le côté auprès du feu ; et pac !.. pac !.. pac !.. dans la pipe !.. Juste le sommeil allait le prendre quand voilà une étincelle qui lui saute sur le nez.

— Holà ! Diable !.. Ce doit être une étincelle des fagots ramassés par Malca. Elle m'a rudement brûlée !... Dormez-vous Jupânitză Malca ?

— J'étais sur le point de m'endormir un peu, Moș Nikifor ; mais une foule d'idées m'ont passé par la tête et je me suis réveillée !

— Il m'est arrivé à peu près la même chose : une étincelle m'a sauté sur le nez et mon sommeil s'est effarouché... comme si j'avais dormi une nuit entière. Mais peut-on dormir avec le tapage que font ces fous de rossignols ?... On croirait qu'ils chantent uniquement pour la perdution de leur tête (2). Ils sont maintenant à l'époque de leurs amours !... Dormez-vous Jupânitză ?

— J'étais de nouveau sur le point de m'endormir, Moș Nikifor.

— Savez-vous une chose Jupânitză ? J'ai bien envie d'éteindre le feu, car je me souviens que c'est justement vers cette heure-ci que le loup vient, attiré par la fumée.

— Oh ! Si c'est comme ça !... Eteignez-le, Moș Nikifor !

Alors, il commença à verser de la cendre sur le feu et à l'étouffer.

— Et maintenant, Jupânitză, vous pouvez dormir sans souci car le jour va bientôt luire.. Tiens !... J'ai éteint le feu en oubliant d'allumer ma pipe !... Mais cela ne fait rien, car j'ai mon briquet... Que le désert vous frappe, Rossignols !... On ne pourra pas dire que vous ne faites pas bien l'amour !...

Moș Nikifor resta encore un peu ainsi, rêvassant, jusqu'à ce qu'il ait terminé sa pipe, puis il se leva, et sur la pointe des pieds, il s'approcha de la voiture où Malca commençait à ronfler et il se mit à la secouer doucement :

(1) Itzic est également Juif.

(2) Allusion au proverbe roumain qui dit : « *Tout oiseau meurt par sa langue* ». C'est-à-dire se révèle au chasseur par son chant.

— Jupânitză !... Jupânitză !...

— J'entends !.. Moș Nikifor... dit Malca en tressaillant toute effrayée.

— Savez-vous ce que j'ai pensé pendant que j'étais près du feu ?

— Quoi donc, Moș Nikifor ?

— Voilà : Pendant que vous dormirez encore un peu, j'enfourcherai ma jument et je courrai chez moi pour en rapporter une traverse et une hache, et lorsque l'aube paraîtra je serai de retour ici.

— Hélas de moi !... Moș Nikifor ! Que dites-vous là ? Voulez-vous me retrouver morte de peur quand vous reviendrez ?

— Oh, pas du tout... Que Dieu vous préserve d'une pareille chose, Jupânitză !... Allons ! Ne vous inquiétez pas ! j'ai dit une parole en l'air.

— Mais non, Moș Nikifor ! A partir de maintenant, je ne vais même plus dormir. Je descends et je resterai toute la nuit auprès de vous.

— Gardez-vous en bien Jupânitză ! Restez gentiment où vous êtes, car vous y êtes bien.

— Pas du tout !... Voici... Je viens !...

Et, tout de suite, elle descend et arrive dans l'herbe auprès de Moș Nikifor. Puis, d'une chose à l'autre, un moment après, le sommeil les prit tous les deux et ils s'endormirent profondément... Et, quand ils se réveillèrent il faisait grand jour (1).

— Voici le *Saint jour* Jupânitză ! Levez-vous et allons voir ce qu'il faut faire. Vous voyez, personne ne vous a mangée ! Seulement, vous avez eu grand'peur !

A ces paroles, Malca se rendormit de nouveau.

Pendant ce temps, Moș Nikifor, en homme préoccupé, monta dans la voiture et se mit à fouiller de tous côtés sous le foin. Et tout à coup il trouva la hache, une corde et une vrille, sur le plancher même de la charrette.

— Ah !... Mes péchés !... Voilà !... « *Celui qui perd a pour lui le péché !...* » (2) (3). Je métonnais que ma pauvre vieille n'ait pas eu soin de moi plus que cela ; et je lui ai causé du tort alors qu'elle

(1) Textuellement « *jour blanc* », c'est-à-dire la pleine clarté. « *Saint-Jour* » : Pour exprimer leur vénération envers les forces bienfaisantes de la nature, les paysans roumains les sanctifient. Ils disent « le *Saint jour* », comme ils disent « *Saint-Soleil* », « *Sainte-lune* », la *Sainte pluie* » et ce charmant terme de tendresse à l'ondée vivifiante : « *Drăguța de ploaie* » (la chère petite pluie).

(2 et 3) « *Mes péchés* » : Exclamation très populaire, qui signifie que l'on considère l'ennui ou le mal qui vous arrive comme la punition des péchés commis auparavant.

Celui qui a accusé un autre injustement, « *perd* » et a pour lui d'avoir fait le *péché*.

n'en avait pas. Eh bien ! Je lui rapporterai un fez rouge, et un « *tulpan* » (1) jaune comme l'huile, afin qu'elle se souvienne de sa jeunesse. Je vois que je me suis laissé entraîner hier par ma pipe ! Mais ma pauvre Babă, — si bonne et mauvaise qu'elle soit, — sait quand même ce qu'il me faut en route. Seulement, elle n'a pas mis les choses à leur place. Mais... où a-t-on jamais vu qu'une femme sache les affaires de son mari ?

— Jupânitză !.. Jupânitză !..

— Qu'est-ce qu'il y a Moș Nikifor ?

— Savez-vous une chose ? Levez-vous vite !.. J'ai trouvé et hache et corde et vrille !.. Tout ce qu'il me faut..

— Où ça ? Moș Nikifor ?

— Eh bien ! Sous vos bagages. Il ne leur manquait qu'une bouche pour nous prévenir. Il nous est arrivé juste la même chose qu'à ce mendiant qui était assis sur un trésor et demandait l'aumône. Heureusement qu'à présent je les ai trouvés, et il paraît que c'est la pauvre vieille qui les y avait mis.

— Vous voyez combien vous étiez méchant Moș Nikifor, et comment vous vous chargiez l'âme de péchés ?..

— Que voulez-vous Jupânitză ? Je vois bien que j'ai fait une faute en la blâmant si fort devant vous ; mais maintenant je vais lui chanter une chanson de réconciliation :

Pauvre « Băbușcă » je m'engage

— Quoique tu sois mauvaise ou bonne, —

Et que, bien souvent je ronchonne,

A faire encore bon ménage !..

Et tout de suite Moș Nikifor retrousse ses manches, coupe une brache de hêtre, fabrique un merveilleux bout d'essieu pour la voiture. Puis il l'arrange comme il faut, remet la roue à sa place, attelle les juments, sort peu à peu sur la route, et dit :

— Montez Jupânitză et allons !.. Marchons !..

Les juments, étant bien nourries et bien reposées, les mirent à Piatră vers l'heure du *grand repos* (2).

— Voici tout de même que vous vous retrouvez chez vous, Jupânitză.

(1) « *Tulpan* », voile de mousseline pour la tête.

(2) *Le grand repos*. Les paysans qui travaillent le matin de bonne heure, ont l'habitude de couper la journée par deux repos ; le premier vers 9 heures du matin, et le second, nommé *le grand repos*, vers une heure de l'après-midi. Pour se rendre compte de l'heure, les paysans se placent debout, le dos tourné au soleil, et examinent l'ombre projetée. Elle est presque nulle à midi, lors du plein été, et l'homme peut se mesurer, lui-même, d'une enjambée

— Dieu merci, Moş Nikifor !... Mais, même dans la forêt, cela n'a pas été trop mal.

— Oui, sans doute, Jupânitză. Mais tout de même, l'homme ne se trouve nulle part mieux que chez lui.

Enfin, tout en causant, ils arrivèrent à la porte de Jupân Itzic. Celui-ci sortait à peine de l'école ; en apercevant Malca, il fut si heureux qu'il ne pouvait plus contenir sa joie. Mais, quand il apprit leur aventure, et comment Dieu les avait sauvés de tout danger, il ne sut vraiment plus comment remercier Moş Nikifor. Ils lui donnèrent tant de choses qu'il s'étonna lui-même de la chance qui lui tombait.

Le lendemain, Moş Nikifor s'en retourna avec d'autres clients. Quand il arriva chez lui il était tellement gai que sa Babă ne savait pas ce qu'il avait à être de si bonne humeur, car il n'avait pas été ainsi depuis longtemps.

Par la suite, toutes les deux ou trois semaines, Jupânitză Malca revint à Néamtzu, chez ses beaux-parents, puis s'en retourna chez elle. Mais elle voyageait uniquement avec Moş Nikifor, et jamais plus elle n'a eu peur du loup.

Ce ne fut qu'au bout d'un an, — ou peut-être de plusieurs années — que Moş Nikifor, un jour, en buvant un coup de vin, se trahit vis-à-vis d'un ami, au sujet de l'aventure de la forêt du Dragon, et de la peur qu'avait eue Jupânitză Malca.

L'ami de Moş Nikifor se trahit à son tour, vis-à-vis d'autres amis, et, dès lors, — les hommes sont les hommes, — pour lui faire faire du mauvais sang, ils lui donnèrent un sobriquet et l'appelèrent : *Nikifor le Filou !... Nikifor le Filou !,,,*

Ce qui fait que, maintenant, il pourrait être pot ou cruche, (1) qu'il sera toujours : *Nikifor le Filou...* de ce nom qui lui est resté, pauvre homme, jusqu'à ce jour.

---

(1) C'est-à-dire « mort » redevenu poussière et argile, de façon à se transformer en ustensiles de terre.

## NOTES SUR LE CONTE DE MOȘ NIKIFOR LE FILOU

LES LOUPS. — Pour bien s'expliquer la peur que doit éprouver la jeune Malca, à la perspective de passer la nuit dans la forêt, et d'être, sans doute, attaquée par les loups, il faut savoir que ces fauves sont très répandus en Roumanie, et font de grands ravages parmi les troupeaux. Ceci était encore plus commun à l'époque où fut écrit ce conte. Cependant, de façon générale, les loups ne s'attaquent à l'homme qu'à l'époque des grands froids de l'hiver, quand ils ne trouvent plus rien à manger.

Dans son livre : *Les Coutumes Roumaines Périodiques*, M. Michel Vulpesco a décrit, d'une manière sensationnelle, ce qui a trait à ces animaux. Qu'il nous soit permis d'en citer quelques lignes :

« Il arrive que les loups, la nuit, avant de partir en quête de leur proie, se rassemblent dans une clairière du bois, et là, qu'ils commencent à hurler. Leur hurlement dépasse tout ce qu'on peut imaginer de sinistre. Sur des tonalités différentes, ils prolongent leurs cris, qui commencent sur une note assez aigüe, et qu'ils descendent, après une ou deux secondes, d'un court intervalle dissonant, et qu'ils prolongent. Cet ensemble de hurlements donne une harmonie d'un lugubre indescriptible. Quand on entend la *urlatoarëa*, (hurle des loups), on a l'impression qu'ils sont des milliers ».

«.. Dans la nuit de Saint André, (30 novembre) on dit que les loups sont plus féroces que pendant tout le reste de l'année. L'hiver et le froid sont à leur paroxysme à cette époque. Toute trace de vie disparaît. Personne ne se hasarderait, même, à aller d'un village à l'autre, tellement l'attaque des loups est à craindre ».

« En cette nuit, la légende veut que les loups se rassemblent, par groupes de vingt à cinquante et même plus, pour demander à Saint André, leur Patron, leur nourriture. Après la *urlatoarëa*, par groupes de trois ou quatre, ils partent dans toutes les directions. Les chasseurs vraiment passionnés veulent, en cette nuit, satisfaire une de leurs grandes ambitions : celle de chasser le loup, au moment même où il est le plus à craindre. Et, la légende veut aussi, que leur chasse de toute l'année à venir, soit aussi attachée au succès qu'ils auront dans la nuit de Saint André ».

« Cela est si courant que cet exploit est, pour le renom d'un chasseur, l'épreuve du concours qui le placera parmi les meilleurs fusils des environs ». (1).

LE SAC. — Les paysans roumains ont l'habitude de porter, sur le dos, un sac en laine tissée, à dessins de couleurs vives, artistement variés et combinés. Ils y mettent leur provisions de bouche, et autres, pour se rendre soit aux champs, soit en voyage.

LE CARÊME. — Pour bien comprendre quel péché fait, ici, l'anachorète Kiriak, en mangeant un œuf, durant le Carême, il faut savoir que : — sans préjudice des nombreux jours de jeûne obligatoires au cours de l'année, — il existe, en Roumanie, deux Carêmes extrêmement sévères (1) : Celui de Noël, qui dure environ six semaines, et le Grand Carême, qui commence le lendemain du septième Dimanche précédant Pâques.

(1) Les coutumes roumaines périodiques. M. Vulpesco. Larose, édit. Paris.

Ce dimanche est nommé *Lasată secului*, ou *lasătul de carne* (abandon de la viande). C'est un jour de pardon général, où l'on se réconcilie avec ses ennemis, ses voisins, pour aborder d'un cœur pur la préparation aux grands mystères de la mort du Christ. A partir du lendemain, l'usage de la viande, de la graisse, est totalement interdit, mais, jusqu'au dimanche suivant, on peut encore consommer : le lait, le beurre, les œufs, le fromage. C'est la *Săptămână albă* (semaine blanche) ou *Semaine du Fromage*.

Mais, après le sixième Dimanche avant Pâques, *Lasătul de brânza* (abandon du fromage) et jusqu'à Pâques, tout ce qui a eu vie, ou provient de ce qui a eu vie, comme fromage, beurre, lait, œufs, etc... et bien entendu le poisson, est rigoureusement défendu, même si cela entre ordinairement dans la confection de la cuisine, comme, par exemple : les gâteaux ou le *Balmos*, *mămăligă* au fromage et à la crème.

Le Vendredi Saint est un jour de jeûne absolu ; c'est-à-dire que l'on ne prend aucune nourriture depuis le dernier repas du jeudi, jusqu'à ce que brille la première étoile, le soir du Vendredi. Encore, ne peut-on, ce soir-là, absorber que très peu de chose : une soupe de haricots, ou de prunes sèches. Les gens très pieux observent ce jeûne rigoureux, parfois, jusqu'au dimanche matin, pour honorer le temps pendant lequel le *Christ est au tombeau*.

La principale nourriture, pendant le Carême, se compose de soupe de haricots, assaisonnée d'*huile verte*, extraite des graines de citrouilles ; ou encore de choux fermentés dans l'eau et le sel, de fruits, etc...

Le jeûne et le maigre sont observés, de même, aussi sévèrement tous les Vendredis de l'année, sauf celui qui suit Pâques, ceci en l'honneur de la Résurrection.

Le Samedi avant les Rameaux, qui se nomme, chez les Orthodoxes : *Le Samedi de Lazare*, le *Pope*, le *Dascal* (chantre et instituteur du village), les enfants et des paysans vont, en troupe, chercher dans la campagne, au bord de l'eau, des branches de *saule pleureur*, qui serviront de rameaux, pour la cérémonie du lendemain. Pendant qu'ils marchent, en chantant l'hymne de la résurrection de Lazare, les cloches de l'église sonnent, et les enfants agitent des sonnettes. Chez les catholiques, les branches de saule pleureur sont remplacées par du saule ordinaire.

La Semaine Sainte et les Pâques se passent, ordinairement, dans un grand recueillement, et, à partir du Mercredi Saint, personne ne travaille plus. On suit pieusement les offices religieux. Le Jeudi et le Vendredi Saint, consacrés aux souvenirs de la Passion, donnent lieu à des cérémonies émouvantes et à des pratiques fort curieuses. Pendant ces jours de deuil, les paysans sont conviés à l'église à l'aide de la *Toacă*, instrument composé d'une planche rendue sonore, sur laquelle on frappe avec des marteaux de bois, ce qui permet d'obtenir différentes notes ; cela remplace le son des cloches (1).

Le jour de Pâques, on célèbre l'office de la Résurrection, à minuit dans les villes, vers deux heures du matin dans les villages. Alors, éclate partout l'allégresse qui, avec le renouveau, succède à ce temps de rude pénitence. Durant tout le Temps Pascal, au lieu du bonjour ordinaire, l'on ne s'abordera plus qu'avec ces paroles : *Christos a înviat !* (Le Christ est ressuscité !) auxquelles on doit répondre : *Adevărat că a înviat !* (Il est vraiment ressuscité).

La coutume des œufs de Pâques est extrêmement répandue dans toute la Roumanie. L'ornementation compliquée et artistique des œufs créés, parfois, de véritables petits chefs-d'œuvre. Les œufs durs, colorés de rouge, donnent lieu à mille jeux divers, entre les enfants. Parfois, ils frappent ces œufs l'un contre l'autre, successivement par les deux

(1) En Moldavie ou en fait également de toutes petites en fer ; les enfants courent par les rues en les faisant résonner.

bouls ; celui dont l'œuf a résisté sans se briser aucunement, gagnera celui de son partenaire s'il l'a fendu. De même, si, en lançant vigoureusement une pièce de monnaie sur l'œuf de son partenaire, la pièce reste fichée dedans, on a gagné l'œuf. Dans ses *Souvenirs d'enfance*, Créangă fait allusion à ces coutumes.

#### MAUVAIS ŒIL, JETEUR DE SORTS, GUÉRISSEUSES, CONJURATIONS, REMÈDES.

— Nous avons dit, ailleurs, combien est enracinée, en Roumanie, la croyance au mauvais œil, — volontaire ou involontaire, — et quelles précautions l'on prend pour en préserver les enfants, ainsi que les jeunes animaux.

Cependant, si quelqu'un tombe malade, il faut tout d'abord, savoir si c'est par suite d'un mauvais sort. On fait donc venir une vieille *Babă*, sorte de sorcière, qui interroge le charbon. Cette opération consiste à jeter des charbons enflammés dans un vase d'eau froide. S'ils surnagent, il n'y a pas de mauvais charme ; s'ils tombent au fond du vase, — chose anormale, — l'expérience est concluante. Il s'agit, alors, de rompre cet enchantement par des incantations *ad hoc*. Tout d'abord, l'on fera boire au malade quelques gouttes de cette eau charbonneuse ; on lui frotera la poitrine, le front, le visage, et au besoin les membres malades, s'il souffre, par exemple, d'entorse, de douleurs, etc. Le surplus de cet eau miraculeuse sera scrupuleusement jeté sur un chien ou sur les gonds de la porte, pour qu'il ne transmette à personne le mal qu'il vient d'enlever.

Si la maladie est très grave, l'on devra s'adresser à une sorcière plus puissante, spécialisée dans les grands *descantécé* (désenchantements). Il faut, parfois, faire tout un voyage pour la trouver. On lui portera une chemise du patient, vêtement sur lequel elle prononcera les incantations spéciales au mal dont il souffre. Elle en prononcera, de même, sur des parcelles de saindoux, et fera sur l'eau la conjuration des charbons. Le malade sera guéri quand il aura revêtu la chemise, bu l'eau, et absorbé les aliments assaisonnés avec la graisse magique.

Mais, les choses sont quelquefois plus graves. De même qu'il existe des sortilèges pour se faire aimer, pour préserver ou guérir, il en existe d'autres pour désunir ou se venger. Le plus terrible de ces maléfices est l'*Afurisénia cea mare* (la grande malédiction) nommée aussi : *Malédiction de Saint Basile*, laquelle se distingue des autres par un caractère quasi religieux. Elle était très employée jadis, et n'est sans doute pas entièrement disparue. Cette prière est, en réalité, un exorcisme qui fait partie de la liturgie orthodoxe, et figure au *Ceaslov* (ou *Orologier*), c'est-à-dire au bréviaire. Destiné, tout d'abord, à chasser le démon, il a été détourné de son but initial par la superstition populaire. En conséquence, quand un homme supposait que tel autre lui avait nui de façon grave dans sa fortune, ses biens, ses affaires, il allait trouver le prêtre, et le pria de prononcer contre son ennemi (alors assimilé au démon), *la grande malédiction*. Par cet étrange anathème, le Pope adjurant toutes les puissances de l'au-delà de frapper le coupable, dans sa personne et ses biens. A la suite de quoi, toutes les catastrophes devaient fondre sur le maudit, sa famille, ses terres, ses animaux, etc.

Cette funeste incantation, — qui existe également chez les Bulgares et les Serbes, — était si enracinée, jadis, chez les Roumains de Transylvanie, qu'un paragraphe de la loi Hongroise menaçait de peines sévères les *Prêtres Valaques* qui useraient de la *Malédiction de Saint Basile* : « *Az oláh papák ne afuriszalyanak* ». (Que les Prêtres Valaques ne maudissent pas) (1). Il faut remarquer, ici, que ce terme de *Prêtres Valaques* ne concernait nullement le clergé de la Valachie, mais seule-

(1) Le texte de cette loi fait partie du recueil « *Aprobatae Constitutiones* » lequel contient toutes les lois Hongroises édictées depuis l'an 1530, jusqu'à 1653.

mément les Popes roumains de Transylvanie, car les Hongrois appliquaient le nom général de *Valaques* à tout ce qui était roumain.

A l'inverse des malédictions se placent les *descantece*, incantations destinées à rompre les sortilèges :

Comme se brisent les cruches,  
Ainsi, doivent se briser  
Les mauvais charmes !... (1)

dit l'une d'elles. Et, une autre ajoute :

.....  
Enfuis-toi, mauvais œil !...  
.....

Avec la main, je t'ai arraché,  
Et, dans le vent, je t'ai jeté,  
Pour que X... soit purifié et illuminé,  
Comme la fleur du champ,  
Comme la rosée du matin,  
Comme le pan de la robe de Ste-Marie !  
Etc... (2)

L'une des plus touchantes, recueillie dans la région de Curtea de Argès, est citée par Tudor Pamfile, dans sa savante étude sur ce sujet. C'est un appel à la *Mère des Forêts*, en faveur d'un enfant malade. *La Mère des Forêts* est généralement un être malfaisant, une mauvaise fée ; mais il semble qu'il s'agit ici, au contraire, d'une invocation à la nature elle-même, à *l'âme bienfaisante de la forêt*.

Mère des ronces !...  
Mère des Forêts !...  
Je t'appelle,  
Tu me répondras.  
Je te donne,  
Tu me donneras.  
Je te donne les pleurs de mon enfant,  
Tu me donneras le repos de ton enfant ;  
Pour (qu'il puisse) dormir comme le bois,  
Pour (qu'il puisse) se taire comme l'orme,  
Comme la fumée.  
Comme dorment, en toi, les oiseaux,  
Ainsi dormira mon enfant, près de moi !... (3)

Un grand nombre de maladies ont ainsi leurs conjurations spéciales, dont quelques-unes sont fort curieuses. Voici celle des douleurs du point de côté :

La brebis brune et blonde  
Bête dans la vallée !  
Le berger siffle dans la colline.  
Cesse de bêler... brebis brune et blonde !  
Et toi, berger... cesse de siffler !...  
Et, (cessez) vous aussi, douleurs lancinantes  
Du point de côté,  
Pour que X... soit purifié et illuminé !... (4)

(1) Tudor Pamfile « *Sărbătorile de vară la Români* ». Edit. Academia Româna, Bucarest, 1910.

(2 et 4) Nic. Păsculesco. « *Literatură populară Românească* ». Edit. Academia Română, Bucarest, 1910.

(3) Tudor Pamfile. « *Boli și leacuri la oameni vite și paseri* ». Edit. Academia Română. Bucarest, 1911.

Adaptation française de Od. de Ch.-L.



D'autres sont destinées à faire naître l'amour :

Je me suis levée, le Dimanche matin,  
Potelée et belle.  
Dans les prés je me suis rendue ;  
J'y ai vu les pommiers et les poiriers en fleurs ;  
Parmi eux j'ai cherché,  
Et j'ai aperçu les Amours !...

.....  
.....

De ce jour, je serai la préférée ;  
Tous les Amours seront sur mon front,  
Sur mon visage,  
Sur ma parole,  
Sur mon regard !... (1)

.....

Voici maintenant quelques échantillons des remèdes donnés par les *Babe* guérisseuses, aidées ou non, de formules magiques. Comme en d'autres contrées, les plantes médicinales sont largement employées en Roumanie ; nous n'en parlerons donc pas.

**MORSURE DE CHIEN ENRAGÉ.** — Faire brûler du poil de la bête enragée ; appliquer la cendre brûlante sur la plaie.

**SAIGNEMENTS DE NEZ.** — Choisir sur la nuque du malade 4 ou 5 cheveux, les nouer ensemble, verser dessus de l'eau, aussi froide que possible.

**ENFLURE PAR SUITE DE MAUVAISE PIQÛRE.** — Un cataplasme de farine de maïs, crue, délayée dans du lait caillé.

**BRÛLURES.** — Appliquer directement dessus : du « *magiun* », marmelade de prunes, sans sucre, conservée dans des vases de terre.

**INDIGESTION.** — Frotter de bas en haut, tout le corps, tempes, visage, etc., avec de la mousse de savon, délayée de salive, en prononçant la conjuration.

**MAL DE GORGE.** — Quand, en marchant dans un sentier peu fréquenté, le loup vous aperçoit sans que vous l'ayez vu, deux jours après vous aurez mal à la gorge. Deux remèdes au choix : 1° En vous enfonçant, dans la gorge, le manche d'une cuillère de bois, la Babă vous tordra les amygdales ; ou bien : 2° une compresse, brûlante, de *mămăligă*, cuite sans sel.

**JAUNISSE.** — A l'aide d'un couteau, la Babă vous fait une incision longitudinale au milieu du front. Il est nécessaire que le sang coule à terre pour que le malade soit guéri.

**ENFANT MALADE POUR AVOIR REÇU LE MAUVAIS ŒIL.** — La Babă tient, quelques instants, au-dessus des vapeurs d'eau bouillante, l'enfant complètement nu. Elle l'allonge, ensuite, sur une pelle à enfourner le pain, et, prenant cette pelle par le long manche, soutient le petit malade dans le four chaud, pendant un instant. S'il n'est pas cuit le bébé sera guéri. (Banat). (2).

**EMPLOI DE LA GRAISSE D'OURS.** — Dans la Transylvanie méridionale, on en frotte les enfants sitôt qu'ils sont nés, afin de les rendre forts, et qu'ils ne soient jamais blessés à la guerre. Chez les montagnards de la Transylvanie centrale (Motil), on en fait boire au nouveau-né, pour le préserver des *Ursitoaré*, les Parques Roumaines. La cendre de poils

(1) Nic. Păsculesco. « *Literatură populară Românească* ». Edit. Academia Română. Bucarest, 1910.

2 Dans son livre « *L'Europe galante* ». M. Paul Morand fait allusion au même usage pratiqué par les sorcières russes, et cite un fait analogue relaté, en date du 10 Juin 1924, par le journal « *Pravda* ». (Europe galante, p. 21, Férenzi édit.).

d'ours, amalgamée en pommade, est souveraine contre les rhumatismes.

**MAL D'ESTOMAC.** — Dans la région de Timișoara (Banat) on emploie ce remède contre le mal d'estomac : Prenez trois haricots secs, non cuits. Avalez le premier, puis, faites une culbute, tête première, en tournant le visage vers l'Orient ; absorbez le second haricot, faites une seconde culbute ; après le troisième haricot et la troisième culbute, la guérison est assurée.

**BLESSURES ENVENIMÉES.** — Pour terminer, — car on pourrait citer des remèdes de ce genre à l'infini, — nous empruntons au livre de M. Tudor Pamfilé — cité plus haut, — ce remède contre les blessures, dans lesquelles des vers se sont formés. On nettoie la plaie avec de l'eau dans laquelle a bouilli du yèble (sureau noir) ; et l'on conjure le mal par les paroles suivantes :

Autant de Popes (sont) dans le Paradis,  
(Qu') Autant de vers soient dans la blessure !...

Comme on le voit, le paysan roumain sait user, à l'occasion, d'une douce ironie.

---

## LE CONTE D'UN HOMME PARESSEUX

(Povestea unui om leneş)

---

Une fois, dit-on, il y avait, dans un village, un homme extrêmement paresseux. Il l'était à un tel point, qu'en mangeant, il ne se donnait même pas la peine de mâcher les bouchées.

Alors, voyant que cet homme, même au prix de sa tête, ne se livrerait jamais à aucun travail, les gens du pays se décidèrent à le pendre, afin que son mauvais exemple de paresse ne pût pas être suivi par d'autres. Dans le village on choisit deux hommes vigoureux, qui, telle une bûche insensible, le hissèrent dans un chariot traîné par des bœufs, et ceci fait... en avant marche !... vers le lieu de la pendaison.

Cela se passait ainsi à cette époque !...

Pendant qu'ils cheminaient, ils rencontrèrent une voiture dans laquelle se trouvait une très grande dame. En apercevant dans le char un homme qui semblait être bien malade, la *Coucoană* (1) tout émue de pitié s'adressa aux deux paysans :

— Bonshommes, leur dit-elle, je vois que dans ce char est un homme bien malade, le pauvre !... Vous le menez sans doute à quelque guérisseuse ou en quelque autre lieu afin de le faire soigner ?

— Nullement *Coucoană* !.. répondit l'un des paysans. Que votre Vénéré visage nous pardonne ! Cet homme est tellement paresseux que nous croyons qu'il n'en existe pas un semblable dans le monde entier !... De telle sorte que nous le conduisons à la potence pour épurer notre village d'un pareil feignant.

— Hélas !... Bonshommes !... s'exclama en frissonnant la grande dame. C'est terrible que ce pauvre homme meure ainsi, comme un chien, sans foi ni loi !... Il vaudrait mieux le conduire à ma « *moşia* » (2). Voyez ! ma « *cour* » (3) est là-haut sur la colline. J'ai une grange pleine de biscuits que je tiens en réserve pour les mau-

---

(1) « *Coucoană* » terme de respect par lequel on désigne les femmes des Boyards.

(2) « *Moşia* », terre héritée des ancêtres, patrimoine familial.

(3) On donne le nom de « *cour* » aux habitations des Boyards.

vais jours, dont Dieu veuille nous garder !.. De cette manière il pourra manger des biscuits et vivre lui aussi dans sa maison, car je sais que Dieu ne me rendra pas plus pauvre pour cette bouchée de pain que j'aurai donnée. Que voulez-vous ? Il faut bien nous aider les uns les autres, n'est-ce pas ?

— Eh !... dis donc paresseux !... s'écria un des villageois. Ecoute un peu ce que propose la Coucoană ?. Elle t'offre de te loger, en **chambrette**, dans une grange, avec des provisions de biscuits !... **Vois un peu sur quelle chance** tu es tombé !... Que l'obscurité te confonde, laideur des hommes !... **Saute vite** hors de ce char, pour remercier la Coucoană qui te sauve de **la mort**, et t'assure l'abondance en te prenant sous sa protection. Tandis **que nous**, ne songions qu'à te donner le savon et la corde, voici que **cette grande** dame, dans sa bonté, t'offre un abri et du biscuit, pour continuer à vivre et ne plus mourir !... C'est bien sûrement la merveille des merveilles que quelqu'un use de sa puissance envers un homme comme toi, et te nourrisse à ne rien faire comme un frelon !... Après cela, on ne pourra pas prétendre que la chance n'existe pas en ce monde !... Il avait bien raison celui qui a dit : « *Les bœufs labourent et les chevaux mangent* ». Allons !... réponds vite à la grande dame si, oui ou non, tu acceptes, car elle n'a pas de temps à perdre en conversation avec nous.

— Mais... est-ce que les biscuits sont ramollis ?... murmura à mi-voix le paresseux, sans bouger de sa place.

— Que dit-il ? demanda la grande dame au villageois.

— Que voulez-vous qu'il dise, pieuse dame ? répondit l'un deux. Il demande si les biscuits sont ramollis.

— Malheur de moi !.. et de moi !... s'exclama la Coucoană avec stupeur. Jamais encore je n'ai entendu pareille chose !... Mais ne peut-il pas les détremper lui-même ?

— Ecoute, paresseux, reprit le paysan ; veux-tu t'engager, oui ou non, à mouiller les biscuits toi-même ?

— Non !... répondit le paresseux. Mieux vaut nous en aller plus loin ! A quoi bon se donner tant de peine pour une maudite bouchée ?...

L'un des paysans dit alors à la grande dame :

— Vous êtes bonne, pieuse Coucoană ! Mais, c'est en vain que vous voulez *dépenser de l'orge pour nourrir des oies* !... Vous voyez

bien maintenant que ce n'était pas pour « *des fleurs de coucou* » (1) que nous le menions à la potence, mais pour en finir avec son vice. Que croyiez-vous donc ?... Pensez-vous que, sans motif, un village entier aurait mis la main à essayer de faire de lui quelque chose ? Mais, il n'est même pas possible de l'y aider ! car la paresse est une grande Impératrice, avec laquelle on ne peut arriver à rien.

Sur ce, la Coucoană, malgré sa grande bienveillance, en eut assez de cette charité et de toute cette affaire, et elle s'écria :

— Bonshommes, agissez donc comme Dieu vous l'inspirera !

Aussitôt, les villageois menèrent le paresseux à l'endroit désigné et là il fut pendu.

Voilà comment ce feignant se débarrassa des villageois et les villageois de lui-même.

Et maintenant, que d'autres paresseux, s'ils ne craignent rien, et s'ils l'osent, essaient de vivre dans ce village !

Quant à moi, je suis monté en selle pour venir vous raconter cette histoire (2).

---

(1) C'est-à-dire : « pour rien, sans motif ». On dit dans le même sens : « pour des fleurs de pommier ».

(2) « Je suis monté en selle » : cette terminaison est, comme la formule du début d'un grand nombre de contes populaires roumains, à peu près invariable. Certains auteurs croient qu'elle tire son origine de ce que les conteurs populaires se rendaient à cheval d'un village à l'autre, pour y diffuser leurs récits.

## LA BELLE-MÈRE ET LES TROIS BELLES-FILLES

(Soacra cu trei nurori)

---

Il était une fois une vieille femme qui avait trois fils, grands comme des sapins et pleins de force, mais d'intelligence faible.

Une assez grande parcelle de terre, la maison paternelle avec tous ses biens, une vigne et un beau verger, du bétail et beaucoup de volailles, composaient le « ménage de la vieille ». En outre, elle avait aussi des économies, « *de l'argent blanc pour des jours noirs* » car elle attachait le liard avec dix nœuds et tremblait pour son magot.

Pour ne pas éloigner d'elle ses enfants, elle bâtit encore deux maisons à côté de la sienne, l'une à droite et l'autre à gauche. Mais, en même temps, elle prit la décision irrévocable de garder, près d'elle, dans la demeure paternelle, ses fils et ses futures belles-filles, et de ne rien conclure, en fait de partage, jusqu'à sa mort.

Ainsi fit-elle. Le cœur de la vieille riait de joie en songeant combien elle allait être heureuse, aidée par ses fils et caressée par ses belles-filles. Souvent elle disait : :

— Je surveillerai mes brus ; je les mettrai à la besogne, je leur serrerai la bride et ne les laisserai pas sortir en l'absence de mes fils. C'est ainsi que ma belle-mère, — que la terre lui soit légère !... — a fait avec moi, et, mon mari, — que Dieu lui pardonne !... — n'a pas eu à s'en plaindre ni à dire que je l'aie trompé ou lui aie dissipé son bien... quoique cependant quelquefois il ait eu des soupçons et qu'il me querellât !... Mais enfin, tout cela est passé maintenant.

Les trois fils de la vieille étaient rouliers et gagnaient beaucoup d'argent. L'âge du mariage étant venu pour l'aîné, la vieille en eut le pressentiment et se mit à courir de droite à gauche pour lui trouver une fiancée. Mais c'est à peine si, entre cinq ou six villages, elle put réussir à en trouver une à son gré : pas trop jeune, de haute taille et maigre, mais travailleuse et soumise.

La fille ne refusa pas de se conformer à la décision de sa mère ;

les noces eurent lieu et la vieille eut sa chemise de belle-mère, (1) et encore l'encolure n'était pas coupée, ce qui veut dire que la belle-mère ne doit pas jacasser toujours, ni chicaner pour toute chose.

Quand les fêtes du mariage furent terminées, les fils repartirent chacun à ses travaux, et la bru resta avec sa belle-mère. Dès ce premier jour, vers le soir, la vieille décida d'organiser la vie de sa belle-fille, car, pour elle, le tamis nouveau n'avait pas de place dans les clous. (2)

— Pourquoi me suis-je fait faire une pincette ? si ce n'est pour que je ne me brûle pas ? disait-elle.

Alors elle monta tout de suite dans le grenier et en rapporta une sorte de ruche en bois qui contenait encore des plumes, datant de sa *Reposée* belle-mère, (3) quelques poignées de chanvre et environ deux *banitză* (4) de maïs grossièrement moulu.

— Ma belle-fille, dit-elle, voilà ce que j'ai pensé : tu peux bien travailler la nuit aussi. Le mortier est là, tout à côté, dans le cellier ; les fuseaux sont sous le lit et la quenouille derrière le poêle. Quand tu en auras assez d'éplucher les plumes, (5) tu écraseras du *malai* (6) et, lorsque ton mari sera revenu de son voyage, nous ferons un ragoût de côtelettes de porc fumé, de celles qui se trouvent dans le grenier et, mon Dieu !... nous nous régalerons bien. Pour l'instant, pendant que tu te reposes, prends la quenouille, et, d'ici demain matin, aie bien soin d'achever de filer ces quenouillées, d'ébarber les plumes, et de piler le *malai*. Quant à moi, je veux me reposer un peu, car je n'en puis plus, tant je me suis fatiguée à cause de votre noce.

« Mais, il faut encore que tu saches que je dors comme un lièvre, et que, en plus des deux yeux que tu me vois, j'en ai un autre derrière la tête. Celui-là reste toujours ouvert et, grâce à lui, je vois,

(1) Il est d'usage, dans le peuple, que la fiancée brode des chemises de toile, tissées à la maison, pour sa future belle-mère, son beau-père, et l'aîné de ses beaux-frères, ainsi que pour son propre frère aîné. Toute jeune fille, en préparant son trousseau, prend donc la précaution de préparer ces objets, d'autant que, généralement, les paysans se marient jeunes, et que les adolescentes connaissent souvent, dès l'enfance, leur « destinée », et les parents de celui-ci.

(2) Allusion au proverbe Roumain qui dit : *Le tamis nouveau, on le tient accroché au clou*. C'est-à-dire : ce qui est neuf est toujours ménagé.

(3) L'usage veut, qu'en parlant d'un défunt, on fasse précéder son nom de ce terme émuovant : *Le Reposé*.

(4) *Banitză*, mesure de capacité pour les céréales ; elle n'est pas tout à fait égale en Moldavie et en Valachie ; mais équivaut, à peu près, au boisseau.

(5) On détache les barbes des tuyaux de plumes de façon à en faire un duvet, inférieur comme qualité, pour coussins et literie.

(6) *Malai*, farine de maïs ; par extension, le pain fait avec cette farine.

jour et nuit, tout ce qui se passe dans la maison. As-tu bien compris tout ce que je t'ai dit ?

— Oui, Petite Mère ; seulement, je voudrais bien avoir quelque chose à manger.

— Quelque chose à manger ?... Un oignon, un ail, un morceau de la *mămăligă* froide, qui est sur l'étagère... C'est bien assez pour une jeune épouse comme toi. Le lait, le fromage, le beurre, les œufs, il vaut bien mieux les mettre de côté, et les vendre pour ramasser un peu d'argent ; car la maison est devenue plus lourde, avec une bouche de plus à nourrir, et je ne veux pas perdre mon *comând* !... (1)

Enfin, lorsque tomba le crépuscule, après avoir fait comprendre, de nouveau, à sa belle-fille, qu'elle continuerait à la surveiller, la vieille se mit au lit, couchée face au mur, pour que la lumière de l'*opaïtz* (2) ne puisse la gêner. Mais le sommeil la prit tout de suite, et elle ne s'occupa nullement de ce que faisait la jeune femme. Pendant que sa belle-mère ronflait, celle-ci, bonasse, bricolait dans la maison, tantôt ébarbait les plumes, tantôt, pour filer, mouillait de salive la filasse de chanvre, tantôt pilait le *malai* et le nettoyait de sa balle. Et, si parfois *Enaké* (3) se posait sur ses cils, elle prenait aussitôt de l'eau fraîche et se lavait le visage afin que sa belle-mère ne la surprenne pas endormie. La pauvre fille se démena, ainsi, jusqu'à minuit ; mais, vers l'aube, le sommeil la terrassa et elle s'endormit, elle aussi, entre les plumes, les quenouillées, les fuseaux de chanvre et les déchets de *malai*.

Mais la vieille, qui s'était couchée en même temps que les poules, se leva de très bonne heure ; elle commença à tout bousculer et claquer dans la maison, si bien que sa pauvre bru, qui venait à peine de s'assoupir, dut se lever bon gré mal gré, baiser la main de sa belle-mère et lui montrer son travail.

Cependant, peu à peu, elle s'accoutuma quand même à *ce sillon*, de telle sorte que la vieille fut contente du choix qu'elle avait fait. Puis, comme les rouliers revinrent quelques jours après, la jeune épouse oublia ses chagrins, en voyant son mari.

(1) Le *comând*, ou *comîndare* est le festin mortuaire qu'il est d'usage d'offrir à tous ceux qui ont assisté à un enterrement. La vieille veut dire, ici, qu'elle désire, selon la coutume, économiser l'argent en vue de ses funérailles, et aussi pour faire face aux larges aumônes qu'il est d'usage de distribuer, lors des obsèques, dans le but d'apaiser l'âme du défunt.

(2) *Opaïtz*, petite lampe paysanne, en terre, assez semblable aux anciennes lampes Romaines, munie d'une mèche qui trampe dans l'huile ou la graisse de mouton. Une *opaïtz* brûle, sans cesse, devant l'icône.

3) *Enaké* ou *Ené*, le Petit Homme au sable, personnification du sommeil.



Au bout de peu de temps, la vieille décida de marier également son second fils. Elle prit une belle-fille à l'image et ressemblance de la première, à cette différence que la seconde était encore plus âgée, un peu loucharde... mais énormément travailleuse.

Après la noce, les fils s'en furent de nouveau à leur roulage, et les deux brus restèrent près de leur belle-mère. Selon sa coutume, celle-ci leur distribua leur tâche, en la mesurant, puis, sitôt que vint la brune, elle se mit au lit, non sans leur avoir recommandé d'être bien actives et de ne pas s'endormir, parce que son œil, toujours ouvert, les verrait.

La plus ancienne des deux belles-filles expliqua alors à l'autre ce qu'était cet œil qui ne dormait jamais, et qui voyait tout.

Ainsi, elles s'exhortaient, l'une l'autre, au travail, et l'ouvrage coulait à flots sous leurs doigts. La vieille était on ne peut plus contente. Mais, *parfois le bonheur semble attendre le malheur.* (1)

Quelque temps se passa encore, et l'âge du mariage arriva aussi pour le plus jeune. La vieille voulait à tout prix avoir une trinité de brus toutes semblables. Dans ce but, elle en avait déjà choisi une. Malheureusement, les choses ne se passent pas toujours telles que nous le désirons, mais telles que le hasard en décide. Ainsi, un beau matin, le cher fils de sa mère lui amena une belle-fille dans la maison. La vieille se gratta la tête, tergiversa, chercha un moyen d'en sortir, mais n'en trouva pas, et bon gré mal gré, le mariage eut lieu.

Après la noce, les hommes partirent de nouveau à leur besogne et, derechef, les belles-filles restèrent avec leur belle-mère. La vieille leur distribua alors leur ouvrage, bien partagé, et dès que le soir vint, elle se coucha comme d'habitude.

Quand les deux brus, les plus anciennes, virent que la plus jeune hésitait à se mettre à la besogne, elles lui dirent :

— Eh quoi donc ?... N'hésite pas ainsi !... Car notre petite Mère nous voit.

— Comment ?... Moi, je vois qu'elle dort !... Quelle drôle de chose est-ce là ?... Nous travailler ? Et elle dormir ?...

— Ne te fie pas à ce qu'elle ronfle, dit la seconde des jeunes femmes, car notre Petite Mère a, dans la nuque, un œil qui ne dort jamais, et avec lequel elle voit tout ce que nous faisons. Et puis, tu ne

---

(1) Expression populaire : Plus on est heureux, plus on doit craindre le malheur

« connais pas la Petite Mère !... Tu n'as jamais goûté à sa mauvaise humeur !... »

— Dans la nuque ?... Elle voit tout ? Je n'ai pas goûté à sa mauvaise humeur ? A propos !... C'est heureux que je me sois souvenue ; est-ce que nous avons de quoi manger ? hein ! mes sœurs ?

— Manger ?... Oui, de la patience frite (1), ma belle petite sœur !... Et, si tu es à jeun, prends dans l'armoire du coin un petit morceau de mămăligă, quelques oignons... et mange !...

— Oignons et mămăligă ?... (2) jamais dans ma famille on n'a mangé de tels plats. N'y a-t-il pas du lard dans le grenier ? N'y a-t-il pas du beurre ? N'y a-t-il pas des œufs ?

— Mais si, il y a de tout, répondirent les deux belles-filles ; mais c'est pour notre Petite Mère.

— Il me semble que tout ce qui appartient à notre Petite Mère nous appartient aussi, comme tout ce qui nous appartient lui appartient !... Allons mes sœurs !... C'est trop plaisanter ; vous pouvez continuer le travail, quant à moi je vais préparer quelque chose à manger, vous savez, quelque chose de très bon... et je vous appellerai aussitôt que ce sera prêt.

— Mon Dieu !... Quelle parole est sortie de ta bouche ?... s'écrièrent les deux aînées. Veux-tu que nous mettions le feu aux poudres ? (3) Que la vieille nous jette sur le pavé ?

— Laissez faire !... vous n'aurez aucun ennui. Si elle vous demande quelque chose, vous pouvez rejeter la faute sur moi, et me laisser parler au nom de toutes.

— En somme, tu peux faire ce que tu voudras !... Aie soin, seulement, de ne pas nous mêler à cette affaire.

— Allons, mes sœurs, *taisez-vous, mais que votre bouche marche* (4) car la paix n'est pas bonne et la querelle m'est chère !...

Sur ce, elle sortit en chantant :

Un homme sot est, sûrement,  
Dans la maison, bon ornement !...

(1) Avoir une fausse espérance. Expression spéciale à qui n'a pas de quoi manger, signifiant : je mange ma propre patience et encore je la fais frire. On dit aussi dans le même sens : « *manger le ragout de patience* ».

(2) En Roumanie, oignons et mămăligă constituaient, sous l'ancien régime, la nourriture des paysans quand ils étaient encore serfs. C'était donc une nourriture déconstruée, de même que les haricots ; d'où le proverbe : « *Il n'y a pas de pire nourriture que le haricot un jour de Pâques* ».

(3) Textuellement « allumer de la paille dans la tête ».

(4) Cette phrase constitue, en Roumain, un jeu de mots intraduisible en Français.

Il ne se passa pas plus d'une heure, et voici qu'un four, plein de *plăcinte* (1), quelques poulets bien rôtis au beurre, une terrine de fromage avec sa crème, et une petite *mămăligă*, étaient prêts. Elle appela, alors, les deux autres dans sa chambre, et toutes trois s'assirent à table.

— Allez, mes sœurs ! mangez bien, et rendez grâces à Dieu !... Moi, je me précipite à la cave, pour en rapporter une *cofă* de vin, qui aidera ces tartes à descendre dans notre gosier. (2)

Quand elles eurent bien mangé et bien bu, l'envie de chanter leur vint, tout comme à ce Russe qui était au bord du ruisseau. (3)

Mauvais fruit aigre, ô belle-mère,  
Tu peux essayer de mûrir,  
Mais, rien ne pourra t'adoucir ;  
Mûrirais-tu l'année entière,  
Et puis, encore, un long été,  
Tu resterais âcre et amère !...  
Comme une poire, va dehors !  
Comme une faux, reviens encor !  
Dans un coin, tu seras, mégère,  
Tout à fait mise de côté !...

Et elles mangèrent ! et elles burent ! et elles chantèrent !... Et elles finirent par s'endormir sur place.

Quant, à l'aube, la vieille se réveilla... prends tes filles si tu les trouves !... La voilà qui sort dehors, tout effrayée. Elle va, elle vient, et quand elle entre, enfin, dans la cabane que voit-elle ?... Les pauvres belles-filles qui pleuraient sur leur belle-mère !... Les plumes jonchaient la terre, des miettes, des assiettes étaient éparpillées partout... La cruche de vin était renversée !... Enfin, c'était la grande indignité !...

— Mon Dieu !... Que se passe-t-il ici ? s'écria la vieille épouvantée.

Aussitôt, les belles-filles bondirent sur leurs pieds, comme si on les brûlait, et, en baissant les yeux de honte, les aînées se mirent à trembler de peur, comme des feuilles. Mais la coupable répondit :

— Eh quoi ! Petite Mère ! Tu ne sais pas que mon Père et ma Mère sont venus ? Alors, je leur ai préparé à manger, et je leur ai

(2) *Plăcintă*, galette feuilletée, garnie soit avec de la viande hachée, soit avec des pommes ou du fromage.

(3) *Cofă*, seau en bois en forme de pot, plus large du bas que du haut, muni d'une anse sur le côté ; sert à puiser de l'eau aux fontaines. Quand elle sert à traire les brebis, la *cofă* prend le nom de *donțță*.

(3) Le Russe qui a pu épancher sa soif, chante, même s'il n'a bu que de l'eau.

tiré une cruche de vin. C'est pour cela que, nous aussi, nous nous sommes un peu régalingées. Voilà !... Et il n'y a pas longtemps qu'ils sont partis.

— Ainsi, se récria la vieille, les *cuscrii* (1) m'ont vue endormie ?

— Comment voulais-tu qu'on ne te voie pas Petite Mère ?

— Mais, que la peste vous dévore !... Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée ?

— Voilà pourquoi, Petite Mère : Ces deux filles-là m'ont assuré que tu vois tout ; alors j'ai pensé que, pour ne pas t'être levée, c'est que tu étais fâchée contre mon Père et ma Mère. Et eux en ont été si affligés qu'ils n'ont pas mangé avec appétit.

— Eh bien, dorénavant, je saurai venir à bout de vous ! s'exclama la vieille.

Dès lors, les belles-filles ne coulèrent plus, dans cette maison, de jours heureux avec la vieille. Lorsqu'elle repensait à ses jeunes poules huppées, — ses *Nadolencé* — (2) au bon vin de sa cave, au gaspillage que l'on avait fait de ses biens, et, surtout, que les *cuscrii* l'avaient vue endormie, — négligemment couchée, comme elle l'était, — elle se mourait de rage et grignotait ses brus, comme les vers rongent le bois. (3)

Les deux aînées, elles-mêmes, finirent par en avoir assez des chicanes de la vieille. Quant à la plus jeune, elle trouva l'occasion de lui rendre la pareille, avec la même mesure, et d'arranger l'héritage de sa belle-mère par un testament tel qu'on n'en avait pas, jusqu'alors, vu de semblable. Voici comment :

— Mes belles-sœurs, leur dit-elle un jour, tandis qu'elles se trouvaient seules dans la vigne ; nous ne pourrons plus vivre dans cette maison, si nous ne faisons pas tout ce qui sera possible pour en finir avec cette vieille.

— Comment cela ?

— Il faudra faire ce que je vous dirai. Et quand au reste, ne vous en préoccupez pas.

— Mais que faut-il faire ? demanda la plus ancienne.

— Voici : nous allons entrer brusquement dans la chambre de la vieille, tu la saisisras par le « *Chanvre du Diable* » (4) et, le plus fort

(1) *Cuscrii*, parents du jeune fiancé, ou de la fiancée. Se dit aussi des parents des jeunes mariés.

(2) Poule d'Anatolie.

(3) Elle les querellait, les taquinait, les agaçait.

(4) Les cheveux des femmes sont nommés « le *chanvre du Diable* » depuis le jour où, selon une croyance populaire, une femme parvint à duper le Diable, et à lui reprendre son âme, à l'aide de sa chevelure.

que tu pourras, tu lui cogneras la tête contre le mur de l'Est. Quant à toi, dit-elle à l'autre, tu feras la même chose en lui cognant la tête contre le mur de l'Ouest. Et après, ce que moi, je lui ferai, vous le verrez.

— Mais si nos hommes arrivent ?

— Alors, vous vous tairez, vous ferez « *le mort dans le maïs* » (1). Il ne faut dire « *ni laé, ni balaé* » (2) c'est moi qui leur parlerai et vous verrez si cela ne marchera pas !

Les deux aînées consentirent. Elles entrèrent alors toutes trois dans la chambre, attrapèrent la vieille par les cheveux et la cognèrent contre les murs, jusqu'à ce que sa tête en soit fêlée. Puis la cadette, plus vaillante que les deux autres, jeta la vieille au milieu de la chambre, la piétina, en la battant, bref, elle lui administra une correction... faite exprès pour elle. Ensuite, elle lui attira la langue hors de la bouche, la transperça avec une aiguille, la saupoudra de sel et de poivre, si bien que la langue s'enfla et que la pauvre belle-mère ne put dire ouf !... Alors, faible et maigre comme elle était, elle tomba malade à en mourir.

Enfin, sur le conseil de la plus jeune, les deux aînées installèrent la vieille dans un lit bien propre, — pour qu'elle se souvienne du jour de ses noces, — puis, tout en se lutinant l'une l'autre, elles commencèrent à retirer des coffres de leur belle-mère des pièces de toile. Et, pendant ce temps, elles parlaient entre elles des *stârlici* (3) du *toïag* (4) de la civière des morts, des ponts, (5) du liard que l'on met dans la main du défunt, des poules et des moutons qu'il faut jeter sur la fosse, des *strigoïs* (6) et autres choses macabres, plus effrayantes les unes que les autres. De telle sorte qu'il y en avait assez, — et sans doute, même, déjà trop, — pour conduire la pauvre vieille dans la tombe.

Voilà comment s'était accompli le bonheur qu'elle rêvait !

Pendant que tout cela se passait, on entendit soudain les chars

(1) « *Le mort dans le maïs* » c'est-à-dire se taire. On dit aussi « faire le sot dans le maïs » pour signifier : avoir l'air de ne pas comprendre.

2 « *Laé ni balaé* » c'est-à-dire : ni d'une façon ni de l'autre ; ni bien ni mal. Textuellement : « ni noir, ni blanc ».

(3) *Stârlici* ou *tîrlîci*, chaussons tricotés que l'on porte par dessus les bas, dans des sandales ; on met souvent ces chaussons, qui sont d'origine Turque, aux pieds des morts, On donne aussi ce nom aux taches brunes qui annoncent la décomposition du sang.

(4, 5 et 6) Voir les notes à la fin du conte.

qui grinçaient (1), c'étaient les hommes qui revenaient. Alors selon le conseil de la plus jeune, les trois femmes se rendirent au devant de leurs époux et, dès le portail, elles se jetèrent à leur cou, commencèrent à les câliner et à les cajoler de leur mieux.

— Eh bien ? Que fait-elle notre Petite Mère ? demandèrent-ils tous à la fois, en dételant les bœufs.

— Notre Petite Mère ? interrompit de suite la plus jeune, elle ne va pas bien, et pense à nous quitter, la pauvre ! (2)

— Comment cela ? s'écrièrent tout effrayés les hommes, en laissant tomber de leurs mains les « *resteu* » (3).

— Voilà comment : il y a cinq ou six jours elle a été mener les veaux au pâturage et peut-être a-t-elle rencontré un mauvais vent, la pauvre !... Les « *Iélélé* » (4) lui ont pris la bouche et le pied.

Les fils se précipitèrent alors tous dans la chambre, vers le lit de leur mère ; mais la pauvre vieille était enflée comme une barrique, de sorte qu'elle ne pouvait même pas murmurer un seul mot ; cependant elle n'avait pas perdu connaissance.

En les voyant entrer, elle remua un peu la main et montra la plus ancienne de ses belles-filles, en désignant le mur de l'Est ; puis elle montra la seconde vers le mur de l'Ouest, et enfin la plus jeune vers le milieu de la chambre. Après cela, c'est à peine si elle put porter la main à sa bouche et elle tomba aussitôt dans une défaillance complète.

Tous pleuraient, et les fils ne pouvaient pas deviner ce que signifiaient les signes de leur mère. Alors, tout en faisant semblant de pleurer, la plus jeune s'écria :

— Comment ? Vous ne comprenez pas ce que notre Petite Mère veut ?

— Non, dirent-ils.

— La pauvre Petite Mère nous exprime sa dernière volonté : que le fils aîné prenne la cour et la maison de l'Est ; que le second

1) Autrefois les voitures paysannes avaient des essieux de bois ; aujourd'hui encore les « *Munteni* », marchands ambulants venus des montagnes, ont des véhicules semblables, dont le type s'est conservé. On en entend de loin le grincement. On graisse les essieux avec du pétrole brut nommé « *pocot* ». Voir le conte de « *Nikifor le Filou* ».

2) Textuellement : « A nous laisser sa santé ».

(3) « *Resteu* », le joug utilisé par les paysans roumains pour leurs bœufs est formé de deux longues barres horizontales, une au-dessus de la tête, l'autre en dessous, qui sont reliées par quatre barres verticales, deux au milieu qui sont fixes, et une à chaque extrémité qui est mobile ; ce sont ces barres mobiles que l'on nomme « *resteu* ».

(4) « *Iélélé* » : Voir la note à la fin du conte.

prenne celle de l'Ouest, et que nous, les plus jeunes, nous restions ici dans la maison paternelle.

— Comme tu parles bien ma femme !... s'exclama son époux.

Alors les autres, n'ayant rien à répondre, considérèrent le testament comme conclu.

La vieille mourut le jour même, et les belles-filles, échevelées, se lamentèrent tellement que tout le village en retentissait. Puis deux jours après, on l'enterra avec honneur, et toutes les femmes du village, ainsi que des autres villages voisins, parlaient de la belle-mère aux trois belles-filles, et disaient :

— Heureusement pour elle qu'elle est morte, car il y a au moins des gens pour la pleurer !...

---

## NOTES SUR LE CONTE DE LA BELLE-MÈRE ET LES TROIS BELLES-FILLES

---

USAGES CONCERNANT LES ENTERREMENTS. — Il existe, en Roumanie, de nombreuses et anciennes coutumes concernant les enterrements. Elles varient parfois selon les provinces. Nous en citerons, ici, quelques-unes.

Le *Toiag* est un grand bâton que, dans certains villages, on place dans le cercueil, aux côtés du mort, afin qu'il puisse s'y appuyer pendant le long chemin qu'il doit parcourir avant de parvenir au Paradis. Cette coutume se rencontre en Moldavie, mais l'expression : « *Il va prendre la canne du long voyage* » ou bien « *il a pris, etc...* » pour signifier « Il est bien près de mourir », ou bien « Il est mort » est commune à toute la Roumanie.

Ce même nom de *Toiag* désigne, également, un cierge de forme spéciale, très long, que l'on met dans la main du mort, et qui repose sur sa poitrine. Ce cierge se nomme parfois : *privighetoare*.

Dans la province de Vrancea, le convoi funèbre doit traverser un pont en se rendant au cimetière. S'il n'en existe pas sur la route, on en figure un, sur l'un des fossés. Devant la maison mortuaire, à mi-chemin du cimetière, sur le pont, et au seuil de l'église, on étend des serviettes de toile blanche, longues de plusieurs mètres, ces mêmes *stergar*, tissés par les femmes, qui servent à décorer les chambres paysannes. Les porteurs du cercueil doivent passer dessus.

De même que le passage du pont rappelle le mythologique passage du Styx, le liard, mis dans la main du mort, est un vestige de l'aumône au batelier Caron. D'ailleurs, pour assurer un repos parfait au défunt, dans l'autre monde, l'on doit distribuer largement aux pauvres, — le jour de l'enterrement, et, par la suite, à plusieurs reprises, — des dons de nourriture et de vêtements. L'on ne saurait, non plus, manquer à l'usage du repas funèbre, auquel tous les assistants doivent être conviés.

Toutes ces coutumes, manifestement, des restes du paganisme, sont — à part quelques variantes, — respectées dans toute la Roumanie, spécialement en Moldavie, et dans la région de Vrancea, non loin de laquelle vivait Créangă.

Le défunt, — dont la pauvre âme errante devra flotter, trois jours encore, autour de sa demeure, et visiter les endroits où il a vécu, — doit être gardé, dans le cercueil, à visage découvert, au milieu de sa maison. C'est là qu'on le veille, en ayant soin, dans quelques endroits, de placer, sous son oreiller, un peu de chaux, pour qu'il ne devienne pas *strigoï*. Hommes ou femmes, le costume mortuaire se combine d'après les usages ancestraux. Il n'est pas rare de voir des gens, — surtout lorsqu'ils commencent à vieillir, — qui se préoccupent de préparer leur dernier costume. Les femmes brodent soigneusement leur chemise mortuaire, la mettent de côté, et parfois même, — de crainte d'un accident imprévu, — l'emportent dans leurs déplacements. Les hommes s'achètent une belle *cătchioulă* (bonnet de fourrure en peau de mouton) laquelle sera, tout d'abord, placée sur leur bière, puis enfermée avec eux lorsque celle-ci sera clouée, au moment de les descendre dans la tombe.



Lorsque le cercueil du défunt sort de la maison, on en ferme, un instant, la porte derrière lui, laissant à l'intérieur les membres de la famille. Ceci, pour empêcher que quelqu'un d'entre eux ne suive le défunt dans la mort. Dans la région du Bihor, on jette, à ce moment, sur les assistants groupés dans la cour, des poignées de maïs, qui sont abandonnées aux animaux.

Parfois, la bière est portée sur les épaules, mais, le plus souvent, elle est installée sur un char, traîné par des bœufs, entre les cornes desquels sont placés les gâteaux appelés *colacs*, sortes de petits pains brioches, de forme ronde, lesquels seront bénits et distribués à l'assistance, un peu plus tard, de même que la « *Colivă* », blé bouilli, écrasé, mélangé de noix pilées, sucre et cannelle, analogue au « *Gito* » Yougo-Slave.

Les *Pleureuses*, — femmes de la famille ou du voisinage, — se rangent sur le char, autour du cercueil. Elles ne cessent de gémir, soit en chantant une mélodie funèbre, qui transmise de mère en fille, remonte souvent à plusieurs siècles, soit en improvisant, — parfois en vers, — l'éloge du mort. « Ces plaintes, autour du cercueil, sont celles dont on accompagne le mort jusqu'à l'église, celles qui résonnent au moment où le mort est descendu dans la fosse, ou qui, à certains anniversaires, « le bercent dans sa tombe. Elles correspondent aux *neniae* des Romains, et continuent les *myriologues* de l'antiquité » (1).

Parmi ces chants funèbres, — qui existent encore chez tous les peuples balkaniques, il y en a de fort beaux.

Il n'est pas possible de passer sous silence l'émouvante pensée qui rapproche la mort des jeunes gens et des jeunes filles, d'un véritable mariage, et amène les rites funéraires à se copier sur ceux des noces (2). Dans toute la Roumanie les jeunes défunts sont parés de leurs plus riches vêtements, comme au jour des épousailles. En de nombreuses régions, on porte devant leur cercueil, — escorté de garçons, ou de demoiselles d'honneur, comme le cortège nuptial, — un jeune arbre garni de rubans aux couleurs vives, lequel sera planté au cimetière, à la tête de la tombe. C'est parfois un arbre fruitier, ou, comme dans le Mures, un sapin. Au contraire, en d'autres provinces, notamment dans le Banat, c'est la couronne même des époux (couronne de fils d'or, posée sur leur front durant la cérémonie religieuse) que l'on porte devant le cercueil, sur un coussin. Les chants funèbres reflètent la même pensée. Le jeune père expirant demande que l'on dise, seulement, à sa vieille mère :

Que je m'suis marié,  
 Et, que j'ai eu :  
 Comme marraine, la Sainte Lune,  
 Comme parrain : le Saint Soleil ;  
 Les gens de la noce  
 Étaient les sycomores (3).

Quand elles ont épuisé tout ce qu'elles peuvent dire au sujet du défunt, les *Pleureuses* cherchent, en évoquant leurs propres malheurs, à faire naître les indispensables larmes de circonstance, car l'usage est rigoureux : à un enterrement, tout le monde doit pleurer. L'on a quelquefois de la peine à garder son sérieux en écoutant les curieuses improvisations de ces femmes, — souvent fort loin du sujet, — (4) et en

1) M. N. Iorga. *Études Roumaines II*. Cours fait à la Sorbonne. 1924. Edit. Gamber. Paris.

2) Voir à ce sujet, l'intéressante étude « *La Mort-Mariage* » par Jean Muslea, dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France*. Gamber éditeur. Paris.

(3) A. Vasiliu. Cantece. Bucarest. 1909.

(4) On nous a cité le fait d'une *Pleureuse* des environs de Timisoara (Banat) qui ayant, pendant la guerre, à accompagner en terre un défunt, gémissait sur lui en évoquant le souvenir de son mari, — alors au front, — et « *réduit à ne manger que des choux pas cutts* ». On pourrait donner une quantité d'exemples du même genre.

les voyant au cimetière se jeter à terre, en poussant des cris lamentables.

Durant la cérémonie à l'église, le mort demeure aussi à visage découvert. Le Pope pose sur le cadavre la croix et l'icône. Les assistants, rangés autour, défilent alors en baisant successivement, d'abord la main du mort, puis la croix et l'icône. Le Prêtre retire ces deux objets avant de clore le cercueil. La distribution des *colacs*, — et même de la *tsouikû*, dans certains endroits, — se fait à l'issue de la cérémonie. Chaque assistant remercie en disant : « *Que Dieu lui donne le repos !...* ». Ainsi, l'âme en peine est apaisée.

Dans certaines régions, particulièrement en Transylvanie, les hommes de la famille du défunt sortent tête nue, en signe de deuil, jusqu'à l'enterrement, et souvent pendant six semaines après. Cet usage est respecté, même pendant les froids rigoureux de l'hiver.

Il est inutile d'ajouter que la mort, chez les paysans roumains, donne lieu à un grand nombre de croyances et de superstitions : signes, inter-signes, visites de fantômes, etc... Une maladie spéciale s'attrape à cette occasion. Si, étant arrivé à un enterrement avant le Pope, vous ne prenez pas soin de sortir avant la fin de la cérémonie, vous contractez *l'engourdissement de la tête*. A cela, il n'existe pas de remède.

LES STRIGOÏ. — On nomme *Strigoï*, les Revenants en général qui, la nuit, et plus particulièrement celle qui précède la Saint André (30 novembre) sortent de leur tombe, en portant leur cercueil sur la tête, pour venir visiter les maisons où ils ont vécu, et les membres de leur famille. Ils se réunissent, ordinairement, dans les carrefours des routes et y dansent une *Horă* macabre.

Ce sont aussi des âmes damnées, condamnées à hanter les cimetières, les ruines, les maisons abandonnées. On entend encore par *Strigoï*, des sortes de goules ou de vampires, qui, la nuit, dans les lieux déserts, poussent des gémissements qui imitent le cri d'un nouveau-né afin d'attirer les jeunes-filles dont ils boivent le sang.

Les *Strigoï* portent généralement une petite queue, comme celle du Diable. Ils peuvent se muer en différents animaux : en loups, en chiens, etc... Ils deviennent, alors, une manière de Loup-Garou, nommé aussi *Vârcolac*. Selon la croyance populaire, le *Vârcolac* a le pouvoir d'avaler le Soleil et la Lune. C'est ainsi que le peuple s'explique le mystère des éclipses.

Ce même nom de *Vârcolac*, du Bulgare : *Vrâkolac* vampire, est parfois attribué aux enfants morts sans baptême, lesquels sont aussi une variété de *Strigoï*, du genre vampire.

Enfin, le mort qui revient sous forme de loup, est quelquefois désigné sous le nom de *Priculici*, ou *Priculiciu*. La nuit, il parcourt les villages, en enlevant les enfants, qui en ont une peur affreuse car on leur défend, à cause de cela, de sortir à la nuit close.

Mais, de toutes façons, et à quelque catégorie qu'ils appartiennent, les *Strigoï* sont des êtres essentiellement malfaisants, et leur présence est toujours un signe de malheur.

LES IÉLÉLÉ. — Les *Iélélé* sont de méchantes fées qui cherchent sans cesse à nuire aux hommes en leur envoyant toutes sortes de maladies. Elles crépitent comme des flammes, dans le vent qui leur obéit ; elles dansent la nuit, au milieu des carrefours les plus fréquentés et tourbillonnent dans la poussière que soulève l'ouragan. Elles se tiennent, parfois, sur le rebord des toits pour guetter les passants, ou autour des fontaines et des puits pour jeter des maléfices à ceux qui viennent puiser de l'eau. Elles chantent, elle appellent les gens par leur nom. Malheur à celui qui sort alors de sa maison et répond aux *Iélélé* ; il devient infirme, paralysé ou muet. Ces Fées maudites donnent aussi

des rhumatismes articulaires ; quelquefois ceux qui sont leurs victimes deviennent fous furieux. Comme on le voit, leurs méfaits sont innombrables.

Celui qui a marché sur l'emplacement où ont dansé les *Ié-lé-lé*, contracte inévitablement une maladie des jambes. Après avoir été brûlée par leurs pieds, l'herbe repoussera plus belle ; mais les bêtes refuseront toujours de manger cette nourriture démoniaque.

Les *Ié-lé-lé* sont si méchantes et si dangereuses, que l'on ne doit en parler que tout bas, et surtout ne jamais prononcer leur nom. Les paysans les nomment seulement : « *Elles* » (*Ié-lé* ou *Ié-lé-lé*).

On peut s'en défendre quelque peu en leur donnant des épithètes flatteuses et préservatrices : *Frumoasé-lé* (les Jolies) ; *Soïmané-lé* (les Courageuses) ; *Vântoasé-lé* (les Tourbillonnantes).

Elles ont une grande analogie avec les *Rusalii*, autres fées malfaisantes ; elles sont souvent confondues les unes avec les autres. Comme les *Ié-lé-lé*, les *Rusalii* commandent les eaux et les airs, déchainent les ouragans, les orages, les maladies, enlèvent les enfants, etc. Selon les uns, ce seraient trois jeunes filles qui auraient bu, par mégarde, l'*Eau de la Vie* destinée à rendre immortel le cheval de l'Empereur Alexandre. Dédaignées par les épouseurs, maintenant laides et vieilles, elles se vengent en frappant les hommes de toutes les calamités. En Moldavie, on les nomme : *Savatina*, *Mărgălina*, *Rujalina*. Elles haïssent les chrétiens, depuis que les sujets de l'Empereur, leur père, se sont convertis.

Par crainte du néfaste pouvoir des *Rusalii*, on les fête, avec grand soin, dans la semaine de la Pentecôte. L'on s'en défend à l'aide certaines herbes, particulièrement de l'absinthe, et par des incantations spéciales.

Les *Rusalii* roumaines se retrouvent, à peu de chose près, dans les légendes Polonaises et Russes, sous le nom de *Rusalky*, fées des forêts et des eaux (1). En Pologne on les appelle quelquefois *Bogunki* (petites déesses).

---

(1) Voir les ouvrages déjà cités, de MM. Vulpesco, Tudor Pamfile, et Lazar Săineanu.

## LES CINQ PAINS

(Cinq Pains)

---

Il était une fois deux hommes qui, se connaissant l'un l'autre, voyageaient l'été par le même chemin. L'un avait trois pains dans son sac, mais l'autre n'en avait que deux. Lorsque la faim commença à se faire sentir, ils s'arrêtèrent à l'ombre d'un saule pleureur, auprès d'une fontaine, sur le bord de laquelle se trouvait justement un seau. Chacun déballa ses pains et ensemble ils se mirent à manger, pour se donner mutuellement de l'appétit.

Comme ils étaient en train de sortir les pains de leurs sacs, voici qu'un troisième voyageur, un inconnu, venant par derrière, les rattrapa et s'arrêta à côté d'eux en leur souhaitant le bonjour. Puis, enfin, il les supplia de lui donner quelque chose à manger, car lui aussi était très affamé, disait-il, ne possédant aucune provision, et n'ayant aucun moyen d'en acheter dans le voisinage.

— Oui, bonhomme, viens manger avec nous ; répondirent les deux voyageurs à ce passant inconnu, car, grâce à Dieu, là où il y en a pour deux, un troisième peut manger aussi.

L'étranger, qui mourait de faim, ne se le fit pas dire deux fois ; il s'assit à côté des autres et tous trois commencèrent à croquer leur pain sec, en buvant l'eau fraîche de la fontaine, puisqu'ils n'avaient pas d'autre boisson. Ils mangèrent donc tous trois ensemble et avalèrent les cinq pains qui disparurent comme s'ils n'avaient jamais existé.

Quand ils eurent terminé leur repas, l'étranger sortit cinq « leï » (1) de sa bourse et, par hasard, les remit à celui qui avait possédé trois pains en lui disant :

— Bonhomme, acceptez de ma part, je vous prie, ce petit remerciement, pour m'avoir offert à manger. Vous pourrez boire plus loin, chacun un verre de vin, ou bien vous ferez ce que vous voudrez de cet argent. Je ne saurais vous remercier assez pour le bien que

---

(1) Le « leu » (au pluriel « leï ») unité monétaire, valait un franc avant la guerre.

vous m'avez fait ! Car j'étais si affamé, que je n'avais même plus la force de regarder ce qui se trouvait sous mes yeux.

Les deux autres hésitaient à prendre cet argent ; mais enfin, le troisième ayant beaucoup insisté, ils finirent par accepter.

Peu après, le voyageur étranger leur fit ses adieux et poursuivit son chemin. Quant à eux, pour se reposer du déjeûner, ils demeurèrent encore un instant à l'ombre du saule, puis, de parole en parole, l'homme aux trois pains tendit deux « leï » à celui qui en avait eu deux, tout en disant :

— Tenez mon frère, voici votre part, faites-en ce que vous voudrez. Vous aviez deux pains entiers, vous avez donc droit à deux « leï », puisque j'avais moi-même trois pains entiers, de la même grandeur que les vôtres, ainsi que vous le savez.

— Comment cela ? — riposta l'autre avec dépit. — Pourquoi deux « leï » seulement, et non pas deux « leï » et demi, ce qui serait la juste part due à chacun de nous ? Cet homme pouvait ne rien nous donner du tout, et alors, comment les choses seraient-elles restées ?

— Comment elles seraient restées ?... dit l'homme aux trois pains. Dans ce cas j'aurais eu « l'aumône de Dieu » (1) pour cette part de trois pains qui m'était due, et vous pour celle des deux pains... c'est tout !... Pour l'instant, nous avons mangé tous deux gratuitement, puisque en récompense de cette charité, nous avons, en plus, de l'argent dans notre bourse : moi, trois « leï », et vous deux « leï » ; chacun d'après le nombre de pains que nous avons fournis. Je ne crois pas que vous trouviez, même auprès du Dieu Saint, un plus juste partage que celui-là.

— Mais non, mon vieux ! s'exclama celui qui avait eu les deux pains ; je ne considère pas du tout que vous ayez fait un bon partage. Allons en justice !... Il en sera comme la Justice décidera.

— Si tu n'es pas content, allons en Justice si tu veux, dit l'autre. Quoique je n'aie jamais été mêlé à aucun procès depuis que j'existe, je crois que le Juge lui-même me donnera raison.

Ils poursuivirent donc leur chemin, ayant ainsi décidé de faire départager leur différend. Dès qu'ils arrivèrent dans la ville où se trouvait un prétoire, ils se présentèrent devant le Juge. Chacun à son tour, ils se mirent à lui exposer les faits depuis le commencement : comment leur était advenu ce hasard de voyager ensemble

---

(1) La récompense donnée par Dieu seul.

puis de prendre leur repas ensemble ; combien de pains chacun avait apportés, comment le voyageur étranger avait mangé à leur table une part égale à la leur, comment en remerciement il leur avait donné cinq « lei », et comment, enfin, celui qui avait eu trois pains avait trouvé équitable de partager cet argent.

Le juge, après les avoir attentivement écoutés tous les deux, dit à celui qui avait eu les deux pains :

— Alors, mon bonhomme, tu n'es pas content du partage qu'on a fait ?

— Non, Monsieur le Juge, répondit le mécontent. Nous n'avions pas l'intention d'accepter un paiement de cet étranger pour la nourriture que nous lui avons offerte ; mais puisque le hasard s'est produit ainsi, il faut partager exactement, en deux, ce dont notre hôte nous a fait don. Je crois, en toute justice, qu'il est bon de faire ainsi.

— S'il est question de justice, reprit le Juge, aie donc alors la bonté de rendre un « léu » à celui-ci, dont tu affirmes qu'il avait trois pains.

— Par exemple !... je suis vraiment stupéfait, Monsieur le Juge, s'exclama le plaignant avec hardiesse. Je suis venu devant la Justice pour obtenir mon droit et je constate que vous, qui connaissez les lois, vous me rabattez encore davantage. Si la Justice de Dieu devait être semblable, alors, malheur au monde !..

— Cela te paraît ainsi, dit le Juge avec calme ; mais tu vas voir qu'il en est tout autrement. Tu as bien eu deux pains n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur le Juge, j'en ai eu deux.

— Ton compagnon a eu trois pains ?

— Oui, Monsieur le Juge, il en a eu trois.

— Et, comme boisson, avez-vous eu quelque chose ?

— Rien, Monsieur le Juge : pain sec seulement, et eau fraîche de la fontaine ! — que soit bénie l'âme de celui qui l'a creusée sur le chemin des voyageurs !..

— Tout à l'heure, il me semble, reprit le Juge, tu m'as dit toi-même que vous avez tous mangé une part égale. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, Monsieur le Juge.

— Maintenant, faisons un calcul afin que l'on sache exactement combien chacun a mangé de pains. Voyons : supposons que chaque pain ait été coupé en trois morceaux de même grandeur ; combien de morceaux aurais-tu reçus, toi, qui dis avoir eu deux pains ?

— J'aurais eu six morceaux, Monsieur le Juge.

— Et ton compagnon, dont tu dis qu'il a eu trois pains ?

— Il aurait eu neuf morceaux, Monsieur le Juge.

— Maintenant, combien font ensemble : six morceaux, plus neuf morceaux ?

— Quinze morceaux, Monsieur le Juge.

— Combien y a-t-il eu de personnes à manger ces quinze morceaux de pain ?

— Trois personnes, Monsieur le Juge.

— Bon ! combien de morceaux reviennent donc à chaque personnes ?

— Cinq morceaux, Monsieur le Juge.

— Et, combien de morceaux te sont restés, ensuite, en surplus ?

— Un seul morceau, Monsieur le Juge.

— Maintenant, restons-en là, en ce qui te concerne, et passons au cas de celui-ci. Te souviens-tu combien de morceaux de pain aurait eus ton compagnon ?

— Neuf morceaux, Monsieur le Juge.

— Et, là-dessus, combien en a-t-il mangé ?

— Cinq morceaux comme moi, Monsieur le Juge.

— Alors, combien de morceaux lui sont restés en surplus ?

— Quatre morceaux, Monsieur le Juge.

— Bon !... Et maintenant, nous allons nous entendre pour le mieux : tu m'as dit qu'il t'est resté seulement un morceau en surplus, et que ton compagnon a eu, en reste, quatre morceaux. Alors donc voici : un morceau de pain resté de toi, plus quatre morceaux de ton camarade, font bien ensemble cinq morceaux ?

— Justement cinq, Monsieur le Juge.

— Est-il vrai que ces cinq morceaux de pain ont été mangés par votre hôte, dont tu dis qu'il vous a donné cinq « *lei* » comme remerciement ?

— C'est vrai, Monsieur le Juge.

— Alors, tu n'as droit qu'à un « *leu* », puisque tu n'as donné qu'un morceau de pain de ton surplus, exactement comme si tu l'avais mis en vente, du moment que vous avez reçu l'argent de votre hôte. Quant à ton compagnon, il a droit à quatre « *lei* » puisqu'il a donné les quatre morceaux de son surplus. Tu feras donc bien de rendre tout de suite un « *leu* » à ton camarade. Et, si tu te crois lésé, va-t'en jusqu'à Dieu ! mais sois convaincu que tu n'auras pas, auprès de lui, une meilleure justice que celle-ci.

Voyant qu'il n'y avait plus moyen de tergiverser, celui qui avait eu les deux pains rendit, non sans regret, un « leu » à son compagnon, puis il partit tout honteux.

— Quant à celui qui avait eu trois pains, ahuri d'un tel jugement, il remercia le Juge, puis il sortit, se disant en lui-même avec étonnement :

— Si toujours et partout, il n'y avait que des juges semblables ; des juges qui n'aiment pas que « *le coucou leur chante en face* », les hommes qui ont tort n'oseraient jamais rechercher les procès... Alors, les Gens de la Chicane, ceux que l'on surnomme « les Défenseurs », n'ayant plus aucun moyen de vivre de leurs mensonges, seraient bien forcés, ou de se mettre à travailler comme tout le monde, ou de se résigner à tirer toute leur vie le diable par la queue.

Et, ainsi, la bonne société resterait pure.





## MOȘ ION ROATA

L'Union de la Valachie et de la Moldavie

(Ion Roată și Unirea)

---

En 1857, lorsque le projet de l'Union Moldo-Valaque fermentait à Iassy, les Boyards libéraux de Moldavie, tels que le Reposé (1) Costake Hurmuzaki, Kogălniceanu, et autres, trouvèrent bon d'appeler, à l'assemblée, quelques paysans notables, un dans chaque département, pour qu'ils pussent, eux aussi, prendre part à l'accomplissement de ce grandiose et sublime acte national. Dès que les paysans arrivèrent à Iassy, les Boyards se cotisèrent pour les bien vêtir ; ils les habillèrent avec des manteaux blancs et des bonnets neufs, si bien que les paysans se félicitaient de cette chance qui leur était advenue.

On raconte qu'ils furent ensuite confiés à l'un des Boyards qui devait tout leur expliquer, afin de les mettre en état de comprendre le but pour lequel ils avaient été convoqués à Iassy.

— Bonshommes, savez-vous pourquoi l'on vous a appelés parmi nous ? leur dit le Boyard avec douceur.

Nous le saurons, « Coucoane » si vous nous le dites, répondit avec humilité, en se grattant la tête, l'un des paysans parmi les plus âgés.

— Eh bien, voilà, Bonshommes : Depuis des centaines d'années, deux pays frères, chrétiens et voisins, notre Moldavie et la Valachie, — ou pays montagneux, — (dont vous avez sans doute entendu parler, se déchirent et se dévorent entre eux, pour le plus grand malheur et la perte du peuple roumain. Pays frères et chrétiens, ai-je dit, bonshommes : car telles que nous faisons nos prières, nous autres Moldaves, telles les font aussi nos frères de Valachie ; leur aspect, leur parole, leur nourriture, leurs vêtements et toutes leurs coutumes sont les mêmes que les nôtres. Pays voisins, ai-je dit, bonshom-

---

(1) Nous avons expliqué déjà que l'on fait précéder le nom d'un défunt, du vocable émouvant : *le Reposé*.

mes : car ce n'est que le Milcov, la petite rivière qui passe par Focșani, qui nous sépare. Desséchons-la donc d'un seul coup, et réalisons notre Sainte Union ; cette fraternité, tant désirée par nos ancêtres, qui n'ont pu l'accomplir, au milieu des circonstances difficiles de jadis. Voilà, bonshommes, quelles chrétiennes et belles actions nous avons à accomplir ! Que seulement Dieu nous y aide !.. Et maintenant, avez-vous bien compris pourquoi nous vous avons appelés ici ? Si vous avez quelque chose à demander, ne vous gênez pas, dites-le carrément, à la Moldave, comme à des frères que nous sommes pour vous, car c'est pour cela que nous nous sommes rassemblés ici ! Pour nous éclairer les uns les autres et pour que Dieu nous éclaire tous, comme il saura le faire mieux encore.

— Nous comprenons bien, Coucoane, qu'il en est sans doute ainsi, répondirent quelques paysans un peu timides. Si vous ne saviez pas tout ce qui se passe dans le monde, serait-ce nous autres, les paysans, meneurs de charrues, qui pourrions distinguer le bien du mal ?

— Quand à moi, Coucoane, s'il faut vous dire toute la vérité, je n'ai pas compris ; répondit hardiment l'un des paysans nommé Ioan Roată. D'ailleurs, même si nous comprenions nous aussi quelque chose, qui écouterait les paroles de nos lèvres ? Comme dit le proverbe, Coucoané : « *Quand le paysan marche, il trotte, mais, lorsqu'il parle, c'est un bruit creux !* ». Que Votre Seigneurie nous le pardonne !... Je trouve que cette affaire pourrait très bien s'arranger sans nous ; car, nous autres, nous savons manier la pioche, la faux et la faucille, tandis que vous, vous savez manier la plume et changer, à votre volonté, le blanc en noir ou le noir en blanc... Puisque Dieu vous a doués d'intelligence, c'est pour nous conseiller, nous autres le bas peuple.

— Mais non, Bonshommes, il est passé ce temps où les Boyards faisaient tout dans ce pays et l'opprimaient selon leur bon plaisir. Aujourd'hui, « *depuis l'Evêque jusqu'à l'opincă* » (1) tous doivent prendre leur part des malheurs et des joies de la Patrie. Travail et gain, devoirs et droits, sont égaux pour tous.

---

(1) Locution très usitée, signifiant : *du haut en bas de l'échelle sociale*. Le paysan roumain porte une très curieuse chaussure, nommée *opincă*. Elle est faite d'un rectangle de cuir, relevé et lacé, en forme de sandale, maintenu par de longues lanières qui s'enroulent autour de la jambe. Cette chaussure étant la principale caractéristique du costume paysan, il en résulte que, fort souvent, on désigne le peuple, lui-même, par ce sobriquet : *l'opincă*, estimant qu'il joue un rôle analogue à celui de cette sandale, puisqu'il se place, comme elle, à la base. D'autre part, l'Evêque, le chef religieux, est, pour ce peuple très croyant, la plus haute personnalité de l'échelle sociale.

Le Boyard leur parla, ensuite, de l'origine des Roumains : Comment et par qui ils furent amenés en ces lieux ; il leur parla de leurs souffrances et comment ils en arrivèrent à être désunis et dispersés dans d'autres pays. Il leur donna une quantité d'exemples, comme celui d'un faisceau d'osier, des taureaux furieux... enfin, ce pauvre chrétien agit de son mieux pour leur faire comprendre les effets bienfaisants de l'union des provinces. En terminant, il leur rappela que c'est aussi pour cette « *Fraternelle Union de tous* », que la Sainte Eglise prie, tous les jours, depuis plus de mil huit cent cinquante ans.

— Eh bien, Bonshommes, je crois que, maintenant, vous avez bien compris ?

— Nous avons compris, Coucoané ; on ne peut mieux compris ! répondirent-ils à peu près tous. Que Dieu vous vienne en aide pour toutes ces bonnes choses !...

— Mais moi, Coucoané, je n'ai pas encore compris ! observa Moș Ion Roată.

— Que Dieu me pardonne, Père Ioan ! Mais, à ce que je vois, vous avez la tête un peu dure. Eh bien ! allons dans le jardin, et je vous ferai mieux comprendre encore. Père Ioan, voyez-vous, là-bas, dans la cour, ce grand bloc de pierre ?

— Oui, Coucoané, nous le voyons.

— Très bien ! allez et apportez-le moi ici, près de moi, dit le Boyard qui s'était assis sur un fauteuil, au milieu des paysans.

— Excusez-moi, Coucoané, mais je ne le pourrais pas, il pèse vraiment trop lourd.

— Essayez... pour voir !

Père Roată y va et veut enlever le bloc, mais il ne peut pas y arriver.

— Eh bien ! allez-y vous aussi, Père Vasilé, et vous Badé Ilié, et vous aussi Badé Pandelaki.

Enfin, trois ou quatre paysans s'y étant rendus aussi, ils déplacent le bloc, le soulèvent sur leur épaules et le transportent auprès du Boyard.

— Hein, Bonshommes ! Vous voyez maintenant ! Lorsque Père Ioan y est allé, il n'a pas pu faire le travail tout seul, mais lorsque quelques-uns d'entre vous sont venus à son aide, la chose s'est accomplie avec une grande facilité. Le poids n'était plus le même. Et, comme dit la chanson :

.....

Où l'on est seul, il n'y a pas de force  
 Dans la nécessité et la douleur ;  
 Où l'on est plusieurs, les forces croissent,  
 Et, l'ennemi ne progresse pas.

.....

Il en est de même avec l'Union, Bonshommes. Croyez-vous que, si Dieu nous aide à réunir la Moldavie avec la Valachie, nous resterons si peu nombreux ? Nos Frères de Transylvanie, de Bucovine, de Bessarabie, et ceux qui sont au delà du Danube, en Macédoine, et dans les autres parties du Monde, s'uniront à nous dès qu'il nous verront heureux. Alors, tous ensemble nous formerons une grande nation, riche, puissante, et nos ennemis n'oseront plus jamais s'attaquer aux Roumains. En outre, nos Frères de sang : les Français, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, n'attendent pas autre chose. Dans toutes les occasions il sont prêts à verser leur sang pour nous. L'Union fait la force, Bonshommes !...

Et, maintenant, je pense que vous avez compris, et archi-compris.

— Pardonnez-moi, Coucoané ! mais, cette fois encore, moi, je n'ai pas compris ! répondit Moș Roată.

— Comment cela, Père Ioan ? Je vous ai tout si bien expliqué, qu'un enfant lui même aurait pu comprendre !

— C'est vrai, Coucoané, s'écrièrent les autres.

— Voyons, Père Ioan — fit le Boyard, un peu énervé par toute cette fatigue, — dites-moi, vous même, ce que vous avez compris et ce que vous n'avez pas compris, depuis que nous causons. Nous vous écouterons volontiers.

— Eh bien, Coucoané — ne vous en frottez pas je vous prie, — mais entre la parole et l'action il y a une grande différence. Vous, comme tous les Boyards, vous nous avez uniquement ordonné d'apporter le bloc de pierre ; mais pour le porter, vous n'avez pas placé votre épaule à côté des nôtres, bien que vous nous ayez dit, tout à l'heure, que dorénavant, tout le monde, *de l'Evêque à l'opincă*, doit supporter sa part des charges. S'il en était ainsi, Coucoané, ce serait parfait ; car se tenir en arrière à la guerre, et au premier rang pour le partage, il me semble que cela ne fait pas l'affaire.

Quant à votre bloc, voici ce que j'ai compris : Jusqu'à présent, nous autres, les paysans, nous avons porté chacun une pierre

plus ou moins grande sur nos épaules ; et maintenant, on nous convie (toujours nous, *les opinci*), à porter ensemble, sur nos épaules, un rocher tout entier !

Dieu fasse, Coucoané, qu'il en soit autrement ! je vous assure que, moi non plus, je ne le regretterais pas !...

A ces paroles, les autres paysans commencèrent à hausser les épaules, en se regardant l'un l'autre, tout en murmurant :

Après tout, notre Roată a peut-être raison, lui aussi !

Mais le Boyard, faisant semblant de ne pas comprendre, continua à plaisanter. Il avala la pilule, et ne dit mot.

---

## MOȘ ION ROATA ET VODA COUZA

(Moș Ion Roată și Voda Couza)

---

Parmi les paysans notables qui, en même temps que les Boyards, les Evêques et le Métropolitte du pays, prirent part, en 1857, au « *Divan ad hoc* » de Moldavie, se trouvait Moș Ion Roată, digne et honnête homme, comme le sont presque tous les paysans roumains, à quelque province qu'ils appartiennent. Seulement, après tout ce qu'il avait vu et enduré pendant sa vie, le Père Ion Roată n'accordait guère de confiance aux paroles des Boyards ; sa langue le démangeait sans cesse, et quel que fût leur rang social, il disait aux Grands leurs vérités bien en face, quand il avait quelque chose sur le cœur. Tel est le paysan. Il ne s'embarrasse pas de grand chose. Or, comme je vous l'ai dit le Père Ion Roată, — quoiqu'il siégeât, à ce moment, parmi les Boyards, — était un paysan, et n'avait nulle dissimulation en son âme.

Dans le « *Divan ad hoc* » de Moldavie se trouvaient alors des Boyards de toutes catégories : de plus importants, de plus modestes, de plus vieux, de plus jeunes, de plus instruits, de plus ignorants, bref, ils étaient tels que les avait surpris leur époque. Parmi eux se trouvaient le vieux Alécou Forascou — surnommé aussi Tololoï, — Grigore Couza et quelques autres encore qui, fidèles aux anciennes coutumes, assistaient, lors de toutes les fêtes, du commencement à la fin, avec grande dévotion, aux offices de l'église ; chantaient et lisaient, installés dans les stalles du chœur, au milieu des prêtres et des chantres, et qui, au grandes solennités, pour pouvoir se réjouir à l'aise, partageaient leur pain avec les veuves, les orphelins et autres indigents, comme ils l'avaient appris de leurs aïeux.

C'est ainsi qu'ils comprenaient les choses et qu'ils agissaient pour le bien. Que Dieu leur pardonne leurs fautes ! et leur donne le repos là où ils sont !... car, ils avaient vraiment un cœur d'or !...

Mais revenons au « *Divan ad hoc* ». Ici, comme dans toutes les assemblées de cette espèce, on parlait beaucoup. D'ailleurs, il était naturel qu'il en fût ainsi, puisque le *Présent* luttait contre le *Passé*,

pour la plus jute cause du peuple roumain : l'Union, la sainte Union.

Les jeunes Boyards, élevés à l'étranger depuis leur enfance, aussi forts en français qu'en allemand, récriminaient contre le passé, et se montraient les plus bavards. Le langage, les manières, les coutumes de jadis ne leur plaisaient plus ; si bien que quelques-uns d'entre eux, dans leur excitation, appelaient leurs aînés : *vieilleries rouillées* », « *vieilles perruques* », « *revenants* », (1) bref, tout ce qu'il leur passait par la tête. D'après leur éducation n'étaient-ils pas très instruits ?...

Il est vrai que la maladresse de quelques-uns des vieux était aussi grande.

Parfois, lorsqu'ils se fâchaient, ils faisaient à leur tour des allusions désagréables, traitant les jeunes gens de « bonjouristes, duellistes, pantalonards, garçons toqués, vaniteux *tchiocoï*, renégats, corrupteurs de la langue et des mœurs ». (2)

Les idées des vieux Boyards étaient ainsi en complète opposition avec celles de la jeunesse du « *Divan ad hoc* » de Moldavie, et cependant les uns comme les autres étaient pour l'Union. Seulement, les vieux voulaient l'Union sous certaines conditions, tandis que les jeunes la voulaient sans conditions ; ainsi, du reste, qu'elle fut accomplie par la suite.

Quoi qu'il en fût, c'était avec Couconou Alécou Forascou que les jeunes Boyards avaient le plus de difficultés. Il les chicanait ou les gourmandait à chaque instant. Tantôt il leur reprochait de « ne plus parler le roumain comme le parlaient leurs Pères », « d'écorcher la langue des ancêtres, au point qu'on ne pouvait plus rien y comprendre » ou « d'employer toutes sortes de ruses pour les tromper » ; tantôt il affirmait qu'il n'est pas d'association possible sans un accord écrit, « car on n'a de sécurité qu'avec les actes en mains ». Tantôt encore que, « depuis leur séjour à l'étranger, ils avaient modifié la religion, la langue, et même le cœur, en s'aliénant l'affec-

(1) Le nom d' « *tslicar* » donné ici aux aînés, comme terme de mépris (*vieilles perruques*) vient de ce que les Boyards portaient anciennement un haut bonnet de fourrure nommé « *tslic* ». Pour le mot « *strigoï* » (vampire) voir ce que nous en avons dit au conte « La belle-mère et les trois belles-filles ».

(2) Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les vieux Roumains donnèrent les noms de « bonjouristes, duellistes, pantalonards, etc. » aux jeunes qui, rapportant de l'étranger les usages occidentaux, affectaient de parler français, de s'aborder en disant « bonjour », de faire naître des duels, et qui avaient abandonné la longue robe, portée jadis par les Boyards, pour le pantalon. Nous avons expliqué plus haut le mot « *tchiocoï* » donné comme terme de mépris aux gens parvenus par l'intrigue, qui pressuraient le peuple.

tion des paysans ». Il leur annonçait « qu'après tant d'insouciance et de folles dépenses, faites en inutilités, le temps était proche où l'on n'aurait plus rien ». « Demandez aux malheureux paysans, — disait-il, — s'ils savent aujourd'hui quel est leur maître ? Ils sont restés comme des chiens abandonnés, les pauvres gens !... C'est celui qui se lève de meilleure heure le matin, qui est le plus puissant dans le village ; aussitôt, il persécute les autres, et les insulte plus encore que des bêtes !... Vive les *tchiocoï* et les étrangers !... Ils savent bien s'y prendre pour nous rendre misérables ! ». Il disait encore : « Malheur au pays gouverné par des enfants ! » ou encore : « que trop parler nuit », et « qu'après tout, ils pouvaient faire comme bon leur semblait. Quant à lui, il s'en retournerait à la maison, où ses chevaux étaient abandonnés sous la pluie, où ses bestiaux tournaient, en vain, leurs pauvres dents vers les étoiles, faute d'être nourris par des domestiques qui n'attachaient plus aucune importance à la conservation des biens de leur maître ».

Et combien d'autres choses analogues ne disait-il pas encore !... Les vieillards savent si bien vous juger et vous blâmer, d'après leurs manies, qu'ensuite vous n'avez plus besoin de Pope.

Voilà donc ce qu'il en était avec Conou Alécou Forascou. Et, maintenant au tour d'un autre.

\*  
\*\*

Un jour, pendant qu'un jeune Boyard discourait, Moș Ion Roatã interrompit soudain :

— Ayez la bonté, Coucoané, de parler un peu mieux en Moldave, (1) pour que nous comprenions, nous aussi, ce que vous dites ; car, — pour mon malheur ! — (2) je vous avoue que je n'y comprends rien !

Alors d'un ton impérieux et méchant, certain Boyard apostropha le père Ion Roatã :

— As-tu tellement besoin de comprendre, manant ?... Ferme ton bec, si tu viens ici !... autrement, tu vas voir ce qui se passera quand nous retournerons chez nous !... Personne ne te délivrera de la chose que, moi, je sais bien !... Quel insolent !... D'un côté : toi, mon ami, qui as une propriété de quatre-vingt-mille *falci*, (3) et,

(1) Nous avons dit que les jeunes Boyards affectaient, à cette époque, de modifier la langue natale ; les paysans ne les comprenaient plus.

(2) Textuellement : *Pour mes péchés !* Nous avons déjà dit que cette locution est fréquemment employée par les paysans, dans la conversation, sans qu'ils y attachent son sens strict.

(3) Le *falce* est une mesure de superficie, qui égale environ : 14.325 m. c. 952.



de l'autre : lui, un gueux, qui ne possède qu'un bout de terrain !.. Et voyez un peu le tapage qu'il fait, ici, à côté de moi !..

Blessé jusqu'au fond de l'âme, Père Ion Roată répondit d'un ton plaintif :

— Alors, Coucoané, si vous n'avez pas envie que nous comprenions quelque chose à ce que vous dites, pourquoi nous a-t-on amenés ici, afin de se moquer de nous ?

« Ah ! Coucoané ! vous êtes mon puissant voisin, et moi, un petit propriétaire !.. Je sais bien que je n'aurai pas la vie douce quand je vais revenir chez moi où m'attendent les souffrances !..

« Mais, — ne vous en froissez pas —, ce sont précisément nos mains paysannes, telles que vous le voyez, toutes calleuses, écorchées par les chardons, qui vous soutiennent depuis si longtemps et vous font vivre tranquillement. Et, de plus, tout aventurier étranger, venant dans notre pays, est reçu et protégé par vous ; vous regardez avec indifférence comment il nous suce le sang ; vous vous taisez, et vous l'embrassez ! Tandis que nous, pauvres bêtes de somme, vous nous aimez autant que le sel dans les yeux !.. Vous ne cessez pas de nous traiter de « butors », de « goujats », d' « abrutis ». Que Dieu nous pardonne !.. et vous aussi Coucoane, pardonnez-nous !.. mais, vraiment, ceci est la vérité !.. vous vous êtes habitué à prendre toujours le feu avec nos mains de « manants », et cependant, nous restons toujours les persécutés !.. »

— Que ta parole soit bénie, Père Ioan !.. car elle est née de ta douleur !.. s'écria alors Conou Alécou Forascou. Je suis heureux d'être à tes côtés !.. car, un paysan, possédant un char de sagesse, vaut mieux qu'un « *bonjouriste* » avec plein la main d'instruction !

Beaucoup de Boyards furent blessés de ces paroles ; quant au coupable... il resta fort penaud. Mais le Colonel Alexandre Couza tendit la main à Moș Ion Roată.

Enfin, après d'orageux débats, au sein du « Divan ad hoc », on accepta l'Union, et les députés retournèrent chez eux.

★★

Quelques années plus tard, Couza Vodă, se rendant à Bucarest, s'arrêta à Agiud, où il fut accueilli par une foule énorme, ainsi qu'il sied à un Prince Régnant.

Au milieu de ces gens qui se bouscullaient, avec ou sans nécessité, l'on aperçut, tout à coup, par dessus les têtes, une feuille de papier s'agitant au bout d'une perche.

Couza Vodă comprenant qu'il devait y avoir là une âme douloureuse, fit signe de lui faire place. Aussitôt, un vieux paysan vint tomber aux genoux du Prince, lui baisant les mains, les larmes aux yeux, et lui tendant un papier écrit sur plusieurs pages.

— Eh ! Eh ! Moș Ion Roată, mon ami et collègue de jadis d ns le « Divan ad hoc », quelle surprise !... Lève-toi, Père Ioan, et dis-moi, sans crainte, quel est ton chagrin. Quelqu'un t'a-t-il fait du mal ?

En voyant que, depuis si longtemps, le Colonel Alexandre Couza ne l'avait point oublié et l'accueillait avec tant de bonté, le Père Roată se mit à sangloter, en le priant de lire son papier.

Mais le Prince — qui était sur le point de partir, — voyant que la feuille du Père Roată était bien longue, lui dit avec douceur :

— Dis-moi, de vive voix, ce que tu as à me dire, Père Ioan ; comme cela je comprendrai mieux.

Alors, reprenant courage, Père Roată commença à se plaindre ainsi :

— Votre Lumière !... (1) Depuis l'époque de ce malheureux « Divan ad hoc », je n'ai pas eu un seul jour de paix avec mon puissant voisin, le propriétaire du grand domaine que Votre Altesse connaît bien. Malheureux que je suis !... Je n'aurais jamais pensé qu'un si grand Boyard, « tout pourri de richesse » (2) et d'instruction, pourrait s'en prendre à un pauvre diable comme moi, à cause de quelques mots irréflechis que j'ai prononcés sous l'influence du chagrin. Que Dieu lui accorde santé et bonheur ! mais, je vous assure qu'il m'a terriblement frappé dans mes biens et dans mon honneur !... Croyez-moi, Monseigneur... je n'étais pas si négligeable parmi ceux de ma condition ! mais dès que je suis arrivé chez moi, toutes les persécutions du Boyard se sont abattues sur ma tête !

« Il a d'abord excité ses serviteurs à me chercher querelle, pour me réduire à la dernière misère. Ceux-ci, comme des gens insensés et envieux, imaginaient des moyens diaboliques, soit directement, soit par des intermédiaires, pour faire entrer, ne fut-ce que d'un pas, mes bonnes bêtes sur la terre du Boyard ; et alors, sous prétexte qu'elles avaient causé du dommage, ils les tuaient sans pitié : aujourd'hui mes cochons, demain mes vaches et mes bœufs, après demain mes chevaux ; un jour, même, ils ont emmené à la ferme

(1) Expression par laquelle les paysans expriment souvent le mot de « Majesté »

(2) C'est-à-dire : tout cousu d'or.

tout le troupeau de moutons. Votre Altesse peut s'imaginer quelle horrible chose c'était pour moi !...

« Quelque temps après, voyant que ces pillages ne cessaient pas, j'ai pris mon courage à deux mains, et je suis allé me plaindre au Boyard. Mais le Boyard, au lieu d'une bonne parole, m'a craché au visage, en présence de ses domestiques et d'autres personnes qui se trouvaient là. Et, pour une telle honte, j'ai cru un instant que le ciel allait s'effondrer sur moi !.. De plus, il m'a menacé, si je passais encore ses clôtures, de me battre à coups de fouet devant le perron de sa demeure. Et ainsi, Votre Altesse, en quelques années, il m'a rendu tout à fait indigent et m'a couvert de honte, ce qui est pour moi la chose la plus affreuse!...»

Tout le temps que Ion Roată avait parlé, Couza Vodă l'avait regardé fixement, sans mot dire. Mais lorsqu'il eut fini, le Prince lui mit, dans la main, deux rouleaux de pièces d'or, en lui disant avec bonté :

— Tiens Père Ioan, accepte de moi ce petit cadeau, et avec l'aide de Celui d'en Haut, pourvois ainsi, au jour le jour, à tes besoins. Quant au Boyard, abandonne-le à la justice de Dieu, car Lui, « *ce n'est pas avec un gourdin qu'il frappe* ».

Alors, de nouveau, les yeux du Père Ion Roată se remplirent de larmes et, baissant la main du Prince en témoignage de sa joie, il murmura en soupirant :

— Mais... la honte qu'il m'a faite Monseigneur ?

— Pour la honte, Père Ioan, voilà !... dit le Prince Couza en l'embrassant sur une joue, puis sur l'autre, en face de tous ceux qui étaient là.

— Va !... Père Ioan !... ajouta Couza Vodă, — et dis aux gens de ton village que, là où le Boyard a craché, le Prince Régnaant de ton Pays a déposé son baiser, et qu'ainsi il a effacé la honte !.. »



NOTE EXPLICATIVE  
SUR LES ANECDOTES DE ION ROATĂ

---

Quoique se rapportant à un évènement politique d'une grande importance, ces deux anecdotes ont été publiées par Créangă, — la première en mai 1880, la seconde en novembre 1882, — comme de simples historiettes politico-paysannes.

Le vieux Moldave qui en fut le héros, un paysan nommé Père Ion Roatã, n'est pas un personnage de fantaisie. Lorsqu'à la suite du traité de Paris, — qui termina la guerre de Crimée, — on institua les « Divans ad hoc », assemblées provinciales chargées d'élaborer les revendications des Principautés roumaines, le Père Ion Roatã, ainsi qu'un certain nombre d'agriculteurs, y figura comme député, à côté des Boyards.

Les Délégués de la Moldavie et de la Valachie ayant réclamé l'union des deux provinces, celles-ci furent d'abord reconnues par les Puissances européennes sous le nom de « Principautés Unies », tout en gardant le droit de se choisir des souverains différents. Mais, en 1859, le Colonel Alexandre Couza fut élu à la fois par ces deux provinces comme « Vodã », c'est-à-dire « Prince Régnant ». Il réunit alors, sous un unique pouvoir, la Moldavie et la Valachie, et, en 1861, leur donna le nom de România. Cependant, cette union ne fut reconnue par la Turquie que le 4 mai 1862.

La Roumanie a été officiellement érigée en royaume le 21 mars 1881, au moment où Charles de Hohenzollern-Sigmaringen (qui, par le plébiscite du 20 avril 1866, avait été proclamé Prince Régnant, avec droit d'hérédité), monta sur le trône sous le nom de Carol I<sup>er</sup>.

Ainsi que nous l'avons dit déjà, le nom de « *mos* », donné dans les campagnes aux vieillards, peut se traduire par le mot « Père », dans le sens que lui donne cette historiette.

# TABLE DES MATIÈRES

---

PREFACE ... .. .	II
AVANT-PROPOS .. .. .	III
PREFACE A MES CONTES .. .. .	XV
Le Conte du Porc.. .. .	3
La fille de la Vieille et la fille du Vieillard .. .. .	21
Harap Alb, (le Maure blanc).. .. .	29
La petite bourse à deux liards .. .. .	93
La chèvre et les trois biquets .. .. .	99
Ivan Turbincă .... .. .	111
Dănilă Prépéléac.. .. .	133
Stân Pătitul .. .. .	151
Mos Nikifor le filou .. .. .	183
Le Conte d'un homme paresseux.. .. .	209
La belle-mère et les trois belles-filles.. .. .	213
Les cinq pains ... .. .	227
Mos Ion Roată et l'Union.. .. .	233
Mos Ion Roată et Voda Couza .. .. .	239
Errata ... .. .	251

---

---

# ERRATA

---

- Page VIII, ligne 33, lire : *transcrire*.  
Page IX, ligne 14, lire : *évoque* une image.  
Page X, ligne 11, lire : Dănilă *Prép vac*.  
Page XIII, ligne 22, lire : *Prépéléac*.  
Page 16, ligne 23, lire : *Pas* autre chose.  
Page 17, ligne 32, lire : *l'habitude* de boire.  
Page 18, ligne 9, lire : s'agenouilla *près* du lit.  
Page 28, ligne 8, lire : les *piliers* du portail.  
Page 46, ligne 20, lire : te *fût* à charge.  
Page 54, ligne 33, lire : d'un seul *coup*.  
Page 72, ligne 10, lire : (note) *incrustées*.  
Page 76, ligne 26, lire : *majesté*.  
Page 78, ligne 4, lire : contraint de parler.  
Page 80, ligne 14, lire : *faisait* d'habitude.  
Page 83, ligne 11, lire : (note) frères de *croix*.  
Page 86, ligne 5, lire : à quoi *bon* ?  
Page 95, ligne 7, lire : une bonne *fois*.  
Page 96, ligne 32, lire : *comme un toton*.  
Page 108, ligne 1, lire : (note) *effrayée*.  
Page 114, (note 2 Rapprocher utilement aussi du mot « *ciorti* » le terme russe « *czort* » (diable).  
Pages 114, 115, 120, lignes 24, 8, 24, *turbinca*.  
Pages 122, 124, lignes 13, 9,  
Page 115, ligne 32, lire : *pardonnez*.  
Page 120, ligne 24, lire : Le mot « *vidma* » appliqué à la *Mort*, a le sens du polonais : *spectre* ; appliqué à la magicienne fille de l'Empereur, le sens du mot polonais « *Wiedzma* », ou du russe « *Wiedma* » (sorcière).  
Page 156, ligne 32, lire : qu'à *lui*.  
Page 159, ligne 14, lire : ne *sois* jamais.  
Page 160, ligne 10, lire : aucun *héritier*.  
Page 162, ligne 18, lire : pour *en* venir à bout.  
ligne 21, lire : *pourrons*.  
Page 176, ligne 35, lire : l'âge *de* seize ans.  
Page 183, (sous-titre) *Mos Nichifor*.  
Page 192, ligne 22, lire : Quant à *moi*.  
Page 196, ligne 18, lire : cela ne *va pas*.  
Page 200, ligne 2, lire : *tout effrayée*.  
ligne 33, lire : je *m'étonnais*.  
Page 210, ligne 27, lire : répondit l'un *d'eux*.  
Page 214, ligne 22, lire : d'ici à *demain*.  
Page 224, ligne 9, lire : (note) des *choux pas cuits*.  
Page 225, ligne 30, lire : un *nouveau-né*.  
Page 226, ligne 25, lire : *par crainte*.  
ligne 31, lire : *Boginki*.  
Page 240, ligne 1, lire : la plus *juste* cause.  
ligne 9, lire : tout *ce qui* leur passait.

---

LANGRES. — IMP. MODERNE, 11, RUE DU GRAND-CLOITRE

---